

ABONNEMENT

Canada et
Etats-Unis:
Un An . . \$1.50
Six Mois . . 75c

Montréal et ban-
lieue exceptés

PARAIT TOUS
LES MOIS

La Revue Populaire

Vol. 16, No 7

Montréal, juillet 1923

La REVUE PO-
PULAIRE est ex-
pédiée par la pos-
te entre le 1er et
le 5 de chaque
mois.

POIBIER,
BESSETTE
& CIE,

Édits.-Prop.,
131, rue Cadieux,
Montréal.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garan-
tissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

PETITES RECETTES POUR TROUVER A SE MARIER

Cet article s'adresse surtout aux jeunes filles.

La jeune fille moderne n'a qu'une crainte, une seule: rester vieille fille et coiffer Sainte-Catherine. Pour ne pas rester vieille fille, elle serait prête à tous les sacrifices, même à épouser un député ou un échevin.

Autant il est flatteur pour un homme d'être resté célibataire, autant la position de vieille fille est peu enviée.

Le monde s'inquiète peu de savoir pour quelle cause on est resté vieille fille, tout ce qu'il voit c'est qu'on est sur le "carreau".

Des vieilles filles, il n'en faut plus. Il faut que tous les membres du sexe féminin convolent dans le plus bref délai.

Que mes charmantes lectrices de "La Revue Populaire" me permettent de leur donner quelques petits conseils qui les aideront à trouver le merle qu'elles cherchent avec tant d'anxiété.

D'abord, primo, il faut que les jeunes filles portent des lunettes, des lunettes à la Harold Lloyd, ça donne du reflet et du brillant à l'œil.

Il faut que la jeune fille ait toujours à portée de sa main un volume de Nordmann, de Flammarion ou d'Eins-

tein, on verra tout de suite que vous êtes une jeune fille gaie, qui aime à rire.

Dans une réunion de jeunes gens où vous avez été invitée, n'oubliez pas de faire la conversation, ne laissez la parole à personne autre, ne donnez aucune chance aux jeunes gens.

Soyez sans cesse en contradiction avec le jeune homme qui s'est égaré dans votre domicile le dimanche soir.

Mangez à chaque repas, des oignons, des échalottes et du saucisson à l'ail.

Portez de grandes chaussures afin que vos pieds soient bien à l'aise.

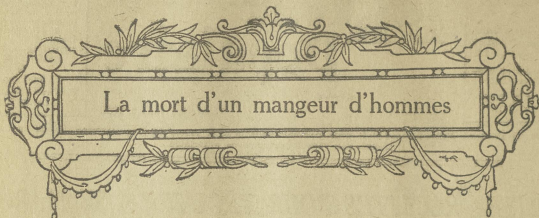
Portez des faux-cols et des cravates de monsieur.

Dites souvent à votre amoureux, de façon convaincante, qu'il fait un fou de lui.

Ne lui prouvez aucune tendresse ni aucun amour, prenez surtout bien garde de l'embrasser, donnez-lui aucune chance de se déclarer.

Si après avoir suivi quelques-uns de ces conseils, où tous, vous ne vous êtes pas mariée dans l'espace de douze mois, venez me voir et je vous offrirai mon gilet pour pleurer dedans.

Paul COUTLEE.



Dans les Indes, les grands fauves de la jungle font encore des massacres — Comment un puissant léopard jeta la terreur dans une bourgade et tua deux femmes et un enfant. — La vengeance que la population en tira

On entend fréquemment parler de ces fauves qui, dans les lointaines contrées de l'Asie, sèment la terreur dans les villages où, quand l'appétit les pousse, ils vont chercher leur proie. Le tigre et le léopard sont friands de chair humaine. Ils épient le moment où les hommes sont à la chasse pour envahir un village et se repaître du sang et de la chair des femmes sans défense. Ceci arrive encore non pas seulement dans les villages les plus reculés des Indes, par exemple, mais aussi sur les territoires qu'occupent les Européens. On a signalé dernièrement les ravages exercés par des fauves sanguinaires dans des postes mêmes où stationnent des troupes anglaises.

Un savant explorateur anglais, le professeur J. F. Rock, raconte dans les relations de ses voyages aux Indes comment il participa à une chasse à un léopard qui avait dévoré en un jour deux femmes et un enfant. Le but de son voyage n'était pas précisément

d'abattre quelques-unes de ces puissantes bêtes sauvages, bien au contraire; c'est le hasard qui voulut qu'avec quelques indigènes il traquât un léopard et ramenât la tranquillité dans un bourg qui jusque-là avait été très souvent inquiété par les incursions des grands fauves de la jungle voisine.

Pour expliquer son voyage, il nous faut revenir en arrière et laisser de côté pour un moment le récit d'une chasse mouvementée que nous reprendrons d'ailleurs tout à l'heure.

L'une des plus grandes plaies de l'humanité depuis les âges les plus reculés, c'est la lèpre; aucun doute là-dessus. Nous ne savons pas bien en notre bienheureux pays ce qu'est la lèpre. Nous allons vous en dire quelques mots. D'abord, nous le répétons, la lèpre, infection chronique de la peau, déterminée par un bacille spécifique, est vieille comme le monde: elle existait en Egypte et dans les Indes, 1500 ans av. J. C. et fut connue des Grecs et des Arabes. Importée en Europe par les armées romaines, nous apprend l'histoire, c'est surtout à l'époque des croisades qu'elle se propagea d'une façon redoutable; pour la combattre, on pratiqua, dès ce moment l'isolement et l'on créa dans ce but des léproseries, dont au XIII^e siècle, on comptait près de 19,000 dans



Le léopard se jeta sur les deux femmes et les tua ainsi que le plus petit des enfants que l'une d'elles tenait dans ses bras.

toute l'Europe. Grâce à des mesures sévères et parfois inhumaines, on ne tarda pas à la faire disparaître en partie. Toutefois, elle continuait à sévir épidémiquement sur le littoral de la Méditerranée et de la Mer Noire, en Espagne, en Norvège, dans l'Inde, la Chine, l'Amérique même et en France, dans les Vosges et en Bretagne. Dès nos jours, la lèpre tend en Europe à reprendre sa marche envahissante, ce qui a donné l'idée d'installer à nouveau des sanatoriums pour lépreux, des léproseries, dont une, notamment, a été établie en France, à Neufchâteau.

La nature réelle de la lèpre n'a été connue qu'à la fin du XIXe siècle, grâce à la découverte de son bacille spécifique par A. Hansen. La lèpre est contagieuse et héréditaire, et, par conséquent, il faut appliquer à ceux qui en sont frappés les mesures prophylactiques ordinaires, et notamment l'isolement. Comme traitement, les antiseptiques locaux n'amènent qu'une amélioration passagère. Ce sont les régimes généraux, toniques et reconstituants, qui ont jusqu'ici donné les meilleurs résultats.

Or, puisqu'il est question de la lèpre et des soins à lui donner, avant la chasse au léopard, revenons à dire que le professeur Rock parcourait les Indes pour y trouver une herbe dont on lui avait parlé et dont l'une des propriétés les plus intéressantes était de guérir la lèpre. Il trouva cette herbe. Guérit-elle réellement de la lèpre ? c'est ce que nous saurons plus tard.

Pendant qu'il se trouvait aux Indes, dans un tout petit village que ne protégeait qu'une cinquantaine de soldats coloniaux anglais, tout le territoire fut mis en émoi par une incursion de bêtes fauves.

En une nuit, deux femmes et un enfant furent massacrées par un ou plusieurs léopards, par un seul même, car, le lendemain, les habiles chasseurs ne relevèrent les traces que d'une seule bête.

Le maître de la maison était à la chasse quand se présenta le léopard affamé, de bonne heure, le matin. Il franchit d'un bond la palissade qui entourait la cabane et entra dans la pièce que les deux femmes et l'enfant, un bébé de quelques mois, occupait. Les deux femmes, la mère et la tante de l'enfant, sortirent par une porte d'arrière emportant le petit, mais le léopard les suivit et les rattrapa toutes les deux dans la cour. Là, d'un coup de patte, il renversa la mère et d'un coup de gueule coucha l'autre à ses côtés. Quant à l'enfant, il s'étendit dessus, l'étouffant sous ses flancs pendant qu'il se repaissait du sang des deux femmes. Il les dévora en partie, puis repartit pour la jungle, emportant le cadavre du petit pour le manger en paix dans son antre. Le mari arriva là-dessus et jeta l'alarme dans le bourg. Une chasse fut organisée.

Le professeur Rock et quelques indigènes étaient d'avis de relancer le léopard dans la forêt, mais le chef de la tribu et quelques-uns de ses meilleurs guerriers trouvèrent plus sage d'attendre la bête dans le village même, à l'endroit où il avait fait son massacre.

Après avoir dévoré l'enfant, se disaient-ils, il reviendra à l'endroit où il sait qu'il y a encore de la viande fraîche à manger.

Ils lui tendirent donc une embûche et attendirent patiemment. Le léopard ne se montra que trois jours plus tard. Il revenait chercher les cadavres des deux femmes qu'il n'avait pu emporter.

Il se montra, c'est une façon de parler, il se fit entendre plutôt. En effet, étant tombé dans le piège, il poussa des gémissements épouvantables qui furent entendus dans la nuit par les veilleurs. Tout le monde fut sur pied en quelques instants et tout le monde, pour venger les pauvres victimes, voulut loger une flèche dans sa carcasse. Le léopard fut percé de centaines de flèches et de dards. Il eut la mort que sa férocité lui avait méritée.

— o —

LES MARIS RÉVÉS!

Un journal parisien, "Eve", demandait récemment à ses lectrices:

"Si vous n'étiez pas Française, à quelle nationalité voudriez-vous appartenir?"

13,914 lectrices ont répondu: Américaines! L'Italie a réuni 1,977 suffrages, l'Angleterre 1,617. 354 jeunes filles ou jeunes femmes souhaiteraient d'être Polonaises—mais 18 seulement se sentent l'âme turque.

"Eve" a posé une autre question:

"Si une amie vous demandait votre opinion, qui lui conseilleriez-vous d'épouser?"

Résultats de ce referendum :

Industriel, 9,015; savant, 3,447; banquier, 1,968; artiste de cinéma, 1,293; avocat, 936; littérateur, 651; auteur dramatique, 516; couturier, 423; aviateur, 360; compositeur de musique, 270; peintre, 177; boxeur, 141; directeur de journal, 117; artiste lyrique, 51.

Cette liste prouve une baisse des vœux féminins à l'égard des intellectuels et des boxeurs.

LES CURIOSITES DE LA HOLLANDE

Dans notre pays, on déménage tous les ans; c'est une coutume nationale. Mais, du moins on déménage comme des gens sensés, en automobile, voiture, en brouette. En Hollande, la population est moins portée vers le déménagement, mais, quand les gens y changent de domicile, ils emportent tout avec eux, jusqu'au terrain sur lequel était construite leur maison...

C'est extraordinaire comme la topographie d'un pays affecte les moeurs et coutumes de sa population. Les Hollandais, par exemple, sont les esclaves de leur situation géographique qui les oblige à des choses incroyables.

Une portion considérable du Pays-Bas se trouve au-dessous du niveau de la mer. Et c'est pour résister aux débordements des eaux, aux inondations que furent construites dans toute cette partie du pays les innombrables jetées ou digues que l'on y trouve.

Ce qui n'empêche pas certaines contrées, comme la province de Overijssel, d'être submergées depuis des siècles. C'est là que l'on trouve le curieux petit village flottant de Giethoorn. Pour barrer l'envahissement des eaux de la mer, les habitants de ce petit pays découpent des landes de terre qu'ils portent à l'endroit menacé et qui servent de digues. Au lieu de cela, on vante les flotteurs qui volent comme des libellules sur des billots. En Hollande, on est fier des hautes digues et des flotteurs qui pilotent ces landes de terre, sur les eaux, au risque de leur vie. Sur ces landes de terre, viennent ensuite se construire les maisons. Tout le village de Giethoorn qui compte plus de 2,000 habitants s'est construit de cette manière.



(Suite et fin)

Après l'assassinat du faux-moine Raspoutine, la révolution russe éclata, renversant la monarchie—Le peuple souverain gouverne.—La famille impériale, le tsar, la tsarine et leurs enfants sont massacrés.—La triste histoire du moine Iliodor, un adversaire redoutable du bolchévisme.—La famine en Russie, les massacres.—Comment les femmes et les enfants devinrent la propriété de l'Etat.

Après que la famille impériale tout entière, le tsar, la tsarine et leurs enfants, eussent été massacrés par des soudards bolchévistes dans des circonstances épouvantables qu'il est impossible de décrire, le communisme battit son plein. Nous venons de parler du massacre en bloc de la famille impériale de Russie. Sait-on que les sept personnes qui en faisaient partie, après avoir été emprisonnées pendant six mois dans une cabane infecte, furent conduites dans un pavillon de chasse au coeur d'une forêt et là, après avoir subi des outrages mille fois pires que la mort, furent percées de coups de baïonnettes et tirées à bout portant?

Le moine Iliodor, dont nous racontons ici l'histoire en même temps que

celle de Raspoutine dont nous donnions, le mois dernier, le récit de la mort dramatique, eut le bonheur d'obtenir la dernière entrevue—audience, devrions-nous dire—que donna l'impératrice russe avant d'être livrée à ses bourreaux. Il revint de la prison de ses souverains la mort dans l'âme et décidé à combattre de toutes ses forces le bolchévisme envahissant.

Mais que pouvait-il contre cette population déchaînée de millions et de millions d'habitants? Rien, sinon mourir. Il ne trouva pas la mort dans sa lutte contre le régime soviétique, la chance l'ayant favorisé, mais l'exil, le moine Iliodor habitant aujourd'hui les Etats-Unis avec sa femme, Mme Trufanoff.

En quittant la prison où gémissaient dans les fers les êtres que toute la Russie avait un jour vénérés, Iliodor retourna à son monastère de la ville de Tsaritzin dans le but de soulever toute la population contre le nouveau gouvernement et essayer d'obtenir la relaxation des prisonniers impériaux.

Mais les événements se précipitaient avec une telle rapidité que quand il arriva à son monastère, les anciens maîtres de la sainte Russie avaient été tués et que lui-même eut de

graves difficultés avec les autorités. La doctrine du communisme était partout prêchée au peuple et faisait parmi lui de nombreux adeptes.

Iliodor éprouva pour cette doctrine nouvelle une répugnance invincible. "Que le communisme s'établisse dans le pays, disait-il, et l'Etat sera maître de la vie ou de la mort des individus, des liens matrimoniaux, des rapports entre la mère et ses enfants et naturellement de la propriété. Rien aux individus, tout à l'Etat." En effet, tant que l'époux reste attaché à son épouse, la mère à sa fille, le fils à son père, il n'y a pas de communisme possible. C'est la famille, l'esprit de famille qu'il faut détruire; le communisme, c'est l'esprit d'état et pas autre chose. Quand Iliodor retrouva la population de Tsaritzin qui avait suivi si fidèlement son culte, elle était déjà toute gagnée au communisme. Elle professait que les femmes, filles et mères, que les enfants sans exception appartiennent à l'Etat.

Des assemblées, données par des orateurs, hommes et femmes, qui traversaient la Russie en wagons spéciaux, groupaient toute la population. Iliodor, accompagné par sa femme, se rendit à l'une d'elles, un soir, et, à la suite de tous les prédicateurs bolchévistes, bondit sur l'estrade pour défendre au risque d'être écharpé par la foule, la sainteté et l'inviolabilité du mariage. Heureusement pour lui, Iliodor comptait dans cette assemblée quelques chauds partisans qui réussirent à lui frayer un chemin vers la sortie et l'escortèrent jusqu'à sa demeure. Mais le lendemain, il n'était question dans la ville que de la trahison du moine et de son arrestation imminente.

Il dut se cacher dans sa propre maison. Mais un jour des soldats bolchévistes, commandés par un commissaire, se présentèrent à sa maison et interrogèrent sa femme qui déclara avec beaucoup de sang-froid que son mari avait pris la fuite et qu'il ne pourrait jamais, même en cherchant des années, le trouver dans sa maison. À la vérité, Iliodor était caché dans une cave dont la trappe, pratiquement invisible, s'ouvrait sur la salle à manger, derrière un tapis. Voulant écouter la conversation qui se tenait là-haut, le moine eut l'imprudence de soulever la trappe. Le bruit qu'il fit fut entendu par l'un des gardes qui en prévint son chef. On le tira de sa retraite et on le livra à deux soldats qui le ligottèrent.

—Quant à vous, la femme, dit le commissaire, pour avoir donné refuge à un traître de la nation, vous allez pourrir en prison avec les femmes de votre sorte!" Bien que ma femme ne fût coupable que du crime d'avoir mis son propre mari à l'abri d'injustes persécuteurs; bien qu'elle fût mère de trois enfants, dont un n'avait qu'un an à cette époque, ces gredins s'en emparèrent et la jetèrent dans une sorte de vieille barge qui flottait sur la Volga, à l'ancre, et dans laquelle des centaines de femmes crevaient de faim, rongées par la vermine. La plupart de ses compagnes étaient d'honnêtes et vertueuses femmes, de bonnes mères, de loyales épouses et de douces fiancées qui avaient préféré la mort à la honte et au déshonneur.

Elle y resta enfermée pendant dix mois. Puis, par hasard, un jour, un inspecteur du gouvernement vint à passer par là. Le commissaire Melipei de son nom, un ingénieur de profession, fils d'un des citoyens les plu



La jeune Zolkina se tua avec le propre revolver de son fiancé plutôt que de consentir à se marier suivant la mode bolchéviste.

spectés de la banlieue de Tsaritzin, il avait été, avant la révolution, l'un des plus intimes amis. Il visita les quartiers des femmes, jetant sur chacune d'elles un regard curieux. La femme reposait, malade, ce jour-

là, sur un misérable grabat. Le commissaire s'arrêta devant elle.

—Alors, la belle, ça ne va pas aujourd'hui? Allons, levez-vous et laissez-moi me mirer dans ces beaux grands yeux.

Mme Trufanoff se leva à son commandement. Elle pensait à ses pauvres enfants et s'humiliait pour assurer leur salut. Elle n'osait désobéir à cet homme qui pouvait lui rendre la liberté.

—Eh bien, madame, dit-il poliment en constatant qu'il avait affaire à une dame, que peut-on faire pour vous?

—J'ai trois enfants, dit-elle, pour eux, je demande que vous me rendiez ma liberté.

Le lendemain, l'homme revint à la prison, muni d'un papier officiel, tout couvert de sceaux qui attestait que ma femme pouvait se considérer libre et l'autorisait à prendre soin de ses enfants.

Ma femme l'en remercia avec effusion, pensant qu'il n'avait fait cela qu'en souvenir de mon mari. Mais les jours suivants, il se présenta régulièrement à la maison, se montrant pour ma femme d'une gentillesse extrême.

Me croyant mort, il voulait l'épouser à la mode bolchéviste. Mais elle ne voulut rien entendre, certaine qu'elle était que je n'avais pas été mis à mort et qu'elle me retrouverait.

Surpris de cette résistance inattendue, il se procura un certificat de décès, le certificat de mon propre décès:

—Iliodor est mort, lui déclara-t-il sans aucun ménagement, vous vous devez à vous-même et à vos enfants de devenir ma femme.

Mais elle supplia le commissaire de lui donner encore quelques jours pour réfléchir avant de lui rendre une réponse définitive, ce qui fut accordé.

Dans l'intervalle, elle apprit qu'une jeune fille de sa connaissance, nommée Zolhina, une belle et pure enfant qu'elle aimait beaucoup et qu'elle n'avait pas revue depuis sa sortie de prison, s'était suicidée plutôt que de s'u-

nir à son fiancé suivant la nouvelle loi maritale bolchéviste. Pour se tuer, elle s'était emparée du revolver de son fiancé, soldat de l'Armée Rouge et s'était tiré un coup dans le coeur:

—Je vais mourir, dit-elle en expirant à son amoureux qui se tenait à ses côtés; je t'aime, mais jamais je n'aurais pu m'unir à toi en dehors de ma religion. Adieu, Alexis, adieu...

Cet exemple que venait de lui donner cette jeune fille fortifia encore davantage sa foi et son amour. Elle fit mander le commissaire et lui joua aussitôt cette petite comédie:

—Je consens, lui dit-elle, à vous épouser à votre gré. Vous me promettez de veiller sur moi et sur mes enfants. Votre geste est des plus généreux. Mais, jamais je ne consentirai à épouser un noble seigneur comme vous dans de pareils haillons. Donnez-moi de l'argent que je me fasse un trousseau digne de vous.

Le commissaire, qui ne pouvait croire que cette femme eût l'audace de le tromper, la combla de roubles d'or et s'éloigna de la maison, lui laissant une semaine entière pour se préparer au mariage.

Que fit-elle? Jeta-t-elle cet argent aux couturières et modistes? Non, fidèle à son mari toujours qu'elle croyait encore vivant, fidèle à ses enfants, aux enfants qu'elle avait eus de lui, elle acheta des vivres au marché, quelques chauds vêtements de voyage et un cheval. Trois jours plus tard, elle partait pour un village voisin, situé à trente milles de là, où elle avait des parents et de là prenait le train pour Moscou.

Ainsi, la femme du moine Iliodor fut sauvée des mains du commissaire et sauvée temporairement du bolchévisme. Mais toutes les femmes ne fu-

rent pas aussi heureuses qu'elle et le bolchévisme a fait des centaines de milliers de martyrs parmi elles.

Parmi ces victimes d'un régime nouveau, il ne faut pas oublier cette pauvre jeune fille dont nous parlions tout à l'heure et qui se suicida pour sauver son honneur et suivre les préceptes de sa religion. Les femmes récalcitrantes qui ne se tuèrent pas furent d'ailleurs massacrées en bloc.

A Moscou, Mme Trufanoff retrouva son mari, qui continuait là, après avoir échappé à la prison et à la mort son oeuvre de propagande anti-bolchéviste.

Il y a dans le Communisme une autre doctrine qui veut que tout appartienne à l'Etat, que l'individu n'ait sur rien un droit établi de propriété.

Ayant retrouvé sa femme, le moine Ilidor partit un jour avec un vieillard qui l'assistait dans ses tournées de propagande pour une petite ville située non loin de Moscou. Chemin faisant, ils rencontrèrent trois soldats bolchévistes armés de fusils et de revolvers.

Les voyageurs avaient avec eux un samovar, des vivres et quelques vêtements. Les soldats s'en emparèrent sous menace de mort.

—Frères, dit le moine, partagez notre repas, partagez nos vêtements, si vous voulez, mais laissez-nous notre part.

—Ne savez-vous donc pas, répondit l'un d'eux, que tout appartient à l'Etat? Nous sommes les soldats du nouvel Etat. Donc, l'Etat c'est nous. Ce qui est à vous est par conséquent à nous. Plus un mot là-dessus où nous allons vous entrer nos fusils dans le ventre!

Les trois malheureux poursuivirent leur route, lestés de tout ce qu'ils

avaient par des défenseurs du pays qui se conduisaient comme des voleurs de grand chemin. Ils arrivèrent à Maicop, où la population était nettement antipathique au bolchévisme. A ce moment, un détachement de l'armée contre-révolutionnaire du général Denikine s'approchait de Maicop. Le lendemain de leur arrivée là, comme ils se reposaient tous trois dans le jardin de leur hôte, un aéroplane des forces de Denikine survola cet endroit en jetant partout des proclamations: "Le général Denikine ne fait pas la guerre aux habitants paisibles, portait l'une d'elles. Les Blancs — (c'est le mot qu'on employait alors pour distinguer les contre-révolutionnaires, des bolchévistes appelés Les Rouges) — Les Blancs ont pitié des petits enfants, des femmes et des innocents."

Ces lignes furent lues avec joie par tous les habitants, de sorte que quand les troupes d'avant-garde entrèrent dans la ville et que l'ordre fut donné aux habitants de se rassembler sur la place, tout le monde s'y rendit avec empressement. Le général Pokrovsky devait y prononcer une harangue.

Tous s'attendaient à un discours de paix et de miséricorde. Et quel fut l'étonnement de cette foule quand elle s'entendit interpellée de cette sorte: "Chiens, bêtes immondes, crapauds de Maicop, je ne sais ce qui me retient de vous livrer tous sans aucune distinction à mes bourreaux pour qu'ils vous fouettent jusqu'à ce que vous creviez, tous! Bande de lâches, de renégats et d'hypocrites que vous êtes! Pendant que nous nous approchions de la ville et que nous combattions les bolchévistes, vous vous cachiez dans vos caves ou sous vos lits et nous laissez faire le travail tout seuls. Maintenant, vous venez ici avec des souri-



Le ministre Protopoff ne monstra aucun courage devant la mort. Caché sous un canapé, il pleurait comme un enfant. Au lieu de le conduire au lieu de supplice, on le tua sur place.

res d'hospitalité sur les lèvres, comme si vous ne nous aviez pas trahis. Le fouet pour vous tous, sans exception."

Puis il s'arrêta, les veines de la figure si saillantes, la figure si empourprée que tous pensèrent qu'il allait éclater...

Cet homme ne comprenait pas du tout la population de cette malheureuse petite ville. Il ignorait que les bolchévistes avaient privé ses habitants de toutes leurs armes.

Le moine Iliodor voulut implorer la clémence, demander pitié pour ces pauvres gens qui n'étaient coupables de rien.

"Général, dit-il, permettez-moi de vous fournir quelques explications. Vous ne les comprenez pas. Quand vous m'aurez entendu, vous n'infligerez aucun châtement à ces miséreux..."

Mais il ne put poursuivre plus avant. Le général, furieux, se jeta sur lui et le livra à ses bourreaux pour qu'il fût fouetté à mort avec cinq cents autres citoyens.

Il subit cette atroce supplice sans proférer une seule plainte, sous les yeux de sa femme qui tomba sans connaissance à ses côtés et du vieillard qui avait partagé toutes leurs vicissitudes.

Il fut laissé sur le terrain, quand on le crut mort. Les soldats le mirent à nu. Mais, la troupe disparue, sa femme le pansa, lui prodigua des cordiaux que des habitants lui apportèrent et il reprit connaissance.

Après s'être remis des affreuses blessures que le fouet avait laissées sur tout son corps, il reprit le chemin de Bolschoye, en Sibérie, dans le but d'y revoir son vieux père.

Il le revit en effet, mais pour assister à sa mort, aux mains des bolchévistes. "En me jetant dans ses bras,

au pas de la porte de la maisonnette qu'il habitait encore et où j'étais né, il m'apprit que ma pauvre mère était morte de faim."

Le lendemain, comme le moine Iliodor se tenait à la fenêtre, prenant mille précautions pour ne pas être vu, à cause de l'ordre qui avait été donné aux soldats rouges de s'en emparer en quelque lieu qu'ils le trouvaient, des hommes se présentèrent, en uniformes de gardes rouges, qui démolirent la grange pour renouveler leur provision de bois de chauffage. Le vieux père d'Iliodor s'interposa: "Vous détériorez sans raison ma propriété, leur dit-il, allez chercher votre bois ailleurs".

—De quel droit, s'écrièrent-ils tous ensemble, nous empêches-tu de faire ce qui nous plaît? Nous sommes soldats de la république. Nous avons tous les droits et toi, nous allons te tuer."

Ce disant, ils levèrent sur lui leurs armes et firent feu. Il tomba roide mort. Mais, pour avoir suivi son cortège, le lendemain, le moine Iliodor fut arrêté et ramené à Moscou pour comparaître devant le célèbre commissaire Derzinsky qu'on avait surnommé le "plus terrible homme de Russie". C'est lui qui, aux plus sanglants jours de la Russie, avait tué de ses propres mains cent généraux monarchistes enchaînés, cela en une après-midi.

Quand Iliodor comparut devant le commissaire, celui-ci lui dit, un sourire sardonique aux lèvres: "Très heureux de vous voir, cher ami, parce que la Russie a besoin d'hommes comme vous pour l'exécution de son vaste programme. C'est dans cette même chambre qu'ont comparu devant moi vos collègues, l'évêque Efrem, l'évêque Cronstadt et plusieurs autres.

D'ici, ils sont sortis, ou plutôt, ont été sortis dans la cour pour y être massacrés. Tous marchèrent courageusement à la mort, excepté le ministre Protopoff.

Quand je donnai ordre au ministre Protopoff de rejoindre ses camarades dans la cour pour y être tué, il éclata en sanglots et se réfugia sous ce canapé, que vous voyez là. Je donnai ordre à quatre gardes rouges de l'en sortir. Mais, malgré les coups de baïonnettes que ceux-ci lui donnaient dans le corps, il persistait à ne vouloir sortir de sa retraite, criant qu'il ne voulait pas mourir, que personne n'avait le droit de le mettre à mort.

Il était tout couvert de sang quand on parvint à le sortir de là. Les soldats le finirent à coups de crosse. Vous saurez, si le goût me prend de vous faire mourir, mon cher moine Iliodor, montrer plus de courage devant la mort, n'est-ce pas?"

Un mois plus tard, le moine Iliodor et sa femme se réfugiaient aux Etats-Unis.

— 0 —

UNE INGENIEUSE REPONSE

L'"Amérique latine", revue française, a posé à un certain nombre de personnalités ces trois questions:

1. La découverte de l'Amérique et son peuplement par les Européens ont-ils été utiles ou nuisibles: 1o, aux indigènes; 2o, à l'Europe?

2. L'influence de l'Amérique sur la politique, le commerce et les moeurs de l'Europe a-t-elle été bonne ou mauvaise?

3. Peut-on, d'après le passé et le présent, augurer ce que sera, dans un avenir plus ou moins prochain, l'in-

fluence de l'Amérique sur les destinées de l'Europe?

M. Jules Véran a répondu spirituellement:

"Je suis reconnaissant à l'Amérique de nous avoir donné le tabac, la pomme de terre, les plans de vigne grâce auxquels notre vignoble a pu être reconstitué après le phylloxéra, les beaux soldats qui nous ont aidés à bouter dehors les barbares, enfin, pour nos femmes, les Galeries Lafayette.

J'admire le magnifique exemple que donnent les riches Américains en favorisant la recherche scientifique par des subventions considérables aux Universités et aux laboratoires, mais je n'admire pas ceux qui font augmenter le prix du champagne dans les restaurants en le payant n'importe quel prix.

Je suis heureux que les Américains nous aient apporté la jupe courte, mais je suis fâché que les Américains aient répandu la mode des visages rasés.

Je ne vois pas très bien quelles leçons nous pourrions prendre chez les hommes d'Etat américains. Il n'y en a qu'un, dans l'Amérique du Sud, qu'il serait profitable d'étudier: Bolivar.

Au point de vue politique, j'attache à l'heure actuelle, une importance particulière à la première page de l'histoire des Etats-Unis où s'affirme une certaine attitude d'indépendance envers l'Angleterre qui ne leur a pas mal réussi."

Quant à prédire ce que sera dans l'avenir, l'influence de l'Amérique sur les destinées de l'Europe, M. Jules Véran ne veut pas s'y hasarder, le rôle de prophète en histoire lui semble dangereux, et il ne se sent pas de taille, déclare-t-il, à découvrir de nouveau l'Amérique !...



— Que feriez-vous le lendemain de cette catastrophe ? Vous mourriez de désespoir ? Il n'y a pas de raison. Un millionnaire grec perd toute sa fortune en un jour dans l'incendie de Smyrne, revient aux Etats-Unis et se remet au travail, dans l'industrie du tabac, pour la refaire.

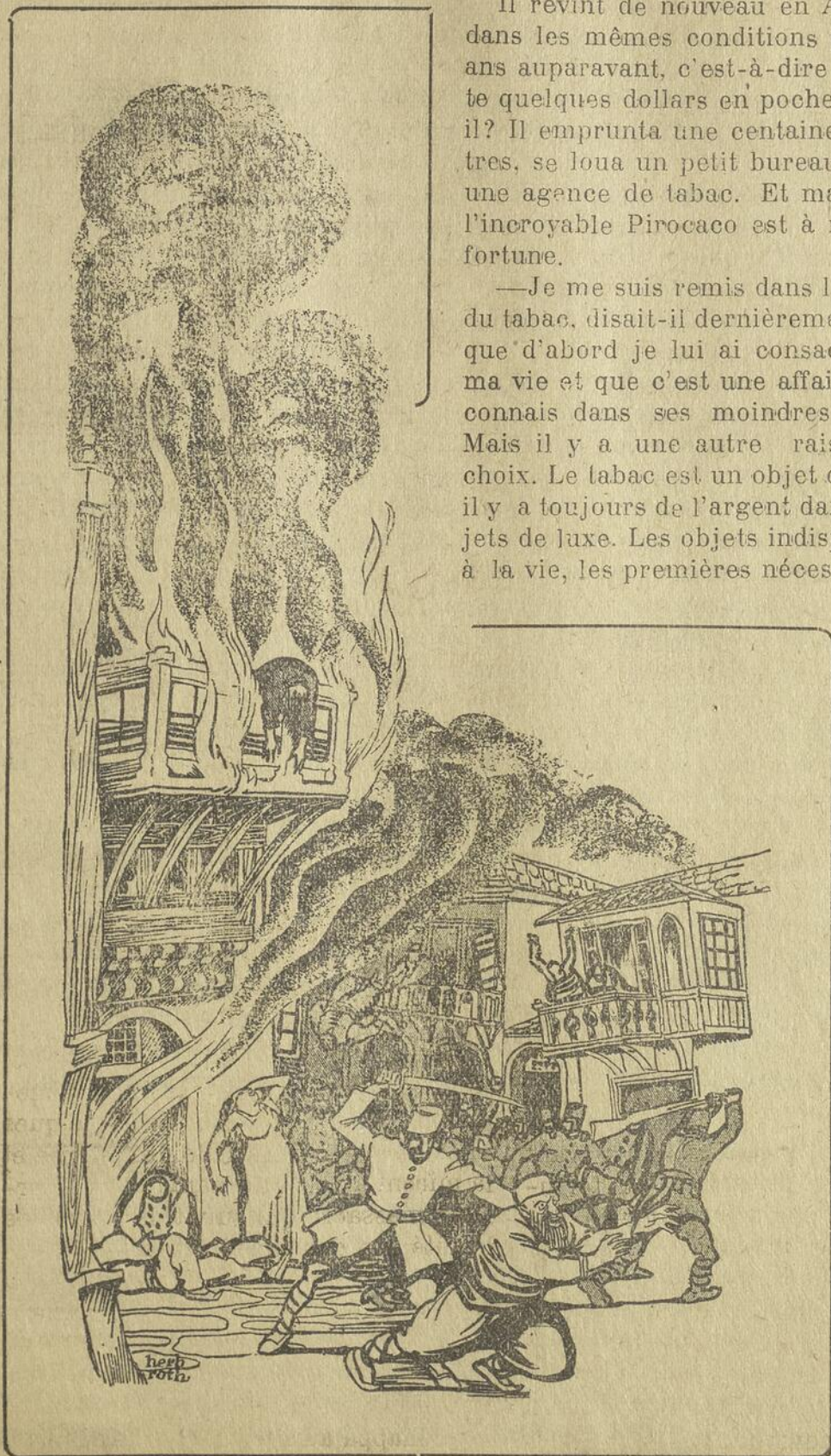
Mettez-vous à la place de l'homme extraordinaire d'énergie dont nous allons vous parler tout à l'heure. Supposez que vous avez amassé après vingt ans d'un travail ardu une fortune de près d'un million de dollars. Puis, à ce moment, une catastrophe survient brusquement qui vous vole de toute cette fortune et vous laisse absolument sans le sou du jour au lendemain, avec pour unique perspective de recommencer votre vie. Plusieurs, arrivés là, deviennent fous ou se suicident. D'autres se contentent, ayant perdu toute ambition avec leur fortune, de mener une vie très modeste, désespérant de jamais reprendre le terrain perdu. Mais ce n'est pas ce que fit un nommé Christo Georges Pirocaco qui, ruiné complètement, se remit au travail et est en train d'amasser un million pour remplacer celui qu'il vient de perdre.

En 1905, ce Grec vint aux Etats-Unis, le pays par excellence des grosses fortunes et se lança dans l'industrie du tabac, après s'être fait naturaliser citoyen américain. Il commença comme mécanicien à \$20 par semaine. Au bout de vingt ans, il valait \$600,000. Il plaça toute sa fortune dans de vastes plantations de tabac, près de Smyrne, ville très importante de la Turquie d'Asie. Il y passait l'été dans une somptueuse villa sise sur le port même de Smyrne, non loin du palais de l'ambassade française. L'hiver, il revenait à New-York, non pour y jouir des plaisirs qu'offre à tous cette saison mouvementée, mais pour surveiller les affaires de son commerce.

Alors qu'il était parvenu par ses seuls moyens au faite de la prospérité, les Turcs, on se rappelle cet événement qui ne date que de quelques mois, envahirent la ville de Smyrne et la mirent à feu et à sang. Dans l'horrible massacre qui suivit, la moitié de la cité fut consumée et des milliers d'habitants furent tués, sans distinction de sexe ou d'âge. Les propriétés du grec millionnaire Pirocaco furent rasées et toutes ses plantations détruites. Il était ruiné et c'est miracle s'il échappa au massacre.

Il revint de nouveau en Amérique, dans les mêmes conditions que vingt ans auparavant, c'est-à-dire avec juste quelques dollars en poche. Que fit-il? Il emprunta une centaine de piastres, se loua un petit bureau et lança une agence de tabac. Et maintenant, l'incroyable Pirocaco est à refaire sa fortune.

—Je me suis remis dans l'industrie du tabac, disait-il dernièrement, parce que d'abord je lui ai consacré toute ma vie et que c'est une affaire que je connais dans ses moindres détails. Mais il y a une autre raison à ce choix. Le tabac est un objet de luxe et il y a toujours de l'argent dans les objets de luxe. Les objets indispensables à la vie, les premières nécessités, soit



l'habillement, soit la chaussure, soit l'alimentation sont sujets aux fluctuations de la bourse et subissent des fortunes diverses. Mais, il n'en est pas ainsi dans le tabac. Le tabac se vendra toujours bien.

C'est à mon honnêteté que je dois ma fortune et c'est parce que j'ai toujours été honnête que je retrouve aujourd'hui des gens prêts à faire des affaires avec moi. L'honnêteté, le chic en affaires, voilà le grand point.

Si j'ai réussi, c'est que j'ai su économiser. Je n'ai pas trop économisé, je n'ai pas thésaurisé comme les avares ou les pingres. Le grand point, c'est de mettre 20 pour cent de ses profits de côté et de jouir du reste. En maintenant toujours de côté 20 pour cent de mes bénéfices, je me suis amassé une fortune en jouissant de la vie comme pas un homme n'a certainement mieux joui que moi. J'ai pris à Paris, à Monte Carlo, au Caire ce que la vie offre de plus agréable, j'ai eu des châteaux, j'ai eu des écuries de chevaux, j'ai eu un yacht digne d'un empereur pour mes croisières sur la Méditerranée; tout cela est perdu, mais je ne regrette rien. J'ai acquis ainsi de l'expérience et je connais maintenant la véritable valeur des choses. Je suis prêt à dire, bien que cela puisse sembler paradoxal, que pour savoir économiser, il faut d'abord savoir dépenser.

Faire de l'argent? Sait-on bien ce que cela veut dire? L'édification d'une fortune est une science exacte. La richesse varie suivant des lois bien définies. Sachez ces règles, connaissez ces lois et vous ne serez jamais pauvre. Celui, et c'est un fou celui-là, qui compte sur un "coup de chance" pour faire fortune, mourra sur la paille. Il n'y a pas de coups de fortune.

Le dieu du hasard peut commander aux cartes, à la roulette ou aux courses de chevaux, mais il n'a rien à faire dans les affaires. Quand les gens disent qu'un Tel a fait fortune par un coup de hasard, ils veulent dire qu'il avait de l'argent en main quand une chance exceptionnelle s'est présentée et qu'il a su en profiter. Ce n'est pas du hasard, cela, ce n'est pas un coup de chance, c'est purement de la science.

La malchance en affaires est le résultat de mauvais placements. Ainsi, si je n'avais pas investi tous mes capitaux dans des plantations situées dans un pays constamment menacé par les armées d'un pays voisin ennemi, je serais encore riche aujourd'hui.

Il n'y a ni chance, ni malchance, il n'y a que de bons et de mauvais hommes d'affaires.

Si l'ex-millionnaire Pirocaco ne réussit pas comme il le voudrait dans l'industrie du tabac, il se promet de tenter fortune là où il y a des risques physiques à courir.

—Un autre bon moyen de faire de l'argent, dit-il, c'est d'aller là où il y a du danger. Suivez le danger, il vous conduira à la fortune! La vie d'un homme est constamment menacée en Russie, j'irai en Russie pour y exploiter des mines pétrolifères!...

Lecteur, il n'en tient plus qu'à vous, grâce à tous ces renseignements, de faire fortune.

—o—

La vie maritale ne tient debout que par le bris continuel des promesses de mariage.

* * *

Une bonne femme inspirera un jeune homme, une femme brillante l'intéressera, une jolie femme le fascinera, mais une vraie femme l'aura.



Un ancien gendarme de la police à cheval canadienne et vétéran de la guerre épouse une riche héritière aux Etats-Unis, à la grande surprise de la haute société de Boston.— Il refuse de reconnaître son frère, venu à la cérémonie du mariage.

Ce fut toute une sensation dans la ville de Sherbrooke, province de Québec, quand on apprit qu'un citoyen de l'endroit, ancien gendarme de la police à cheval de l'ouest, vétéran de la guerre, devait épouser à New-York une riche héritière. De même, quand Miss Geneviève Ramsey, fille d'un capitaliste immensément riche de Boston, annonça ses fiançailles avec un ex-gendarme de la police à cheval de l'ouest canadien, ce fut toute une sensation dans l'aristocratique cité. Mais les deux sensations n'étaient pas tout à fait de la même nature. A Sherbrooke, on se réjouissait, à Boston on déplorait qu'une personne aussi riche de la société fit un mariage que personne ne croyait intéressant, bien qu'il le fût énormément au contraire.

On s'attendait à ce qu'elle choisit pour époux un riche Américain, ou encore un duc ou un comte. Jamais on n'avait pensé qu'elle s'enticherait d'un ancien gendarme. Le capitaine

canadien n'avait en effet ni argent ni titres. C'était un solide gaillard qui avait fait son chemin tout seul et avait beaucoup voyagé. Les deux amoureux s'étaient connus par correspondance en France où Geneviève servit comme infirmière pendant la dernière guerre; ils avaient ensuite correspondu très longtemps de New-York au Labrador où elle alla ensuite, avec une mission. Ils ne s'étaient pas encore vus après avoir correspondu régulièrement pendant huit années; quand ils se rencontrèrent, ce fut pour se marier.

Le mariage fut célébré avec une magnificence inouïe. Rien ne fut épargné par les parents pour en faire une cérémonie digne de rester gravée dans toutes les mémoires. La mariée portait une toilette qui eût suffi à soulager tous les pauvres d'une ville entière et le marié portait l'uniforme de grande tenue de l'armée anglaise dans laquelle il avait vaillamment servi pendant la guerre.

La cérémonie commença dans la gentille petite église catholique de Boston. Tout avait marché à merveille jusque-là quand tout à coup, une voix se fit entendre à la porte de l'église qui fit tourner toutes les têtes:

"Mais, je vous dis que je suis le frère



La figure du nouveau marié devint aussi rouge que son uniforme de gala et il balbutia quelques mots au placier.

re du marié!", répétait un nouveau venu aux agents postés à la porte du temple et chargés de n'accueillir que les personnes munies d'une carte d'invitation. "J'arrive directement du Canada pour assister au mariage de mon frère; il faut absolument que vous me laissiez entrer."

Aussitôt, plusieurs placiers se portèrent à l'entrée pour demander à l'intrus des explications ou le mettre à la raison. Ils y virent un jeune homme de forte taille, en habit de cérémonie, qui se débattait avec les agents et essayait de franchir les cordons. Il leur tendit une carte d'invitation qui avait

été adressée au père et à la mère du marié, à Sherbrooke, Canada.

Il répéta ses explications aux placiers: "Je suis le frère du capitaine, leur dit-il, et je tiens à assister à cette cérémonie. Dites à mon frère que je suis là; il comprendra."

Les placiers supplièrent l'homme de garder le silence, qu'ils allaient s'occuper de son affaire. L'un des placiers se rendit alors auprès du marié, à genoux devant le prêtre et lui demanda ce qu'il allait faire du soi-disant invité. Le capitaine, à ce moment était aussi rouge que son uniforme de gala. Il lui bredouilla quelques mots.

Tous les assistants suivaient cette scène avec beaucoup de plaisir.

Le placier revint donc apprendre à l'intrus que le capitaine le priait de quitter l'église aussitôt, qu'il ne le connaissait pas et prendrait les moyens de l'éloigner, s'il ne vidait pas les lieux.

En apprenant cela, l'indignation la plus violente s'empara de l'étranger et il se mit à raconter son histoire aux centaines de curieux qui, aux abords de l'église, attendaient la sortie des nouveaux mariés.

Il leur dit qu'il était bien le propre frère du marié, que ses parents l'avaient chargé de les représenter au mariage, parce que tous ne pouvaient pas venir.

"Vous verrez, ajouta-t-il, quand mon frère sortira de l'église, il me reconnaîtra et tout s'arrangera".

Mais les choses ne se passèrent pas du tout comme il s'y attendait, car, lorsque les nouveaux mariés, en se dirigeant vers leur limousine, passèrent à côté de lui, aucun d'eux ne sembla le reconnaître. Le frère détourna même la tête.

Il s'aperçut alors que son frère, enorgueilli par son mariage princier, ne voulait pas le connaître, le snobait bel et bien, et il reprit, tout peiné, le chemin de la gare.

Quant au père de la mariée, à la prière de son gendre, il dit à tous les invités réunis dans son hôtel particulier pour le déjeuner de noces que le jeune homme qui avait troublé la cérémonie et s'était arrogé le titre de frère du capitaine, n'était qu'un imposteur.

—o—

ON VA SE FAIRE MAIGRIE EN SUEDE

M. Paul Souday, dans le "Temps", nous parle d'une décision prise par le conseil municipal d'une petite ville de Suède, qui ne tendrait à rien de moins qu'imposer les personnes accusant sur la balance un poids supérieur à 122 livres.

Cet impôt ne vous semble-t-il pas un peu bien injuste? Alors, parce que la nature vous aura taillé non pas en hercule, mais simplement en sosie gaillard, il faudra en rendre compte au fisco? Pour être possible, il faudrait que cet impôt fût proportionnel. Car les personnes qui mesurent près de six pieds peuvent peser plus que les petits sans aucun excédent de graisse.

Espérons que la classe des bons vivants suédois va protester vivement.

—o—

MUSTAPHA KEMAL

Et pourtant, la loi coranique est formelle: reproduire les traits d'un personnage vivant, c'est offenser Dieu. Mais il faut croire que les idées se sont modifiées là-bas depuis quelques années. En tout cas, l'image d'Epinal fait son chemin en Turquie où l'on ne la désigne plus que sous ce titre: "La peinture de France."

Un ingénieux commerçant a fait faire en France une sorte d'image d'Epinal, fortement colorisée, qui représente les phases les plus marquantes de la vie de Mustapha Kemal. Il paraît que cette gravure s'enlève littéralement au pays du Croissant. Il n'est pas un seul foyer turc si modeste soit-il, qui ne tienne à s'orner du portrait du libérateur et de ses ministres.



LES BELLES ET LA BÊTE

Il est impossible de comprendre l'in vraisemblable petit roman que nous allons raconter en peu de mots si l'on n'aime pas les bêtes à la folie. Imaginez un jeune homme, un très riche jeune homme qui ne veut pas se marier dans la crainte de se montrer infidèle vis-à-vis son... chien, auquel il est attaché d'une façon insensée. Ce chien est un bull-dog d'une rare beauté et d'une intelligence plus qu'ordinaire, mais enfin! peut-on comprendre qu'un célibataire, même très endurci, invoque cette absurde raison pour éloigner de lui toutes les beautés qui lui offrent leur amour? L'égoïsme de ce jeune homme dépasse les bornes permises.

Et quel doit être le supplice des belles qui, après avoir espéré séduire ce cœur, se voient transplantées par un malheureux chien. Ulysse portait à son chien un véritable culte, ce qui ne l'empêchait pas d'aimer Pénélope. Mais ce garçon, un canadien anglais immensément riche, issu d'une vieille famille anglaise, et qui habite Paris pour la seule raison que la capitale française offre plus de distractions que Montréal, a peur en se mariant d'être obligé de se séparer de son chien ou de s'en occuper moins, à cause des ennuis qu'il pourrait avoir avec sa femme à son sujet.

Percy, c'est le prénom de notre traîne-chien, est devenu une figure célèbre dans le "gai Paris". On ne le voit nulle part sans son bull-dog, dans les cafés les plus chic, sur les boulevards dans ses promenades en voiture au Bois de Boulogne, etc. Pour devenir célèbre, rien n'est plus facile, on n'a qu'à adopter une manie, une excentricité, quelque chose enfin que tout le monde ne fait pas. C'est-à-dire que les riches peuvent devenir célèbres ainsi, parce que les pauvres maniaques ou excentriques sont considérés fous ou criminels et on les enferme!

Et ce ne sont pas les partis qui manquent pourtant. Combien de mères ont les yeux sur lui! Très souvent, il fut question de son mariage avec une jeune Française titrée, une riche Américaine, une captivante Argentine, une Anglaise d'un rang princier, une artiste de renom, et combien d'autres. Les choses semblaient assez bien marcher, puis, tout à coup, Percy se ravisa et il revenait à son chien, trompant tous les espoirs.

Ce serait ici la place de parler de grands hommes qui, dans l'histoire eurent la manie des animaux et firent pour eux les plus grandes folies. Si le chien d'Ulysse est célèbre, celui d'Alcibiade ne l'est pas moins.



Les deux rivaux.

Dans l'antiquité romaine et sous l'empire, ce furent des chevaux qui eurent toute la faveur des rois et des empereurs. Caligula alla jusqu'à faire consul sa bête favorite. A Rome comme à Byzance les chevaux avaient des mangeoires de marbre et buvaient dans des coupes en or ciselé.

Pour ce qui est des chiens particulièrement, qui ne connaît pas l'attachement que leur portait Frédéric II, dit le Grand, roi de Prusse? Le grand Frédéric, l'ami de Voltaire ou plutôt l'homme dont Voltaire fut l'ami, vivait continuellement dans la compagnie de ses nombreux chiens, comme Richelieu dans celle de ses chats blancs qui l'amusaient énormément et lui servaient en même temps de dégustateurs, chargés de goûter sa nourriture au cas où elle eût été empoisonnée. Frédéric de Prusse s'était à ce point attaché à deux de ses chiens qu'il les fit enterrer dans son propre tombeau.

Nous pourrions allonger cette liste indéfiniment. Il est pourtant à remarquer que les pires tyrans furent ceux qui eurent les plus grandes passions pour les bêtes, à l'exception d'un certain empereur demi-fou et excessivement barbare, qui s'amusait à tuer les mouches avec un poinçon d'or! Certains aimèrent à ce point les bêtes qu'ils pleuraient sur les grands fauves avec lesquels se mesuraient les bestiaires et gladiateurs dans l'arène et dont ils étaient quelquefois vainqueurs. Ils préféreraient assister à la défaite et à la mort du gladiateur qu'à celle de la bête.

Pas étonnant qu'un moderne préfère la bête aux belles.

LA BIBLIOTHEQUE ROEDERER

Une des plus belles bibliothèques françaises, la bibliothèque Roederer, vient d'émigrer en Amérique.

Les 6.000 volumes, les 2.000 dessins originaux du XVIII^e siècle dont elle se compose avaient été évacués de Reims au moment de l'avance allemande et transportés à Paris. Les voilà maintenant à New-York. Un grand libraire de là-bas les a achetés.

Cette bibliothèque comprend, parmi tant de belles choses, la suite complète des dessins faits pour illustrer le "Boccace" du XVIII^e siècle vendu par le baron James de Rothschild à M. Roederer en 1882; les cents dessins destinés à illustrer l'"Ovide" de l'abbé Baunier; les 276 dessins d'Oudry pour La Fontaine; les 136 illustrations de Fragonard pour le "Roland furieux"; des suites complètes de gravures de Boucher, Moreau, Cochin, Eisen, Gravelot, Marillier, Huet, Debucourt.

Les reliures de ces beaux volumes sont aussi rares que magnifiques. Citons celle des "Contes" de La Fontaine édition des fermiers généraux. Cette reliure en maroquin citron, exécutée pour le duc de La Vallière, était estimée avant la guerre 40.000 dollars.

Des estampes superbes complètent cette bibliothèque.

La raison pour laquelle certains ménages ne marchent pas sur des roulettes, c'est que les deux conjoints n'ont pas le même pôle magnétique. Le mari vise "l'argent" et la femme vise "l'amour".

* * *

Ce n'est pas la méchanceté qui fait le plus de mal, c'est la bêtise...



Les trente fiancés de la sténographe

Trente fois fiancée en dix ans, la plus belle sténographe de tout le Royaume-Uni finit par épouser son patron, naturellement millionnaire. — Les rapprochements qui s'imposent entre les deux états de journaliste et de sténographe.

On dit du journalisme qu'il mène à tout, à condition qu'on en sorte. Les journalistes, en plus d'être grassement rémunérés, ont donc continuellement devant les yeux la perspective de multiples positions; leur avenir est plein des plus belles promesses. Il en est des sténographes comme des journalistes. Leur échelle de salaire est à peu près le même et le métier de sténographe mène à tout, à condition qu'on en sorte pour épouser son patron. C'est du moins de cette façon que l'on entend les choses en Angleterre.

En effet, il y a au plus quelques semaines, la plus belle sténographe du Royaume-Uni, Miss Enid Wentworth, épousait son patron, après avoir refusé les avances de tous les employés de bureau, au nombre de vingt-neuf. Mais racontons tout au long, ne serait-ce que pour divertir nos jeunes lectrices sténographes, le roman d'amour de cette jeune personne, roman

à trente épisodes et à autant de personnages.

Notre héroïne n'avait que seize ans quand elle termina son cours commercial dans un "high school" de Londres. C'était une jeune fille sérieuse qui ne se souciait aucunement des garçons. Elle rêvait sans doute, comme toutes les petites filles, d'un Prince Charmant, mais jamais à cette époque elle n'eût pensé recevoir trente demandes en mariage, coup sur coup. Enid n'eut aucune difficulté à se trouver une position en ville. Ce n'était pas seulement une belle fille — une blonde vaporeuse aux yeux brillants et au teint de crème — mais aussi une sténographe très habile, écrivant rapidement sous la dicée et accomplissant de vrais tours de prestidigitation sur la machine à écrire. Le gérant de la maison où elle travaillait, disait d'elle: "C'est une bonne travailleuse. Et pas de blague avec elle. Jamais elle ne s'agitait avec les employés; dans ses loisirs, elle fait des travaux de tricotage."

Mais le gérant manquait un peu de psychologie. Quand il portait sur elle un jugement aussi flatteur, Enid, depuis trois semaines seulement dans la maison, filait le parfait amour avec le premier commis aux écritures, **une**



Le cadeau de noces des vingt-neuf, ex-fiancés.

jeunesse de son âge, seize ans. Dès le premier jour qu'il vit la nouvelle sténo, ce jeune homme se jura d'en faire sa femme. Avec ses économies, il se procura aussitôt une bague, bonne tout au plus à servir de prime pour une marque de savon quelconque. amena la chère enfant deux ou trois fois aux vues animées, puis, un jour,

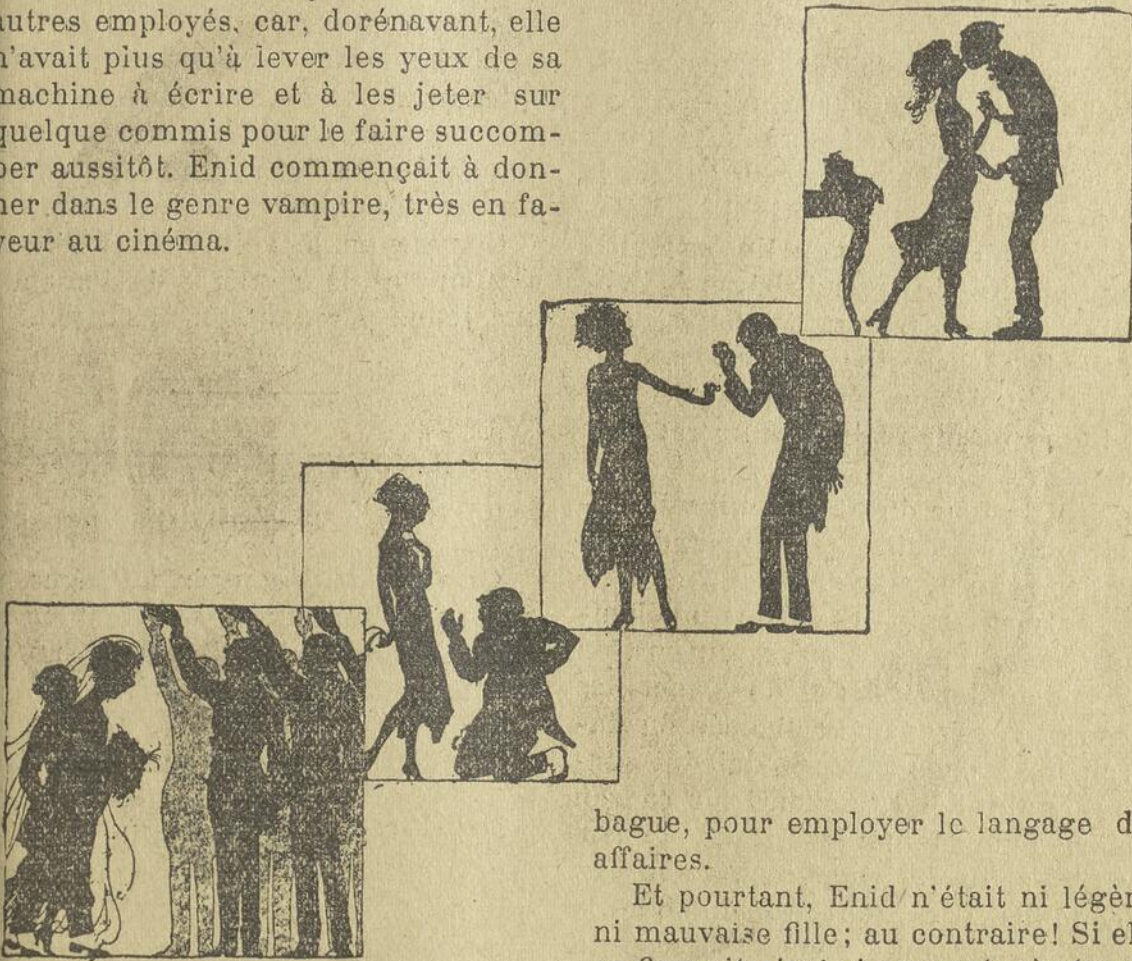
à l'heure du dîner, alors que tous les autres employés s'amusaient au dehors, il lui passa sa bague au doigt avec un baiser, son premier baiser fut le premier amour d'Enid, et ce premier amour ne fut pas long feu et le mariage ne brilla pas longtemps à son doigt. fée.

Après quelques petites scènes de jalousie, des paroles aigres, des regards courroucés, la jolie sténographe envoya promener son jeune premier en lui jetant sa bague à la tête. Et d'un! pour employer l'expression chère au comte de Monte Cristo.

Cette scène dut la rendre plus intéressante encore aux yeux de tous les autres employés, car, dorénavant, elle n'avait plus qu'à lever les yeux de sa machine à écrire et à les jeter sur quelque commis pour le faire succomber aussitôt. Enid commençait à donner dans le genre vampire, très en faveur au cinéma.

le en était venue à ne plus savoir qui lui avait donnée, ou mieux, prêtée.

Au bout de cinq années, elle changea de division. Dans son nouveau bureau, ce furent les mêmes triomphes. Garçons, commis, vendeurs, gérants—tous lui firent la cour et s'en tirèrent avec moins une fiancée et plus une



Du garçon de bureau au patron de l'établissement.

Mlle Wentworth fut donc tour à tour fiancée au premier commis, au deuxième commis, au troisième, au quatrième, et ainsi de suite, et rompit avec chacun après quelques semaines de bonheur. Elle avait constamment une bague de fiançailles au doigt, mais cette bague changeait si souvent qu'el-

le en était venue à ne plus savoir qui lui avait donnée, ou mieux, prêtée.

Et pourtant, Enid n'était ni légère, ni mauvaise fille; au contraire! Si elle se flançait ainsi si souvent, c'est qu'il lui répugnait de faire de la peine à ces pauvres garçons quand chacun d'eux la suppliait de l'accepter pour époux.

“Quand j'étais fiancée avec l'un d'eux, dit-elle confidentiellement à notre correspondant, il m'interdisait invariablement de parler aux autres ou de sortir avec eux. Mais, comme c'était toujours ceux avec qui je n'étais pas fiancée qui m'invitaient aux

distractions les plus intéressantes, je rompais pour les accepter, et ainsi, je ne trompais personne."

On avouera qu'une telle logique a quelque chose de bien féminin, et peut conduire très loin, mais nous ne voulons pas disputer l'héroïne de notre histoire sur ses beaux motifs de conduite.

Finalement, les deux premiers comptables de l'établissement se prirent aux cheveux à son sujet. Ils se donnèrent une fameuse râclée, en présence de tout le personnel. Quand la bataille fut terminée, pareille à Hélène de Troie, pour laquelle se battirent tous les plus grands héros de l'antiquité, elle se moqua des deux combattants et leur dit: "N'espérez plus rien de moi, vous êtes tous les deux indignes de ma main, j'ai horreur du scandale."

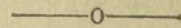
Vint le tour du patron, un millionnaire, va sans dire. Sa demande fut agréée et le mariage eut lieu.

Les vingt-neuf candidats malheureux, avec l'argent qu'ils eurent en revendant leur bague de fiançailles respectives, firent à la fiancée du patron un cadeau étrange qui dut surtout ennuyer le futur mari; un cadran énorme qui sonnait les heures et chantait les noms des vingt-neuf amoureux éconduits. Il est tout probable que la belle sténographe repassa le cadran comme cadeau de nocces à l'une de ses bonnes amies, ainsi que l'on fait des cadeaux qui n'ont pas l'heur de plaire.

Mlle Wentworth, devenue une autorité en matière de demandes en mariage, fut interrogée sur la manière dont les hommes faisaient habituellement leur proposition. Elle répondit que la manière changeait avec les individus; que les uns faisaient avant d'en venir au sujet, de longs discours.

que d'autres bafouillaient deux ou trois mots inintelligibles. Les uns se tiennent au garde à vous, comme des soldats, pour faire leur déclaration d'amour; les autres, penchés, le chapeau à la main, sans oser regarder dans les yeux l'objet de leur amour. Un seul s'était jetée à ses genoux, et c'est celui-là qu'elle épousa. Elle fut demandée en mariage un peu partout au cinéma, dans les restaurants, dans le tramway, en bateau, dans les parcs en jouant au tennis, au bureau, alors qu'elle était à écrire une lettre de la plus grande importance, etc., etc.

Comme on le voit, autant d'hommes, autant de manières de demander une jeune personne en mariage.



UN NOUVEAU REMBRANDT

On vient de découvrir, à Prague, un nouveau Rembrandt. C'est le "Mariage d'Alexandre et de Roxane", un des meilleurs tableaux du maître, paraît-il.

Rembrandt l'a peint durant sa jeunesse. On y retrouve ses plus fortes qualités: composition, relief, et sur tout cet étonnant éclairage qui ne met que les figures en lumière.

La toile dormait depuis des années enfouie dans un grenier. Un jour, un domestique pris de zèle entreprit de la nettoyer; sous la poussière de temps, la signature apparut, ainsi quela date: 1628.

Les habitants de Prague voudraient garder ce chef-d'oeuvre dans leur musée; mais des offres ont été déjà faites de l'étranger. Au cours actuel du change, elles finiront peut-être par avoir raison.

UNE MERVEILLEUSE DECOUVERTE

Il nous faudrait pour parler convenablement de cette découverte l'autorité d'un homme de science; pour ne pas induire nos lecteurs dans de grossières erreurs, nous les entretiendrons le plus sobrement possible de ce nouvel élément chimique, le "hafnium", que vient de découvrir, après plusieurs années de recherches un célèbre chimiste anglais, le docteur Alexandre Scott. Cette découverte, et c'est la raison pour laquelle elle intéresse tout le monde, est destinée à révolutionner le système de l'éclairage au gaz, en permettant la fabrication d'un nouveau manchon de gaz incandescent d'une force de réflexion inconnue jusqu'ici.

Cette découverte, l'une des plus importantes sans contredit dans le monde de la chimie, est l'oeuvre d'un savant travailleur, noble et modeste comme le grand Pasteur, dont on vient de célébrer le centenaire.

Depuis dix années, à divers intervalles, le docteur Scott étudiait les propriétés d'une petite bouteille de sable noir, don d'un de ses anciens élèves de la Nouvelle-Zélande. Des analyses en grand nombre avaient réduit le contenu de cette bouteille magique à un petit peu de poudre, couleur crème, qui contenait 75 pour cent d'oxyde de fer magnétique et 25 pour cent de sous-oxyde de titanium. Mais le savant avait l'intuition que cette poudre recélait un merveilleux secret. Il voulut y consacrer tout son temps, mais alors éclata la guerre qui l'obligea à abandonner ses chères étu-

des pour se consacrer à la fabrication des gaz asphyxiants, au compte du gouvernement britannique.

Ce n'est que cette année qu'il revint, pour la première fois depuis neuf ans, à sa mystérieuse petite bouteille. Il décida alors de faire bouillir la poudre avec une forte huile de vitriol ou acide sulfurique. Le vitriol dissout l'oxyde de fer magnétique et le titanium, les deux seuls éléments connus de la poudre en question. Si ce procédé arrivait à dissoudre entièrement la poudre, il devenait possible d'en déterminer les propriétés.

Lentement, la poudre se liquéfia, puis entra en effervescence. Mais tout à coup une étrange substance, couleur jaune-clair, se détacha du tout, roula dans un coin du flacon et pendant dix minutes résista à la chaleur intense.

La petite bouteille rendait son secret: le "hafnium" (jusqu'à ce qu'un nouveau nom soit trouvé) était découvert.

Le chimiste tempéra aussitôt sa mixture, isolant aussitôt cette globule. Le soir même, il faisait connaître sa découverte au monde savant anglais. Voici, maintenant, en quelques lignes, les commentaires que le docteur Scott donna aux journaux du monde sur sa découverte, commentaires que nous sommes parmi les premiers à reproduire, pour les faire connaître à nos lecteurs qu'intéressent les choses scientifiques :

"Les possibilités de ce nouvel élément que je cherche à découvrir de-



L'illustre chimiste anglais dans son laboratoire où il découvrit la formule du hafnium.

puis l'année 1913, sont illimitées. Je ne suis sûr que d'une chose jusqu'à présent, c'est qu'il apportera de pro-

fonds changements au système de l'éclairage au gaz. Dans plusieurs des composés modernes devenus néces-

saïres à nos besoins, tel que l'acier, pour ne mentionner que celui-là, je suis certain qu'il manque un ingrédient, un élément pour les rendre parfaits. On a toutes les raisons du monde de croire que cet élément existe, et, pour ma part, il me semble que cet élément peut fort bien être le hafnium. Il serait même à souhaiter que ce fût le hafnium, car il est beaucoup plus facile à trouver que le radium et coûte moins cher; il est tiré d'un sable noir, lequel sable noir se trouve dans presque toutes les parties du monde. On fera sans doute des millions avec le hafnium, mais je me soucie très peu d'en tirer un sou. Ma découverte appartient désormais à l'humanité tout entière; le côté financier de l'affaire ne m'intéresse pas, comme la chose intéresserait les Américains."

Il n'y a qu'une chose qui ne plaît au savant chimiste dans cette découverte; c'est le nom même: hafnium. D'après lui, ce nom ne convient pas du tout à la chose, et s'il l'a accepté, ce ne fut que par pure courtoisie internationale. Il a même l'intention de le changer en celui de "ceanus"—de l'Océanie où fut trouvé le sable noir qui est à sa base.

Mais pourquoi cette détermination qui ne rime à rien, pour nous, "Hafnium?" Hafnium vient de Hafnia, Copenhague. Deux semaines environ avant que le docteur Scott annonçât sa prodigieuse découverte, deux jeunes chimistes, Coster et Hevesy, qui travaillait avec le docteur Bohr, à Copenhague, firent savoir au monde savant qu'ils avaient découvert un élément inconnu par la radiographie. Ils lui donnèrent le nom de hafnium. Le chimiste anglais leur fit part à son tour de sa découverte, mais ses con-

frères de Copenhague jugèrent que la poudre couleur jaune-clair qu'il avait isolée ne correspondait pas du tout à leur théorie de l'hafnium. Une discussion est en train à ce sujet, et tant que cette discussion ne sera pas close, par pure délicatesse, le docteur Scott gardera à sa découverte le nom de hafnium. Plus tard, il lui restituera son véritable nom, l'Oceanus.

On doit au grand chimiste anglais d'avoir trouvé diverses méthodes de conserver les antiquités, méthodes qui sont appliquées aux incalculables trésors du British Museum. Lord Carnavon, le malheureux Lord Carnavon qui laissa sa vie en Egypte, dans le tombeau même du pharaon Tout-Ankh-Amon dont il avait violé la retraite au bénéfice de la science, le consulta sur la façon de préserver les trésors qu'il retira de ses fouilles.

Le nom du docteur Alexandre Scott est connu en France où il compte de nombreux admirateurs dans le monde scientifique.

—o—

STATISTIQUE

Le gouvernement de Moscou vient de publier la statistique officielle du nombre de bolchévistes qui existent en Europe.

D'après ce tableau, il n'y en aurait en Russie que 2,650,000 ce qui, pour une population de plus de 100 millions d'individus, n'est vraiment pas beaucoup.

Avec une grande modestie, le gouvernement de Moscou ne compte que 300,000 communistes en Allemagne et 121,000 seulement en Tchéco-Slovaquie et en France.

Si cette statistique, à chiffres réduits, n'est pas destinée à tromper les bourgeois, elle est rassurante.

LA "LAMPE VIVANTE" A LUMIERE FROIDE

Une dépêche de Londres annonçait récemment que le professeur Newton Harvey, de l'Université de Princeton (Etats-Unis), venait de découvrir le moyen de produire de la "lumière froide", à la suite de longues études sur les lucioles et les bactéries. Il aurait extrait d'un petit crustacé, originaire du Japon, un produit, la "luciférine", qui, dissous dans l'eau, donne une lumière bleuâtre suffisante pour lire.

Or, cette découverte n'appartient pas au professeur américain: le secret de la lumière produite par les insectes (vers luisants, lucioles, pyrophores, etc.), a été découvert, il y a longtemps, par un savant français, le professeur Raphaël Dubois, de l'Université de Lyon, directeur du laboratoire de biologie maritime de Tamaris.

En 1887, l'Académie des sciences avait décerné à ce savant le grand prix des sciences physiques. Depuis cette époque, M. Raphaël Dubois est parvenu, après de longues et délicates recherches sur les organismes producteurs de lumière, à isoler deux principes nouveaux, chimiquement définis, auxquels il a donné les noms de "luciférate" et de "luciférine"; il a établi également le premier que la lumière vivante ainsi produite est toujours de la "lumière froide".

Dans une lettre très détaillée qu'il nous adresse à ce sujet, M. Raphaël Dubois met d'ailleurs hors de cause son honorable collègue américain Newton Harvey. Ce dernier avait, en effet, reconnu lui-même, dès 1906, que "le mérite de cette découverte ap-

partient entièrement au professeur Raphaël Dubois, de Lyon". Ce sont les autorités de l'Université de Princeton qui ont lancé—dans un but de réclame pour la science américaine et pour leur établissement—l'annonce d'une découverte qui appartient, depuis plus d'un quart de siècle, à la science française.

Le savant lyonnais ne s'est pas borné d'ailleurs à ces travaux de laboratoire: il est parvenu à imiter les merveilleuses lanternes vivantes naturelles, en construisant une curieuse lampe alimentée par des cultures de microbes marins lumineux; il lui a donné le nom de "lampe vivante". En 1900, à l'exposition universelle de Paris, elle eut un grand succès, surtout à cause de son étrangeté. Pour l'usage pratique, son intensité éclairante n'a pas encore atteint le degré voulu, mais elle pourrait trouver une application utile dans les poudrières, les soutes d'explosifs, les galeries de mines, partout où les autres foyers à lumière chaude sont dangereux. La lumière de cette étrange lampe rappelle celle du clair de lune; elle peut durer un mois, ne nécessite aucun entretien et ne coûte presque rien. Le professeur R. Dubois est convaincu que c'est la lumière de l'avenir.

Dans tous les cas, il serait désirable que les études de la lumière froide et de ses applications fussent poursuivies; la direction des "recherches scientifiques et industrielles et des inventions" pourrait, sans doute, y contribuer efficacement. Il serait déplorable qu'une découverte qui est l'apanage de la science française trouvât, encore une fois, comme cela s'est si souvent produit, un champ d'exploitation pratique à l'étranger.

UN ROMAN COMPLET

INVINCIBLE CHARME

Par DANIEL LESUEUR

I

Mademoiselle, votre jument s'impatiente. Aurai-je l'honneur de vous mettre en selle.

—Merci, monsieur, mon père le fait toujours.

Réponse un peu sèche, dont le coupant ne s'é moussa d'aucun sourire. François de Mauclain eut un recul, avec une ombre de rougeur sur son visage mince, distingué et dur. Odette se retourna vers son père, le colonel marquis de Ribeyran, qui, au moment de commencer la chasse, écoutait le rapport des valets de limiers.

A quelque distance, un jeune homme, un lieutenant de chasseurs à cheval, occupé à desserrer la gourmette de sa monture, mais qui observait à coups d'oeil vifs et anxieux l'attitude de M. de Mauclain, eût un mouvement intérieur de joie. Ce mouvement se traduisit par une caresse aux naseaux de sa bête et par un fuptif sourire. Puis, la gourmette arrangée, il ne put se tenir de contempler pendant quelques secondes Mlle de Ribeyran.

Elle lui apparaissait presque de dos, et la tête en profil perdu. Une merveille, ce profil de fierté et de délicatesse, sous la mutinerie du petit tricorne, et dans l'ombre cuivrée des bouclettes brunes. On eût dit un portrait de Lawrance, une de ces jeunes chasseresses de noble sang anglo-saxon d'une si royale hardiesse sous les traits de la plus frêle et délicieuse féminité. La taille s'amincissait dans l'habit écarlate, et, sous l'étroite jupe bleue d'amazone, les jambes se devi-

naient longues, fines et nerveuses. Créature de beauté, fleur humaine, précieuse et rare, épanouie dans le miracle de ses vingt ans, et toute rayonnante d'un tel charme que, dans la campagne, quand elle passait, les paysans, les chemineaux, les êtres les plus rudes, les plus engourdis de laidetude et de misère la saluaient spontanément et parfois la suivaient du regard avec une admiration sans insolence, un naïf sourire d'extase.

Jean Valdret ferma les yeux, respira profondément, suffoqué par le flot d'attendrissement qui lui noya le coeur. Dans l'obscurité de ses paupières, soudain il la revit, tout enfant, si petite, si lumineusement blanche parmi la frisure sombre et rousse de ses cheveux, si affectueuse, d'une gaieté si sage que lui-même, alors garçonnet en culottes courtes, pensait que le petit Jésus aurait dû être une fille et ressembler à Odette pour qu'il pût vraiment l'adorer de tout son coeur.

Ah! que ne pouvait-il revenir à ce temps-là, où il la tutoyait en jouant avec elle, dans l'ignorance bénie de l'abîme d'humiliation et de mystère le séparant d'elle à jamais!

Cette réflexion du jeune lieutenant lui fit tourner son regard vers l'homme qui les avait élevés l'un et l'autre — mais dans quelles conditions différentes, avec quelle inégalité de sollicitude, — vers le marquis de Ribeyran son père à elle, son parrain par pitié, par charité, à lui. Un parrain qu'il n'appelait même plus par ce nom de parenté illusoire, qu'il nommait maintenant "mon colonel", depuis qu'au

sortir de Saint-Cyr la hiérarchie militaire avait aggravé, par la distance immense du grade, la distance déjà si sensible entre le bienfaiteur hautain et le pauvre enfant ignorant à jamais son père.

“Mon père...” se dit Jean Valdret. “Il l’a connu, lui, le marquis de Ribeyran. Pourquoi donc, grands dieux! a-t-il prêté l’affreux serment de ne jamais m’apprendre à quel homme je dois la naissance? Pourquoi m’a-t-il arraché celui de ne pas chercher à le savoir?”

La mélancolie de Jean s’imprégnait de la douceur un peu sauvage du moment et du lieu.

Le rendez-vous de chasse était au carrefour de la Butte Saint-André. De cette hauteur un peu découverte, l’œil apercevait, moutonnant jusqu’à l’horizon, des cîmes que la nudité de l’automne faisaient noires, glacées de mauve, avec çà et là de grandes traînées d’or ou de pourpre mourante. Au-dessus, la soie bleuâtre du ciel se tendait à travers une mousseline de vapeurs.

Dans ce décor, trente chevaux tout sellés attendaient sous leurs couvertures. Quelques femmes en amazone, des hommes en habit de chasse et des officiers en dolman cleu ciel, en bouffantes culottes rouges, en bottes fines, piétinaient avec des airs rieurs et frieux la première gelée blanche de l’année poudrant le sol jaune et l’herbe pâle. Les chiens couplés pleuraient d’impatience et tiraient sur les harnais, quand les valets retenaient avec de bruyantes et parfois cinglantes objurgations de la voix et du fouet. A l’écart, un break et un boghei promettaient leurs confortables banquettes aux gens âgés ou paresseux.

Mme de Ribeyran — la marquise Pauline, comme on l’appelait — aurait mieux aimé se dire malade et rester au château que de réclamer un instant le secours de ces voitures. Déjà en selle, sur son grand alezan, elle redressait dans une position impeccable, dans une attitude élégante malgré tout, sa taille dont la quarantaine épaississait les lignes. Belle encore,

elle n’avait jamais possédé l’exquise pureté des traits de sa fille Odette ni le singulier prestige émanant de cette enfant. Elle s’en rendait compte, ne jalouant rien, trop foncièrement bonne et tendre pour nourrir cette secrète amertume tortuante des mères coquettes devant l’épanouissement, si rapide, de leurs filles. Pourtant pas une femme plus qu’elle n’était ravagée par l’effroi de la déchéance physique. C’était moins le regret de ne plus plaire, de ne plus lire dans les yeux des hommes un désir que, chez elle, aucune complicité voluptueuse n’avait jamais rendu troublant, — c’était moins ce regret que le désespoir de perdre chaque jour un trésor inappréciable: le trésor de sa souple jeunesse éprise d’exercices physiques, de sa peau fraîche qui bravait les veilles et le hâle, de son intrépidité devant les fatigues, de tout ce qui lui avait permis d’être pour son mari, pour ce Robert de Ribeyran qu’elle adorait toujours, le camarade aussi bien que l’amante, le compagnon de route toujours dispos en même temps que la maîtresse toujours jolie.

Près de cet homme d’acier, de cet actif parmi les actifs, de cet officier qui, aujourd’hui, à quarante-sept ans, restait lesté et robuste comme à vingt-cinq, la marquise Pauline avait mené la vie qu’elle aimait, une vie de simple et loyale tendresse dans une joie perpétuelle de plein air, d’horizons changeants, de prouesses, de chasses, de chevauchées, de voyages.

Elle adorait tous les sports. Elle n’aimait ni broder, ni lire, ni essayer des toilettes. Elle ignorait le plaisir des coquetteries dangereuses. Et, presque toujours à cheval à côté de son mari, partout où le devoir militaire ne réclamait pas l’officier, elle n’avait connu ni les inquiétudes jalouses, ni les rivalités du salon.

Elle commençait à souffrir secrètement, parce que tout cela revenait le passé. Bientôt le jour viendrait où elle serait une douairière à tête blanche qui s’appuierait, lourde et lasse, à la balustrade des perrons pour voir partir dans les éclats de gaieté, la galopa-

de de la jeunesse. Elle recevrait l'hommage indifférent du respect. Elle ne serait plus une femme ni pour son mari ni pour personne.

C'était, devant elle, trente ans, quarante ans peut-être de mort lente avant la mort. Car elle ne penserait plus à autre chose. Ce qui lui restait de vigueur charmante serait sans profit, puisque, tous les jours, elle en constaterait l'usure. Et ce qui répugnait à sa fierté, c'est que cette souffrance était sans grandeur.

Elle appela :

— "Jean, venez donc."

Car elle s'impatiait des lenteurs du rapport, qui la laissaient immobile, dans le décor tragique d'automne, pareil à la désolation de sa pensée.

Le lieutenant s'approcha. Elle eut pour lui un sourire maternel. Jadis, quand il était enfant, elle l'avait détesté, parce qu'elle l'avait cru le fils de son mari, issu d'un mariage secret. Certaines attitudes mystérieuses ou douloureuses de M. de Ribeyran, lui donnaient alors l'idée que cette passion soupçonnée restait saignante et que jamais sa propre tendresse, à elle, n'en effacerait l'âcre souvenir. Puis les serments solennels de cet homme d'honneur l'avaient rassurée. Jean n'était pas le fils de Robert. Celui-ci, d'ailleurs, à mesure que le jeune garçon grandissait, semblait lui fermer son cœur. Nul abandon n'avait jamais existé entre le parrain et le filleul. Mais, au cours des années, une froideur s'accroissait entre eux, qui, chez le marquis, devenait parfois de la dureté. Mme de Ribeyran, au contraire, sa jalousie une fois éteinte, s'apitoyait sur l'enfant solitaire, l'abritait dans sa bonté chaude, et, peu à peu, se mettait à l'aimer. Elle aurait tant voulu avoir un fils ! L'espèce de rivalité sexuelle qui fait que les filles appartiennent surtout au père et les garçons à la mère, rendait passionnée l'affection paternelle du marquis pour Odette, tandis qu'elle laissait un peu vide le cœur de la marquise Pauline. Jean Valdret, à son propre insu, prenait graduellement la place vacante, et, durant l'adolescen-

ce des deux enfants, la seule ombre de désaccord qui eût parfois divisé le ménage, était venue de là : M. de Ribeyran n'ayant qu'éloignement et rigueur pour le petit étranger, dont il était, par des circonstances connues de lui seul, l'unique et d'ailleurs libéral protecteur ; Mme de Ribeyran attirant l'orphelin, le choyant, tendant à le traiter comme leur propre fille Odette. Le penchant de la marquise était d'autant plus difficile à condamner ou à combattre qu'il se justifiait par la beauté, l'intelligence, la délicatesse de sentiments, la conduite irréprochable de l'enfant adoptif. Si elle avait pu lire en lui, elle eût ajouté à ces raisons la reconnaissance profonde et le culte filial que lui avait voués le jeune homme. Mais ceci, elle le devinait à peine, car la réserve naturelle à Jean Valdret s'augmentant par la notion de sa position inférieure et fautive, il ne témoignait à sa bienfaitrice que le plus cérémonieux respect.

En ce moment, son képi à la main, la bride de son cheval passée au bras, il se tenait à pied devant la marquise Pauline. Elle se pencha sur sa selle, avec un sourire affectueux, pour lui dire :

— "Eh bien, mon cher enfant, pourquoi ne part-on pas ? Que fait donc votre colonel ?"

— M. de Ribeyran est embarrassé, répondit Jean. "La forêt est très vive, nous avons au rapport plusieurs quatrièmes têtes et un dix-cors, mais tous avec des daguets et des hardes de biches. Les chiens vont certainement se diviser sur plusieurs chasses. Mon colonel voudrait éviter cela, et discute minutieusement l'attaque avec son fidèle Cadier."

— "Oh ! Cadier..." fit la marquise "il connaît son affaire. Mais c'est l'être le plus indécis qui soit. Si Robert tire de lui un conseil un peu net, il aura de la chance."

Elle parlait du premier piqueux, en ce moment à côté de son maître, qui interrogeait les valets de limiers sur la position des enceintes. De dos, les deux hommes avaient même taille, même tenue : on eût presque pu con-

fondre le marquis Robert de Ribeyran, colonel de cavalerie, portant un des noms les plus nobles et les plus anciens de France, sous son costume de maître d'équipage de ses chasses d'Alvère, avec le petit-fils d'anciens serfs de sa famille, Albin Cadier, vêtu exactement comme lui, ayant même quelques galons de plus sur l'habit rouge, la pique de vénerie marquant ses fonctions de premier piqueux. De face, c'était autre chose, surtout si l'on entendait leurs voix. L'abîme de la race, alors, sautait aux yeux. Les traits fins, les yeux de lumière et de fierté, l'organe au timbre rare, à l'accent autoritaire de l'officier supérieur n'admettaient pas de comparaison avec le visage terreux, le regard brouillé et la parole gutturale de son ancien ordonnance.

M. de Ribeyran avait pour Cadier une partialité à propos de laquelle Odette le taquinait. — Odette, la seule personne au monde qui pût se permettre de le taquiner. Cette faveur où le hautain gentilhomme tenait Cadier agaçait un peu la marquise Pauline. Quand elle s'était mariée ce rustre lui était apparu comme une puissance dans la maison où elle entendait commander seule à côté du maître. Sans doute elle admettait une dette de reconnaissance envers cet homme, à cause de son dévouement durant la guerre de 1870. Car Robert ne lui devait rien moins que la vie. Le marquis, alors sous lieutenant, avait pris part à la charge de Sedan; et c'était toute une histoire héroïque de l'officier blessé, couché évanoui en travers de la selle par son ordonnance, défendu à coups de sabre contre des uhlans, et finalement emporté loin du champ de bataille. Malgré cet acte inoubliable, Mme de Ribeyran trouvait excessive la familiarité confidentielle témoignée à cet inférieur par son mari, de qui elle ne pouvait obtenir elle-même ni familiarité ni confidences. Pourtant, comme elle était incapable d'un sentiment amer son intolérance n'allait qu'à certaines critiques inoffensives, comme celles de tout à l'heure sur le caractère indécis de Cadier. Et elle

reconnaissait que le marquis avait parfaitement agi en le mettant à la tête du chenil quand il avait quitté le service militaire. Comme premier piqueux, il était irréprochable, s'entendant au dressage des chiens, au soin des chevaux, connaissant à fond les moeurs et les ruses des animaux, et n'ignorant pas un sentier de cette forêt d'Alvère, dont M. de Ribeyran avait loué la chasse à courre, et où il invitait aujourd'hui les officiers de son régiment.

— "Je comprends," reprenait la marquise Pauline, que mon mari ne veuille pas manquer l'hallali, cette fois entre toutes. C'est la première chasse donnée depuis que le régiment a pris garnison à Etampes. Presque tous vos camarades sont des nôtres, et dîneront ce soir au château de Ribeyran. Depuis que Robert est colonel, nous ne l'avions pas habité, ce vieux château, plus de quelques jours à la fois.

— Et vous y veniez de si loin ! Une journée de chasse vous a coûté quelquefois deux nuits en chemin de fer.

— Oui, on ne dormait pas dans le sleeping, et cela n'empêchait pas de trotter et de galoper pendant des heures.

— Vous avez, madame, une énergie extraordinaire.

— L'énergie !... Ah ! mon pauvre Jean, je l'ai toujours, mais ça ne suffit pas. Dieu que j'étais jeune. J'étais comme Odette... Tenez, regardez là : elle est assez svelte, fraîche !... Elle sera comme cela ce soir, en descendant de cheval. Ah ! mon enfant, tous les matins, toutes les heures, toutes les minutes, vous devriez vous dire : "J'ai la richesse inappréciable, le seul bonheur qui compte : je suis jeune, je suis jeune ! j'ai vingt-quatre ans !" Car c'est vingt-quatre ans que vous avez, n'est-ce pas ?

— Je les aurai en mai prochain, madame. Je suis de mai soixante et onze, et nous sommes en novembre quatre-vingt-quatorze.

— C'est vrai. Vous serez bientôt le plus jeune capitaine de l'armée."

Jean Valdret hocha la tête et sourit. Sorti le premier de Saint-Cyr, à vingt ans, lieutenant à vingt-deux, officier de devoir, d'intelligence et de discipline, il obtiendrait prochainement ses trois galons, sans protection spéciale, sans démarches de son parrain, qui, d'ailleurs, n'admettait pas les promotions de faveur.

—“Vous avez une belle carrière devant vous, Jean. Et moi, qui connais votre cœur, je sais qu'il vaut les facultés brillantes de votre esprit. J'en vie la mère qui vous donnera sa fille.”

Le jeune homme fut tellement saisi par cette phrase de la marquise, tellement remué par la gravité significative de l'intonation, tellement accablé par un foudroyant espoir, que les barrières de sa réserve et de sa modestie crevèrent sous le flot impétueux de son émotion. Son secret jaillit, irrésistiblement. Il leva des yeux de béatitude, d'effarement, d'ivresse. Son visage s'empourpra, ce beau visage, tout rayonnant de l'admirable jeunesse vantée tout à l'heure, et si nerveux et si mâle dans sa visible candeur. Son cœur bondit avec une violence qui le suffoqua. Mais le regard très doux, très appuyé, d'une si claire bienveillance dont l'encouragea sa mère adoptive exalta sa joie jusqu'à l'angoisse et à la peur. Il balbutia :

—“Oh! madame, prenez garde... Ne m'inspirez pas une espérance insensée... Quelle mère me donnerait sa fille?... Quel père consentirait?... A moi, un enfant sans père, élevé par votre charité...”

La marquise Pauline dit simplement :

—“Allez rejoindre Odette, mon ami. Je vois qu'elle vous fait signe.”

Il se retourna d'un tel mouvement de vivacité que Mme de Ribeyran sourit. Ah! elle s'en était bien doutée, qu'il aimait sa fille, ce cher garçon... Mais avec quelle force! Voilà ce qu'elle comprenait seulement à cette minute. Elle restait toute remuée, presque éblouie, de ce rayonnement soudain, de cette flambée d'espérance et de passion sur ce visage sincère. Et Odette? L'aimait-elle de son côté? La mère le pressentait jusqu'à la certitude.

Sans cela elle n'aurait pas, avec un mot, fait prendre forme au périlleux rêve. Eh bien, que manquerait-il donc pour changer ce rêve en une réalité dont s'enchantait son double amour maternel? Tout d'abord peut-être le consentement du marquis, dont l'orgueil se cabrerait un moment. Bah! Odette jouait avec cette volonté farouche. Ce que désirait la jeune fille serait bientôt le voeu du père. D'ailleurs le marquis, malgré sa froideur pour Jean, lui accordait hautement son estime: “C'est le caractère le plus droit, la volonté la plus ferme, l'esprit le plus militaire de tous nos jeunes officiers”, l'avait-elle entendu dire. “Je ne m'étonnerais pas qu'il devint un chef de premier ordre.” Elle lui rappellerait ces paroles. Quel gendre plus digne pouvait-il souhaiter, lui, le colonel de Ribeyran, pour qui les intérêts sacrés avant tout étaient ceux de l'armée et de la patrie?

Mme de Ribeyran, qui regardait s'éloigner le jeune homme, tout à coup partit au petit galop, le rejoignit en quelques foulées.

—“Jean!”

Il s'arrêta.

—“Madame?”

—Vous ne quitterez pas Odette, c'est bien entendu. Et vous tâcherez qu'elle soit prudente. Vous ne la laisserez pas se rompre le cou.

Le beau lieutenant eût un geste. Ah! toute sa vie pour l'orgueil et la douceur d'une mission pareille! Mme de Ribeyran pouvait être tranquille. Elle n'insista pas autrement, quand le jeune officier s'inclina, sans une parole, écrasé de joie par cette intention évidente de la marquise, par cette claire volonté qui miraculeuse comme une force surnaturelle, décréait son bonheur.

Il continua de marcher vers Odette. Sous ses pas, la terre semblait se faire palpitante pour le soulever dans une ultime douceur. L'air s'animait en des chuchotements d'ivresse. Les âcres parfums d'automne s'exaltaient dans sa poitrine gonflée. Les bois immenses tendaient vers lui des milliers de bras chargés de promesses agitées

d'applaudissements. Ce fut une minute de béatitude inouïe, un de ces éclairs par lesquels une félicité trop violente, trop inespérée, trouble l'organisme humain presque jusqu'à la souffrance.

Debout près de sa jument, Odette, son délicat visage attentif jusqu'à l'anxiété, examinait l'étrivière.

—Qu'y a-t-il, Odette ? demanda Jean. Votre étrier est-il trop haut ! Voulez-vous que je le descende d'un point ?

Elle dit d'un air de mystère :

—Avez-vous un canif ?

—Voilà. Mais laissez-moi faire. Qu'est-ce qui cloche ? Vos petites mains ne doivent pas manier ce gros cuir."

Elle prit le canif, fit glisser l'étrivière et d'un coup nerveux, agrandit l'œillet où passait l'ardillon. Encore un effort et elle trancha presque la courroie. Puis elle remonta vivement la boucle avec la partie entamée sous le quartier de la selle.

—Oh ! fit Jean, qui pâlit, Odette !

—Taisez-vous, voici papa !

—Vous cherchez donc un accident ?

—Eh !... l'étrivière ne cassera que quand je le voudrai bien. D'ailleurs je suis aussi solide sans étrier.

Elle ajouta très vite et très bas, devenant son père tout près d'eux :

—C'est un prétexte dont j'aurai besoin... Vous verrez... Il faut que je vous parle."

La voix du marquis, tout à coup, lança très haut l'ordre du départ—sa voix de commandement, cuivrée, entraînant, où sonnait en notes plus légères la gaieté de l'heure et de la chasse en perspective.

—Allons, à cheval, mes enfants ! Nous attaquons un dix-huit cors dans l'enceinte de Fausse Montagne."

Puis, très doucement, à sa fille, devant Jean, qu'il ne regarda pas :

—Pourquoi donc as-tu refusé à Mauclair de te mettre en selle ?

Il prenait lui-même l'attitude, sa haute taille inclinée, ses deux mains ouvertes, croisées sur le genou fléchi. Elle y posa le bout de sa bott fine, au talon de laquelle un éperon brillait,

saisit la fourche de la selle, s'enleva. Le mouvement du père ne fit que suivre l'élan, la preste envolée d'oiseau. Mais il s'attardait à arranger les plis de la jupe, à fixer les élastiques la maintenant sous les semelles. Comme Odette ne répondait pas, il reprit :

—"Tu veux donc me faire de la peine, après ce que je t'ai dit sur le vicomte de Mauclair ?"

Il levait vers l'enfant adorée ses magnifiques yeux gris pointillés d'or, si jeunes entre les tempes aux crêpures de vieil argent. Son visage nerveux et martial se voilait de douceur, éteignait dans une exhalaison de tendresse les duretés de ses traits aigus, de son regard d'orgueil.

—"Te faire de la peine?... Oh ! cher papa..."

—Eh bien, pense, mignonne. Pense que c'est un de mes grands désirs. Al-lons, va. Amuse-toi bien, et pas trop de témérité surtout !"

Brusquement tourné vers son filleul, sa physionomie changea d'expression. L'indifférence et la hauteur s'y fixèrent.

—"Toi, Jean, viens avec moi. Tu vas poster ces messieurs autour de l'enceinte. Quelques-uns n'ont jamais chassé. Occupe-toi d'eux, n'est-ce pas ?

—Pardon, mon colonel. La marquise m'a prié de ne pas quitter Odette. Elle ne sera tranquille qu'à cette condition.

—Eh ! fit M. de Ribeyran, "Odette n'aura que trop de cavaliers. Si nous n'organisons rien, tous mes officiers seront sur ses talons. Je veux une chasse sérieuse et non pas une course au flirt. Je te dis de poster ces messieurs. Odette connaît la forêt, elle monte une bête absolument sûre. Ne te mêle pas de sa sécurité. Tu m'entends."

Ces deux derniers mots furent détachés, significatifs et nets. Le regard qui les appuya, enfonça son acier jusqu'au cœur du lieutenant. Il s'inclina. L'ivresse récente s'évanouit. Qu'importaient les bonnes intentions de la marquise Pauline ? Elle n'avait pas de volonté devant son mari. Personne

n'en avait devant cet homme. Jean lui-même subissait le prestige, pris parfois, malgré sa propre fermeté, d'une passion d'obéissance, d'une joie d'abnégation sous le hautain vouloir de son chef. Irrésistible ascendant que le marquis tenait des mystérieuses puissances du caractère et de la race ou de l'éclat de son nom. Odette y échappait un peu, étant de même trempe, trop semblable, sous sa fragilité exquise, à cet être d'inflexible décision. Non moins volontaires l'un que l'autre, le père et la fille se cédaient mutuellement par tendresse. Ils se cédaient sans effort, sans se le dire, sans le savoir peut-être. Nulle occasion de lutte ne les avait jamais heurtés. L'un contre l'autre. Jean trop charmé par la douceur d'Odette, ne discernait pas une similitude de caractère entre le maître qu'il redoutait depuis l'enfance et la jeune fille dont il ne concevait que le sourire. L'aimât-elle, — ce dont il n'était pas sûr. — elle ne l'aimerait pas longtemps, pensait-il, contre le gré du marquis.

Cette notion, indistincte, non formulée par sa pensée trop distraite, le meurtrissait comme une douleur sourde, tandis qu'il expliquait à ses camarades la tactique de la chasse à courre. Il en plaça quelques-uns en observation autour de l'enceinte.

— « Ne bougez pas. Ne parlez pas. Si le cerf saute, courez avertir le colonel, à la Croix du Grand Veneur.

— Et s'il saute du côté opposé, demanda un sous-lieutenant, comment le saurons-nous ? L'enceinte a plusieurs hectares.

— Vous entendrez sonner la vue, monsieur de Vernecourt.

— Je ne connais pas les sonneries de trompe.

— Suivez-les, toujours. Vous aurez chance de ne pas perdre la chasse. »

A quelque distance une fanfare éclata. Déjà le sous-lieutenant rassemblait ses rênes, l'oreille tendue, cherchant la direction où il allait se lancer au galop.

— Non, non, dit Jean. Ne bougez pas. Ce sont seulement des recrutés...

Cela ne sert qu'à exciter les chiens qui cherchent à mettre debout. »

Il n'acheva pas. Dans la perspective de la longue avenue, tout au fond, sur la trouée du ciel clair, un bondissement de fines silhouettes noires surgit, traversa la route en éclair, disparut. C'était une horde de biches. Derrière elle, le cerf un instant s'arrêta. Quelques secondes il se tint immobile, d'un dessin très net et très noble contre les lointaines brumes d'argent. Ses bois s'enlevaient d'un trait vif, comme au fusain, le couronnant avec une élégance magnifique.

Jean, mordu par la frénésie de la chasse, oublia tout.

— Taiaut!... Taiaut!... cria-t-il.

Et il fonça en avant, d'un train perdu.

Il faillit se jeter sur M. de Ribeyran. Le marquis franchissait le talus et le fossé, hors du taillis, par un bond formidable de son cheval, dégageait sa trompe, et sonnait des appels aux chiens de toute la force de ses poumons.

Jean galopa au plus court vers le point où devait se trouver le premier piqueux. Il ne pouvait l'avertir par aucune sonnerie, s'étant mis en uniforme, à cause de ses camarades, et n'ayant pas sa trompe. Mais Cadier, avec son oreille de forestier, presque de sauvage, ne s'était pas mépris sur la direction prise par son maître. Il eût distingué la manière de sonner du marquis parmi bien d'autres et à d'incroyables distances.

Il parut à un carrefour, suivi par les valets amenant les hardes de chiens. Derrière, un groupe de chasseurs: des habits rouges, des dolmans bleu ciel. Le vicomte de Mauclain, qui avait le bouton de l'équipage de Ribeyran, en portait la tenue. Tout de suite Jean aperçut Odette à côté du jeune homme. Ah! comme déjà elle se conformait aux instructions de son père! Et quel rival que ce François de Mauclain! Rival?... Mais n'était-ce même pas trop d'ambition chez le pauvre lieutenant, sans nom légitime sans fortune, de supposer une rivalité

possible entre lui et ce gentilhomme, un des plus beaux partis de France?

Cependant tous eurent bientôt rejoint le maître d'équipage, qui montra à Cadier les vol-de-l'est traversant la route. Parmi les empreintes légères des biches, les valets de chiens firent remarquer le pied du dix-cors. M. de Ribeyran sonna le découpler. Toutes les trompes présentes éclatèrent à l'unisson. Ce fut presque solennel. Les modulations cuivrées emplirent l'espace, se prolongèrent, languirent dans les échos, moururent. Le délire des chiens hurla, bondit, se rua vertigineusement vers les mystérieuses profondeurs. Puis le grand silence de la forêt retomba, mais tout secoué, tout frissonnant, avec, de temps à autre, des réveils lointains de bruits incertains et tragiques.

Au hasard des chemins, des sonneries comprises ou non, des retours présumés du cerf, de la fatigue et des sympathies, les chasseurs se dispersaient. Les plus ardents se lançaient sous bois; d'autres suivaient les routes; quelques-uns affirmant qu'une chasse décrit toujours un cercle, s'immobilisaient dans un carrefour ou coupaient suivant un diamètre supposé. Des bouffées de fanfare, apportées par le vent, excitaient les retardataires. Les ignorants demandaient si c'était le bien-aller. Mais Odette secouait la tête.

Elle courait sans parler d'une vitesse folle, dans l'espoir secret d'éparpiller le peloton d'officiers qui s'attachaient à son train de vertige.

Quelques-uns, moins bien montés qu'elle, durent rester en arrière, rageant, mais ne se souciant pas de claque leurs chevaux. M. de Mauclain galopait à sa droite, et, quoi qu'elle fit, le faisait comme elle, de la même allure, du même élan, sans une remarque, la face imperturbable, Jean demeurait à quelques foulées derrière eux, parmi le groupe de ses camarades. De temps à autre, Mlle de Ribeyran tournait la tête, le cherchait des yeux, ouvertement.

Tout à coup la jeune fille se jeta sous bois. Et Jean s'étonnait; car, à

quelque cent mètres, se trouvait une tranchée profonde qu'Odette, si hardie qu'elle fût, avait déjà refusé de sauter. Mais il n'eût pas le loisir de réfléchir. Il l'entendit tout de suite qui leur criait: "Attention! il y a un trou!" Puis il la vit en l'air avec son cheval. M. de Mauclain sautait aussi. Jean était moins sûr de sa bête. Mais dans l'ivresse d'une chasse — ivresse que les chevaux et les chiens partagent avec les hommes — les facultés physiques se décuplent. On peut tout attendre alors des chevaux, et leur précision nerveuse devient telle que les accidents sont rares. Les cinq ou six officiers qui suivaient Odette se seraient cassé le cou plutôt que d'hésiter. Un seul n'eût pas de chance. Les sabots de devant de sa monture crevèrent le rebord opposé; un glissement se produisit. Le cheval et le cavalier firent une chute lente et gigantesque au fond du fossé. Ce fut ridicule, mais sans conséquence dangereuse. Deux amis se dévouèrent, descendirent pour aider le capitaine malheureux. L'azur de son dolman disparaissait sous une couche de vase noirâtre. Quand il fut certain que Mlle de Ribeyran continuait sa route et ne pouvait l'entendre, il jura comme un possédé.

La jolie fille riait en dedans, heureuse qu'il n'y eût pas de membres rompus, car elle avait eu quelques secondes d'angoisse. Un remords la prenait. Ces jeunes gens ne montaient pas l'admirable bête dont elle était sûre. Et puis, Odette, était si légère! Oui, elle avait eu tort. Son idée stupide de les arrêter ne pouvait que provoquer un malheur! Comment supposer que des officiers reculeraient, même devant une folie, quand une femme l'accomplissait à leur tête.

Et Mauclain non plus n'avait pas manqué de cranerie. Elle l'aurait pourtant humilié avec plaisir, celui-là.

Elle se retourna. Il n'y avait plus derrière eux que Jean et deux sous-lieutenants dont les chevaux s'essoufflaient. Odette donna un coup sec dans son étrier. L'étrivière qu'elle avait en-

taillée, cassa. On entendit un choc de métal contre une pierre.

— Ah! dit-elle en s'arrêtant, j'ai perdu mon étrier.

Les quatre hommes mirent pied à terre. On ramassa l'objet, qui brillait parmi des ronces. Odette, la main à la fourche, sauta de sa selle. M. de Mauclain tint la bride de son cheval.

Jean Valdret maniait l'étrivière avec une expression de visage un peu éperdue, et une pâleur que ne pouvait susciter un accident si peu grave. Mais il savait cet accident voulu. Et, avec une contraction du cœur, il se demandait ce qui allait suivre.

— "Il faudrait un canif pour faire des trous dans le cuir", dit quelqu'un, "et de la ficelle".

— "J'ai un canif," prononça Jean d'une voix mal sûre, comme s'il avouait une complicité.

— "Le capitaine a toujours sur lui de la grosse ficelle pour les réparations de ce genre," avança l'un des sous-lieutenants.

Il nomma l'officier qui avait culbuté dans le fossé. En retournant, il le rencontrerait.

— "Ce n'est pas certain," fit Odette, "car il a pu gagner la route s'il n'était plus en état de nous suivre. Mais vous êtes deux. Si l'un a l'obligeance de rebrousser chemin, l'autre peut prendre une traverse que je vais lui indiquer, et, quelque direction qu'ait adopté le capitaine, vous le retrouverez sûrement.

Il serait plus simple, mademoiselle, "fit observer M. de Mauclain," que je vous donnasse une de mes étrivières.

— Elle ne passerait pas par la boucle de ma selle", dit un peu sèche-ment Odette. "Et d'ailleurs je n'accepte pas que personne se prie pour moi d'étrier. Allez, messieurs, je vous prie."

Les deux jeunes gens remontèrent à cheval, s'empressèrent. Odette resta avec Jean Valdret et François de Mauclain.

Une anxiété étreignait Jean. Il observait dans l'attitude d'Odette, dans la gravité nouvelle de sa physionomie, jusque dans l'inflexion changée de sa

voix, quelque chose de déterminé, de résolu. En même temps, il acquerrait la certitude que la jeune fille voulait, ce jour même, le distinguer particulièrement. Qu'elle se sût aimée de lui, il n'en doutait guère. Qu'elle l'aimât, il en avait tout à coup comme l'intuition irrésistible, à la fois délicieuse et presque redoutable, — car oserait-il jamais prétendre à sa main? Mais les attentions qu'elle avait eues ouvertement pour lui, son regard qui le cherchait, la fantaisie bizarre de l'étrier, et tout à l'heure les réflexions de la marquise, le pénétraient d'une troublante espérance. Maintenant il sentait le moment venu. Qu'allait-il se passer?

Odette s'adressait à M. de Mauclain.

— "Monsieur," dit-elle, "je vous serai reconnaissante de suivre la chasse. Vous entendez les trompes. Mon père sonne le bien-aller. Nous étions tout près de le rejoindre quand cette maladroite aventure m'est arrivée. Rattrapez-le pour l'empêcher de s'inquiéter s'il ne me voit pas à l'hallali."

M. de Mauclain regarda la jeune fille, puis Jean, et sa mince figure impassible, barrée d'une moustache noire, s'empourpra. Mlle de Ribeyran le congédiait, pour rester seule avec cet officier, son camarade d'enfance. Etant donné que le vicomte aspirait notoirement à sa main et lui faisait une cour presque officielle, l'action d'Odette prenait une signification extraordinaire. François de Mauclain, blessé jusqu'à l'âme, demeurait immobile.

— "Vous ne m'avez pas comprise, monsieur?"

Maintenant il pâlisait. La décision de la jeune fille ne supportait pas l'interprétation d'une étourderie ou d'un enfantillage. Mauclain prononça avec une gauche tentative d'ironie:

— "Oh! si, parfaitement... Plus que vous ne pensez.

— "Pas plus que je ne désire", affirma-t-elle.

Jean Valdret, haletant d'émotion et d'attente, n'avait qu'une idée nette: "S'il se permet une réflexion inconve-

nante, je le frappe." Et sa main se crispait sur l'étrivière coupée, prête pour l'insultante correction.

François de Mauclain attacha sur les yeux d'Odette un regard plus douloureux qu'offensant.

— "Mademoiselle," fit-il, "dans votre intérêt, j'aimerais mieux ne pas me soumettre.

— Que voulez-vous dire?

— Nous sommes nombreux aujourd'hui à la chasse. Tous les officiers du régiment que commande votre père s'en raconteront les incidents. Ceux que vous venez d'éloigner vous retrouveront seule avec monsieur."

Il eut vers Jean un geste de menton souligné par l'élévation impertinente des sourcils. L'officier frémit. Mais il contint la brutale ébullition de son sang. Qu'aurait-il pu dire? L'argument de M. de Mauclain n'était-il pas l'évidence, la raison même? Ne fallait-il pas sauver Odette de sa propre imprudence? Que faire toutefois? Jean pouvait-il soutenir l'homme détesté? Osait-il même avoir la fatuité de comprendre?

Odette parlait, de sa voix pénétrante, avec une fermeté qui parut au lieutenant comme un phénomène imprévu et saisissant.

— "Ne vous inquiétez pas de ce qu'on peut dire, monsieur. Les médisances, les calomnies même ne pourront que me servir. J'ai résolu de me compromettre avec M. Jean Valdret."

Cette phrase foudroyante pour les deux hommes, les laissa pétrifiés, sans parole. Puis, brusquement, d'un accent rauque, ces mots échappèrent à Mauclain :

— "Une Ribeyran ne doit pas se compromettre avec un homme qu'elle ne peut pas épouser."

Le combat, chez Valdret, fut terrible, un soulèvement de l'être, un tourbillon de furie et de douleur... l'espace d'un éclair... Puis il se dressa dans la claire impression de sa conscience, dans l'orgueil du renoncement :

— "Monsieur de Mauclain, la lâcheté de ce que vous dites ne m'empêchera pas d'en reconnaître la vérité. J'aime Odette de Ribeyran jusqu'à la

mort, mais non pas jusqu'au crime. Or, j'en commettrais un en abusant de sa généreuse partialité, puisque je ne suis ni d'un rang ni d'un nom qui m'autorisent à briguer sa main. Mon devoir est de m'éloigner... Mais sachez, monsieur, que ce devoir, je ne l'ai pas appris de vous."

Il se tourna vers la jeune fille, vers l'adorée créature debout contre l'écran roux des taillis. Oh! sa beauté, sa svelte grâce, la soudaine révélation de son amour pour lui!... D'un regard pouvait-il lui jeter toute sa reconnaissance, son inexprimable ferveur?...

Mais il devait fuir. Il toucha la bride de son cheval.

— "Jean, restez!..." cria-t-elle.

Marchant vers lui, elle lui prit la main.

— "Venez."

Son corps nerveux, son âme toute d'ardeur ignorée d'elle-même vibraient jusqu'à l'exaltation. Jean percevait le tremblement de ses doigts légers entre les siens.

— "Venez, que je vous présente à cet homme qui ose vous prétendre indigne de moi."

Machinalement, il fit deux pas. Elle dit à Mauclain, avec une aisance fière, comme dans un salon :

— "Le lieutenant Jean Valdret, mon fiancé."

Il y eut un profond silence. Le mystère de la forêt auguste enveloppait ces trois jeunes êtres. Une grandeur émanait de cette scène. Toute la passion de leurs vingt ans l'amplifiait. Jean pouvait-il se dérober encore, quitter la jeune fille après une telle parole? Il ne distingua plus entre les injonctions de l'honneur et celles de l'amour... Peut-être se confondaient-elles. Il mit un genou en terre, courba le front. Au-dessus de lui, Odette se dressait, mince, élancée, pareille, dans son habit écarlate, à un grand lys rouge. Les lignes délicieuses de son visage, la fraîcheur nacrée de son teint, la profondeur sombre et bleue de ses prunelles, l'admirable jeunesse de sa chevelure, l'armaient d'une fatalité de bonheur ou de désespoir. Elle était ce qu'on implore, ce qu'on rêve, ce qu'on

désire, ce pourquoi l'on meurt. Et elle était aussi une petite fille aux imprévues caprices. François de Mauclain détourna la tête. Des larmes lui montaient aux yeux. Mais il ne s'en allait pas.

Les chevaux oubliés, sans chercher à s'enfuir, tendaient le cou vers les branches basses, arrachaient les dernières feuilles rousses des chênes, dont la sécheresse décevait leur gourmandise.

A la fin M. de Mauclain prit le sien par la bride, mit le pied à l'étrier. Une fois en selle, il regarda en arrière, dans le mouvement de saluer, Odette posait la main sur la tête de Jean, et celui-ci, saisissant cette main, y appuyait ses lèvres.

Le cavalier partit au galop. L'attendrissement spontané de sa douleur s'empoisonnait de colère, d'amertume. Pendant quelques minutes il avait trop souffert pour haïr. Une rouge fureur l'aveuglait. L'image de Jean à genoux, baisant la main d'Odette, fixée dans son cerveau le faisait délirer. Il se figurait le transport d'orgueil du petit lieutenant, le déchainement de son désir, il devinait sa face de fatuité, lui prêtait une hâte de certifier sa victoire par quelque indélicate caresse et ces imaginations le convulsaient de rage. Puis il voulait se persuader qu'il n'éprouvait pas d'amour pour Mlle de Ribeyran.

"Mon père et le sien," pensait-il "étaient d'accord avant que j'y songeasse. Des convenances exceptionnelles de fortune et de race nous destinent l'un à l'autre. Notre mariage est indiqué, il est nécessaire, il se fera... Oui, il se fera! Le marquis tuerait sa fille plutôt que de la donner à ce garçon. Mais, quand Odette sera Mme de Mauclain, elle me paiera ce qu'elle a fait aujourd'hui!"

Tandis qu'il rugissait intérieurement ceux qu'il laissait derrière lui s'enchantaient dans la communion de leurs yeux, dans la charmante exagération de leurs paroles.

Odette disait à Jean:

— "Tu te doutais bien de mon amour puisque je devinais le tien.

Voyons, y a-t-il eu autre chose que toi pour moi et que moi pour toi depuis notre enfance? Ecoute, je ne puis m'empêcher de te dire "tu", comme lorsque nous étions petite. Plus tard, on nous l'a défendu. Pourquoi? Je sais bien que mon père fronçait les sourcils lorsque de retour à la maison, il nous trouvait jouant ensemble. Mais ma mère t'attirait toujours. Elle t'aime comme un fils, j'en suis sûre. Je lui disais: "Maman, c'est dimanche, allons chercher Jean au lycée." Jamais elle ne refusait. Te rappelles-tu le parloir, et ton nom au tableau d'honneur? J'étais toute fière en le lisant. Quand tu paraissais, quelle joie! Je n'aurais pas osé te la peindre. Mon cœur débordait. Mais aujourd'hui tu sauras tout; tu sauras ce que j'ignorais moi-même à cette époque; c'est que je t'aimais. Je t'aime.

Et Jean :

— "Odette..."

Sa passion se criait toute en ce seul nom prononcé; puis il déclarait, dans l'extase absurde et divine de sa joie :

— "Je voudrais mourir maintenant. Car vivre pour un tel bonheur, c'est un miracle impossible. Je ne suis pas digne de vous!"

— "Oh! ne répète pas cet affreux mot de M. de Mauclain! Pas digne de moi! Pas digne d'une insignifiante petite fille comme moi, toi, le travailleur, le savant, l'officier impeccable!..."

Elle ajoutait avec une câlinerie voluptueuse, dont elle ne soupçonnait ni le danger, ni la hardiesse:

— "Toi, mon Jean, le plus beau lieutenant de l'armée!"

— "Votre père ne voudra jamais. Ah! ce n'est pas Jean Valdret, l'enfant du hasard, qui peut épouser Mlle de Ribeyran."

Elle lui mit une main sur la bouche.

— "Ne blasphémez pas, mon cher fiancé."

Du bruit sous la futaie... un craquement de branches, puis le hennissement d'un cheval, qui flairait la présence de ses compagnons.

Jean s'écarta. De la pointe de son canif, il se mit à percer des oeilletons dans l'étrivière. Sa main tremblante

n'y parvenait pas. Et il rougissait, sentant son trouble visible. Odette s'assit sur une grosse racine d'arbre. Sa joue si fine était à peine plus rosée que d'habitude. Heureuse, elle levait les yeux sur l'homme aimé.

—Avez-vous rencontré le capitaine? Apportez-vous la ficelle, Verne-court? cria Jean pour assurer son aplomb.

Puis quand il reconnut le cavalier :

—“Comment! c'est toi, Chautard?” dit-il à son ordonnance, qu'il avait laissé deux heures plus tôt sur le seuil du chenil, à Ribeyran.

—“Mille excuses, mon lieutenant”, fit le soldat, se jetant à bas de sa selle et la main au shako. “Une lettre pressée est arrivée pour vous, au quartier. Le capitaine adjudant de semaine a tout de suite fait partir un cavalier pour Ribeyran. Mais mon lieutenant était déjà en route avec la chasse. J'ai pensé que je pourrais peut-être rattraper mon lieutenant. Des paysans m'ont renseigné sur la direction. Et M. de Vernecourt, que je viens de croiser sur la route m'a dit que je vous retrouverais ici.

—Cette lettre? demanda Jean. Où est-elle?

—Voici mon lieutenant.

C'était une enveloppe mauve, satinée, de forme oblongue. Un parfum s'en exhalait. La haute écriture grêle de l'adresse indiquait une main de femme.

Jean souffrit de la recevoir en présence d'Odette. Non qu'il devinât la correspondante. Tout lui en était inconnu. Mais il craignait une de ces déclarations que sa mâle jeunesse et son uniforme lui attireraient assez fréquemment, et dont il avait cessé de tirer plaisir ou vanité. L'excès de son adoration pour Odette eût rendu pénible comme un sacrilège une telle lecture en sa présence. Il voulut glisser le papier dans sa poche.

—Lisez donc, puisque c'est pressé, fit-elle.

Il la regarda, et la vit si calme en sa droiture confiante qu'il en eut le cœur gonflé d'attendrissement. Était-ce ignorance ou fierté? Les deux sens

doute: La naïveté de la vierge, qui croit l'amour sacré aux autres comme à elle-même, et la hauteur de la créature souverainement noble et belle, déirable par dessus tout.

Jean ouvrit la lettre, lut et devint très pâle. L'ayant terminée, il gardait la petite feuille mauve entre ses doigts sous son regard fixe. Odette remarqua de la perplexité dans son attitude. La sécurité qu'elle puisait en sa propre volonté comme en l'indéniable puissance de leur réciproque amour la préservait de toute inquiétude et de tout soupçon. Elle craignait seulement qu'il ne s'abaissât jusqu'à l'invention d'un prétexte. Elle dit, aprlant anglais à cause de l'ordonnance :

—“Ne m'expliquez rien, mon cher Jean. J'ai la certitude que tout ce qui vous préoccupe, tout ce que vous ferez ou penserez sera toujours digne de vous et de moi. Rappelez-vous cette phrase et rappelez-la moi, si jamais je doute. Elle est mon acte de foi. Je mourrais avant de m'en dédire.”

Ce fut avec l'idée qu'il faisait et réclamait une chose héroïque, presque sublime que Jean s'approcha d'Odette, lui dit :

—“Je vais vous ramener à votre père, puis quitter la chasse, partir aussitôt que je pourrai. Et ne me demandez pas pourquoi, c'est adorée. Il m'est impossible de vous l'apprendre.”

Malgré l'enfantine délicatesse qui faillit faire sauter deux larmes hors de ses yeux, Odette mit une grande application de simplicité dans la question :

—Rien de triste, j'espère?

—C'est ce que j'ignore.

—Vous ne dinerez pas ce soir à Ribeyran?

—Impossible. Je dois me rendre à Paris.

—Mes parents seront contrariés.

—Je vais obtenir la permission de votre père.

—Jean, mon cher fiancé, quand vous reverrai-je?

Elle figura les mots avec ses jolies lèvres plutôt qu'elle ne les prononça. A quelques pas, l'ordonnance du lieutenant s'activait à réparer l'accident de

l'étrier. Avec son gros couteau de soldat, il aminçissait une de ses étrivières et la fixait à la selle de Mlle de Ribeyran.

L'officier eut vers l'homme un regard. Puis il répondit, sans oser baisser la voix :

— "Demain, je serai de retour à Etampes, au quartier. Pour venir à Ribeyran, j'attendrai les indications de mon colonel."

La jeune fille, qui voulait une autre parole, eut de nouveau recours à l'anglais, — cette langue qu'ils avaient balbutiée ensemble, tout enfants, avec les gouvernantes d'Odette.

Elle demanda, posant sur lui des yeux de séduction ingénue et de passionnée tendresse :

— "You are mine?"

Et lui, avec l'émotion, la solennité du plus ardent serment d'amour :

— "I am yours, for ever!"

II

A la gare d'Etampes, Jean Valdret monta, vers cinq heures, dans l'express de Paris.

Il se jeta dans un compartiment, et se laissa tomber sur les coussins, tout étourdi.

Revenu à lui à grande allure, il avait changé de vêtements, mis un pantalon gris et une jaquette noire ; puis s'étant élancé vers la gare, avec la seule pensée de ne pas manquer le train.

Maintenant, enfin, il allait pouvoir réfléchir. Il tira d'abord la lettre mauve de son porte-cartes. Mais il la garda un instant pliée entre ses doigts. Le regard dirigé au dehors, vers les ténèbres déjà profondes de cette soirée de novembre, il revoyait l'image d'Odette se détachant sur l'écran roux du taillis de chênes. Tout à coup il eut la sensation d'être infiniment loin d'elle. Comment obtiendrait-il jamais sa main ? Oserait-il la demander au marquis de Ribeyran ? Si brave qu'il fût, cette idée fit battre son cœur comme celui d'un enfant timide. Mais, plus que la hauteur du marquis, c'était la splendeur même d'un pareil rêve

qui l'anéantissait, l'écrasait. Il avait été fou de l'envisager, lâche peut-être d'avouer son amour à cette jeune fille. Mais dans quel piège innocent et fort elle avait pris sa volonté !

Jean demeurait immobile. Ses pensées se faisaient confuses. Il était tout à la vision intérieure, à la magie de l'évocation amoureuse. Une voix résonnait en lui ; des mots se répétaient, toujours les mêmes ; des gestes se dessinaient, passaient sur son âme ; et il les ressuscitait à l'infini sans en épuiser la douceur.

A la fin il tressaillit, se reprit. Ses doigts serraient la lettre mauve. Il la relut. Et longtemps il considéra la signature. C'était son nom, son nom à lui : "Valdret." Jamais encore il ne l'avait rencontré. Il savait le tenir de sa mère. Mais elle était morte sans laisser de parents, lui avait-on dit. Il se croyait seul de son obscure race. Et voici que quelqu'un surgissait, s'appelant comme lui, et qui affirmait avoir dans les veines le même sang que le sien. Oh ! un être de sa famille, à lui le sans famille. Quelle sourde et puissante tendresse l'envahissait à cette idée ! Et cet être était une femme. Elle signait : "Marguerite Valdret". Mais elle allait mourir, disait-elle... La pensée que cette inconnue, dont quelques heures auparavant il ignorait l'existence, disparaîtrait si vite, consternait l'officier. Et ce qui le poussait maintenant vers elle, ce qui lui faisait trouver lente la marche du train, c'était moins la crainte de manquer des révélations imminentes sur sa naissance, qu'une inexplicable sollicitude pour cette créature pétrie de sa chair, la seule dans l'immense monde qui fût à ce point proche de lui, qui partageât les énergies et les fatalités secrètes de ses fibres et de ses nerfs.

Phrase à phrase, il recommença la lecture de la lettre :

"Monsieur,

"Je suis votre cousine germaine, la fille du frère de votre mère. Je me trouve seule au monde, et je suis condamnée par les médecins. Je mourrai,

j'en suis sûre, plus promptement qu'ils ne le croient. Je désire vous voir, et il n'y a pas un instant à perdre.

—“Pourquoi je ne me suis jamais fait connaître à vous, je vous le dirai, si cela vous intéresse. L'essentiel est que je possède certains souvenirs de votre père et de votre mère, et qu'ils ne doivent point passer entre des mains indifférentes. Je brûlerai les lettres si vous ne venez pas les chercher. Je les brûlerai bientôt, car je suis à bout de force, et j'aurais peur de remettre jusqu'à ce qu'il fût trop tard. Or il y en a d'importantes.

—“Venez le plus tôt possible.

—“Votre cousine dont la pensée affectueuse vous a toujours suivi,

“Marguerite Valdret.”

Au-dessous de la signature se lisait l'adresse: 16 bis, rue Raynouard, à Passy.

Dans cette rue, à neuf heures du soir, lorsque Jean y pénétra, c'était comme une nuit lourde et muette de province. Trottoirs déserts, volets clos, et d'un côté, l'interminable mur d'un jardin immense, avec des silhouettes d'arbres réfeuillés plus noirs que l'ombre. Le 16 bis était une maison à plusieurs étages. Dans la loge endormie, quand il demanda Mlle Valdret, ce fut un étonnement. Le concierge éleva sa lampe afin de le dévisager.

—“Je ne voudrais pas déranger Mlle Valdret à cette heure-ci”, dit le visiteur, mais lui faire savoir que je suis à Paris et m'informer du moment où elle pourra me recevoir demain. Y a-t-il quelqu'un chez elle qui puisse me répondre?

—Estelle! cria le concierge à sa femme, invisible derrière les rideaux fermés d'une alcôve, sais-tu si la bonne de Madame Valdret est remontée?

Il appuya sur le mot “madame”, pour donner une leçon à ce monsieur qui disait “mademoiselle”.

—“Comment!”, pensa Jean désappointé. “Ne serait-elle ma cousine que par alliance?”

Une voix aigre s'échappa de l'alcôve.

—“Tu le sais bien voyons, qu'elle est remontée, puisqu'elle a demandé s'il y avait des lettres.

—Au deuxième, la porte à droite, dit le concierge.

En haut, quand la bonne ouvrit à Jean, il eut soin de s'informer si “madame” Valdret était chez elle.

—Oh! s'écria la petite servante, à l'air éveillé et confidentiel, êtes-vous le cousin de Madame?e

Il avait à peine répondu affirmativement qu'elle poussa une porte, s'exclamant:

—“Madame, c'est lui, c'est votre cousin!”

L'officier se trouva introduit sans qu'il pût s'en défendre. Il s'avança, gêné, balbutiant une excuse au sujet de l'heure tardive.

—“Il n'y a pas d'heure tardive pour moi: j'en dors jamais”, dit une voix dont le timbre naturel devait être musical mais qu'assourdissait une fatigue ou une faiblesse.

La première impression de Jean fut de délicatesse, de charme. Un décor d'élégance faite de rien ou de très peu de chose: harmonie de lignes simples et de nuances douces; caresse de la lumière teintée par l'abat-jour fleuri; papillotement d'objets qu'on ne distingue pas dans l'inattendu de leur aspect multiplié, mais dont l'accueil est pourtant distinct et d'une signification qui, tout de suite ici, fut sympathique.

Une allégresse détendit le visiteur. Il avait prévu une chambre de malade, un lit fiévreux, des fioles de médicaments. Et il pénétrait dans un petit salon où les soies fines des coussins exhalaient une odeur de violette.

Marguerite Valdret souleva son buste hors d'une chaise longue.

Quoi! si jeune!... Jean, d'abord, lui donna vingt ans. Plus tard il sut qu'elle en avait vingt-cinq.—dix-huit mois de plus que lui. Ce qui le frappa, au premier coup d'oeil, ce fut cette grande jeunesse, accentuée par un air de miraculeuse fragilité. Sous la mousse impalpable des cheveux d'or pâle, le visage s'allongeait, d'une suavité déconcertante, presque surnatu-

relle et insexuelle. Dans le peignoir lâche, le corps ondulait, fondait, d'une grâce inquiétante en l'indécision des contours; tandis que, parmi la dentelle, deux mains fluettes se jouaient, adorables et attendrissantes, pareilles à des fleurs nacrées écloses loin du soleil.

— "Que vous êtes bon d'être venu!" chuchota le doux enrouement de la voix.

— "Vous êtes donc ma cousine", fit Jean, qu'une émotion étreignait.

Tous deux se contemplèrent. Puis les yeux clairs de la jeune femme devinrent brillants de larmes. Elle allongea la main sur le guéridon près d'elle, prit un petit cadre, le tendit à son visiteur. L'officier considéra la photographie, jeta une exclamation de surprise. C'était lui-même, vieilli, la moustache plus dure, les cheveux plus longs, le regard trop inquiet.—mais si reconnaissable qu'il fut saisi comme d'une angoisse.

— "C'était mon père!" dit Marguerite.

Cette étonnante manifestation du sang les rapprocha, fondit la gêne de la première minute. Ils sentirent dans leur âme et dans leur chair, se confondre les existences réveillées des ancêtres communs. Ils se virent avec des yeux fraternels.

Jean tira de son porte-cartes une miniature de sa mère, tout ce qu'il avait d'elle. C'était son parrain qui la lui avait donnée. Et, dans les traits atténués, émaciés de la petite malade, il crut découvrir aussi une ressemblance.

Il n'osait pas encore poser de question sur son père, à lui. Une indéfinissable appréhension le retenait. Sachant que d'un instant à l'autre il pouvait connaître ce secret, il n'avait plus de hâte. Il était comme ces gens qui, recevant une lettre où leur avenir se résout, la retournent entre leurs doigts sans se décider à l'ouvrir.

Maintenant il parlait à Marguerite de sa situation à elle, de sa santé, de cette santé dont il ne fallait pas désespérer. Qu'avait-elle? De l'anémie seulement, n'est-ce pas? Pourquoi

parler de mort? Elle irait dans le Midi, et elle se remettrait.

La jeune femme secoua la tête et lui jeta un regard où il lut un découragement suprême, la volonté de ne pas guérir.

Mais pourquoi?... pourquoi? Avait-elle quelque sujet de chagrin? Elle devait avoir confiance en lui, ne rien lui cacher de son existence.

Elle fondit en larmes.

L'officier dit d'une voix nerveuse:

— "Allons, il n'y a pas là de quoi pleurer. Entr'aidons-nous sans juger les sentiments personnels de nos parents. Soyez calme. Parlez-moi de ce passé que j'ignore, de ma mère, de mon père, que je n'ai pas connus... A vous, du moins, on vous a raconté..."

Elle l'interrompit:

— Pas connus! répéta-t-elle avec stupéfaction.

— Vous devez savoir que ma mère est morte en me mettant au monde?

— Mais... votre père?

Elle prononça ces trois mots avec un accent bizarre, le buste avancé, les yeux élargis.

— "Mon père," reprit Jean, j'ignore tout de lui, jusqu'à son nom. Celui qui pourrait me renseigner s'est toujours refusé à le faire.

— Celui qui pourrait vous renseigner!...

Il y eut un effarement dans cette phrase en écho, après laquelle les lèvres de Marguerite restèrent frissonnantes. Et, dans ses yeux, quel regard de trouble et de pitié étranges!

Jean se sentit au bord d'un abîme. Il y glissait, pris de vertige, n'osant pas risquer le mot, le nom qui, peut-être, achèverait de le précipiter. L'appréhension des choses non dites, en lui, fut effroyable. Et la pâle petite fille blonde, elle aussi, s'épeurait devant la muette et invisible catastrophe que leurs paroles allaient accomplir.

Ce fut elle qui poursuivit. Le souffle de sa voix palpita, solennel. Son âme s'amplifiait en touchant à de telles fatalités d'amour, dont celui-ci, comme elle-même, était victime.

— "Ne parlez-vous pas," dit-elle, "du marquis de Ribeyran?"

Jean eut un cri de violence qui la rejeta en arrière, terrifiée.

—“Ah! taisez-vous!” ordonnait-il. “Si c’est cela que vous pensez, taisez-vous! ne le dites pas! Cela n’est pas! cela ne peut pas être!”

Elle était retombée sur les coussins. Un tremblement la secouait. Jean eut peur en voyant les longs cils descendre sur les prunelles chavirées, et les mains se tordre, convulsives.

—“Marguerite... pauvre enfant! Pardonnez-moi! Revenez à vous. Ah! je vous ai mal devinée, n’est-ce pas? Vous ne pouvez pas avoir cette idée... oh! cette idée affreuse... que le marquis de Ribeyran soit mon père?”

Elle le regarda, gémit.

—“Oh! mon Dieu!... mon Dieu!...”

— Répondez-moi... Parlez! supplia-t-il.

Elle sanglota :

— “Partez. Quittez-moi... quittez cette maison. Vous m’avez parlé avec tant de bonté!... Souvent j’ai pensé à vous, dans ma vie de solitude, comme à un frère inconnu. J’étais presque heureuse de mourir, puisque, enfin, cela me permettait de vous voir. Et voilà que je vous fais du mal... oh! je le sens bien, tant de mal!”

Il ne s’attendrit ni sur lui-même, ni sur elle. Calme à présent, d’une voix presque sèche, il demanda :

—“Avez-vous une preuve que le marquis de Ribeyran soit mon père?”

Un tourbillon d’images se déchaînait en lui. Odette... sa soeur!... Mais cela, c’était moins douloureux qu’il n’aurait cru. Avait-il jamais eu, même aujourd’hui, même l’espace d’une seconde, le ferme espoir de l’épouser? N’était-elle pas, de toute façon, inaccessible? Leur amour réciproque!... Quoi! Allons donc! Le malaise n’en pouvait naître qu’à la réflexion : cela deviendrait peut-être un remords artificiel et littéraire. Pour le moment, le jeune homme en était aux impulsions instinctives, aux soulèvements irrefrénables qu’un choc inouï provoque dans le tréfonds de l’être. Or, ce qui dominait tout, ce qui planait très haut, c’était la figure d’orgueil du marquis de Ribeyran. Jean le revoyait,

glaçant son enfance et sa jeunesse à force de distante froideur, de sévérité, presque de dédain. Et cet homme serait son père!... Cet homme qui ne l’aimait pas!... Et encore, dans la folle débandade de ses pensées, tandis que Marguerite tergiversait, tâchait d’atténuer une vérité qui semblait si foudroyante, par quelque ombre de doute, le malheureux garçon se disait : “Du moins je l’admiraïs. Il m’éblouissait vraiment par une splendeur de loyauté, de noblesse d’âme, de volonté droite et fière. Toute son existence n’est donc qu’un mensonge, si je suis son fils? Oh! le mensonge de cette demi-adoption; de ce pain de charité dont il m’a nourri!”

Ces idées, plus vives que formulées, suggérées par des souvenirs surgis, par des images galopantes, traversaient en un vol de tempête le cerveau de Jean. Comme dans les sensations physiques intenses, leur multitude prolongeait le temps. Quand une accalmie se produisit, un vide un trou dans l’essaim des visions, il fut tout surpris d’entendre Marguerite répondre seulement à sa question.

—“Une preuve positive... mon Dieu, non. Ai-je donc eu tort de parler? Mais qu’ai-je dit?... C’est vous qui avez deviné. Moi, je croyais que vous saviez cela. Qu’est-ce qui vous trouble? N’êtes-vous pas fier d’être le fils du marquis de Ribeyran?”

—Son fils! cria Jean. “Mais il me hait presque; et s’il ne me méprise pas, c’est seulement parce qu’au prix de constants efforts, je lui ai arraché son estime. D’ailleurs, il y a autre chose, il y a pire que son aversion et son dédain...”

Maintenant, plus tyrannique, c’était la pensée d’Odette. Il l’évoqua dans la forêt, droite et fine contre le taillis roux des chênes. La séduction émanant d’elle déchira Jean comme une soudaine blessure. Qu’osait-il songer tout à l’heure: qu’il n’avait jamais espéré? Oh!... Brusquement il comprenait, au contraire, qu’il avait vécu dans un immense espoir. Oui, cette démence l’avait soulevé, emporté sans qu’il s’en doutât dans une sphère d’in-

III

croyable ardeur. Aussi loin qu'il se rappelait, son ambition, son activité n'avaient pas eu d'autre source. C'est pour Odette que, jadis, au lycée, il étudiait le front dans ses petits doigts tachés d'encre. Quand il entra au parloir, et qu'il l'apercevait debout devant le tableau d'honneur, où flamboyait son nom, il se sentait grand comme le monde sous son air indifférent d'écolier sage. Et plus tard, à son premier galon!... Et dans la fièvre de l'avenir conquis, dans les chimères d'avancement, de guerre et de gloire, toujours ce sourire de la jeune fille qui rayonnait, perspective unique, récompense suprême. Qu'est-ce que cet assaut enragé du destin sinon l'entreprise insensée de se rapprocher d'elle et de la conquérir?

Devant les yeux fixes du jeune homme, dont le regard, invinciblement, revenait au dedans de lui-même, vers le désastre de son cœur, Marguerite se désolait. A la fin, sur un mot plus pénétrant de compassion, qu'elle trouva, il perdit sa tranquillité lugubre. Il eût comme la secousse d'un sanglot. Il lui dit:

— “Ma cousine, pardonnez-moi; Vous êtes malade, désespérée vous-même jusqu'à la mort...”

Elle fit un geste.

— “Oh! vous me l'avez laissé entendre. Et je vous bouleverse, je vous épouvante par le mystère de ma douleur,—un mystère que je dois sceller au plus profond de mon être, que je ne puis dévoiler à personne... pas même à vous.”

Marguerite murmura:

— “Il y a donc une malédiction sur notre sang. Je n'ai vu personne d'heureux parmi ceux de notre nom.”

L'officier reprit:

— “Je n'ose reculer plus longtemps votre repos. L'heure s'avance. Ma visite, ce soir, était bien indiscreète.

— Oh! dit-elle, je ne m'endors que très tard,—quand je m'endors,— et ce ne sera pas cette nuit.

— Je dois pourtant me retirer, déclara le lieutenant. “Je reviendrai demain, si vous m'y autorisez.”

Ce soir de chasse—tandis que, dans la retraite intime de Passy, Jean Valdret s'entretenait avec sa cousine—là-bas, près d'Etampes, au fond de la noire campagne, le château de Ribeyran se trouait de clartés, résonnait de voix et de rires.

On se levait de table. Les officiers offraient le bras à leurs voisins pour aller voir la curée aux flambeaux, dans la cour du chenil.

Du côté masculin, les convives semblaient assez pareils sous le dolman bleu clair; quelques habits noirs seulement faisaient disparate. Les femmes différaient davantage. Des élégantes de province, épouses de fonctionnaires se sentaient un peu ironiquement observées par quelques Parisiennes, filles de race, dont les maris portaient l'épée par tradition héréditaire dans un régiment aristocratique. De petites bourgeoises timides, récemment épousées par des officiers sortis du rang, prêtaient à sourire par leur gaucherie, leurs rougeurs, leurs béantes admirations.

Odette s'approchait de celles-ci, les mettait à l'aise, leur parlait avec une grâce encourageante, qui n'empêchait pas le pétilllement d'une malice secrète.

Mlle de Ribeyran, dans sa toilette blanche, ne ressemblait qu'à peine à la chasseresse nerveuse et belliqueuse de l'après-midi. François de Mauclain qui regardait la limpidité radieuse de ses yeux, le rire léger de sa bouche puérile, se persuadait qu'il avait assisté dans la forêt, à une boutade d'enfant, à un coup de théâtre comme on en imagine dans les pensionnats. “J'ai eu tort de prendre au tragique,” songeait-il. “De tous les hommes non mariés qui sont ici, il n'y a que moi à qui M. de Ribeyran puisse être flatté d'accorder la main de sa fille. Il ne souffrirait ni diminution ni déchéance d'aucune sorte. L'idée qu'il accepterait pour gendre ce petit lieutenant est grotesque. Peut-être se doute-t-il de l'équipée de sa fille et a-t-il déjà mis Valdret à la porte, car autrement il

est inexplicable que ce garçon ne soit pas ici ce soir."

Sur cette réflexion, le vicomte risqua une tentative auprès d'Odette:

— "Daignerez-vous, mademoiselle, accepter mon bras pour la corde?"

Le délicieux visage se leva vers lui gravement:

— "Volontiers, monsieur."

Il eût mieux aimé de la sécheresse, du dépit, un refus peut-être, que cette douceur résolue, cette soudaine transformation en profondeur de la mobile physionomie. Le rayonnement des grands yeux bleus le déconcerta. Leur volonté tranquille pénétra lentement dans les siens.

Une émotion imprévue l'étreignit. Il résista, se tendit intérieurement. Ce qu'il voulait, c'était conquérir et non pas aimer. S'il aimait, il serait désarmé pour la lutte. D'ailleurs, elle l'avait dédaigné, bravé. N'était-elle pas l'ennemie? Il rêvait de la punir, de l'humilier. Mais en descendant le perron, tandis qu'elle agrafait sous son menton délicat un collet de fourrure, il glissa son regard vers elle. Le clair profil, aux lignes d'inexprimable suavité, émergeait de l'ombre confuse. La transparence indécise de la nuit en exaltait le charme. Quelqu'un parla à Odette. Elle se retourna. François de Mauclain sentit que désormais chaque geste de cette enfant aurait une répercussion dans sa chair et dans son âme.

Elle prit son bras. Ils marchèrent sur le gravier qui criait. Les allées s'enfonçaient, blanches sous le reflet des nuages, entre des masses noires. L'air, depuis le matin, s'était adouci. Une brise molle, presque tiède, leur frôlait par instants le visage. La forte odeur humide de l'automne s'exhalait des vieux arbres et des larges pelouses qu'une buée estompait. Il fallait marcher pendant quelques minutes pour atteindre le chenil. M. de Ribeyran l'avait fait construire assez loin du château afin de n'être pas incommodé par les aboiements des chiens.

Les couples des invités s'espaciaient inconsciemment pour cette courte promenade, au charme un peu trou-

blant de mystère. Les jeunes femmes riaient haut, peureuses et gênées, pour s'entendre elles-mêmes et qu'on les entendit. D'autres s'absorbaient dans un frisson de réminiscence romantique, l'imagination extravagant derrière le mur paisible de leur correction mondaine. Quelques-unes ralentissaient le pas, penchaient la tête, l'oreille captivée par les chuchotantes litanies d'un caprice amoureux qui s'attendrissait.

On entendit la voix du marquis, cette voix dont la netteté de métal porta très loin à travers le silence nocturne. Il s'écriait:

— "Je ne comprends pas Cadier. A quoi pense-t-il? Mille pardons, mesdames! Mais on devait nous envoyer les hommes avec leurs torches."

François de Mauclain disait à Odette :

— "Mademoiselle, votre cruauté m'a honoré d'une confiance qui m'a brisé le coeur, mais dont je n'abuserai pas. Vous pouvez être tranquille, je garderai votre secret."

Elle répondit:

— "Vous n'avez à garder aucun secret, monsieur. Mes parents sauront, dès cette nuit, ce qui s'est passé entre nous. Si vous trouvez quelque intérêt à en colporter le récit, je vous y autorise."

— "Pourquoi me parlez-vous sur ce ton, mademoiselle Odette? Jugez-vous que je n'ai pas assez souffert aujourd'hui? Que vous ai-je donc fait? Je vous aime... c'est vrai. Vous le savez, puisque vous avez pris soin de me désespérer. Mais voyez... C'est la première fois que j'ose vous le dire. Vous m'en avez donné le droit en attaquant, en frappant cet amour, que mon respect vous cachait. Je ne me serais jamais permis, sans l'autorisation de votre père, de vous découvrir un sentiment..."

Il s'arrêta. Une émotion réelle lui serrait la gorge, car son désir s'aviyait, par la déception, par la magie de l'heure et de l'ombre, par tout le charme soudainement révélé, de cette jeune fille. Mais il conservait une lucidité assez nette pour s'applaudir, au

même instant, de l'habile mauvaise foi de sa phrase. Ce respect, dont il se vantait, ne lui avait jamais fermé la bouche, puisqu'il n'avait rien eu à dire, se fiant, avec le plus grand calme, aux négociations paternelles. Mais n'était-ce pas adroit de mettre sa réserve en contraste avec l'empressement audacieux qu'il attribuait à Jean Valdret, et en contraste aussi avec la détermination hardie de Mlle de Ribeyran? L'indirecte leçon devait inspirer à cette fille si fière quelque mécontentement secret d'elle-même et surtout une première rigueur de jugement à l'égard de celui qu'elle croyait aimer. En même temps cette discrétion de M. de Mauclain, qui lui prêtait une attitude si avantageuse, permettait à celui-ci de se peindre rétrospectivement comme le plus fervent des adorateurs. Sous son mutisme passé, il pouvait montrer les ardeurs, les tourments, les délicatesses d'une passion contenue.

Il n'y manqua pas. Le thème prêtait aux effets d'éloquence, et le vicomte était beau parleur. Sa sincérité du moment eût nourri la chaleur de ses phrases, alors même que les ressources d'une virtuosité de boudoir telle que la sienne n'y eussent pas suffi.

Ce n'était pas un mauvais garçon que le vicomte de Mauclain. Il avait infiniment de vanité et peu de cœur. Mais on ne fait pas toujours du mal avec cela, et l'on fait parfois du bien avec moins encore. Tout dépend des circonstances.

— "Monsieur de Mauclain, j'apprécie le sentiment de délicatesse qui, dites-vous, a contenu si longtemps l'aveu que vous me faites. Je regrette que ce sentiment ne soit pas de ceux dont je puisse vous savoir gré. Je vous avouerai même que l'espèce d'entente que je voyais s'accroître entre nos deux familles, et qui, sans vous permettre de me parler d'amour, semblait vous autoriser à me traiter un peu en conquête assurée, me blessait presque... me... disposait mal pour vous. Toutefois peu importe ! Ni ma fierté, ni ma loyauté, ne me laissaient

libre de tolérer un tel malentendu. J'ai cru devoir le dissiper aujourd'hui. Pardonnez-moi si je vous ai causé plus de peine que je ne vous croyais susceptible d'en éprouver à cause de moi.

— Oh ! mademoiselle...

— Ne me dites plus que vous m'aimez, monsieur. C'était peut-être nécessaire à l'explication de ce soir...

Après ce que vous savez de mon cœur, ce serait manquer, à cet extrême respect que vous professez pour moi, et auquel j'attache beaucoup de prix, je vous assure.

— Mais mademoiselle, vous n'êtes pas encore la femme de M. Valdret.

— Je suis sa fiancée.

— Pour vous et pour lui, peut-être.

— Est-ce que cela ne suffit pas?... dit Odette.

Ce cri de foi et d'indignation fut accompagné d'un foudroyant regard, — aussi foudroyant que pouvait l'être la flamme humide de beaux yeux bleu ombre, en ce moment presque noirs dans la clarté pâle de la nuit. Mlle de Ribeyran s'était écartée de son compagnon.

François se troubla, dans le choc intérieur de son dépit contre une sourde ardeur, qui était faite d'admiration et du désir de posséder, de dompter cette créature si fière. En même temps, il n'oubliait pas qu'elle appartenait à une famille dont la généalogie était irréprochable, et qu'en l'épousant il effacerait la légère tare exotique et napoléonienne de sa propre lignée. Oh ! comme à cette minute, il la souhaitait pour femme !... avec une violence qui ressemblait à l'amour, mais qui ressemblait aussi à la haine. Des paroles de rage et de bravade lui montaient au bord des lèvres, tout à la fois avec quelque insensée supplication. Mais il ne les prononça pas. Maître de lui, cherchant à bien jouer son rôle, il ne trouva qu'une phrase assez plate, à laquelle l'inclination lente de sa tête et la vibration savante de sa voix prêtèrent quelque noblesse.

— "Je souhaite," dit-il, "que vous

ne vous trompiez pas et que vous soyez heureuse."

Tout près de là, des lueurs rouges palpitèrent entre les arbres. Une odeur fumeuse de résine se répandit.

Et, brusquement, des abois furieux éclatèrent. Puis une fanfare de tromper.

— "C'est la curée", dit Odette. "Nous nous sommes trompés de chemin. Le chenil est par là. Prenons ce sentier, retournons."

Ils firent rapidement quelques pas, longèrent un mur, pénétrèrent par la grille large ouverte.

Entre des bâtiments bas, dans une vaste cour, l'épilogue lugubre de la chasse à courre se passait.

De distance en distance, autour d'un espace rectangulaire, l'éclat rougeoyant des torches s'ensanglantait encore sur les habits écarlates des valets de chiens qui les portaient. Leurs lueurs détachaient en taches claires les visages des invités, massés vers un angle en un groupe sombre sous les fourrures et les manteaux. Non loin d'eux en face de la meute hurlante, contenue par les cris et le fouet, se jouait la comédie lamentable de l'agonie du cerf. Sur les entrailles du vaincu, sa dépouille magnifique, sa longue robe fauve et sa tête intacte, couronnée par ses bois de dix-cors, s'étendaient dans un simulacre de vie. Un homme s'approcha, enjamba cette apparence de corps, prit l'extrémité des bois, redressa la belle tête aux admirables yeux d'angoisse, et la balança devant la meute en des mouvements qui figuraient un reste de palpitante existence.

Une clameur d'horrible rage, de bestiale férocité, de gloutonnerie folle, éclata. Les chiens se pressaient, se bousculaient, tas grouillant et forcé, pleins de cris et de rouges gueules avides, formidablement soulevé par la faim antique, par l'ivresse du carnage, cette force basse et sinistre, qui, du fond des forêts primitives, a conduit le monde jusqu'aux civilisations raffinées.

Cependant la frénésie de la meute se disciplinait sous l'éducation sécu-

laire. Ces brutes s'élevaient jusqu'à la domination de leur instinct déchainé. Trois fois le premier piqueux les laissa bondir jusqu'à la dépouille du cerf. Trois fois, par la puissance de sa voix, les claquements de fouet, l'hypnotisme de l'homme sur la bête, il fit reculer les soixante chiens. Leur élan l'eût renversé, broyé, si la révolte ouverte d'un seul eût précipité la meute sur la proie. Mais, gesticulant, criant, dans le tourbillon de son long fouet, il les tint en respect sous son regard. C'était le triomphe de Cadier. Sa haute stature, dans sa tenue de chasse, son martial et vulgaire visage y prenaient une espèce de grandeur.

Et toujours, derrière lui, aux mains du valet, la pauvre tête du cerf s'agitait, à la fois si noblement morte et si grotesquement vivante. Car ce balancement ridicule, elle ne l'avait pas eu, elle ne l'aurait jamais eu, dans la grâce et la fierté douloureuse de sa véritable agonie.

— "Ah!" dit Odette à M. de Mauclain, "quelle cruelle coutume! Je ne puis m'y habituer. Chaque fois, cela me fait mal. Pourquoi ne pas respecter le vaincu?"

Il ne put répondre. Cadier donnait le signal.

Les soixante chiens se ruèrent. Et le valet, qui soutenait les bois du cerf, n'eut que le temps de courir, de se précipiter dans une écurie tout proche, ouverte exprès, tirant après lui la dépouille, afin de la soustraire aux chiens. Une traînée de sang apparut derrière lui sur les dalles. La moitié de la meute bondit sur ses talons, se heurta contre une porte refermée en hâte. L'autre moitié dévorait les entrailles, les répugnants débris tout à coup mis à découvert. Les aboiements s'étaient tus: un bruit de mâchoires claquantes et de grognements hargneux succéda. Des chiens qui n'avaient pas eu leur part couraient çà et là, se plaignaient, léchaient le sang sur les pavés.

M. de Ribeyran se tenait à côté de son général de brigade. Ce grand chef avait suivi toute la chasse, mais, par une chance heureuse, était arrivé

dans sa voiture précisément pour l'hallali.

—“Mon général,” dit le marquis, “vous permettrez à mon piqueux de vous offrir le pied.”

Cadier l'apportait, saluant militairement. Les trompes sonnèrent les honneurs.

Le général mania curieusement le pied, dont la section se dissimulait sous des lanières de la peau velue adroitement tressées.

—“Mais,” dit-il, “ceci reviendrait plutôt à une dame.

—Eh bien! mon général, vous le présenterez de ma part, avec mon profond respect, à madame la générale. J'y joindrai la tête, et je ferai monter le tout, avec la date.”

Le général remercia. Les adieux commencèrent. Car les invités présents ne rentraient pas au château. Ceux qui passaient la nuit à Ribeyran étaient restés dans les salons avec la marquise Pauline. Des breaks attendaient les autres près du chenil pour les transporter à Etampes. Les jeunes officiers partirent à cheval. Quelques voisins de campagne s'en retournèrent dans leurs propres voitures.

François de Mauclain prit congé d'Odette. Mais, au lieu de se diriger tout de suite vers son boghei, qui l'attendait, il chercha le premier piqueux.

—“Cadier,” dit-il, “je vous recommande mon cheval, qui reste dans vos écuries. Je viendrai le chercher moi-même demain matin.

—Monsieur le vicomte ne veut pas que je le fasse reconduire à Mouclain?

—Non, je compte le monter. Il ne sera pas si fatigué qu'il ne me porte pour le retour.

—Certes non, monsieur, la chasse n'a pas été dure. Et monsieur le vicomte a une si merveilleuse bête!

—Je voudrais vous demander quelques conseils à propos de ce cheval, Cadier. Serez-vous, là demain, vers dix heures?

—Toute la matinée, monsieur, ici, au chenil. Car monsieur le vicomte sait que j'ai voulu avoir son cheval sous mes yeux. J'ai défendu qu'on le

mette là-bas dans les écuries du château.

—Merci, Cadier. Je préfère d'ailleurs ne pas aller jusqu'au château. C'est à vous que j'aurai affaire. Vous n'avez besoin d'en parler à personne.

Cadier, surpris, mais flatté, eut un geste d'empressement et de discrétion :

—“C'est entendu, M. le vicomte.”

Il y eut des roulements de voitures qui s'éloignaient, des éclairs de lanternes dans les allées désertes sur des taillis défeuillés, puis le silence et l'ombre s'accrurent, s'étendirent, souverains et profonds. Les massifs s'alourdirent en de frissonnantes ténèbres, tandis qu'une clarté blafarde baignait les grandes pelouses pâles. Cette clarté tombait d'un ciel d'ouate troué par instants de déchirures argentées où l'on devinait la lune de novembre.

Odette de Ribeyran, au bras de son père, revenait vers le château.

Tous deux furent silencieux d'abord; puis le marquis prononça :

—“Tu t'es amusée, fillette?”

Elle eut une hésitation.

—Amusée ne serait pas exact, mon cher papa.

Vivement, avec une anxiété plus maternelle que virile et singulièrement touchante chez ce sévère, chez ce presque rude officier, il questionna :

—“Il ne t'est rien arrivé de désagréable, j'espère. Ton cheval?... non? pas d'accident?... Aucun de ces messieurs n'a pu manquer d'égards envers toi, j'imagine?”

—Oh! non, mon père.

—Alors?... que veux-tu dire?”

Et comme elle se taisait, il ajouta, très tendre :

—“Je connais si bien ma petite Odette! Pour qu'elle ne prenne pas un plaisir absolu à une belle chasse comme celle d'aujourd'hui, il doit y avoir quelque chose. Voyons, parle, mignonne.”

Elle n'ouvrait pas toujours la bouche. Le marquis ralentit le pas. Bien que l'allée fût sombre, il distingua les

paupières abaissées de sa fille. Il murmura, soudain plus grave :

—“François de Mauclain ne t'a guère quittée. Se serait-il permis de te dire?... ”

—Il m'a dit qu'il m'aimait, oui, mon père.

Le marquis tressaillit des pieds à la tête. Pour la première fois, Odette prononçait nettement de tels mots, faisant une allusion ouverte à l'amour et à l'amour qu'elle pouvait inspirer. Il y eut là, pour le père, durant quelques secondes, une sensation singulière, pénible, presque intolérable. Blessure d'une espèce de pudeur paternelle qui, facilement, s'exagère dans les familles où une grande réserve existe sur ce sujet entre les parents et les enfants; jalousie inconsciente, très âpre quoique très pure : appréhension de l'arrachement prochain... Un mélange de tous ces sentiments bouleversa le marquis, qu'au jour sa fille eut vu pâlir. Un antagonisme sourd s'éleva en lui contre ce François de Mauclain, que, cependant, il souhaitait pour gendre.

—“Je suis étonné,” dit-il. (Et sa voix exprimait plus que de l'étonnement.) “Le vicomte de Mauclain a trahi ma confiance. Je ne l'avais pas autorisé à une démarche pareille.

—“Il ne faut pas lui en vouloir,” prononça Odette. “C'est moi qui l'ai poussé à se déclarer comme il l'a fait.

—Toi !

Le marquis lâcha le bras de sa fille, l'écarta de lui. Cette fois, dans la lumière diffuse d'une éclaircie, leurs yeux se pénétrèrent. Jamais Odette n'avait senti sur les siens une flamme si âpre. Elle éprouva une soudaine angoisse, et surtout une gêne oppressante. Ce qu'elle voulait dire était si difficile! Mais elle était de ces natures chez qui le pressentiment de la résistance ou du danger, loin de paralyser les facultés, les aiguise. Plus hardie devant la sévérité paternelle qu'elle ne l'eût été devant la tristesse ou la tendresse, elle s'expliqua :

—“Père, je savais que François de Mauclain songeait à m'épouser. Ces choses-là se devinent. En partant,

vous m'avez parlé de lui d'une certaine façon... Vous vous rappelez?... J'ai compris que peut-être vous lui aviez donné quelque espoir... Un espoir qu'il eût été déloyal à moi d'encourager.

—Déloyal!

—Oui, père, car jamais je n'épouserai le vicomte de Mauclain.

La physiognomie de M. de Ribeyran s'éclaira. L'inconséquence d'Odette s'était produite dans le sens contraire à celui qu'il avait craint. C'était toujours une inconséquence, mais sa fierté ne s'en trouvait pas atteinte comme elle l'eût été par une avance de sa fille à ce jeune homme. Sa fille! Son Odette!... S'il avait dû l'imaginer moins altièremment digne et inaccessible qu'il la voulait dans son orgueil de père, quelle souffrance n'eût pas été la sienne!

Il reposa le bras de l'enfant sur le sien, se remit à marcher, puis, tout à coup :

—“Il te déplaît, François de Mauclain?”

—Oui, père.

—Comment! à ce point-là?” s'écria-t-il, saisi par l'accent d'Odette. “Mais qu'as-tu contre lui?”

—J'ai, mon père que ce n'est pas un homme qui soit bon ou méchant, intelligent ou borné, aimable ou antipathique. C'est le vicomte de Mauclain. Ce que vous voyez en lui, c'est le garçon élégant qui porte bien un très beau nom, et qui est à la tête d'une des dernières grandes fortunes domaniales de France. Avouez, papa, que c'est sa situation plutôt que sa personne qui vous a semblé digne de notre alliance?”

Elle avait apporté, à ce jugement sur les intentions paternelles, une grâce de ton, une mutinerie d'accent qui en atténuait le côté irrespectueux. Elle touchait, d'ailleurs, si juste, que M. de Ribeyran ne put s'empêcher de sourire.

—“Voyez-vous cela, mademoiselle !... ”

Puis, avec gravité :

—“Certes, tu ne te trompes que sur un seul point, mais il est important ;

c'est que, si le vicomte de Mauclain n'était pas par son caractère, par sa personne, le parfait gentilhomme qu'il est par sa naissance, je n'aurais pas un instant songé à en faire ton mari, fût-il plus noble que le roi et possédât-il plus de terres que le marquis de Carabas."

A quel instant et pourquoi — dans cette sécurité renaissante — le marquis reçut-il en plein coeur, comme un choc inattendu et étourdissant le nom de Jean Valdret, prononcé par Odette? Ce n'était pas encore un aveu qui venait aux lèvres de la jeune fille. Toutefois le seul fait qu'elle amenait ce nom dans une conversation pareille, et l'intonation qu'elle y mit, glacèrent le sang du père. Cet homme fort eut comme une défaillance d'inquiétude, la terrassante répercussion physique de l'angoisse morale, qui brise les membres et suspend la respiration.

Il s'arrêta, il répéta, sans colère encore, dans sa stupeur :

— "Jean Valdret?... Qu'est-ce que tu dis de Jean Valdret."

Odette se suspendit à son cou, et tout près de son oreille :

— "Je l'aime, père... Il m'aime aussi. C'est mon fiancé devant Dieu. Je n'épouserai que lui."

Oh! le recul du père, l'arrachement brutal de ces bras d'enfant qui lui emprisonnaient si doucement la tête! Pouvait-elle deviner, elle, la petite âme de simplicité sentimentale, dans quelle chair vive d'orgueil, ni sur quelle plaie ancienne et secrète sa candide confession venait de tomber comme un atroce vitriol? Elle s'attendait à un premier mouvement de surprise, à un blâme, à un refus, qui fléchirait ensuite... mais pas à cela, non pas à cela pas à cet effrayant changement de physionomie, à ces yeux de menace, à cette fureur du geste, pas surtout à ce mot unique, implacable, jeté avec toute l'énergie d'un être si âprement énergique :

"Jamais! jamais! jamais!..."

Elle trembla. Ses mains se joignirent.

— "Oh! père..."

Il répéta une quatrième fois, les mâchoires serrées, toute sa volonté comme ramassée dans une tension inouïe :

— "Jamais!..."

Pendant quelques secondes, à travers l'ombre transparente, il la contempla. Elle demeurait immobile, mystérieuse de muet émoi, les yeux élargis et humides, les lèvres closes. Sous sa fine pâleur, qu'y avait-il? Soumission ou ténacité secrète? Oserait-elle défendre son absurde, son détestable amour? Le père haletait, pris maintenant de désespoir, de terreur, à l'idée de la lutte possible contre cette enfant adorée. Des lâchetés tendres gémissaient en lui, sous la rigide façade de son grand corps dominateur et de son visage de soldat. Quel moment pour tous deux, dans la paix blafarde de cette nuit de novembre, dans le silence des jardins morts! Rien ne remuait. Un souffle très doux passa. L'aigre saveur de l'automne s'insinua dans leurs fibres inconscientes. Plus tard, au cours des déclinés à venir, ils tressaillirent quand des émanations humides de feuilles flétries ressusciteront la poignante scène.

Tout à coup, le père dit, presque brutalement :

— "Rentrons."

Car vainement il avait attendu qu'elle parlât. Et cette inertie d'Odette l'impressionnait plus que ne l'eussent impressionné les récriminations, les larmes ou même la révolte.

Jusqu'au château, ils n'échangèrent plus une parole.

Ils trouvèrent la marquise Pauline seule dans un salon. Toutes les girandoles de lumière éteintes, sous une petite lampe coiffée d'un minuscule abat-jour empire, elle lisait.

— "Ah!" s'exclama-t-elle, levant la tête. "je commençais à m'inquiéter. Nos hôtes sont couchés. On ne veille pas un soir de chasse."

Elle vit son mari et sa fille si raidis, si muets, qu'elle eut peur.

— "Qu'est-ce que vous avez? il est arrivé quelque chose!..."

Puis, tout de suite, en femme d'of-

ficier, craignant quelque mésaventure hiérarchique :

—Est-ce que le général?...

—Il ne s'agit pas du général, interrompit M. de Ribeyran. Odette m'a infligé ce soir le plus cuisant chagrin que j'ai ressenti de ma vie.

—Odette! s'écria la marquise en regardant sa fille.

Il se tourna vers leur enfant, lui aussi, espérant un geste, un mot de rétractation. Comme elle se taisait, il ordonna durement:

—Répétez à votre mère l'aveu que vous m'avez fait tout à l'heure!

Le visage blanc jusqu'aux lèvres, d'une voix accablante, mais avec un extrême vouloir de franchise et de fermeté, Odette prononça :

—J'ai dit à mon père, maman, que je n'épouserai personne autre que Jean Valdret.

—Il est digne d'elle! s'écria la marquise.

—“Ah! maman...”

Et, avec un sanglot, la jeune fille se jeta dans ses bras.

Au mot imprévu de sa femme, le marquis de Ribeyran, cet homme d'une si froide correction, s'oublia.

—“Êtes-vous folle? cria-t-il.

La marquise Pauline écarta Odette.

—“Mon ami...” commença-t-elle.

Une émotion lui serrait la gorge. L'habitude d'une longue déférence admirative envers ce mari supérieur par l'intelligence et le caractère, et tellement doué par la domination, arrêtait le chaud plaidoyer qui lui montait du cœur. D'ailleurs, une consternation la paralysait, car jamais elle n'aurait prévu chez le marquis cette attitude violemment hostile à son plus cher projet. Toutefois, certaine maintenant de l'amour réciproque de ses deux enfants, elle trouva, pour eux, le courage qu'elle n'avait pas eu pour elle-même.

—“Vous pouvez ne pas aimer Jean”, dit-elle, “et j'ignore pourquoi. Mais pour aucun homme vous n'avez professé devant moi une plus rare estime,—rare surtout chez vous, Robert, qui avez le droit d'être sévère à l'égard des autres. Vous m'avez exprimé de

hautes prévisions quant à l'avenir de ce brave enfant. Et il a le plus noble caractère...”

—Discuterez-vous ma volonté ou ma pensée devant notre fille?...” dit M. de Ribeyran avec une si véritable autorité que les deux femmes frissonnèrent.

—“Retire-toi, mon enfant,” balbutia la marquise.

Odette vint embrasser sa mère; puis s'approchant de son père, presque défaillante, elle lui tendit son front.

—“Va,” dit-il la repoussant d'un geste glacial.

Elle fondit en larmes, et, très lente, espérant un rappel de tendresse, quitta la chambre.

Robert de Ribeyran l'avait suivie des yeux, dans l'attente contraire qu'elle reviendrait, renierait sa chimère de petite fille romanesque, son caprice, qu'il ne voulait pas croire une passion. Quand la porte se fut refermée sur elle, il se tourna vers sa femme.

—“Pauline, écoutez-moi bien,” prononça-t-il. “Vous me connaissez, n'est-ce pas? Vous savez que je ne prends pas des résolutions à la légère, que je ne décide rien sans réflexion. Soyez sûre que, dans une circonstance aussi grave, le bonheur de notre enfant me préoccupe autant que vous. Veuillez admettre encore que je puis prévoir tous les arguments tirés des mérites incontestables du lieutenant Valdret, de la confiance que j'ai moi-même en son avenir; ajoutez-y toutes les fioritures sur les fatalités irrésistibles de l'amour, sur la noblesse de l'âme égale à la noblesse du sang; mettez que tout cela ait été établi, discuté, pesé entre nous, puis faites attention à ma réponse: Jamais, entendez-vous, jamais je ne donnerai mon consentement au mariage de Jean avec Odette. Maintenant agissez en cette affaire comme votre prudence maternelle vous le conseillera.”

Sur cette péroraison, sèche comme la chute d'un couperet, M. de Ribeyran fit demi-tour, prêt à sortir.

—“Hélas!” murmura Pauline trem-

olante, "comment, en rapprochant ces enfants, n'avez-vous pas prévu?..."

Le marquis eut un mouvement de violence.

— "C'est vous qui les rapprochiez! Je remplissais un devoir sacré en élevant mon filleul. Mais sa place n'était pas sous notre toit. Vous avez été affreusement imprudente. Et, avec vos petites finesses, vos imperceptibles empiètements de femme, qui prend toujours un peu plus qu'on ne lui abandonne, vous avez eu raison de ma volonté même, vous avez usé lentement mes résistances. D'ailleurs, je n'étais pas toujours là; les devoirs de mon commandement m'absorbaient."

Il s'interrompit pour jeter un cri d'orgueil :

— "... Aurais-je pensé qu'une Ribeyran, que ma propre fille, songerait à hausser jusqu'à elle un garçon de rien?"

La marquise Pauline se leva, s'avança comme vers une vision d'angoisse, tous les nerfs tendus, pour l'effort qu'elle allait oser.

— "Un garçon de rien?..." répéta-t-elle. "Vous ne parleriez pas ainsi de ce brave enfant, Robert, vous n'arriveriez pas à des paroles de cette cruauté, de cette injustice, s'il n'y avait pas à ce mariage un obstacle pire..."

— "Achevez! dit-il rudement.

— "Ah! Robert, avouez-moi la vérité. Je vous pardonnerai de me l'avoir cachée pendant vingt ans.

Il bondit sous le mot.

— "Vous, me pardonner!..." s'écria-t-il.

Mais sa dureté fondit soudain: l'assaut des émotions contre lesquelles il luttait depuis une heure eut enfin raison de son orgueil quand il vit sa femme chanceler. Pauline glissa presque à genoux sur un siège bas, se cacha le visage et gémit.

— "Ma pauvre amie!... ma chère femme!... qu'as-tu? Quelle pensée te bouleverse?"

— "Mon Dieu!" sanglota-t-elle, "Jean est ton fils! Et tu ne m'as pas aimée assez pour me le dire!..."

A ce cri, où se révélait une si délicate, une si intense douleur, le colonel de Ribeyran sentit ses paupières battre, furtivement humides. Puis le soldat se retrouva, ombrageux quant à la valeur de sa parole.

— "Je t'ai juré que non, autrefois, à plusieurs reprises. Mettrais-tu en doute mon serment sur l'honneur?"

Elle leva ses yeux bruns, encore si frais, si tendres, et tout resplendissant de larmes.

— "Ah!" dit-elle, "les hommes ont une loyauté si spéciale envers les femmes! Ils ne conviennent pas qu'ils leur mentent, parce qu'ils ne leur reconnaissent pas le droit de savoir la vérité."

Un âpre sourire passa sous la moustache martiale du marquis. Il hocha la tête, avec une expression singulière, qui ne dissipa point les soupçons tourmentants de sa femme.

— "Jure-le-moi encore!" supplia-t-elle tout bas.

Il le jura, l'air ironique et condescendant.

Elle l'implorait de ses yeux anxieux, désespérée de ne pouvoir tout à fait croire ni tout à fait douter. C'était peut-être précisément cet état d'âme que son mari voulait lui suggérer, s'il réfléchissait que le moindre indice d'une fraternité de sang et de chair entre Jean et Odette devait inspirer à la marquise l'horreur d'un mariage que lui-même combattait. Ne préférerait-il pas être accusé secrètement par elle d'un mensonge si odieux et si persévérant, plutôt que de la voir entretenir dans le cœur de leur fille la chimère qu'il détestait? Mais savait-il combien il lui faisait de mal?...

Dans la détresse de son amour saignant, de sa confiance défaillante, dans la révolte et l'inquiétude de sa double tendresse maternelle, Pauline puisa la force inattendue, extraordinaire de se dresser en face de son mari.

— "Eh bien," dit-elle, soutenant le regard d'acier qui se durcissait à mesure, puisque Jean n'est pas votre fils, je ne considère pas qu'il y ait entre lui et Odette un obstacle sérieux,

un obstacle qui mérite qu'on s'y arrête, et qu'on fasse le malheur de ces deux pauvres enfants.

—Cet obstacle, prononça le marquis avec une concentration de colère froide, ce sera ma volonté. Et, prenez garde, Pauline, au rôle qu'il vous conviendra de jouer dans cette affaire!...

—Vous me menacez? balbutia-t-elle.

—Oui, je vous menace des catastrophes qui pourraient fondre sur cette maison, et dont vous seriez la cause.

—Ah! soupira la pauvre femme, "pourquoi ne suis-je pas morte, Robert, avant de vous entendre me parler ainsi!"

Il ajouta seulement: "Vous réfléchirez," puis sortit du salon sans vouloir s'attarder ni s'attendrir, ni surtout diminuer par l'amollissement des explications et des phrases l'impression nette, frappante, qu'il espérait avoir produite.

IV

Dans la cour du quartier, le 50^e chasseurs à cheval se déployait en ordre de marche, prêt à sortir. Le régiment se rendait à une revue d'inspection, provoquée par l'activité toute neuve d'un commandant d'armée de promotion récente.

Ce jour-là, deux hommes avaient sur le visage seulement, non au fond de l'âme, le calme guerrier dans l'atmosphère duquel s'avancait le beau régiment.

Le colonel de Ribeyran et le lieutenant Jean Valdret ne s'étaient pas rencontrés depuis cette récente journée de chasse, marquée pour tous deux de si étranges, si différentes, mais également inoubliables impressions. Et combien à cette heure, en suivant légèrement du buste le balancement de son cheval, le regard en avant, la physionomie rigide et fermée, chacun d'eux se sentait follement sensible à la proximité de l'autre.

Chez le supérieur, c'était une furieuse opposition de tout son être, une dureté qui le raidissait sur sa selle, qui lui faisait ruminer confusément des

projets d'éloignement, de disgrâce. Il demanderait un changement de corps pour son subordonné, il l'exigerait, il le lui imposerait. Jamais cet odieux garçon ne devait revoir Odette. Mais, dans son exaspération presque haineuse, des idées de satisfaction immédiate, dont la mesquinerie lui faisait honte sans qu'il pût les écarter, assaillaient M. de Ribeyran. Si impeccable officier que fût Jean, il le trouverait bien une fois en faute; alors il le punirait, il l'humilierait, il châtierait en lui, sous le premier prétexte, l'amour — monstrueux, jugeait-il — que cet enfant de malheur avait osé concevoir.

Pendant cette méditation féroce, Jean, ne se doutant pas qu'Odette avait parlé, préparait les discours naïvement maladroits par lesquels il pensait la persuader de renoncer à lui. Il refuserait son amour, — cet amour merveilleux et interdit, cet amour qu'il lui fallait juger coupable bien qu'il le sentit si pur, — mais il solliciterait son amitié fraternelle. Oui, il prononcerait ce mot, qu'elle ne pouvait prendre au sens littéral: il la supplierait d'être pour lui une soeur.

Ainsi, à tous les tournants de sa songerie, le jeune homme se revoyait aux côtés de celle qu'il aimait, lisant l'affection dans ses yeux, écoutant l'approbation dans sa voix. C'était sa chimère d'amour de la veille, à peine changée. Il ne s'en doutait guère. Son imagination, il est vrai, s'interdisait l'image des caresses, même les plus chastes; mais au frisson qui parcourait sa chair dans la trop vive suggestion d'une troublante présence, il aurait pu reconnaître, s'il n'avait eu peur de le soupçonner seulement, que sa passion n'avait pu mourir d'une révélation admise par son cerveau, et que tous ses projets de fraternité impossible ne servaient qu'à en décevoir la torturante douceur.

Quelle journée pour lui et pour le colonel de Ribeyran que cette journée de mise en scène et de parade, où la belle tenue du régiment, la précision des évolutions de cavalerie valurent au 50^e chasseurs et à son chef les flatteuses félicitations d'une très hau-

te et presque illustre personnalité militaire!

Le régiment revint au quartier par la nuit noire, à la fin d'un court après-midi d'automne. M. de Ribeyran dina en ville, comme il en avait l'habitude quand les nécessités du service l'empêchaient de se rendre au château.

Après le dîner, de retour dans son cabinet de travail, il fit appeler le lieutenant Valdret.

Jean se présenta sans aucune appréhension. Son attitude et celle de son peloton, durant la revue, avaient été si brillantes qu'il s'attendait à des éloges.

Il entra.

D'un côté du grand bureau ministre chargé de brochures et de papiers, un secrétaire écrivait. En face, dans la lumière d'une haute lampe à gaz, dont l'abat-jour n'abritait que son front et ses yeux, le colonel de Ribeyran était assis.

—“Veuillez approcher, monsieur”, dit-il.

Jean ne s'étonna pas de cette forme de langage dans la bouche d'un homme qui l'avait élevé et qui le tutoyait. Au quartier, en service, le marquis s'adressait à lui exactement comme aux autres officiers. La présence du secrétaire suffisait à justifier ce ton cérémonieux, dont, sous l'uniforme, le colonel ne se départait guère, même en particulier.

Le jeune homme s'avança, puis sur un signe de son supérieur, prit un siège.

—“Il y a quelques jours, monsieur, vous m'avez demandé la permission de vous rendre à Paris pour affaires”.

Jean tressaillit.

—Oui, mon colonel.

—Vous m'avez télégraphié votre désir d'y rester quelques heures de plus qu'il n'était convenu. Je vous y ai autorisé.

—Oui, mon colonel. J'ai eu l'honneur de vous en remercier à mon retour.

M. de Ribeyran fit un geste de la main, qui signifiait: “Il ne s'agit pas de cela”, puis il poursuivit:

—“Vous m'avez dit en revenant, quand je vous ai demandé si vous aviez terminé ces affaires importantes —que j'ignore...”

Il s'arrêta, pesant sur le mot. Jean balbutia :

—Mon colonel, si je n'ai pu vous expliquer...

—Monsieur, reprit le marquis, en lui coupant la parole, “je n'ai pas l'habitude de provoquer les confidences de mes officiers, et pas même les vôtres, bien que j'y eusse plus de droit. Je veux simplement marquer la confiance toute particulière que je vous ai témoignée, en vous accordant, sur votre seule requête, et sans aucune raison exposée de votre part, une permission extraordinaire. Si votre motif avait été futile, vous auriez commis une faute grave, dont je ne vous croyais pas capable.”

Ce “je ne vous croyais pas” au passé, et l'intonation glaciale du marquis commençaient à inquiéter Valdret. Il répondit, sans emphase, mais avec fermeté :

—“Le motif était très sérieux, mon colonel.

—Précisément, prononça le marquis en fixant sur lui ses larges yeux de flamme, “c'est ce dont je suis certain. Eh bien, monsieur, puisque vous m'avez informé lors de votre retour que vous n'aviez pas réglé tout ce qui vous appelait à Paris, et que vous me seriez reconnaissant d'une autre permission aussi prochaine que possible, voici ce que j'ai décidé. Comme je n'aime ni les irrégularités ni les mystères...”

Il détachait nettement les syllabes. A leur tour les prunelles du lieutenant se chargèrent d'étincelles. C'était cet homme, possesseur d'un si lourd secret, c'était ce père clandestin qui parlait ainsi, qui blâmait d'une parole tellement tranchante les actions irrégulières et mystérieuses!... Involontairement le jeune homme le pénétra d'un si intense regard que les paupières du marquis—ces paupières longues, noblement coupées, qui rappelaient tant celles de sa fille—palpitèrent, éteignirent l'acier de ses yeux.

Mais aussitôt une pourpre de colère flamba sur la maigreur des joues pâles. M. de Ribeyran répéta avec plus de force :

—“Comme je n'aime ni les irrégularités, ni les mystères, et que depuis plus d'une année vous ne vous êtes pas absenté du régiment, je vous accorde le congé d'un mois auquel vous avez droit. Mais—puisque vous avez affaire à Paris—ce congé, vous me ferez le plaisir de le passer à Paris. Comme votre colonel, je vous l'accorde; comme votre parrain et votre conseiller, je vous en indique l'emploi. C'est entendu, monsieur. n'est-ce pas ? Vous partirez demain pour Paris ?

—Est-ce un exil, mon colonel ? demanda le pauvre garçon, pâle d'une brusque angoisse, et dont la voix trembla.

—“Un exil!... D'où? Comment ? Qu'entendez-vous par là, monsieur ?”

La réplique résonna si âpre que, par un sursaut irrésistible, le secrétaire leva la tête. C'était un sous-lieutenant qui, tout aussitôt, effrayé de sa curiosité irrespectueuse, se remit à écrire avec acharnement.

Jean Valdret le regarda, puis regarda le colonel, et se tut. Pouvait-il, devant cet étranger, risquer la moindre allusion au château de Ribeyran, aux deux femmes qui l'habitaient, à la marquise, à sa fille ? C'était d'elles qu'on l'éloignait: il venait soudain de le sentir; et il ne vouloit pas, par une répartie imprudente, se le faire signifier plus ouvertement en présence de cet officier, son camarade inférieur.

Le colonel attendit une minute ; puis, comme Jean, éperdu, paralysé, gardait le silence, il prononça cette phrase, d'une dureté cruelle en sa politesse tranquille :

—“Je vois que vous m'avez compris, monsieur.”

Que répondre?... Une telle détresse gonfla le coeur du lieutenant que, s'il eût été seul avec celui qu'il nommait tout bas son père, il eût peut-être éclaté en quelque folle supplication. Oui il se fût humilié comme, dans son enfance, lorsqu'il tremblait devant un châtement trop sévèrement

disproportionné à ses fautes légères. Il eût conjuré le marquis de ne pas l'arracher aux plus exquises affections, de ne pas le bannir comme un être malfaisant. Il eût protesté de ses sentiments respectueux, désintéressés—peut-être eût-il osé dire “fraternels”—pour Odette. Sans doute, M. de Ribeyran avait conçu quelque soupçon. Oh! comme avec sincérité il eût pu lui jurer qu'aucune pensée d'amour, aucune ambitieuse chimère de mariage ne subsistait en lui. Il brûlait de faire ce serment; il aurait trouvé des mots capables de convaincre, trop capables peut-être, car il eût risqué de trahir son secret. Ah! savait-il seulement s'il n'aurait pas perdu la tête, s'il n'aurait pas crié à cet homme :

—“Père, ayez pitié!... Mon père, il est impossible que vous me rejetiez, que vous torturiez ainsi votre fils!...”

Malgré le tumulte de ces impulsions dont il frémissait, de ces cris qui lui montaient aux lèvres, le jeune homme restait immobile, d'une impeccable correction militaire. Toutefois, son extrême pâleur, sa bouche convulsive, la fixité pénible de ses yeux avaient une éloquence douloureuse, qui peut-être eût troublé M. de Ribeyran, si le marquis n'y eût vu les preuves d'un amour contrarié, de cet amour dont la seule idée le mettait hors de lui. Il reprit donc :

—“Votre congé commence demain. Vous partirez directement pour Paris. Je vous excuserai auprès de Mme de Ribeyran et de ma fille.

—Mon colonel, hasarda Jean, “ne me permettez-vous pas de faire mes adieux à ces dames? Quand je reviendrai, elles seront sans doute dans le Midi.

—Je croyais que vous m'aviez compris, monsieur, répliqua le marquis avec un regard foudroyant.

Le lieutenant Valdret s'inclina et sortit.

Il descendit un escalier, s'éloignant avec la démarche d'automate que prennent nos corps quand nos âmes s'hypnotisent en des pensées trop accablantes. Il fit appeler son ordonnance.

—“Va chez moi, prépare ma valise”, ordonna-t-il. “Je pars demain pour Paris.”

Dans sa chambre, en ville, devant une petite malle ouverte, son ordonnance vidait une armoire, empilait sur les chaises des chemises empesées.

—“Va-l'en”, dit le lieutenant, “tu finiras demain matin.”

L'homme disparut. Alors Jean s'assit et pleura. Des sanglots d'enfant secouaient l'uniforme sur ses mâles épaules. Qu'importait! Ah! qu'importaient sa fierté, sa virile domination de lui-même, son impassibilité de soldat, ses ambitions, ses efforts, les succès de sa jeune carrière! L'épreuve était trop dure! Il sentait sur lui une fatalité trop cruelle!

Ce mot de fatalité, qui s'imposait, qui revenait à ses lèvres bégayantes, réveilla dans sa mémoire un écho mélancolique: “Les Valdret n'ont pas de chance; aucun de notre nom ne fut heureux.”

La pâle figure de Marguerite lui apparut. Il songea, avec un âpre sourire, que le marquis de Ribeyran l'envoyait vers elle, vers la dénonciatrice involontaire. Car les affaires qui appelaient Jean à Paris, c'était l'intérêt de sa cousine, à qui il comptait venir moralement et matériellement en aide. Les humiliations, les amertumes devinées ou découvertes dans cette existence dévoyée détournèrent en pitié sa douleur.

Il vint à Paris. Il s'installa dans un de ces jolis “family hotels” encadrés de feuillages, dont les grilles voilées de lierre et les jardinets fleuris de roses rendent l'enseigne si gracieusement hospitalière, aux environs de la Muette. Il se trouvait à trois minutes de la rue Raynouard.

Dès son arrivée, il alla voir sa cousine.

V

Au château de Ribeyran, le nom de Jean Valdret n'était plus prononcé qu'à la dérobée, à voix basse, comme le nom d'un coupable ou d'un mort.

Le lendemain de son départ pour Paris, le marquis avait dit à sa femme

et à sa fille, simplement, du ton le plus naturel :

—“Jean s'est absenté pour un mois, en congé. Je me suis chargé de vous présenter ses adieux.”

Puis, sur un geste involontaire d'Odette, M. de Ribeyran avait ajouté — cette fois avec plus d'emphase et en regardant la jeune fille au fond des prunelles :

—“Ce sont des adieux qui comptent pour longtemps. Avant son retour, vous serez dans le Midi. Quand vous reviendrez, il aura permuté dans un autre régiment. Il aura même sans doute quitté la France. Vous savez qu'une expédition à Madagascar est à peu près décidée. Ou je ne connais pas Jean, où il demandera à partir.”

Odette, sur qui ces paroles tombèrent avec un choc de douleur atroce, ne pleura pas, ne s'évanouit pas. Son ravissant visage ne changea que par la pâleur des joues, l'ombre soudain noircie du regard bleu. Le père eut un imperceptible sourire d'orgueil; il se reconnaissait retrouvait sa race. Il eût embrassé sa fille pour une si vaillante fermeté. Mais en même temps il s'inquiéta. Le mal était-il encore plus profond qu'il n'aurait cru? Les jeunes filles qui ne dissipent pas dans les larmes et les crises de nerfs une amourette contrariée, ont une force de sentiments bien redoutable. Ce sont celles-là qui meurent sans rien dire, à moins qu'elles ne se fassent enlever ou qu'elles n'entrent au couvent.

Devant le silence d'Odette et l'inquiétude de Pauline, qui couvrait son enfant de ses yeux effarés, ce fut le colonel de Ribeyran qui se troubla. On ne s'en aperçut certes pas. Mais il battit en retraite, prétextant une affaire, quitta la chambre.

Quand il eût disparu, les deux femmes restèrent encore un moment muettes, à se regarder. Puis la marquise fondit en larmes.

—“Mon enfant, ne pense plus à ce pauvre garçon... Renonce à lui... J'ai dit tout ce que j'ai pu à ton père. Jamais il ne consentira!

—Eh bien, maman, la mort est plus cruelle que les pères inflexibles; elle

arrache les êtres adorés des bras de ceux qui les aiment, qui ne peuvent vivre sans eux. Du moins, moi je sais que Jean est vivant.

Cette réponse, proférée d'un ton calme, stupéfit la mère. Puis, à la réflexion, elle s'en réjouit et dit à Odette :

—“C'est cela, ma chérie, tu prends bien les choses. Tu es courageuse et raisonnable. Tu sais que j'aurais souhaité ce mariage. Rien ne m'eût rendue plus heureuse. Mais, puisqu'il est impossible, résignons-nous, ma mignonne. Ah! si tu savais, dans la vie des femmes, comme il y a des circonstances douloureuses, comme il nous faut de l'énergie!... J'aurais donné ce qui me reste à vivre pour obtenir l'assentiment de ton père. Cela m'eût ôté un poids terrible du cœur.

La marquise ne pouvait expliquer à sa fille que, depuis la veille, le soupçon endormi vingt ans, le soupçon que Jean était le fils de Robert, s'était réveillé en dépit des serments. Son mari avait mis à repousser ce mariage une horreur angoissée bien étrange chez cet homme de calme et de raison, et impossible à interpéter par la simple absence de race chez un garçon dont on ne pouvait nier la valeur personnelle. Il y avait autre chose.. Et que pouvait-il y avoir, sinon ce lien détestable du sang?

L'idée en était intolérable à Pauline —moins par une jalousie rétrospective que par la trouble lueur dont s'éclaireraient, en la réalité de cette hypothèse, des points obscurs dans le caractère et le cœur de son mari. Il y aurait donc toujours eu un mystère entre eux! Ses vingt années de bonheur soumis, de confiante adoration — en seraient ternies; tous ses souvenirs s'impréneraient d'un goût amer. Et quel fardeau deviendrait son affection pour Jean, cette affection maternelle qu'elle ne pourrait pas, qu'elle ne voudrait pas tuer en son cœur, mais qui y pèserait désormais d'un poids si lourd!

Pouvait-elle laisser soupçonner à sa fille le drame d'un pareil doute? Elle lui dit seulement :

—“J'ai toujours eu beaucoup de chagrin de la sévérité systématique de ton père à l'égard de Jean, de la façon froide et distante dont il traitait ce garçon si travailleur, si raisonnable, si loyal. Je voulais donc dire que, s'il avait consenti à votre mariage, ce grief que je garde contre lui aurait donc été effacé.

—Il ne faut pas entretenir de grief contre papa, chère maman. C'est l'être le plus noble qui soit au monde. Il ne peut obéir à un motif mesquin. Je suis persuadée qu'il croit agir dans mon intérêt.

—Mais, mon enfant, dit la marquise, qui continuait à se méprendre sur le véritable sens de cette résignation, “pourquoi ne pas lui avoir parlé ainsi à lui-même? Ta docilité l'eût rendu bien heureux. Tandis que, si tu te tais, il peut s'établir entre vous un malentendu qui m'épouvante.

—Mon père ne doute pas de mon respect, ma mère; je n'ai pas besoin de l'en informer dans une occasion si pénible. Je pense lui en avoir donné une preuve presque au-dessus de mes forces en ne discutant pas sa volonté.

—Mais il n'a pas compris que tu t'y soumetts, à cette volonté.

—Aussi, maman, je ne m'y soumetts pas.

Mme de Ribeyran eut un sursaut.

—“Tu comptes toujours épouser Jean?”

—Je ne sais pas si je l'épouserai; mais, ce dont je suis sûre, c'est que je n'en épouserai jamais un autre.

—Ne parle pas ainsi. Ne pense plus à lui, je t'en supplie, ne pense plus à lui!” s'écria la marquise.

Odette eut un regard de triste reproche.

—Comment, mère, c'est vous qui l'abandonnez!... si vite!...

—Je ne l'abandonne pas... Mais, j'ai peur... Ah! j'ai peur!... Ton père doit avoir de si graves raisons! Mon enfant tu ne sais pas où tu peux nous conduire tous. J'en mourrai de chagrin!

—Mais non, maman,” dit Odette, “vous ne mourrez pas de chagrin parce que je ne me marierai pas.”

Elle eut dans le ton un peu de la sécheresse hautaine de son père.

“Que vais-je faire?” pensa Odette. “Mon père me sépare de Jean. Il a dû l'éloigner par contrainte. Peut-être après quelque scène terrible. Ce qu'il m'a dit est épouvantable et inévitable. Jean demandera à partir pour Madagascar. Si cette campagne se fait, elle aura lieu au printemps. Jusque-là on me retiendra dans le Midi, à notre propriété de Carqueiranne, ce trou d'où les communications sont si difficiles. A Madagascar, Jean peut mourir. Serait-ce possible que je ne le revoie plus?”

Un frisson la secoua de la tête aux pieds; puis une exclamation lui échappa, presque à voix haute dans le blanc silence de sa chambre de jeune fille.

“Oh! quel bonheur de l'avoir nommé mon fiancé, de m'être attachée à lui, de l'avoir attaché à moi par un lien sacré!”

Mais elle pouvait ne jamais le revoir, apprendre tout à coup qu'il était mort loin d'elle. C'était abominable. Du moins il fallait qu'il emportât quelque chose d'elle, une lettre, l'assurance que, quoi qu'il arrivât, elle n'en épouserait jamais un autre.

Elle résolut de lui écrire.

Assise devant son petit bureau laqué de clair, à tablette de maroquin vieux rose, Mlle de Ribeyran, la plume à la main, se disait :

“Comment lui envoyer le moindre mot. Je n'ai pas son adresse. Je ne sais même pas où il est.”

Elle réfléchit.

“Adresser la lettre au quartier avec l'indication de faire suivre, c'est bien hasardé. Si elle tombait sous les yeux de mon père, il reconnaîtrait mon écriture.”

Odette songea un instant à mettre sa mère dans la confidence. Mme de Ribeyran ne désapprouverait pas un adieu à l'exilé, et peut-être obtiendrait-elle de savoir... Mais non: outre que le marquis ne dirait sans doute pas plus à sa femme qu'à sa fille où se trouvait Jean, il était imprudent de compromettre cette pauvre maman intimidée et éperdue, qui ferait quel-

que maladresse ou rencontrerait quelque ennui.

“Bah!” se dit la jeune fille. “écrivons toujours. Ensuite je découvrirai bien un moyen de faire parvenir ma lettre.”

Voici ce qu'elle traça de son écriture ferme, franche, volontaire, une écriture qui ne défigurait pas le snobisme anglais, les longs caractères anguleux qui banalisent sous une forme impersonnelle et à la mode une des plus intimes manifestations de l'âme:

“Mon cher Jean, mon cher fiancé,

“Vous êtes loin de moi, pour longtemps peut-être. En écrivant ces mots, j'éprouve la première douleur profonde que j'ai ressentie de ma vie. Jamais je n'aurais soupçonné que des obstacles graves et durables s'élèveraient entre nous. Jamais je n'aurais cru que mes parents hésiteraient à nous unir, puisque nous sommes leurs deux enfants, qu'ils nous ont laissés grandir presque côte à côte, que j'ai été pour eux une fille aimante et respectueuse, et vous un fils adoptif qui leur faisait honneur.

“Mais, mon cher Jean, j'ai réfléchi que mon père, opposé pour le moment à notre mariage, sera bientôt dans l'impossibilité de nous refuser son consentement. Ne croyez pas que je veuille faire allusion à ma majorité, qui arrivera dans un an, ni à ces horribles choses qu'on appelle des sommations respectueuses. Jamais, dussé-je mourir, le marquis de Ribeyran ne recevra de sa fille ces odieuses papiers légaux. Non. Seulement, qu'arrivera-t-il? Que vous avancerez brillamment dans votre carrière, que vous accomplirez de belles et nobles actions, et que moi je refuserai obstinément de me marier à tout autre que vous. Bien que mon père ne soit pas très facile à conquérir ni à lasser, vos succès le conquerront et ma fermeté le lasserà.

“D'ailleurs, nous n'avons pas le choix, mon cher Jean. Votre courage et ma patience sont nos seules armées. Mais elles sont indomptables, n'est-ce pas? et finiront par triompher.

“Vous n'avez pas besoin de me répondre. Je suis sûre de vous. N'oubliez pas que vous aimez une Ribeyran. Ne lui demandez jamais rien qui puisse mettre l'ombre d'une rougeur à son front, l'ombre d'un mensonge à sa lèvre. Elle est votre fiancée jusqu'à la mort, et par delà la mort même.

“Cui, mon Jean, sache-le: si je ne puis devenir ta femme, je ne me marierai jamais.

“Je t'aime.

“Odette.”

Cette lettre représentait bien le mélange d'enfantillage, de hauteur, de volonté, de tendresse, dont se composait le caractère de cette jeune fille à la fois si passionnée et si pure. Une naïveté toute puérile s'y mêlait à la plus lucide énergie. Ces quelques lignes, c'était elle tout entière, dans son amour, dans sa candeur, dans sa flerté, dans son étrange force d'âme.

Quand elle les eut écrites, elle les mit sous enveloppe, et les serra dans un de ses mignons tiroirs secrets, capitonnés de satin et remplis de rubans, de christmas-cards, de fleurs sèches.

Puis elle descendit, courut dans le parc porta du pain à ses chevaux, rentra, fit de la musique, et, le soir, à table, entre ses parents, se montra presque gaie.

C'est, qu'elle n'avait dans le coeur ni les blessures, ni les luttes, ni les expériences, ni le cruel secret qui assombrissait Jean. Son amour s'affirmait par la nécessité de le défendre, l'envahissait délicieusement, la grisait de cette griserie légère, étonnée et si douce, que lui avait causée, à dix ans, son premier verre de champagne. Dans sa chair jeune, dans ses artères élastiques, son sang vif charriait l'espérance presque physique, la confiance au bonheur qui est comme la respiration de son âge merveilleux. Puis à y avait-il pas cette lettre au fond d'un tiroir, et cette soucieuse gravité sur le front de son père? Odette, vaguement se sentait devenue quelqu'un avec qui l'on compte et dont le vouloir tenait en échec le plus autoritaire des hommes. Quel prix n'ajoute pas à l'a-

mour un peu de persécution et de mystère! Pour les filles à l'imagination ardente, les petits drames de cette espèce sont le dérivatif que représentent moins innocemment pour les hommes les aventures de garçon. C'est leur façon de vivre passionnément, ne fût-ce que quelques jours, quelques semaines, et Dieu sait avec quelle intensité dans le désespoir elles savent en jouir quand les circonstances le leur permettent. Ces beaux malheurs de la jeunesse, comme ils sont suavement amers et voluptueusement déchirants!

Il y avait déjà quarante-huit heures que Mlle de Ribeyran cherchait en vain par quel moyen elle découvrirait l'adresse de son fiancé, lorsque, dans un corridor du château, elle rencontra Albin Cadier, l'ancien ordonnance du marquis et son premier piqueux.

Cadier tenait une lettre déjà ouverte et lue, dont l'enveloppe déchirée se soulevait par le coin.

Certains objets, dont la présence doit nous être douce et redoutable, s'annoncent à nous par on ne sait quelle communication à distance, quel envoi mystérieux d'effluves provoquant le pressentiment. Aussitôt qu'Odette aperçut la lettre aux mains de Cadier, elle tressaillit, et sans avoir encore distingué nettement les caractères de la suscription, elle se sentit certaine que ce papier venait de Jean.

Le piqueux saluait et passait sans rien dire. Elle l'arrêta.

—“Vous dans les appartements, Cadier!” fit-elle d'une voix rieuse, “voilà qui est rare. Est-ce que vous voulez parler à mon père?”

Mlle de Ribeyran était familière avec ce brave homme qui l'avait vue naître, et dont elle reconnaissait le dévouement, jadis héroïquement prouvé.

—“Faites excuse, mademoiselle, c'est Joseph que je cherche, Joseph n'est-il pas le valet de chambre qui s'occupe des effets de M. Jean.

—Oui... Pourquoi?

—Je viens de recevoir ce mot de M. Jean. Paraît qu'il a des vêtements civils et du linge au château. Et il en a besoin. Il m'écrit de les demander à Joseph et de les lui expédier. C'est à

moi qu'il s'adresse parce qu'il avait des recommandations à me faire pour son cheval,—pas son cheval d'armes, l'autre, celui que j'ai dans mes écuries."

Odette restait ébahie devant le miracle de ce hasard, pourtant si naturel. Jean avait, en effet, sa chambre au château, son cheval dans un box, au chenil, — un très beau cheval que M. de Ribeyran lui avait donné. Et, durant les derniers mois, la marquise, plus maternelle que jamais, s'était elle-même occupée de l'installation du jeune homme, avait attribué des domestiques spéciaux à son service, aux soins de sa garde-robe.

Ce qui arrivait était donc tout simple. L'officier, dans son exil, n'osant écrire directement au château, par discrétion, timidité ou délicatesse, avait recours à son vieil ami Cadier, sous le prétexte d'un renseignement hippique. Car—Odette le savait bien—Cadier, avait été pendant des années l'appui respectueux, mais presque tendre, du pauvre garçon solitaire.

Ces souvenirs déjà lointains passèrent en éclair dans l'esprit d'Odette, tandis qu'elle écoutait l'explication de Cadier, se demandant par quel moyen qui ne fût pas au-dessous de sa fierté elle obtiendrait la lettre ou tout au moins l'adresse de Jean. En même temps remontait à sa mémoire l'étonnement jadis partagé avec son ami d'enfance devant cette insistance de Cadier à répéter à son petit camarade: "Vous êtes Français et vous serez soldat... Un soldat français, un soldat français!" Une fugitive sensation de mystère, d'un mystère dont l'ancien serviteur pourrait avoir la clef, effleura la jeune fille. Mais ce fût une ombre aussitôt évanouie. Elle était trop préoccupée de ce papier fermé ou se distinguait l'écriture du cher absent.

—"Il me semble, Cadier, que la seconde femme de chambre s'entendrait mieux que Joseph à expédier les effets de M. Jean. Elle vérifierait le linge et elle plierait les habits. Elle sait si bien enfermer les vêtements

dans une toute petite place sans les chiffonner que mon père la réclame toujours pour faire ses malles."

Ces détails de toilette firent ouvrir de grands yeux à Cadier.

— "Comme Mademoiselle jugera bon. Seulement, ajouta-t-il perplexe, où la trouverai-je cette seconde femme de chambre?"

— Je lui donnerai les indications moi-même. C'est la liste que vous tenez là, n'est-ce pas?" questionna Mlle de Ribeyran, qui avança la main.

Elle rougissait. Sa nature droite et hautaine répugnait à un subterfuge, surtout à l'égard d'un inférieur. Et, la pruderie le cédant chez elle à un orgueilleux besoin de franchise, elle fut sur le point de demander ouvertement l'adresse. D'ailleurs, Cadier n'était pas un serviteur comme les autres. Un être dont elle savait qu'il avait risqué sa vie pour son maître et qu'il la sacrifiait volontiers pour elle-même, lui semblait mériter plutôt qu'elle lui laissât deviner son secret que de le prendre en la mesquinerie d'un piège. Aussi se sentit-elle plus à l'aise lorsqu'elle crut voir que Cadier comprenait. Il tendit la lettre sans hésiter, avec un regard absolument respectueux, mais plus expressif peut-être que s'il n'eût songé qu'aux jaquettes et aux gilets du lieutenant; et, tout à coup, sans chercher une transition, avec cette brusquerie des simples qui caractérise leurs bons comme leurs mauvais mouvements, il dit à Odette :

— "Ah! mademoiselle, quel brave coeur et quel crâne officier que M. Jean! Si vous ou lui, vous avez besoin qu'on se fasse hâcher, n'oubliez pas... à vot' service..."

Et, comme sous sa peau tannée et durcie de forestier, il rougissait à son tour, il esquissa le salut militaire, et ajouta, bouffonnant, pour cacher son embarras :

— "Albin Cadier, maréchal des logis chef, présent!"

— Merci, Cadier, dit Mlle de Ribeyran, avec un geste qui acceptait la lettre, et un regard de souriante gratitude qui acceptait le dévouement.

Elle avait saisi par quelle rude finesse il associait leurs deux noms; et, quoiqu'il fut un humble et qu'elle n'eût pas l'intention de faire servir à leur amour sa tacite complicité, elle était heureuse de découvrir autour de ses fiançailles si secrètes, si assombries, si menacées, les vœux naïfs de ce cœur honnête.

Quelle n'eût pas été son émotion, son étonnement, et aussi son inquiétude, si elle avait su que le premier piqueux ne venait pas d'avoir à l'instant l'intuition d'une communauté de sentiments et de destinées entre elle et celui qu'elle aimait; que, depuis plusieurs jours, Cadier songeait à leur union possible, qu'il s'en préoccupait, qu'il en examinait les obstacles avec les plus soucieuses réflexions.

VI

Dans le petit salon de Marguerite Valdret, non plus sous la lueur de la lampe aux voiles roses, mais par la grise lumière d'un après-midi de décembre, la jeune femme et son cousin examinaient une carte de chemin de fer.

—“Il faudra passer la nuit à Lyon,” fit observer Jean. “Vous ne pourriez, Marguerite, supporter ce long voyage tout d'une traite.”

—Ah! murmura-t-elle, “pour aller là-bas, je ne sentirai pas la fatigue.”

Elle avait prononcé ce mot “là-bas” avec une expression lointaine, enchantée et délicieuse. Elle ajouta, de sa voix un peu brisée, mais si caressante et si fine :

—“Le Midi, la Méditerranée... Voir ce pays de rêve... Vivre dans la lumière, le soleil, les fleurs, respirer le grand air sans qu'il vous glace la poitrine... Oh! que ce sera bon! Tandis qu'ici...”

Sa main fluette eut un mouvement vers la fenêtre, vers l'embrasure assombrie de lourds rideaux, au delà desquels blémissait le brouillard.

—“Vous verrez,” dit Jean, “comme vous reprendrez vite des forces. Le goût de la vie vous reviendra; la passion de l'art aussi. Vous avez déjà rouvert votre piano: c'est bon signe.”

Il désigna le clavier, dont les touches brillaient entre les plis drapés d'étoffes anciennes.

Ce ne fut pas vers l'instrument, ce fut vers Jean lui-même que le regard de Marguerite se dirigea, lorsqu'elle répondit, avec un accent profond :

—“Oh! maintenant, oui, je veux vivre.”

Puis, comme saisie d'une gêne, elle poursuivit aussitôt :

—“Et surtout je veux guérir promptement, pour travailler, pour vous épargner des sacrifices...”

Le jeune homme eut un geste.

—“Des sacrifices au-dessus de vos forces,” acheva-t-elle. “Oui, je connais votre position. Je crois à ce petit capital que, paternellement et peu à peu, le marquis vous a constitué. Mais vous m'avez avoué vous-même qu'il est restreint.”

“Restreint,” pensa Jean. “Oh! certes.”

Déjà il avait fait son calcul. Il pouvait donner à sa cousine une saison dans le Midi: c'était tout. Et encore fallait-il se réduire au strict nécessaire qui, pour elle, était difficile à fixer d'avance, par suite du manque total d'esprit pratique qui caractérisait cette créature d'insouciance, de rêverie et de maladif caprice. Elle ne se doutait guère que le lieutenant Valdret possédait pour toute fortune quelques centaines de louis, et qu'il allait les consacrer jusqu'au dernier à la délivrer de sa langueur physique et de sa misère morale. “Après,” songeait-il, “on verrait.” Il serait toujours temps de dire la vérité à cette pauvre enfant, qui, c'était à prévoir ne vivrait peut-être pas assez pour l'entendre. Du moins elle aurait quelques semaines de bonheur. Si elle se rétablissait, elle retrouverait avec la vigueur physique, le goût et la volonté du travail.

D'ailleurs, comment ne pas être encouragé dans cette tentative — fût-elle inconsidérée et imprudente — par le résultat constaté dès le début? Marguerite semblait déjà une autre personne. La petite fille pâle, épuisée et si profondément triste de naguère, retrouvait le mouvement, l'animation

l'espoir, presque la joie ; son teint prenait une couleur plus vivante ; son regard douloureux s'éclairait.

Jean se sentait d'autant plus touché par cette reviviscence des forces intimes chez un être si atténué, si délicat, qu'il devait raisonnablement y voir un panouissement suprême précédant le déclin final. Un médecin célèbre à l'examen de qui, avant toute décision, il avait soumis sa cousine, ne lui avait laissé qu'un faible espoir de la tirer d'affaire. Le Midi, oh ! oui, le Midi, immédiatement, sans perdre une heure : c'était la seule chance de salut. Le lieutenant, impressionné, et qui, jusqu'à présent, n'avait pu croire à une telle gravité du mal, essayait alors d'apprendre la nature même de ce mal ; il prononçait, avec une interrogation anxieuse dans la voix, le mot sinistre : "Phtisie?" Mais le praticien hochait la tête et murmurait les termes vagues de : "névrose, anémie, affection du coeur..." avec cet air volontairement fermé par lequel les hommes de science donnent un prestige de mystère connu d'eux seuls aux symptômes qui les déroutent.

Puis quelque chose de curieux se produisit. Les préparatifs du départ exigeant quelques jours, Jean avait souhaité que le docteur revit une fois encore sa malade, pour les dernières instructions. Et à cette visite-là, dans les quelques mots dits en particulier, tandis que la jeune femme rajustait sa voilette et son collet à l'autre extrémité du cabinet médical, le jeune homme avait eu la surprise d'obtenir un diagnostic moins sombre.

— "Je ne sais à quelle cause attribuer une si soudaine amélioration," prononçait le savant professeur. "Votre parente n'a-t-elle pas éprouvé quelque bienfaisante crise morale? A-t-elle rencontré une grande satisfaction inattendue?"

— Elle est particulièrement heureuse d'aller dans le Midi. L'espoir de guérir lui est revenu, répondait Jean, qui ne pouvait entrer dans d'autres détails.

Ensuite, à part lui, il se réjouissait et s'étonnait. Un si prompt miracle

était donc possible? Il existe donc de telles natures chez lesquelles les vibrations peuvent être à la fois si subtiles et si intenses qu'une perspective de délivrance morale, de changement d'existence dans un pays lumineux et souriant, puisse produire des transformations pareilles? Cet extraordinaire succès l'attachait à son oeuvre, et aussi à celle qui en était l'objet. Il posait parfois sur Marguerite des regards où on lisait une nuance de fierté, d'attendrissement. S'y trompait-elle? Où devinait-elle que des préoccupations absorbantes éloignaient de sa personne, à des distances infinies, l'esprit de cet être si dévoué, si bon, si respectueux et qu'elle sentait si supérieur, tandis qu'il s'attardait à lui sourire ou à la contempler?

Mais comment n'eût-elle pas pris le change? L'amour—un amour aussi profond, entier, dominateur que celui dont Jean Valdret avait le coeur empli—ne peut se contenir entièrement, même devant les êtres auxquels on est le moins tenté d'en faire confiance. Il déborde au dehors, dans la voix qu'il rend caressante, dans les yeux qu'il adoucit ou illumine, dans les gestes qu'il amollit en des pressentiments de volupté. Or, Jean Valdret avait reçu la lettre d'Odette, et il vivait dans la terreur enivrée de la savoir si profondément, si résolument éprise. Quelle situation que la sienne! Dans l'impossibilité de s'expliquer avec celle qu'il regardait comme sa soeur, il devait accepter silencieusement cet amour inouï, cet amour qui le brûlait et le glaçait, à la fois précipice et cime, épouvante et délice. Dans l'atmosphère d'angoisse passionnée où le jeune homme vivait, comment un peu de ce chaud délire n'aurait-il pas flotté sur son visage et dans les intonations de sa voix?

C'était de l'amour et Marguerite le vit. Mais pouvait-elle se douter qu'un autre l'inspirait, quand la sincère sollicitude de son cousin l'entourait si uniquement, si ingénieusement elle-même, en cette semaine d'intimité où se préparait le voyage pour le Midi?

—Pourquoi donc, Jean, demandait-elle, à cette veille de départ où il examinait les heures des trains, “avez-vous choisi Hyères pour y installer votre ennuyeuse malade?”

Ah! si elle s'était doutée de la réponse qui surgissait en lui-même à cette question? N'est-ce pas tout près d'Hyères que se trouve situé ce pittoresque Carqueiranne, où le marquis de Ribeyran possédait une propriété? Tous les ans, vers cette époque, il y envoyait sa femme et sa fille, pour les y rejoindre de temps à autre, selon les brèves libertés que lui laissait son commandement. Cette combinaison qui, en l'occurrence, devait plus irrévocablement séparer Odette de Jean Valdret, allait devenir grâce au ministère de charité, mêlé de quelque adroit machiavélisme entrepris par le jeune homme, une occasion de rapprochement.

Il est vrai que le colonel avait formellement indiqué Paris comme séjour à son subordonné durant ce mois d'indépendance. Mais ce n'était pas là une consigne militaire; c'était une injonction d'ordre privé, inspirée par la plus despotique autorité, par la plus injuste méfiance. Aucune loi morale ou humaine ne contraignait Jean à s'y soumettre. D'autant qu'en désobéissant à la lettre, il obéirait à l'esprit, puisqu'il ne recherchait Odette que pour la guérir, quand il en était temps encore, de son fatal amour, — cet amour dont il s'enchantait et se désolait en de si tragiques alternatives.

Il avait donc choisi pour sa cousine le séjour d'Hyères, et il avait décidé qu'il l'accompagnerait. Pouvait-elle, si inexpérimentée, si frêle, se risquer seule en ce long voyage? Jean descendrait avec elle à l'hôtel des Iles d'Or, resterait jusqu'à ce qu'il eût découvert une pension de famille décente et confortable où il pût l'installer; puis il repartirait pour Paris.

Voilà le plan qu'il lui exposait, avec les mots séduisants, l'air presque joyeux qu'à son insu lui prêtait sa folle arrière-pensée. Et Marguerite l'écoutait, prête, elle aussi — et pour quelles différentes raisons! — à trou-

ver que tout ceci ressemblait à un aventureux et délicieux rêve.

Elle renouvelait sa question:

—“Pourquoi Hyères plutôt que Nice ou Cannes?”

Et il répondait:

—“Parce que c'est un endroit plus retiré, plus convenable pour une jeune femme seule; d'ailleurs, c'est le plus abrité de la côte. Puis,” ajoutait-il avec un imperceptible trouble, “je le connais un peu.”

—Nous passerons par Marseille, par Toulon, disait-elle en suivant de son doigt mince, avec un amusement enfantin, la ligne du chemin de fer sur la carte. “Montrez-moi à quel endroit nous apercevrons pour la première fois la mer,” demanda cette Parisienne qui ne connaissait la navigation et la nature que par les bateaux mouches et par le coteau de Meudon.

Comme Jean se penchait pour indiquer les Pas des Lanciers, puis le tunnel de la Nerche, d'où le train surgit au-dessus de Marseille dans le rayonnement d'azur de la Méditerranée, en face d'un des plus beaux panoramas du monde, les deux jeunes gens tressaillirent.

On sonnait à la porte de l'appartement.

—“C'est mon costume de voyage!” déclara Marguerite, avec une frivolité renaissante qui causait du plaisir au lieutenant tout en l'inquiétant un peu, car, jusque-là, il n'avait pas eu l'idée que les robes et les chapeaux des femmes coûtassent aussi cher.

Mais la bonne parut.

C'était la même fillette mal dressée qui, le premier soir, avait introduit Jean d'une façon si singulière.

Elle dit tranquillement, avec une grosse voix:

—“Madame, c'est Monsieur.”

—“Le recevrez-vous, Marguerite? Souhaitez-vous que je me retire?”

Elle dit:

—“Non, je ne veux pas le voir. Informez-vous de ce qu'il désire.”

Et elle disparut dans sa chambre.

Paul Lagrie entra.

C'était un garçon de petite taille, au teint blanc, à la barbe très noire. Sa

physionomie prenait une étrangeté de ce contraste. Dans la peau mate, deux beaux yeux bruns, un peu trop écartés l'un de l'autre, luisaient d'une clarté énergique et douce. Sur le front, assez bas, se dessinait, courte et droite une chevelure aussi foncée que la barbe. Le docteur Lagrie avait la voix sourde, le geste timide. Malgré la correction de sa tenue, la finesse de ses mains, il ne semblait pas distingué. Il gardait l'air d'un laborieux étudiant de province, un de ces jeunes gens qui traversent leurs années de quartier latin sans argent dans la poche, avec le souci de la lointaine famille besogneuse et qui se détournent du camarade qui les emmènerait au café, comme de la belle fille qui vient leur rire dans les yeux, parce qu'ils n'ont à perdre ni les quelques sous ni les quelques heures de la flânerie et du plaisir.

Ce sont ceux là qui, bien souvent, vers la trentaine, dilapident dans un seul coup de passion les économies de force, de sentiment, et les chances de succès matériel, si âprement, si péniblement refoulées, condensées et concentrées.

Paul Lagrie dit à Jean :

—“Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre cousine, Mlle Marguerite Valdret.”

Et comme le lieutenant sursautait à cette phrase, tellement inattendue, le jeune médecin fit un geste :

—“Permettez-moi de m'expliquer, monsieur.”

Il s'expliqua, avec méthode et lentement, d'un ton qui ne laissait guère deviner la frémissante impulsion de tendresse ni la brûlante suggestion passionnelle auxquelles il obéissait. Toutefois, par instants, il changeait ses mains de place, parce qu'il les voyait trembler, et il voulait dissimuler ce signe d'émotion à son interlocuteur.

—“Je n'ai pas à revenir sur ma conduite antérieure, reprit Lagrie. “Si elle ne vous a pas donné de moi une opinion défavorable, j'en suis heureux et c'est tout ce qu'il m'importait d'établir. Ne parlons que d'aujourd'hui, Monsieur Valdret, j'aime votre cou-

sine, je suis docteur, j'ai une clientèle, je suis absolument indépendant. Voulez-vous m'accorder la main de Mlle Marguerite?”

—“Je n'ai aucun titre pour vous l'accorder ou pour vous la refuser,” répondit Jean.

Il gardait une extrême réserve, songeant que trop d'avantages pour sa jeune parente et des difficultés trop évidentes pour le médecin résulteraient d'un pareil mariage. La délicatesse l'empêchait d'accueillir de telles ouvertures avec une approbation trop empressée. D'un autre côté, il considérait que c'était une solution honorable, inespérée, pour un problème moral et matériel qui ne laissait pas de le troubler secrètement. Tout en s'efforçant à la circonspection et à la froideur, il éprouvait une joie attendrie à se figurer le rayonnement ouddain de la petite figure pâle, le soulagement délicieux du cœur meurtri, humilié, où saignait une fierté si susceptible. Marguerite—elle le lui avait dit elle-même—n'avait pas aimé, n'avait pas souffert par l'amour. Ce que les circonstances froissaient en elle, c'était un besoin d'harmonie entre sa vie extérieure et des instincts étroits mais puissants, ces mêmes instincts de régularité, de bonne tenue morale, de pureté conventionnelle qui poussaient autrefois son père à condamner, à rejeter la soeur coupable. Ce rigide, ce tyrannique héritage, voilà ce qui pesait si lourd à l'âme frêle de la pauvre artiste dévoyée. Peut-être cette impulsion de l'hérédité prenait-elle parfois des formes redoutables. Marguerite sentait flotter sur sa tête comme une posthume malédiction paternelle. C'est bien de cela qu'elle mourait, puisque huit jours hors de l'existence haïssable lui causaient une sorte de résurrection qui déconcertait la science. Que serait-ce donc lorsque le mariage, et un mariage qui était une réparation, effacerait les déboires du passé, l'humiliation du présent, la crainte angoissée de l'avenir? C'était le salut. Mieux encore que la douceur du Midi, cette atmosphère morale opèrerait le miracle. Et puisque Margue-

rite ne rêvait pas la passion, son défaut d'amour pour un garçon qu'elle estimait ne l'empêcherait certainement pas de l'épouser.

Ces réflexions qui surgirent tout de suite et comme pensées d'avance dans l'esprit de Jean, tant elles ressortaient de la situation, lui firent découvrir une justesse de divination dans une réponse de Lagrie. En effet, par acquit de conscience, l'officier faisait remarquer au médecin que la mauvaise santé de sa cousine pouvait s'opposer au mariage, tout au moins au mariage immédiat.

— "Qu'elle devienne ma femme, et je répons de sa guérison", affirma Lagrie avec une admirable confiance.

— "Eh bien, monsieur," dit Jean, "désirez-vous que je lui fasse part de votre demande ou voulez-vous la lui présenter vous-même?"

— Vous me rendrez un précieux service en vous en chargeant, répondit le médecin. "Je crois... j'espère que vous plaidez ma cause. Et moi-même, voyez-vous, je ne voudrais pas avoir l'air... Marguerite pourrait s'imaginer... Enfin," ajouta-t-il très vite, "dites-lui qu'il s'agit de mon bonheur, que je suis très égoïste, et que c'est moi, moi seul, qui serai reconnaissant si elle veut bien répondre oui."

Sa propre générosité le gênait vis-à-vis de la jeune femme. Il craignait qu'elle ne se raidit ou ne s'humiliât dans une excès soit de fierté, soit de gratitude. Des scrupules si délicats touchèrent Jean Valdret. Il tendit la main à ce brave garçon.

— "Comptez sur moi," dit-il avec chaleur. "Ma cousine ne peut manquer d'être heureuse auprès d'un homme de coeur tel que vous."

— Ah! elle est si fine, si sensible! Qui la comprendrait comme moi?" s'écria l'amoureux avec élan.

Il partit. Jean courut à la chambre de sa cousine, frappa contre la porte un rappel joyeux.

— "Marguerite, venez vite!" cria-t-il.

Puis, dès qu'elle parût :

— "Ah! ma chère amie, je suis heureux, bien heureux."

Devant la silhouette droite, le visage blanc, si fermé, avec le rayon anxieux des larges yeux clairs, il hésita. Ce serait peut-être une secousse trop vive, une émotion de joie trop violente, que l'orgueil contiendrait par un effort pénible. Elle avait tant besoin de ménagements! Il la fit d'abord asseoir.

— "Mettez-vous là. J'ai une communication sérieuse à vous faire. Ecoutez. Paul Lagrie vous aime véritablement, avec tout le respect dont il vous sait digne."

Il songeait à la phrase dernière du jeune docteur. Il craignait d'éveiller sous l'effleurement de ses paroles la susceptibilité frémissante. Et tout de suite, il fut déconcerté par la façon dont Marguerite se redressa, se recula, comme sous le choc d'une pointe aiguë, puis par sa réponse de surprise amère:

— "C'est vous qui me transmettez ses déclarations!"

— Il demande votre main, dit le jeune homme. Son désir est de vous épouser.

Une visible angoisse tira les traits du pâle visage, au charme douloureux, presque immatériel. Jean s' alarma.

— "Qu'avez-vous, Marguerite? En quoi une proposition si honorable peut-elle vous consterner à ce point? Vous êtes libre. Rien ne contraindra votre volonté."

— Que me conseillez-vous? demanda-t-elle.

Il s'inquiéta de la solennité qu'elle mit à cette question, et plus encore du large regard fixe, un peu égaré, qu'elle suspendait au sien.

"Mon Dieu!" pensa-t-il, "la pauvre petite croit qu'elle m'est à charge, que je me réjouis de ceci comme d'une délivrance. Quelle nature ombrageuse, organisée pour souffrir et faire souffrir!"

Ce fut un peu sèchement qu'il répondit:

— "Je n'ai pas de conseil à vous donner."

Elle se tut, continuant à le regarder comme pour lui faire surgir du coeur quelque pensée secrète. Cette interrogation persistante et pathétique des limpides yeux où lui-même lisait sans émoi, irrita Jean.

—“ Voyons, Marguerite ”, dit-il, “c’est vous-même qu’il faut consulter, non pas moi. Désirez-vous que je vous laisse seule pour réfléchir? Vous avez la fin de la journée devant vous. Si vous dites non, nous partirons demain comme c’était convenu.

— Si je dis oui, fit Marguerite, n’irai-je pas à Hyères?

—Cela dépendra de votre fiancé.

—Mon fiancé. (Elle sursauta.) Oh! Jean, ordonnez-moi de l’épouser. Je vous comprendrai, je vous obéirai, dussé-je en mourir. Oui, répéta-t-elle avec exaltation, je vous obéirai. Mais si vous me dites de m’interroger, de réfléchir... Ah! c’est tout réfléchi, allez. Je ne veux pas, je ne peux pas devenir la femme de Paul Lagrie!

—Mais pourquoi? s’écria Jean stupéfait.

De nouveau il rencontra les prunelles d’une eau si transparente. Cette fois, ce ne fut plus une question qu’il crut y lire, ce fut une réponse. Il tressaillit, étreint par une espèce de terreur.

—“Marguerite”, dit-il avec fermeté, “vous m’avez demandé mon avis. J’hésitais à vous le donner sur une question tellement personnelle. Pourtant, je sens que mon devoir est de vous exposer mon opinion avec franchise. Lagrie m’a parlé tout à l’heure en des termes qui m’ont vraiment ému. J’ai promis de plaider sa cause; je suis absolument convaincu de plaider en même temps la vôtre, celle de votre bonheur—car vous ne serez jamais, je crois, plus délicatement ni mieux aimée, ni par un coeur plus loyal—et aussi celle de votre conscience. Oui, chère Marguerite, regardez en vous-même, et pardonnez-moi d’y voir peut-être avant vous. Avec la nature scrupuleuse que je vous connais, il n’y a qu’un homme au monde que vous puissiez épouser sans risquer les regrets les plus amers, et cet hom-

me, c’est Paul Lagrie. Après un autre, dont tout vous sépare, et qui d’ailleurs s’est conduit indignement, Lagrie a su conquérir sur vous—et cela sans que vous-même puissiez l’en blâmer—des droits que ni lui ni vous ne pourrez oublier jamais. Vous les oublieriez d’autant moins que peut-être vous aimeriez un jour... Ce vous serait une continuelle torture par la supériorité même de votre caractère, par les raffinements de votre délicatesse...

—Ah! s’écria Marguerite “ne parlez pas d’amour. Je sais bien qu’il m’est interdit. Mais, je vous en supplie, que ce ne soit pas vous!...”

Elle s’arrêta. Ce ne fut pas un cri de lâcheté, d’amertume ou un manège de coquetterie. Il y eut beaucoup de courage, de renoncement sincère, dans cette phrase suspendue non par une habile réticence, mais par une toute puissante émotion.

Marguerite, après un court silence, changea de ton et ajouta:

—“Je n’aime pas, je n’aimerai jamais. Eh bien, ne puis-je vivre seule?”

Jean se taisait. Elle demanda:

—“M’ordonnez-vous d’épouser Paul Lagrie?”

Et elle affirma comme tout à l’heure:

—Je vous obéirai.

—Je n’ai aucun ordre à vous donner, ma chère cousine, dit Jean avec douceur. “C’était un conseil, je vous le devais. Mais vous êtes libre, et vous pouvez compter sur moi pour garantir cette liberté.

—Merci, fit-elle.

Il y eut un silence. Dans le petit salon, les bibelots chatoyants, les nuances fines se fondaient, se noyaient sous la tombée grise de l’ombre hivernale. Le calme de la rue déserte, du grand jardin mort au delà du mur, en face, prêtait à cette minute une solennité nostalgique. Derrière les deux jeunes faces muettes, les lèvres closes, des vols infinis de pensées, des élans et des défaillances de sentiments tourbillonnaient et se succédaient dans le travail vain et formidable de la vie. Quoi; tant de générations, de combats, de rêves, d’énivrements et

de sépulcres, pour faire de l'amour cette chose subtile, compliquée et déchirante, qui, par ce mourant après-midi de décembre, mettait en jeu toutes les forces de la race, tous les ressorts d'espoir et de désespoir de l'humanité dans deux paucres coeurs d'enfants !

Ils comprenaient que quelque chose d'immense était en eux et autour d'eux. Leur silence vibrait de ce que leurs bouches ne disaient pas, mais dont leurs âmes s'ébranlaient toutes. Et les courtes secondes écoulées leur semblaient s'être prolongées des heures lorsque, enfin, Marguerite prononça :

— "Emmenez-moi dans le Midi, mon cousin. Et ne me blâmez pas, ne m'en veuillez pas. Je sens que je serai si bien là-bas, pour dormir toujours, sous les fleurs."

A ce moment, la bonne entra pour allumer la lampe, et Jean remarqua que la rose transparence de l'abat-jour ne parvenait pas ce soir à colorer le visage de sa cousine, le visage au charme douloureux, immatériel, où s'élargissaient les yeux trop clairs, maintenant un peu troubles, comme une eau sous l'orage.

Parce qu'il souffrait lui-même, une pitié poignante, une angoisse presque superstitieuse lui étreignit le coeur.

VII

Ce voyage dans le Midi, avec son trajet en chemin de fer coupé par un arrêt à Lyon, son arrivée dans l'éblouissement de la lumière et l'apparition bleue de la Méditerranée, et ses deux journées d'installation à Hyères, devait rester pour Jean un souvenir très à part, d'un attrait ineffaçable et singulier.

Il en avait eu peur. La veille au soir une nouvelle tentative auprès de Marguerite en faveur du mariage qui s'offrait, n'avait réussi qu'à la troubler, à la désoler davantage. Ni Paul Lagrie, ni un autre.

— "Ah ! mon cousin," laissez-moi finir seule ma vie manquée. Laissez-moi goûter la douceur et la dignité

que vous y aurez mises pour les derniers jours !"

Le jeune officier s'était retiré en proie à un malaise profond. C'était un mécontentement de soi-même, une irritation contre cette folie de femme, une incertitude quant à la conduite à tenir, et surtout une appréhension nerveuse, agacée, de ce voyage en tête à tête, qu'il jugeait désormais gênant, ridicule et inopportun.

Pourtant il se sentait incapable d'en modifier les conditions. Malgré des vellétés de s'abstenir, d'envoyer Marguerite seule; du dépit d'un instant de résolution exaspérée, durant lequel il griffonna une lettre d'excuses destinée à être portée le lendemain matin rue Raynouard avec tout l'argent qu'il possédait, Jean, dès sept heures, par une aube à peine naissante de décembre, venait, avec un fiacre et sa valise, chercher sa cousine pour se rendre à la gare de Lyon.

Il avait compris que la prudence serait une lâcheté, la désertion une insulte. Surtout il savait, d'une invincible certitude, qu'un procédé pareil, conforme au code lourd et impersonnel des convenances, deviendrait, dans cette spéciale application, une meurtrière cruauté. Pauvre fille ! qui, si vaillamment, hier, avait dit :

"Je n'aime pas, je n'aimerai jamais, cela m'est interdit."

Avait-il le droit de regarder au-delà de ces paroles, et de la fuir égoïstement, brutalement, comme une créature douteuse et dangereuse ? S'il avait la fatuité de craindre pour elle-même, ne devait-il pas reconnaître, avec une fatuité plus grande encore, mais plus conforme à une si tendre psychologie, qu'elle se plairait mieux à souffrir près de lui qu'à se voir outrageusement ménagée par sa défiance et son dédain ?

Ainsi se trouvaient réfutés les scrupules de Jean, et surtout le sentiment inférieur qui appuyait ces scrupules, c'est-à-dire l'embarras du rôle à jouer, la gaucherie, l'espèce de ridicule vis-à-vis de soi-même dans cette situation de l'homme aimé résolu à ne pas s'apercevoir de l'amour qu'il ins-

pire et tremblant de se voir réduit à s'en défendre ouvertement. Car, après tout, c'était peut-être ce dernier et misérable ressort qui avait été le plus près de déterminer la conduite de Jean, de lui faire adresser à Marguerite un accablant adieu.

Ce fut aussi celui qui s'atténa, puis disparût le plus vite. A peine le lieutenant eut-il pris place en wagon près de sa cousine, qu'il respira une atmosphère calme, aisée, bienfaisante, d'une intimité naturelle et exquise. Quel art merveilleux la femme n'a-t-elle pas dans des situations difficiles. Marguerite avait passé une nuit de désespoir, puisqu'elle connaissait le néant de sa courte illusion. Mais, dans ce désespoir, une épine plus aiguë la déchirait: c'était la fine prescience de l'état d'âme suscité chez celui dont l'affection et la présence lui rendaient le désir de vivre. Dans les sourcils froncés, sur la physionomie contractée de Jean et par l'air assombri avec lequel il l'avait quittée la veille, elle avait lu, elle avait deviné—avec une atroce douleur, mais avec une terreur plus atroce encore: celle de ne plus le revoir—la gêne excessive que lui imposait son inexplicable refus d'épouser Paul Lagrie.

Elle s'était sentie trop bien comprise, et non par l'intuition d'un amour correspondant au sien, mais par l'inquiétude éveillée d'une ombreuse indépendance. Le Jean Valdret aux yeux songeurs et câlins, à la voix d'involontaire caresse, au sourire distrait et comme envolé vers un rêve très doux, ce Jean si évidemment amoureux qu'elle l'avait cru amoureux d'elle avait disparu en une seconde pour faire place à un être lucide, retiré, distant, et—croyait-elle ironiquement apitoyé. Celui-là ne songerait qu'à s'éloigner d'elle. C'était certain. Elle voyait, pour ainsi dire, ce qui se passait en lui, par la pénétration de sa subtile tendresse et par l'acuité désordonnée de son système nerveux. Nul doute que la personnalité morale du jeune homme, agitée cette nuit-là de sentiments vifs et contraires, n'ait envoyé quelque mystérieuse réper-

cussion de ses combats dans l'âme ultra-sensible qui vibrerait avec lui en un désormais indestructible unisson. On pourrait presque affirmer que Marguerite vit mentalement son cousin écrire les lignes d'adieu qu'il traça pour les détruire ensuite, tant l'affreuse terreur d'une lettre de séparation la hantait. Lorsque, au matin, elle entendit le fiacre rouler puis s'arrêter devant la porte; lorsque, élançée à la fenêtre, ouverte malgré l'air glacial, elle aperçut le jeune officier dans sa tenue civile de voyage, elle défaillit de joie. Mais quelles résolutions n'avait-elle pas prises en prévision de ce presque inespéré bonheur! Ah! Jean pouvait lui tendre la main, la regarder dans les yeux, sans l'hésitation nerveuse d'un homme qui craint les frémissements mal dominés, les muettes prières ou les furtives larmes, d'un amour antipathique. C'était fini, elle ne se trahirait plus. Car cesser de le voir, lui déplaire, lui devenir odieuse, semblait à cette étrange amoureuse plus intolérable, plus indiciblement cruel que de ne pas être aimée de lui.

Et c'est à cause de cette éperdue soumission, de cette coquetterie à rebours,—la coquetterie et non le dépit du renoncement, — que Marguerite, durant le voyage à Hyères, se montra si singulièrement, si exceptionnellement délicate. Elle eut une gaieté sincère; car elle voyait renaître dans les façons de Jean une confiance, d'abord un peu étonnée, puis complète, cordiale même au bout de quelques heures, nuancée de gratitude, de discrète galanterie, et caressante comme un hommage.

Cet innocent triomphe sur elle-même et sur lui la grisait légèrement, lui donnait une joie de conquête, de succès. Puis comment n'eût-elle pas été heureuse? Y a-t-il rien de plus exquis, lorsqu'on aime, que l'intimité d'un voyage, ce rapprochement plus étroit que la vie commune, accentué encore par l'immensité de l'inconnu autour de soi, par la nouveauté des visages et des sites, par cette véritable solitude à deux dans la communion de sensations imprévues et fortes?

Marguerite avec son sens artistique assez vif goûtait profondément les contrastes de ce trajet du Nord au Midi en plein décembre. Quand elle quitta Paris, une tombée de neige commençait. Bientôt, sur les plates campagnes, ce fut un tourbillonnement de flocons, une chute brouillée, vertigineuse, que la course folle du train rendait plus acharnée, plus désolante. L'ouate des nuages se déchiquetait, s'éparpillait, fondait en avalanche silencieuse, puis finalement s'étendit, s'immobilisa en un linceul uniforme, sous les cieux éclaircis et glacés. Alors ce fut sur les champs, sur les villages, traversés en un éclair, comme un enveloppement de tristesse, et, par les bois, des aperçus tragiques: de longues allées qui se creusaient, montaient, s'en allaient à l'infini, entre la houle noire et immobile des arbres nus, par des espaces ignorés et déserts, dans la blancheur immaculée de leur solitude.

Quelles visions à se rappeler le lendemain, en baissant les stores pour se préserver du soleil, sur la ligne de Toulon à Hyères, tandis que, par les carreaux opposés, on apercevait les routes dorées qui filaient entre les chênes verts ou devant les bastides riantes tapissées de géraniums grimpants !

—“Alors ce pays vous plaît, petite cousine?” demandait Jean, qui voyait les yeux d'un gris trop fin s'illuminer, prendre un rayonnement presque bleu parmi les reflets azurés du ciel, des eaux et des lointaines collines.

—“Oh!...” répondit-elle en une exclamation prolongée d'enchantement.

Il l'examinait à la dérobée, touché de son évidente émotion, mais peut-être—l'homme est un être si contradictoire!—peut-être secrètement piqué de ce que l'admiration pour la nature trouvât encore tant de place dans ce coeur qu'il avait pourtant craint de remplir tout entier.

Est-il donc impossible que nous éprouvions un sentiment simple ? Et Jean ne pouvait-il souhaiter absolument, sincèrement, l'indifférence de

Marguerite, pas plus qu'elle-même eût découvert dans toute son intensité le charme de la Provence si elle n'en eût traversé les paysages à côté de l'homme qu'elle aimait ?

A Hyères Jean se fit conduire à l'hôtel des Iles d'Or. Il choisit deux chambres.

Ce fut d'un pas élastique, presque bondissant, qu'il quitta l'hôtel et parcourut la petite ville d'Hyères, à la recherche d'un asile séduisant pour sa touchante malade. Pauvre Marguerite, qui l'aimait ! Il éprouvait un sursaut du coeur à cette pensée ; et, maintenant, rassuré par tout ce qu'il y avait de silencieusement fier et de craintivement soumis dans cette adoration, il se défendait moins, se bridait moins dans sa résistance intérieure, laissant glisser jusqu'au fond de son âme cette infiniment douce caresse de tout amour, même que nous ne partageons pas.

Mais ce qui l'emplissait d'un enchantement, c'est que ce coin du Midi évoquait Odette, la lui rappelait dans le lointain des jours enfuis, la lui faisait sentir proche dans le présent.

N'avait-il pas jadis—que d'années en arrière! — passé les vacances de Noël et du premier janvier dans la villa de Ribeyran, à Carqueiranne ? C'était une surprise, une gâterie de la si chère, de la si maternelle marquise Pauline. Oh ! quand Cadier était venu le chercher au lycée, l'avait emmené à la gare!... Un rêve avait commencé, un morceau de paradis sur la terre, une éclaircie de lumière dans sa monotone et grisâtre enfance. Ce bonheur-là ne s'était jamais renouvelé ; mais, effacé dans les détails, amplifié par le recul du temps, il était resté si prestigieux dans sa mémoire que Jean ne pouvait entendre le nom d'Hyères ou voir ce mot sur une carte, sans une émotion singulière.

Et maintenant voilà qu'il s'y trouvait de nouveau, dans le cher pays, dont il avait oublié les aspects, n'en conservant que quelques images isolées, et auquel pourtant il tenait par un lien si fort par la chaîne des heures

d'insouciance heureuse qu'il y avait vécues.

Il regardait les choses avec étonnement. Elles étaient à la fois familières et étranges. Quoi! les palmiers, les fameux palmiers dont la ville est si fière qu'elle en ajoute le nom au sien, et voudrait devenir officiellement Hyères les Palmiers, n'étaient pas plus grands! A travers son mirage d'enfance, Jean les voyait si hauts, plus hauts sans doute que ne le fut jamais un vrai dattier africain, et, désorienté, il contemplait les grosses touffes basses de l'avenue de la gare, puis là-haut, près du kiosque de la musique, les grêles rois de la région, trois ou quatre tiges démesurées, de douze à quinze mètres, balançant un maigre bouquet de palmes.

Il marchait, oubliant d'examiner les écriteaux aux grilles des villas. Il pénétra dans la vieille ville, franchit des arches sombres, grimpa des ruelles montueuses et étroites, bordées de murs sinistres aux rares fenêtres grillagées. Il ressuscitait la forte impression éprouvée là jadis, devant les sournoises façades sarasines, et comment il faisait le brave parce qu'Odette avait peur et se cachait les yeux avec la main de sa gouvernante.

Tout à coup, un tressaillement le secoua. Devant lui, une place s'ouvrait. Un marché étalait ses auvents de toile. Quelques volailles maigres, des coquillages, des légumes s'offraient aux acheteurs, embarrassés par la difficulté de l'approvisionnement dans ce pays où la nature ne donne que du vin, des olives et des fleurs. Des tas d'oranges s'écroutaient sur le sol, et des kakis, semblables à des tomates, s'étageaient en pyramides entre des feuilles de figuier.

Mais ce qui avait saisi Jean, c'était, au-delà de la scène pittoresque et vulgaire, l'apparition d'un édifice trapu, noir, formidable, et la parfaite adaptation de cette image à son plus vivant souvenir. Il avait devant lui la Capitainerie, et il restait stupéfait de contempler dans la réalité cette silhouette de vieille citadelle, si romantiquement identique à un séculaire

passé que le jeune homme ne la retrouvait plus dans sa mémoire que comme une illusion d'enfance, sans rapport peut-être avec rien de ce qu'il avait jamais vu.

Il s'attardait à cette promenade de reconnaissance, à cette émouvante confrontation des choses vraies avec les troubles et radieuses choses du souvenir. Et parmi tout cela, Odette apparaissait, glissait le long des sombres murs, où se détachait sur les trouées étincelantes, bleuies de mer et de ciel, comme elle était alors, petite fille en jupes courtes, qui lui tenait la main et l'interrogeait avec une confiance admirative.

Comme elle était déjà au profond de son cœur, cette enfant adorée! Comme déjà il l'aimait alors! Quelle lente et lointaine cristallisation de tendresse avait fait d'elle le but unique, la pensée suprême, l'objet de prédilection, comme disaient nos pères, prenant, sans le savoir, ce mot "objet" dans le sens de notre science, de notre science actuelle, qui appelle objectif ce qui projette le plus fortement hors de nous nos conceptions, nos affections, toute notre nature si misérablement enfermée en elle-même.

"Ah! sans doute," se dit Jean avec la volonté de se donner le change sur son invincible passion, "je pressentais qu'elle était ma soeur."

Quand il revint auprès de Marguerite, il avait, malgré son pèlerinage sentimental et ses distractions, noté quelques adresses de pensions de famille, qu'il se proposait de lui faire visiter le lendemain.

— "Pourquoi ne resterai-je pas ici, à l'hôtel?" lui dit la jeune femme. "Nulle part, dans la ville basse, je n'aurai une vue pareille. Regardez," — elle le conduisit à l'une des deux fenêtres, — "voici la presque île de Giens, Porquerolles à côté, et là-bas Port-Cros. La femme de chambre, tout à l'heure, m'a expliqué. Ces lagunes blanchâtres, ce sont les Salins d'Hyères. D'ici, quand l'escadre est en rade, on voit évoluer les cuirassés... Quel panorama! C'est inouï que la mer

puisse être d'un bleu si intense, bleu comme un saphir clair, n'est-ce pas? Et cet air, est-il embaumé, est-il doux! On respire à la fois la brise salée et des arômes de violettes... oui, des champs entiers. Tenez, on en aperçoit un dans ce grand enclos, à droite, chez cet horticulteur."

Jamais elle n'avait tant parlé, elle, l'indifférente, la silencieuse. Elle rayonnait. Le visage immatériel prenait une grâce vivante, terrestre, comme une floraison de chair rose, imprégnée de sang vif. Pour la première fois, elle parut femme à Jean Valdret qui, jusque-là ne voyait guère en elle qu'une enfant malade, un être presque insexué. Il détourna les yeux, traversé par une secousse brusque, et répondit avec une froideur dont il ne se rendit pas compte:

— "Je ne crois pas que la vie d'hôtel vous convienne sous aucun rapport, pour un séjour prolongé. D'ailleurs, vous verrez demain, après avoir visité les maisons qui m'ont semblé recommandables. Permettez-moi d'aller écrire quelques lettres. Je descendrai pour le dîner."

Il sortit de la chambre, la laissant pâlie et défaillante, comme une fleur dont la lumière se retire.

— "Comme il m'en veut de l'aimer!" pensa-t-elle. "Il aura pris ma gaieté pour de la coquetterie. Moi, gaie?... O mon Dieu! et il part dans deux jours... Non... mais je souhaitais rester dans cet hôtel, où il aura vécu près de moi vingt-quatre heures, et il fallait bien avoir l'air de m'y plaire, exagérer les agréments que j'y prétends trouver."

Dans sa chambre, Jean écrivait à la marquise de Ribeyran, il enverrait à Carqueiranne un messenger qui remettrait sa lettre ou qui la lui rapporterait en l'informant que ces dames n'étaient pas arrivées.

— "En ce cas, j'attendrai ici," se disait-il. Elles ne peuvent tarder. Il neige en ce moment dans le centre et le nord de la France. Le séjour du château ne doit pas être captivant."

Voici ce que le lieutenant écrivait à la marquise Pauline :

"Madame la Marquise, ma noble et vénérée bienfaitrice,

"Des circonstances que je n'ai dirigées qu'en bien peu de chose m'ont amené à Hyères, tout près de vous. Mon devoir et ma joie eussent été de courir vous porter mes respectueux, mes dévoués hommages, ainsi qu'à Mademoiselle de Ribeyran.

"Mais il m'a été impossible de ne pas comprendre que les intentions récentes de mon colonel étaient de m'éloigner de vous et de celle que vous m'avez toujours permis d'appeler Odette.

"Le marquis de Ribeyran ne m'ayant donné aucune explication, je reste dans l'ignorance absolue de sa pensée et de la vôtre. Je n'ose donc me présenter à Carqueiranne sans votre permission.

"Toutefois, madame la Marquise,— je vous le jure sur mon honneur de soldat,—il importe au plus haut degré que j'aie une entrevue avec Odette. Je dois la remercier de la bonté qu'elle m'a montrée, en la suppliant d'oublier jusqu'à quel point cette bonté a voulu me combler. La fatalité de ma vie fait qu'il m'est interdit, à quelque situation que mes efforts m'élèvent, de jamais aspirer à la main de Mlle de Ribeyran.

"Peut-être cette déclaration loyale m'épargnera-t-elle la douleur d'une disgrâce qui me brise le cœur. Pourtant ce n'est pas dans ce but que je désire l'exprimer à Odette avec un accent qui la puisse convaincre. Je veux la sauver d'elle-même et de la fidélité à un engagement qu'elle ne doit pas, qu'elle ne peut pas tenir.

"Je veux aussi qu'elle m'entende, car il me semble que seule ma parole sincère me préservera des affreux malentendus qui risqueraient de m'ôter son estime.

"Ah! Madame, que ne puis-je lui rendre évidente, fût-ce au prix de mon sang, cette vérité qu'il me faut lui affirmer sans aucune preuve, sans aucun commentaire: que tout l'espoir de ma vie est qu'elle veuille me conserver une affection fraternelle.

"Permettez-moi de le lui dire, en particulier ou en votre présence, comme vous le jugerez bon.

"Ne me refusez pas cette faveur, vous dont la bienveillance a été le rayon béni de mon enfance orpheline, l'encouragement et la joie de ma jeunesse.

"Quoi que vous décidiez, et tant que je vivrai, Madame, je vous garderai la plus profonde, la plus absolue et la plus dévouée reconnaissance.

"Daignez en agréer la très respectueuse expression.

"Jean Valdret."

La marquise Pauline se trouvait dans le jardin de sa villa, à Carqueiranne, lorsqu'on lui remit cette lettre. C'était le matin, car Jean l'avait écrite la veille trop tard pour la faire parvenir.

Mme de Ribeyran était asise dans une niche d'osier capitonnée de coussins en soie Liberty à fleurs, sur une sorte de plate-forme rocheuse, abritée par un groupe de pins, et qui surplombait une eau invraisemblablement bleue. La mer bordait la propriété de ce côté. En face s'étendait la longue croupe verdoyante de la presqu'île de Giens. A droite et à gauche, des orchers dentelaient le rivage et coupaient par des alternatives d'ombre et de lumière cette mer couleur de pierrette. Presque partout les plantes grimpantes faisaient descendre des cascades de verdure et de fleurs jusqu'à la marge d'écume. La marquise, en se tournant un peu, pouvait voir serpenter les allées fraîches de son petit parc et briller, entre les feuillages des chênes verts, des poivriers, des arbousiers et des tamaris, les balustrades blanches de sa villa. Elle ne lisait ni ne s'occupait, les mains abandonnées, les yeux perdus, toute à l'extase de l'heure et du site, et songeant, elle aussi, à la neige qui s'épaississait sur les vastes toitures du château de Ribeyran, quitté depuis moins de huit jours.

Odette n'aurait pu rester longtemps aussi tranquille. Elle était partie pour une promenade à cheval, suivie par

l'homme de confiance qui l'accompagnait habituellement.

Un valet présenta sur un plateau la lettre apportée d'Hyères par un cocher avec sa voiture vide.

Mme de Ribeyran reconnut l'écriture avec stupéfaction.

"Cette lettre vient d'Hyères même?" demanda-t-elle.

—Oui, madame la marquise.

—Est-ce qu'on attend la réponse?

—Non, le cocher de fiacre est reparti après s'être assuré que madame la marquise était à la villa.

—C'est bien.

Elle attendit que le valet s'éloignât. Il aurait pu remarquer son trouble. La marquise ne savait rien de Jean depuis deux semaines que son mari avait éloigné le lieutenant. Quel parti avait bien pu prendre ce garçon jeune, amoureux, énergique, et si durement, si injustement traité? Se trouvait-il vraiment dans un tout proche voisinage? Odette le savait-elle? Grands dieux! elle était dehors, à cheval... L'aurait-elle rejoint? Quel acte de folie, de désespoir, d'imprudence ou de violence lui annoncerait cette lettre? Elle la retournait entre ses doigts tremblants, n'osant l'ouvrir.

Elle l'ouvrit pourtant. Elle lut, devint toute blanche. Ses mains se joignirent, montèrent à son front dans un geste éperdu.

"Il est son fils, et il le sait!" songeait-elle.

Oui, pour un soupçon aussi aigu, aussi persistant que celui de la pauvre femme, c'était là une preuve suprême. Le ton de la lettre, le sens irrévocable, jusqu'aux expressions choisies, jusqu'à ce mot d'affection fraternelle appliqué aux sentiments réclamés d'Odette, tout criait que Jean, comme le marquis, voyait à présent l'obstacle. Mais qui le lui avait révélé? Son père sans doute, puisqu'une conversation grave et secrète avait eu lieu entre eux. Était-il possible que Robert eût fait cela, après lui avoir juré le contraire à elle-même sur l'honneur?... Il aurait donc exigé le silence du malheureux enfant. "Dieu! quelle situation honteuse et affreuse! Et Odette..."

Odette qui persistait dans son effroyable amour. Mais ils étaient donc tous maudits? Ah! que penser, que faire, que devenir?

Un égarement bouleversait les idées de Pauline. Elle était secouée comme d'une fièvre; sa tête oscillait, ses lèvres s'ouvraient, se refermaient, balbutiantes. Puis, peu à peu, elle se calma. Son buste se rejeta, dans l'épuisement de la réaction, contre les coussins de son élégante petite niche. Ses larmes jaillirent. Et, les yeux noyés, elle contemplait, avec une sourde irritation contre la paix et la beauté des choses, l'adorable ensemble de lignes et de couleur qui l'enchantait un quart d'heure auparavant.

—“Encore là, maman?... Oh! c'est trop fort, vous n'avez pas bougé!” dit une voix.

Odette se tenait debout, vêtue encore de son costume d'amazone, son stick à la main, Mme de Ribeyran se tourna vers sa fille.

—“Maman, qu'avez-vous?... Oh! mère, tu as pleuré?”

Ce dernier cri fut si doux, avec ce tutoiement et l'intonation de tendresse, que la marquise se troubla jusqu'aux sanglots. Odette avait rarement de ces câlineries, et, à cause de leur rareté même, elles ébranlaient sa mère dans les dernières fibres du cœur.

Mais, tout de suite, la hautaine fille se retrouva, dans son impatience des manifestations extérieures.

—“Prenez garde, ma mère. Oh! je vous en supplie, qu'on ne vous voie pas! Tenez, venez, vous me direz ce qui vous peine?”

Elle la prit par le bras, la souleva avec une espèce d'autorité respectueuse mais ferme.

Un petit chemin descendait à la plage. Les deux femmes s'y engagèrent. En bas, c'était la solitude absolue, sur une étroite bande de sable blanc, semée de coquillages et de menus galets noirs. Dans une anfractuosités, un banc creusé à même la pierre s'offrait. Ce fut là que la marquise mit sous les yeux de sa fille la lettre de Jean.

Ces lignes, après tout, étaient écrites pour Odette plus que pour elle-

même. Et la jeune fille n'y pouvait pas lire ce qu'elle-même y avait lu avec une angoisse épouvantée.

Mlle de Ribeyran parcourut la lettre, puis la recommença avant de relever les paupières. Elle avait besoin de ce recueillement pour rester maîtresse d'elle-même. Et, malgré l'effort de sa volonté, sa voix tremblait lorsqu'elle dit tout haut:

—“Ainsi c'est pour moi que vous pleuriez, ma chère maman?”

Elle repliait machinalement le papier, le rendait d'un geste lent. Sa mère frémissait de sympathie, et commit à peine une restriction mentale, en répondant:

—“Oui, ma pauvre petite, c'était pour toi.”

—Eh bien, maman, dit l'étrange fille, dont la fierté s'enflammait, étincelait dans ses yeux du même azur sombre que la mer à leurs pieds, “il ne faut pas me plaindre d'aimer un homme aussi vraiment noble que Jean Valdret, qui renonce à moi par un scrupule de délicatesse, et par égard pour la volonté de mon père, à qui il croit devoir tout ce qu'il est.”

—Ne le lui doit-il pas en effet? dit la marquise.

—Oh! en une faible partie seulement car les hommes tels que Jean se font toujours eux-mêmes, de n'importe quel point de départ, et indépendamment des circonstances.

—Ne garde pas d'illusions, reprit la mère. “Sa résolution est aussi arrêtée que celle de ton père, et il la tiendra comme lui.”

—Jusqu'à ce que les obstacles tombent, dit Odette.

—“Hélas! ils ne tomberont jamais,” murmura la marquise.

—“Cela se peut, maman, mais alors je ne me marierai pas.”

Mme de Ribeyran ne releva pas cette phrase. Ce sont là des déterminations de jeune fille, que les paroles contradictoires enracinent, tandis que le temps se charge de les anéantir. Elle dit seulement:

—“Je crois tellement à la sincérité de Jean et je te vois si raisonnable que je ne m'oppose pas à ce qu'il

nous rende visite ici. Ce serait barbare et offensant de le lui refuser. J'en assume la responsabilité vis-à-vis de ton père. Dois-je lui dire que tu le recevras?"

Odette réfléchit un instant. Son front, que découvrait en partie son chapeau d'amazone, se contractait; les beaux sourcils, fins et noirs, se rapprochaient, dans l'effort de sa pensée, dans l'intensité de son vouloir en lutte avec l'impulsion des sentiments.

Mme de Ribeyran, qui l'observait, fut frappée de la ressemblance extraordinaire que ce jeune et délicat visage présentait avec la mâle, avec la martiale physionomie du marquis. Un reflet de singulière énergie précisait le regard, déjà si pareil aux traits et aux regards paternels, jusqu'à une identité en ce moment impressionnante.

"Cet enfant est tout à fait son père," pensa la marquise, avec une inquiétude des fatalités de caractère qu'attestait cette hérédité de l'expression. Puis, aussitôt, par un éveil d'idées presque inévitable, elle se dit: "Mais Jean?... C'est curieux, Jean n'a pas l'ombre de ressemblance avec Robert."

Son imagination évoquait le jeune officier. Non, rien... rien dans la coupe de son visage, dans son port de tête, dans son allure, ses gestes, sa voix, ne faisait de lui, extérieurement du moins le fils de Robert de Ribeyran. C'était un beau garçon, mais combien éloigné de cette beauté nerveuse, affinée, aux lignes longues et pures, qui était celle du marquis et aussi celle d'Odette. Jean avait quelque chose de plus robuste, mais en même temps de plus lourd, le front plus développé en largeur, les mâchoires plus solides, une forme de crâne très différente; et ses prunelles brunes, veloutées, caressantes, ne rappelaient en rien l'acier étincelant de celles du marquis.

"C'est encore heureux!" se dit la pauvre femme.

Puis, par un retour bien féminin, elle songea que cet enfant devait être tout le portrait de la mère disparue, et

s'affligea que son mari pût revoir en lui sans cesse l'image de celle qu'il avait aimée dans le passé ineffaçable.

D'un mouvement visible d'épaules, elle secoua l'invisible pensée, la pointe ingénieuse de souffrance.

— "Tu ne me réponds pas, mon Odette? Serait-ce toi qui refuserais de voir Jean?"

— "Je refuse dans les conditions où lui-même demande cette entrevue," dit-elle d'une bouche grave.

— "Comment?... Veux-tu dire que ma présence?..."

— "Oh! non, mère. Je ne lui aurais parlé que devant vous. Seulement cette affection fraternelle qu'il solliciterait de moi..."

— "Eh bien? haleta la mère que ce mot "fraternelle", dans la bouche de sa fille, bouleversa.

— "Eh bien, je ne peux pas la lui donner, ni même la lui promettre. Je pense à Jean comme à mon fiancé, comme à mon mari. Je le vois à part de tous les autres hommes. J'ai pour lui des sentiments que je n'ai jamais eus, que je n'aurai jamais pour personne. Tenez, mère, je vais ovus dire quelque chose que vous blâmez peut-être... Mais il faut pourtant que vous sachiez. Si je voyais Jean près de moi, comme autrefois, aimable, gai, naturel, fraternel, comme vous dites, mais tout à fait résigné à ne pas m'épouser, eh bien, je souffrirais... et je lui en voudrais... Oui, je sens que je serais plus près de le détester que de le traiter en ami. Aussi, mère, cela vaut mieux qu'il ne vienne pas me dire ce qu'il vous écrit, parce que je ne pourrais pas avoir l'air de le croire, ni lui faire la réponse qu'il attend..."

Odette hésita sur ce mot, puis reprit à mi-voix:

— "Qu'il attend, et sincèrement sans doute... mais qui lui briserait le cœur."

— "Ma pauvre enfant! ma pauvre enfant!" gémit la marquise. "Tu ne peux pas savoir... Tu ne peux pas savoir... Tu ne connais pas la vie. Ah! que faut-il te dire, mon Dieu? Je te jure, moi, ta mère, qui t'adore, je te jure que tu ne peux pas épouser

Jean Valdret, qu'il le sait, que son renoncement est obligatoire, voulu, irrévocable...

—Mais, ma mère, je ne vous dis pas que je l'épouserai. Je vous jure seulement, moi, à mon tour, que je n'épouserai jamais un autre homme, que je ne cesserai pas d'aimer Jean, et que je me recuse à jouer avec lui la comédie de l'amitié,—de cette amitié... qu'on lui impose."

VIII

Jean Valdret entra dans une période noire.

La surexcitation où nous jettent les circonstances poignantes ou dramatiques, la fierté de la lutte, dont s'enivrent les forts dans un éclatant malheur, sont des anesthésiques qui nous sauvent en partie de la douleur aiguë. Leur activité cesse devant les chagrins sourds, monotones, prolongés. Un autre bienfaisant pouvoir survient alors: l'habitude. Mais, malgré ces adaptations de notre organisme aux pires souffrances, l'espace est grand pour le désespoir entre l'exaltation de la fièvre et l'engourdissement de la résignation.

Jean traversait ces heures sombres.

Il avait repris son service et voyait peu son colonel. M. de Ribeyran, rasuré par l'éloignement d'Odette, renonçait à imposer à son filleul une permutation immédiate. L'entreprise contre Madagascar devenait imminente. Le jeune homme exprimait hautement son désir de partir. Il serait donc temps pour le marquis de mettre en campagne ses relations, d'employer le crédit dont il jouissait, quand il s'agirait d'obtenir l'incorporation du lieutenant dans un des régiments expéditionnaires.

Jean n'avait plus devant les yeux qu'un but: s'en aller là-bas, où des soldats français se battraient; faire son devoir—plus que son devoir, dans la folle ardeur qui le griserait, le soulèverait,—puis mourir. Oui, mourir. Son ambition, sa soif de travail, de succès, sa jeune énergie, sa nerveuse joie de vivre, tout cela était tombé,

aboli, comme s'il eût connu les longues années d'inutiles efforts. Son cœur s'engourdissait—il le croyait du moins—comme les cœurs las qui ont trop aimé sans retour. Une indifférence, qu'il se suggérait, qu'il entretenait malgré le désaveu révolté de sa sensibilité convulsive, l'envahissait avec une illusion d'apaisement. Il s'appliquait à ne pas penser, à ne pas sentir. Il renonçait aux études acharnées qui préparaient son admission à l'École de guerre, aux conférences faites à ses camarades, et dont la valeur, la portée lui avaient attiré de très haut les encouragements les plus flatteurs.

Il restait d'ailleurs un officier vigilant, ponctuel. Mais, sur le champ d'exercice, tandis qu'il surveillait l'instruction des recrues par les sous-officiers, son rêve impatient et mélancolique l'emportait ailleurs, vers les combats imminents, vers cette île lointaine, où il pourrait frapper, bondir, crier, dans un emportement héroïque, dans l'ivresse de sa douleur balayée par un vent de bataille, et où il pourrait s'enfoncer, avec un frénétique délire, dans l'éternité d'oubli, dans la glorieuse et souhaitable mort.

Parfois ce rêve l'étreignait trop, surexcitait son cerveau, tendait ses nerfs et ses muscles jusqu'à un irrésistible besoin de réalisation, d'action. Alors, il lançait son cheval, jetait à pleins poumons des commandements imprévus, multipliait les évolutions, brisait hommes et chevaux dans de dures manoeuvres. Lui-même donnait l'exemple. Quand ses cavaliers hésitaient dans les sauts d'obstacles, il faisait hausser la haie de fascines ou élargir le fossé, qu'il franchissait. Ensuite il réduisait pour eux l'épreuve, se rendant compte que les pauvres diables n'étaient pas soutenus par la même aiguillonnante folie que lui-même et qu'ils se rompraient les os là où son désir de la mort semblait le préserver du danger.

Dans les manoeuvres d'ensemble, son peloton se fit remarquer par sa belle tenue, sa sûreté de mouvements, son équitation supérieure. Des notes favorables s'ajoutèrent aux brillants

états de service du lieutenant Valdret. Malgré son découragement, les secrètes énergies de son caractère et de son intelligence l'empêchaient de rien faire médiocrement.

M. de Ribeyran l'observait. Jusqu'alors les préventions de l'homme avait contraint, glacé l'équitable jugement du chef. Le colonel constatait la valeur du subordonné, mais sans plaisir, sans intérêt, presque avec méfiance comme dans l'attente d'une faute, d'une chute inévitable. Maintenant, devant ce garçon assombri mais si fier, redressé dans une volonté farouche, enveloppé d'un hautain silence et tellement discipliné dans une tourmente morale qu'on devinait terrible, une curiosité où se glissait une nuance d'intérêt, une ombre à peine sensible de sympathie, s'éveillait chez le marquis de Ribeyran. Cet homme d'orgueil comprenait, estimait des qualités de la trempe des siennes. Et il rejetait définitivement toute idée que Jean eût aspiré par des motifs d'ambition vulgaire à la main d'Odette. Tant pis pour cet enfant de hasard et de malheur si la fatalité de sa naissance pesait si lourdement sur lui! Mais, du moins, il fallait reconnaître qu'il la portait, cette fatalité, avec une vigueur et une noblesse qui le rendaient supérieur à son destin.

Cette réparation intérieure, que rien ne manifesta au dehors, une fois faite par le colonel à son lieutenant, le père n'eût plus de pensée que pour sa fille. Odette devait oublier au plus tôt la fâcheuse amourette. Ce cœur-là aussi, sans dout, se guérirait par la fierté. Une Ribeyran saurait éviter les larmes et les récriminations inutiles. Elle comprendrait que son premier devoir était le souci de sa race, de son nom. Ne pouvant suivre son inclination sentimentale, elle prendrait le parti le plus conforme à sa dignité, à l'honneur de sa maison, au désir paternel : elle épouserait le vicomte de Mauclain. Le meilleur moyen de l'y amener était de marquer par des démarches presque officielles, combien il approuverait cette union, et d'engager peu à peu la jeune fille jusqu'à ce

qu'il devint difficile à celle-ci de reculer, même au regard du monde.

Dans ce but, M. de Ribeyran invita François de Mauclain à accepter l'hospitalité de sa villa de Carquairanne durant quelques jours qu'il y passerait lui-même.

Tous deux firent le voyage ensemble.

A la gare d'Hyères, Odette attendait son père dans le landau. Sa mère, un peu souffrante, n'avait pu venir. La jeune fille était seule au fond de la voiture.

Quelle situation pour recevoir l'innattendu compagnon que le marquis amenait! Dès ce jour, dans le pays, l'opinion allait les fiancer. Quoi! son père n'hésitait pas à la compromettre pour lui forcer la main! Car l'exagération de la jeunesse lui faisait voir immédiatement les choses sous le jour le plus dramatique. Elle pâlit si visiblement que M. de Ribeyran eut un moment de regret et d'inquiétude.

Pourtant, elle se domina vite pour ne pas donner à M. de Mauclain la joie de penser qu'il l'impressionnait. Elle mit une coquetterie à ne pas le craindre. Le long de la route, elle causa, fit les honneurs du pays merveilleux.

— "Le mistral nous le gêne aujourd'hui," dit-elle, tandis qu'un sable fin tourbillonnait jusque dans la voiture. "C'est à cause de cela que ma mère ne m'a pas accompagnée."

François de Mauclain feignit de s'intéresser au paysage. Il s'émerveilla de la grâce verdoyante des collines — au lendemain de Noël! — et ne pût croire qu'on trouva des débris d'armes et de poteries romaines parmi les ruines de Pomponiana. Au fond son indifférence pour de tels détails était complète. Odette seule l'occupait. Que pensait-elle? Evidemment, on l'avait séparée de Jean Valdret. Renonçait-elle à lui?

Il la regardait rapidement, puis détournait les yeux. Jamais elle ne lui avait paru si séduisante. Cette jeune fille qu'il eût naguère épousée par raison, par réflexion à présent le captivait. Ce visage délicieux, cette

taille élégante qu'il appréciait jadis, mais sans ardeur, se disant seulement que, comme mari, il en serait fier, lui courbait le cœur sous le charme impérieux. C'était l'éternelle histoire : elle se refusait, il la voulait. Elle célaît son secret, et à tout prix il le lui eût arraché de l'âme et des lèvres. La résistance et le mystère allumaient enfin en lui la passion. Et, de plus, il envisageait mieux les avantages mondains ou matériels de ce mariage maintenant qu'il craignait de ne pas le conclure.

Son nouvel espoir reposait sur l'éloignement ostensible de son rival. Mais, dès le lendemain, il apprit que Jean occupait la même place dans le cœur d'Odette. Mlle de Ribeyran le lui dit elle-même. Elle lui fit cette confidence avec la simplicité et la fermeté qui donnaient tant de signification à tous ses actes.

— « Puisque mon père vous a amené ici, je vous dois la vérité, monsieur de Mauclain. Je ne serai jamais la femme que d'un seul homme au monde, celui que je vous ai présenté comme mon fiancé. Je ne vous répéterai plus que telle est ma décision, car je ne permets pas d'en douter. Les circonstances semblaient vous autoriser aujourd'hui à me reparler de votre amour. Désormais, je n'admettrai plus une excuse de ce genre ».

C'était sous le rocher du jardin, le long de l'étroite grève semée de galets noirs sur un sable de neige qu'elle s'exprimait ainsi. Quand elle se tut, François de Mauclain n'entendit que le léger ruissellement des vagues. Machinalement, ses yeux suivaient le remous des lames transparentes. L'énorme mer s'alanguissait là, en une carresse, en une palpitation de fascinatrice douceur. Odette regardait au loin. L'ombre du promontoire dessinait une bande d'un bleu intense parmi la surface ensoleillée des flots. Là-bas, contre l'écran sombre de la presqu'île de Giens, des voiles faisaient glisser leurs triangles blancs comme des ailes mouvantes. L'air était calme. Le mistral ne soufflait plus. Une odeur

fraîche et salée flottait, mêlée à des effluves d'orangers.

François fut traversé par un tel bouillonnement de haine contre Jean qu'il se sentit comme suffoqué et ne risqua pas une parole.

Dans la journée, Odette s'étonna qu'il ne parlât pas de partir. Elle croyait s'être expliquée assez nettement. De plus, elle attribuait au vicomte trop de délicatesse pour qu'il se targuât vis-à-vis d'elle de l'évidente faveur où le tenait M. de Ribeyran. Mais le prétendant maltraité ne pouvait encore se résoudre à battre en retraite.

Odette, alors prit l'offensive. Elle lui témoigna une dédaigneuse froideur et, tant qu'elle pût, l'évita.

Elle laissa entièrement leur hôte aux soins de son père. Car Mme de Ribeyran, observant une espèce de neutralité, se disait souffrante et ne quittait guère sa chambre. Le marquis organisait des excursions. Odette devait s'y joindre. Au dernier moment, quelque prétexte l'empêchait d'accompagner ces messieurs. C'était, en mer, le vent qui allait se lever, elle serait certainement malade; sur terre, son cheval s'était donné une atteinte, ou bien elle étoufferait dans la voiture fermée, tandis que, dans la voiture découverte, le grand air lui causerait des étourdissements.

L'absurdité de pareilles défaites semblait voulue pour offenser M. de Mauclain. Le marquis ne s'y trompa pas. Il découvrit une force inattendue dans la résistance de sa fille. Sa volonté se raidit, devint de fer. Il réclama une explication. Il l'eut. Ce fut la même qu'avait entendue François. Mais, cette fois, nul accompagnement de vagues bruissantes. Cela se passait dans la chambre d'Odette, le dernier après-midi de l'année, tandis que l'invité s'était rendu seul à Hyères pour des achats de fleurs.

Mlle de Ribeyran déclara à son père qu'elle se considérait comme la fiancée de Jean Valdret.

— « Tu peux plutôt te dire sa veuve », répondit-il avec une dureté inouïe. « Il est mort pour toi. Moi vivant, — à

moins que tu ne quittes la maison et que tu ne te déshonores,—tu ne le reverras jamais!

—Une Ribeyran ne se déshonore pas, mon père, dit Odette.

—“Tu ne quitteras pas ma maison comme sa femme. Il faudra donc que tu t'en ailles le rejoindre, comme une fille perdue.

—Mon père!...

—Perdue pour moi, du moins, reprit le gentilhomme, adoucissant par ce jeu de mots le sens horrible de sa phrase. “Je te renierai.”

L'enfant altière se tut, tellement soulevée par l'outrage à sa pudeur et à son amour qu'elle ne voulait plus indiquer sa soumission jusqu'à dire: “Je ne l'épouserai pas contre votre volonté.” En effet, n'avait-elle pas annoncé à Jean, à sa mère elle-même qu'elle attendrait, fût-ce jusqu'à la mort, plutôt que de jamais signer des sommations respectueuses? Cela, elle ne le répéta pas; car ce père qui n'hésitait point à la blesser méritait l'angoisse de doute, le souci de l'inquiétude où il allait vivre.

Elle demeura donc silencieuse, en face de lui, silencieux aussi maintenant. Leur ressemblance éclatait. Leurs prunelles semblables se pénétraient: celles de la jeune fille d'un azur plus transparent, telles que le saphir; celles du père plus étincelantes, telles que l'acier. Et la séculaire puissance de leur race montait avec fatalité des profondeurs de leur être, marquait du même sceau leurs traits, rendait tragique la rencontre de leurs équivalentes volontés.

Et ce fut à cette minute précise où tous les ancêtres de cet homme se redressaient pour lui résister dans cette enfant, où les flots de leur même sang se heurtaient, où leurs visages se reflétaient de façon frappante, que le marquis de Ribeyran prononça cette parole dont la sincérité était plus extraordinaire encore que l'antithèse:

—“Je ne te reconnais vraiment plus, Odette. Est-ce bien toi? Je ne retrouve plus ma fille.”

Tandis que leurs coeurs s'ensanglantaient sans se l'avouer dans cette scè-

ne calme et atroce, l'hôte malencontreux qui en avait été le sujet se tenait assis devant une table chargée de fleurs, dans un magasin de la place du Port, à Hyères.

De l'autre côté de la table, une grosse femme, l'air réjouie sur sa physiologie bistrée, ses rudes cheveux noirs frissant sous un foulard rouge, le verbe haut, nuancé d'un accent méridional, étendait des roses à longues tiges entre des couches d'ouate et de fougères, dans une légère caisse en bois blanc.

—“C'est du safrano, madame Josse; je n'en veux pas,” dit l'acheteur. “Il me faut de vraies roses.

—Une veille de jour de l'an, monsieur le vicomte!... Il n'y en aurait pas assez dans tout Hyères pour vos envois. Eh donc! comment feraient les autres? ”

Mme Josse débita cette phrase dans un roulement et un redoublement sonore des “n” et des “r”. En revanche elle prononça l’“au” de “autres” comme l’“o” bref de son nom.

—“Les autres, je m'en moque!” fit le jeune homme, en choisissant d'admirables boutons de roses rouges qu'il plaça lui-même dans la boîte.

—“Mais vous avez déjà pris tout ce que j'avais de mieux pour vos dames de Carqueiranne,” observa la marchande. “Ah! madame la marquise et sa demoiselle recevront demain matin des corbeilles fameuses!... Ici, attendez, nous allons mettre des oeillets. Tenez, ces panachés-là ça vaut aussi cher que les roses. Vous n'en trouveriez pas de plus beaux que les miens sur toute la côte.

—Sur tout la côte, c'est peu dire pour une provençale, madame Josse. Mettons dans les cinq parties du monde.

—Monsieur le vicomte se moque. Je sais bien que le monde a plus de cinq parties,” dit la joviale commerçante, dont les dents blanches brillèrent.

Un rire frais, léger, résonna au seuil de la boutique, tandis qu'une fine silhouette se détachait en ombre sur l'éclatante lumière de la place, au dehors.

—“Vous êtes bien savante, madame Josse.” dit une voix aussi harmonieuse que le rire, mais qui, soudain, se brisa dans un enrrouement.

François de Mauclain leva les yeux avec ce regard attentif et expert dont l'homme à bonnes fortunes enveloppe toute femme digne de son examen.

Il vit une très jeune personne blonde, maladivement frêle, souple et mince, mais dont la morbidesse même offrait une séduction. Son visage, délicat, sans beauté précise, rappelait le type trop connu, littéralement profané des vierges de Botticelli. La soie des cheveux plats et pâles, ainsi que l'eau à peine teintée et mystique des prunelles semblaient nées sous le pinceau du maître italien. Mais cette évocation de l'art primitif était habillée à la dernière mode du jour et de Paris. Elle portait une robe de crépon gris-cendre avec applications de guipure, une courte jaquette et un grand chapeau sombre orné de pavots frissonnants. Suspendue à sa taille pliante et comme brisée, une trousse d'objets en or se balançait à ses mouvements avec un cliquetis doux qui était une élégance de plus.

—“Madame Valdret,” dit la fleuriste (et François de Mauclain tressaillit à ce nom) “n'avez-vous pas reçu ce matin votre gerbe, comme tous les jours?”

Hélas! elle devait grever avec d'autres fantaisies le budget restreint de l'officier pauvre, cette brassée de fleurs quotidienne dont l'inconséquente fille n'imaginait pas qu'elle pût se passer plus que d'air ou de pain.

—“Si, madame Josse, je l'ai reçue. Mais je viens vous commander un envoi pour le jour de l'an. Je désire quelque chose de tout à fait rare, ce que vous avez de mieux.

—Ah! ce que j'ai de mieux...” répéta Mme Josse avec embarras. Et elle regarda M. de Mauclain.

Marguerite se tourna vers l'acheteur. Il y eut un silence. La jeune femme prit un air vexé.

—“C'est bien, Mme Josse. J'irai ailleurs si vos plus belles fleurs sont retenues. Je suis pourtant une bonne

cliente. Enfin... Désormais ne vous donnez plus la peine de rien m'envoyer.”

Elle fit un pas pour sortir. La fleuriste se désolait. M. de Mauclain s'interposa.

—“Pardon, madame, je regretterais d'être la cause...”

Il renonçait à son droit de priorité. Que Madame veuille bien choisir. Il reculerait quelques-uns de ses envois jusqu'au lendemain.

—“Excepté les fleurs pour Carqueiranne,” ajouta-t-il avec un signe à la marchande.

Marguerite remercia gracieusement. Elle eût été navrée, assurait-elle, de s'adresser à quelqu'un d'autre que Mme Josse, qui, seule, savait composer des caisses ravissantes, et dont le contenu arrivait aussi frais que si on venait de le cueillir.

Tandis que l'acheteuse empilait les douzaines de roses, les premiers mimoses de la saison et les touffes de violettes, M. de Mauclain feignit de parcourir un journal. Il restait, moins pour terminer ses emplettes que pour observer cette jeune femme, que la fleuriste avait nommée Mme Valdret, et pour obtenir ensuite quelques renseignements sur elle de la bavarde commerçante.

—“Je ne vous demande pas de remplir la boîte devant moi,” dit la cliente, après un choix minutieux et muet. “Je ne voudrais pas abuser de l'obligeance de monsieur.” (Un sourire alla vers le vicomte.) “Mais j'ai confiance en vous, Mme Josse. Vous ne changerez pas mes fleurs et vous les emballerez avec soin. Donnez-moi une étiquette pour que j'écrive l'adresse.”

M. de Mauclain ne put retenir un rapide coup d'œil; mais aussitôt il le détourna, prit l'attitude discrète et détachée d'un homme du monde. Toutefois, ce papier à en tête imprimé, cette petite main gantée qui traçait le nom du—ou de la—destinataire vers qui s'en irait avec les superbes fleurs un souvenir assurément tendre, exerçaient sur son regard une fascination d'aimant.

Sa curiosité devait être assouvie sur-le-champ et de la façon la plus inattendue.

—Voilà, dit l'énigmatique blonde, en posant la plume. Puis, comme heureuse de prononcer des syllabes qui lui étaient chères, elle relut tout haut: "Monsieur Jean Valdret, lieutenant au 50^e chasseurs à Etampes."

Elle remit le papier à Mme Josse, salua M. de Mauclain qui s'était levé en s'inclinant, le remercia encore de la voix, des yeux, du sourire, et sortit.

Il demeurait pétrifié, la regardant traverser la place, petite silhouette d'élégance, de grâce fragile, dans la violente et fauve lumière. Elle ouvrit son en-cas de soie blanche, disparut dans la rue Alphonse Denis, à l'angle du jardin public.

— "Gentille dame, n'est-ce pas ?" chanta l'accent provençal de Mme Josse. "Et qui aime tant son mari ! Mais elle semble bien délicate, toute mignonnette, la pauvre !

—Vous l'avez vu son mari? demanda Mauclain.

—Eh! que oui, donc. Il est venu l'installer ici dans la pension de famille des dames de Cantagnac. C'est moi qui la leur ai indiquée. Ils étaient descendus aux Iles-d'Or. Et ils sont entrés ensemble m'acheter des violettes. M. Valdret a fait asseoir sa dame, qui se sentait fatiguée. Quand il tourna la tête, elle le mangeait des yeux. Voyez les fleurs qu'elle lui envoie. Ah! ils n'ont pas besoin de raconter qu'ils s'adorent, on le voit du reste. Ça doit être des nouveaux mariés."

Dans la victoria des Ribeyran, qui le ramenait à Carqueiranne, François de Mauclain fredonnait. Il ne pouvait contenir sa joie, et souriait, remuait les lèvres en paroles indistinctes, derrière les dos impassibles du cocher et du valet de pied. Puis il se calma. Car de quelle façon utiliser sa découverte? La délation semblait, à son esprit plein de traditions correctes, aussi hors de ses possibilités d'action que le vol.

Mais pouvait-il y avoir délation lorsqu'il s'agissait d'un fait publiquement avéré, dont nul ne semblait soucieux de garder le secret? Jean Val-

dret ne donnait pas ouvertement son nom à celle qui se faisait passer pour sa femme?

"Eh! le saura", se dit-il, "et pas plus tard que demain."

Puis, avec la férocité dont s'aiguillonnait son singulier amour si mélangé de haine :

"Ce sera les étrennes que je lui offrirai", murmura-t-il.

Le dernier repas de l'année manqua d'entrain dans la villa de Carqueiranne. M. de Ribeyran ayant annoncé dès le potage son départ dans les quarante-huit heures ce fut une excuse pour la pâleur d'Odette, pour le souci visible de la marquise et pour le silence qui régna.

— "Ne serai-je pas indiscret en prolongeant mon séjour autant que le vôtre, monsieur le marquis?" demanda François de Mauclain. "Et me permettez-vous de vous accompagner dans le voyage?"

—Mais je l'ai entendu ainsi quand je vous ai amené, mon cher ami," répondit le colonel.

Le matin du 1^{er} janvier, des caisses à l'adresse de ces dames arrivèrent d'Etampes et de Paris. Elles contenaient des bonbons dans des sacs de soie peinte ou dans des bonbonnières de prix: il y avait aussi des bibelots d'art, mais peu de fleurs, parce qu'on n'osait en envoyer dans le pays où elles s'épanouissent naturellement. Celles de M. de Mauclain parurent merveilleuses, car, outre les énormes corbeilles de Mme Josse, le vicomte avait fait venir les orchidées les plus rares par son fleuriste ordinaire du boulevard des Capucines. L'idée avait quelque chose de piquant. Les étranges fleurs des serres parisiennes semblèrent des princesses maniérées et magnifiques, mais froides et sans parfum, à côté de leurs soeurs simples et passionnées du Midi. La marquise Pauline s'extasia du contraste comme de la beauté du cadeau. Odette fut touchée dans sa fibre d'artiste et dans son goût le plus délicat. Elle mit à remercier M. de Mauclain plus d'affabilité qu'elle ne lui en témoignait depuis longtemps.

—Oh! dit-elle devant une des corbeilles, je reconnais l'arrangement de Mme Josse. Elle a vraiment une imagination originale, cette drôle de femme. Et comme elle m'amuse avec son accent! Je l'avais quittée à cause d'une misère, des fleurs pour la fête de maman qu'elle avait envoyées trop tard. Il faut que je retourne chez elle. Son babillage provençal et ses petits cancans sur le pays me manquent.

—Elle pourra maintenant vous parler de quelqu'un qui vous intéresse, dit le vicomte.

Le ton de cette phrase remua Odette. Elle comprit qu'il s'agissait de Jean puisqu'elle le savait à Hyères. Toute sa hauteur habituelle revint à Mlle de Ribeyran.

—“Les gens qui m'intéressent”, riposta-t-elle, ne sont pas ceux dont je m'entretiens avec mes fournisseurs.

—Vous avez raison, mademoiselle. Aussi j'aime mieux être franc. Ne retournez pas chez Mme Josse. Vous pourriez y faire une rencontre qui vous serait pénible.

—Quelle rencontre?

—Celle de Mme Jean Valdret, ou du moins de la jolie blonde qui passe pour telle à Hyères, et que le lieutenant Valdret a installée sous ce nom dans la pension de famille des dames de Cantagnac, rue Alphonse Denis.”

Odette eut un silence de stupeur. Puis elle regarda autour d'elle, comme craignant que quelqu'un d'autre n'eût entendu. Mais elle se trouvait seule avec M. de Mauclain. Sa mère, visible à travers une glace sans tain, écrivait des cartes de félicitation et de remerciement dans la pièce voisine. On entendit craquer sur les chenets les souches d'olivier, qui brûlaient avec une flamme pâlie et comme absorbée par un rayon de soleil.

Des mots rapides cinglèrent.

—Voilà une calomnie indigne de vous, monsieur.

—C'est absolument vrai, je vous le jure”, dit-il avec précipitation, — car la jeune fille s'éloignait sans daigner la questionner ou l'écouter.

Elle emportait dans sa chair la flèche envenimée. Elle ne croyait cepen-

dant qu'à un malentendu volontaire, à une coïncidence interprétée perversément. C'était déjà trop. Quant à la calomnie, bien qu'elle en eût jeté au vicomte l'insultante imputation, elle ne pouvait ni supposer. Il est des actions si basses qu'on ne les soupçonne pas plus qu'on ne les commet dans un certain milieu moral. Un Mauclain, même d'âme souple et sceptique comme celui-ci, ne descendait pas à cela. Odette avait donc de quoi souffrir, et elle souffrit sans en rien laisser voir pendant près de deux heures. Puis, tout à coup, sa méditation aboutit à une idée active. Un choix s'imposa parmi els impulsions qui la tiraillaient en divers sens. Elle alla trouver M. de Ribeyran. —Il était dans son cabinet de travail, lisant un rapport.

—“Je vous demande pardon, mon père. Il s'agit d'une chose très grave.”

Il tressaillit, réprima un sourire. Ah! cette volonté d'enfant pliait déjà! Depuis le matin—ce matin de 1er janvier—il lui tenait rigueur, espérant que l'effet de la date, où, d'habitude, il la gâtait, la comblait, et son proche départ à lui-même, déconcerterait la juvénile résolution. A la voir paraître, pour la soumission sans doute, un bonheur singulier rentra en lui.

—“Viens t'asseoir près de moi, chère enfant. Parle.. Aie confiance dans ton père, qui t'aime.”

Il caressa sur la tempe les bouclettes échappées des lourds bandeaux, et qui se tordaient vers l'oreille en menus copeaux d'acajou.

—“Ainsi tu as réfléchi?

—Père, il peut y avoir telle circonstance qui me fasse reprendre la parole que j'ai donnée à Jean. Mais alors je vous demanderai la permission d'entrer au couvent.

—Au couvent, toi!...

Rien, à ce père, ne semblait pire. La mort même aurait, dans sa fatalité, une horreur moins révoltante, bien plus cruelle. Le couvent!... L'ensevelissement glacé d'une vie palpitante, de cette vie si adorablement précieuse, de cette rayonnante jeunesse! Lui, si fort, il frissonna. Aucune parole de

sévérité ne lui monta aux lèvres, mais une supplication éperdue.

—“Odette, mon enfant, aie pitié de moi, de nous, de toi-même! C'est un cauchemar affreux. Ne répète pas une chose pareille.”

Elle s'émut, trembla. Ses yeux s'étoilèrent de deux larmes, qui ne coulèrent point. Cette créature d'étrange énergie n'avait pas les pleurs faciles et abondantes des femmes. Aussi ses impressions se concentraient, s'amplifiaient, ne débordant pas au dehors en source apaisante d'attendrissement.

—“Père, si j'entrais au couvent, c'est que je ne croirais plus à la vie, ni à personne, ni à rien. Mais rassurez-vous. La vérité ne peut pas être si laide, si décevante...”

—Si décevante? De quoi parles-tu?

Elle lui raconta sa conversation avec M. de Mauclain. Le marquis fronça les sourcils, fit d'abord un geste pour l'arrêter, puis devint attentif. Odette poursuivait bravement:

—“Mon père, je n'ajoute aucune foi à cette absurde histoire. Pourtant elle doit reposer sur quelque base. Il importe de l'claircir. Ce n'est pas à moi d'aller aux renseignements et aux preuves. Je vous demande donc ceci: Veuillez prendre des informations à Hyères. Faites l'enquête que vous avez le droit et le devoir de faire—ne serait-ce que pour sauvegarder notre dignité, à ma mère et à moi. Ensuite, vous me direz ce qu'il y a de vrai dans cette basse accusation. Oui, mon père, vous me le direz. Je ne mettrai pas en doute votre parole. Votre désir est de trouver Jean coupable, car vous me savez trop frère pour jamais lui pardonner, et cela me séparerait de lui pour toujours. Cependant vous ne dénaturerez pas sciemment le plus insignifiant de ses actes. Je le sais. Voilà pourquoi je m'adresse à vous, à l'homme d'impeccable honneur qu'est le colonel marquis de Ribeyran.”

Le père la regarda longuement. Un orgueil le redressa.

—“Vous avez une façon d'agir qui n'est pas banale, petite fille.”

Il se tut, puis encore avec une nuance d'amertume:

—“Quel dommage que vous n'ayez pas de moustache à la lèvre et d'épée au côté!

—Consentez-vous à ce que je vous demande, mon cher père?

—J'y consens.

—Vous partez demain soir, père. Aurez-vous le temps d'organiser cette enquête?

—Je vais m'en occuper tout de suite.

Sonnant un valet, M. de Ribeyran donna l'ordre d'atteler. Il irait droit à Hyères, s'informerait ouvertement. Les autorités mettraient leur personnel à sa disposition, s'empresseraient à l'obliger. Il s'agissait d'ailleurs d'une constatation très simple, d'une pure question de fait. Y avait-il ou non dans la localité une Mme Valdret? Avait-elle été amenée et installée par le lieutenant Jean Valdret, du 50^e chasseurs, en garnison à Etampes? Était-ce lui avec qui elle correspondait et qui passait pour son mari? La femme était-elle, par surcroît, jolie et jeune?

—C'est bien cela, n'est-ce pas, Odette? Et la réalité de ces détails suffirait-elle à te faire condamner celui que tu appelles si imprudemment ton fiancé?

—Oh! oui, mon père. Que voulez-vous de plus? dit-elle dans son dégoût d'une monstrueuse imputation et avec le sourire de sa tranquille sécurité.

—“C'est l'affaire de quelques heures”, ajouta M. de Ribeyran. “Je te communiquerai la réponse ce soir ou demain matin.”

Elle dut attendre jusqu'au lendemain, vers quatre heures de l'après-midi. M. de Ribeyran avait été si stupéfait des premières notes transmises par des personnes sûres, qu'il repartit dès huit heures du matin pour la ville. Cette fois, il fit agir les secrets rouages officiels. Les résultats furent décisifs. On offrit de lui faire voir la dame. Il la vit. Accompagné d'un fonctionnaire de ses amis, il suivit Marguerite. La jeune femme sortait de chez elle, remontait la rue Alphonse-Denis, traversait la place du Port, prenait l'avenue Victoria, entrait dans le bureau de la poste. Et le hasard servit

M. de Ribeyran d'une façon extraordinaire. Car, s'approchant d'un guichet, cette exquise blonde, d'une grâce délicate et d'une excentricité indéfinissable, inclassable, demanda presque à haute voix, distinctement, si une somme de cinq cents francs ne lui avait pas été adressée télégraphiquement par M. Jean Valdret, lieutenant de chasseurs, à Etampes, qui l'en avait dit et de qui elle montra la dépêche.

— "Et il fait les frais de cette élégance-là! Comment y parvient-il?" murmura le marquis, dont l'oeil connaisseur toisa, du toquet de loutre aux dentelles du jupon de soie sous la sobre jupe de laine à la coupe savante, cette fine silhouette, sur laquelle le moindre chiffon prenait un air de luxe en son insidieuse simplicité.

De retour chez lui, ce fut sans ménagements que son indignation s'exhala devant Odette.

— "Ne le nomme plus, ne me parle plus de lui, ne me dis plus que tu l'aimes!" s'écriait-il.

— "Je comprends", dit-elle.

IX

Quand le colonel revint d'Hyères, Jean crut le moment arrivé. Quelle impossibilité que, dans la petite ville, une jeune femme de si bizarre et déconcertante inconséquence que Marguerite, et portant son nom, ne l'eût pas compromis, lui son protecteur platonique! Comment supposer qu'un incident de promenade ou de conversation n'eût pas jeté le marquis dans l'erreur toute naturelle que dictaient les apparences? Le lieutenant se préparait donc à affronter l'indignation qu'il ferait si rapidement, si tragiquement tomber.

Il ne rencontra que le silence, l'éloignement, la plus glaciale froideur. En dehors du service, il semblait ne plus exister pour celui qu'enfant il appelait son parrain, et tout bas maintenant: son père. C'était, accentuée encore, l'attitude que M. de Ribeyran affectait à son égard depuis ce jour de chasse où il avait touché à tant de bonheur et vu commencer tant de misère.

Que s'était-il passé dans le Midi? Odette, qui avait refusé de le recevoir, avait dû se soumettre. Que devinait-elle? Quel était son jugement sur lui? Le considérait-elle comme un fiancé parjure ou comme le volontaire esclave de mystérieuses lois morales? En tout cas, son renoncement, à elle, aurait dû désarmer son père. Et, d'autre part, si M. de Ribeyran trouvait dans l'aventure de Marguerite quelque raison nouvelle de mécontentement, comment ne s'empressait-il pas d'accabler celui qu'il tenait à humilier et qu'il croyait coupable?

Jean Valdret ne pouvait soupçonner, ne pouvait mesurer la profondeur du dédain par lequel son chef essayait d'engourdir les blessures dont il saignait par la faute du malheureux garçon.

"Cette explication", pensa le jeune homme, "il faudra donc que je la provoque moi-même."

Il n'osait pas. Ni le sentiment de son droit, ni sa vaillance morale ne prévalaient contre le prestige. M. de Ribeyran le dominait de trop haut. Ce chef altier possédait à un degré trop extraordinaire le magnétisme des volontés supérieures. Odette seule lui résistait. Et encore elle était tombée, s'était abattue à terre sous la commotion de cette puissance secrète. Jean Valdret, avec son coeur viril, ses épaules larges sous l'uniforme, se sentait, devant l'être de domination, plus troublé que la frêle jeune fille. Plusieurs fois il s'avança vers M. de Ribeyran pour solliciter un entretien. Le colonel se tournait pour le voir venir, l'effleurant avec l'acier de ses yeux. Jean se disait: "Pas aujourd'hui... Non. Je parlerai demain."

Les circonstances déterminèrent sa résolution.

Il y eut un bal à la sous-préfecture. Les officiers du régiment y assistèrent. Malgré sa systématique bouderie, la noblesse des environs, encouragée par la présence du marquis de Ribeyran, se risqua dans cette fête offerte au nom de la République. On y vit le comte de Mauclain et son fils. Ce fut un triomphe pour le sous-

préfet qui prétendait créer un terrain de conciliation aux représentants des deux régimes et conquérir les hobereaux les plus gourmés du pays. La chance voulant qu'à la fête de la garnison se trouvât le plus autorisé, le plus côté d'entre eux, le marquis Robert de Ribeyran, son invité officiel et obligé, il ne lui fut pas difficile d'attirer les autres.

François de Mauclain parut comme le brillant favori, comme le prince charmant de ce bal, où les coeurs des jeunes filles battaient dans l'espoir d'être invitées par lui, où toutes les mères lui firent des avances. On s'amasait en cercle autour des quadrilles qu'il dansait avec l'heureuse élue du moment. Des dames mûres chuchotaient derrière l'éventail :

— "C'est le plus beau parti du département."

Au buffet, quand il voulait boire, des messieurs à cheveux gris faisaient signe aux domestiques de le servir avant eux. Cependant, malgré les instances de la sous-préfète, il se refusa à conduire le cotillon.

François de Mauclain parcourut les salons où l'on dansait. Ses yeux cherchaient quelqu'un.

Soucieux, étonné de ne pas rencontrer le visage déjà reconnu ce soir et qui maintenant le hantait, il s'avança sur le seuil d'une pièce dans laquelle se dressaient, pour les personnes âgées quelques tables de jeu. Ce n'était pas possible que Jean Valdret se trouvât là, préférât l'ennui des écartés raisonnables et des bésigues à deux sous le point, aux sourires qui, de l'autre côté ne lui faisaient pas défaut. Car le beau lieutenant avait eu, lui aussi, ses succès, quoique moins vifs, puisqu'il ne les devait qu'à sa personne.

Mais, tout de suite, le regard du vicomte fut attiré vers un guéridon qu'entouraient des officiers. Des paris assez gros s'engageaient. Les voix s'exaltaient un peu. François de Mauclain s'approcha. Il aperçut Jean.

Le lieutenant était assis. Il jouait contre un de ses camarades. Et la chance devait le favoriser, car un cer-

tain nombre de louis s'empilaient à sa droite. Il ne paraissait d'ailleurs pas satisfait, l'air préoccupé, presque sombre. Ce que le vicomte ne pouvait deviner, c'était la véritable signification de cette physionomie. Jean avait quitté le bal, était entré là, poussé — contre son caractère — par un désir de tenter le hasard des cartes. S'il pouvait gagner, ce serait peut-être quelques bons jours de plus pour cette fantasque malade, là-bas, dans le Midi. Car elle l'inquiétait maintenant par des velléités économiques plus coûteuses que les extravagances d'un autre. Elle avait quitté la pension de famille et loué un appartement pour dépenser moins. Mais il lui fallait une servante. Afin de n'être pas volée par une étrangère, elle avait fait venir de Paris sa naïve petite bonne. Et celle-ci avait dû se charger de malles pleines d'étoffes et de lingerie, bien meilleur marché au "Louvre" ou "Trois Quartiers" qu'à Hyères. Les économies du lieutenant étaient singulièrement réduites. Que ferait-il quand elles seraient à bout?

Dans cette anxiété, ce soir, il avait pris les cartes. Et il gagnait. Mais, si peu habitué au glissement de l'or sur les tapis verts, son gain le gênait comme de l'argent acquis par une indécatesse.

— "Venez donc, Mauclain", dit un des jeunes gens debout autour de la table, "venez voir cette chance incroyable de Valdret. Il passe onze fois de suite! Ça prouve bien qu'il n'a jamais touché sérieusement une carte. La veine des innocents, quoi!"

A ce nom de Mauclain, Jean, involontairement, tourna la tête.

Fût-ce la présence de l'homme détesté, l'agitation de le sentir là, ou bien avait-il épuisé ce que son camarade nommait "la veine des innocents"? Il perdit.

La règle du jeu était qu'il cédât sa place. Il se leva. Mauclain, à qui le plus mauvais prétexte parut bon, feignit d'ignorer cette règle, prononça assez haut le mot "Charlemagne".

— Ah! pardon, monsieur, dit vivement un des officiers, "nous sommes

entre nous à cette partie, et nous nous considérons tous comme solidaires devant les remarques offensantes d'un civil."

Ceux qui avaient entendu murmurerent :

— "Parfaitement."

Les autres, étonnés, regardèrent.

Jean, qui glissait l'or dans sa poche avec un geste presque honteux, tout abasourdi par son gain, pressentit plutôt qu'il ne perçut le mouvement agressif. Il chercha autour de lui, rencontra les yeux de Mauclain, qui l'observait avec une impertinence étudiée.

— "C'est à moi que vous en avez, monsieur?" demanda-t-il.

L'officier qui avait fait remarquer au vicomte la chance du lieutenant, et qui les connaissait tous les deux, s'interposa.

— "M. de Mauclain ignorait que vous fussiez obligé de céder votre place.

— "Alors?..." questionna Jean. Il croisait les bras, les sourcils froncés, l'air provocant.

— "Alors," dit Mauclain avec une exagération de calme ironique, "j'ai constaté qu'il vous était agréable de faire Charlemagne. C'est le moment pour vous de jouer à l'écarté, monsieur Valdret; vous avez les meilleures raisons pour être heureux au jeu."

Cette allusion à ses infortunes amoureuses perça Jean comme une flèche plantée en pleine chair et qui vibre dans la blessure. Celui qui ricanaient en l'insultant avait été humilié devant lui par Odette, avait été le témoin de leurs impossibles fiançailles. Il devait maintenant rire de lui comme d'un ambitieux évincé, cet homme qui ne pouvait savoir le secret de sa défaite. Idée propre à enflammer d'une lave de fureur le sang du jeune officier. Il avait trop souffert; il s'était trop contenu. Son cœur éclata de violence. Il perdit toute mesure, et, de ses gants qu'il avait ramassés sur la table de jeu, il fit le geste de frapper la joue de Mauclain.

Le coup ne toucha pas celui qu'il visait, parce qu'un des assistants leva

rapidement la main. C'était le capitaine qui, tout à l'heure, avait prononcé le mot de solidarité.

— "Messieurs," supplia-t-il, "songez où vous êtes.

Les voix, déjà basses, se baissèrent encore.

— "Monsieur de Mauclain," prononça un petit sous-lieutenant, rouge d'indignation, "nous sommes tous avec notre camarade. Vous êtes venu lui chercher querelle parmi nous. Quand vous aurez vidé cette affaire avec lui, vous n'en aurez pas fini avec le régiment.

— "Mais non, dit le vicomte, qui conservait l'impassibilité effrayante d'un homme intérieurement fou de rage, "quand je l'aurai corrigé d'avoir osé lever la main sur moi, vous me remercirez tous d'avoir débarrassé l'armée d'un Prussien... fils de Prussien... que je mets au défi de prouver le contraire."

Un silence de stupéfaction s'établit. Et ce fut ce silence seulement qui fit, des tables voisines, se dresser curieusement quelques têtes. En effet, une pareille scène, où deux haines de jeunes hommes se déchaînaient avec une frénésie meurtrière, avait atteint son paroxysme en quelques phrases chuchotées et en un geste hâtivement interrompu. Lorsque Mauclain eut lancé son énigmatique et suprême injure, il se retira d'un pas tranquille, un sourire affecté aux lèvres, mais le visage blanc comme le plastron de sa chemise et les yeux luisants de fièvre.

Derrière lui, le capitaine glissa son bras sous celui de Valdret et l'emmena dans une différente direction, tandis que, par un accord tacite, les autres officiers reprenaient leur partie pour donner le change aux curiosités vaguement en éveil.

L'incident, pour cette nuit, n'alla pas plus loin. On ne s'en douta pas dans les salons de la sous-préfecture. Mais, çà et là, dans des embrasures de croisées, après qu'un semblant d'écarté eut sauvé les apparences, on voyait des uniformes se grouper avec des attitudes émues, des mouvements inquiets d'épaules. Des mots anxieux

s'échangeaient, qui, à l'approche des couples de valseurs, se fondaient en un murmure inintelligible.

—“Valdret... Prussien?... Qu'est-ce que cela veut dire?”

—C'est idiot. Il est le filleul du colonel. Voyez-vous le colonel parrain d'un Allemand!

—Mais Valdret n'a rien répondu?

—Qu'est-ce que vous vouliez qu'il répondit? On n'a pas son acte de naissance sur soi. Il ne pouvait pas étrangler l'autre.

—Et puis, un acte de naissance, ça ne prouve rien.

Les sous-lieutenants se mirent à rire.

—Diable!...

—Dame! c'est ce qu'il y a de perfide dans des injures de ce genre. On ne peut jamais démontrer qu'elles sont fausses.

—Oh! un beau coup d'épée...

—Ça ne prouve rien. Et puis le vicomte de Mauclain, ça n'est pas un voyou. On ne s'expose guère à des démentis avec ce nom-là. Il doit être assez sûr de son affaire.

—Eh bien, dit le petit officier rageur, raison de plus pour lui faire rentrer sa sale histoire dans la gorge. Il ne la répètera plus devant moi, je vous le jure.

—Nous en saurons le fin mot, s'écria un autre. “Le colonel apprendra ce qui s'est passé, puisque Valdret lui demandera la permission de se battre. Et M. de Ribeyran qui a vu naître ce garçon, dissipera d'un mot la calomnie devant nous tous.”

—Oui, il faut que le colonel parle. S'il se tait, ça deviendra rudement ennuyeux pour le régiment.

—Cristi! du sang de Prussien, il ne faudrait pas qu'il y en eût le soupçon d'une goutte au 50^e chasseurs.

—Et si M. de Ribeyran ne lui permettait pas de se battre.

—Oh! impossible.

—Enfin?

—Alors nous chercherions tous querelle—une querelle d'Allemand... (On sourit). à Mauclain, jusqu'à ce que l'un de nous obtienne la permission de se battre avec lui.

Soit, ensuite nous forcerions Valdret à donner sa démission.

—Bien entendu.

—Qu'est-ce qu'il y a donc entre ce vicomte de Mauclain et lui? Ils ont l'air de se détester ferme.

Des haussements d'épaule, des coups d'oeil, des sourires. Un plus hardi prononça le nom de Mlle de Ribeyran.

—“Elle est trop bien pour l'un et pour l'autre.” dit un petit officier gringalet et blafard, qui aurait eu l'air d'une fille anémique sans une paire de longues moustaches rousses, dont il étirait dans l'espace deux ou trois poils démesurés.

—Eh! Mauclain a de la race.

—Un poseur!

Le lendemain, au quartier, ces rumeurs coururent, s'enflèrent. On sut que Valdret avait obtenu du capitaine-adjutant de semaine l'autorisation de se rendre à Ribeyran auprès du colonel. Celui-ci, en effet, avait quitté de bonne heure le bal de la sous-préfecture pour aller terminer la nuit au château. On devait lui porter là-bas le rapport.

Avant cette démarche, Valdret pria deux de ses camarades, présents à la scène, de lui servir de témoins dans le duel inévitable. Ils s'y engagèrent avec empressement.

—“Je n'offre pas,” leur dit-il, “de vous fournir les preuves contraires au mensonge infâme qu'a prononcé M. de Mauclain. Ces preuves, il n'y a qu'un homme qui puisse m'autoriser à vous les donner; c'est notre colonel. Je compte le lui demander. Mais en attendant, croyez ma parole d'honneur. Je jure que j'ai dans les veines un sang aussi purement français que le vôtre.”

Il s'adressait à deux jeunes gens de familles anciennes, de lignées connues.

—“Nous n'avons pas besoin de preuves, Valdret,” disent les officiers.

Un moment après, Jean, suivi de son ordonnance, se lançait au grand trot sur la route qui conduit à Ribeyran. A cette allure il lui fallait trois quarts d'heure pour atteindre le châ-

teau. Il ne ralentit guère. Mais quand il arriva, il eut le désappointement de ne pas trouver celui qu'il souhaitait et tremblait de voir. Le marquis était au chenil en conférence avec Cadier, organisant une chasse pour le jour même.

— "Comme cela tombe mal !" pensa le jeune homme.

Il hésitait à se diriger vers le chenil ou bien à attendre M. de Ribeyran. Mais si celui-ci ne revenait pas avant ses invités?... Comment provoquer un entretien si grave?

"Je solliciterai alors simplement l'autorisation de me battre, et je ne lui dirai la véritable raison qu'après, se dit le malheureux garçon, aux prises avec une émotion tellement accablante que son duel semblait une circonstance insignifiante auprès de l'explication souhaitée avec tant d'ardeur et plus que jamais redoutée.

Il n'osait se porter à la rencontre du marquis, pour ne pas le mal disposer par une apparition brusque au milieu des préoccupations et des préparatifs de la chasse. Il se décida à envoyer son ordonnance avec un mot sollicitant une entrevue immédiate pour affaire urgente.

Puis il entra dans la bibliothèque, ouvrit des livres, tâcha de calmer l'ébullition de tout son être en s'appliquant à saisir le sens des phrases imprimées. Mais ce travail impossible l'énervait encore plus. Il s'approcha des hautes croisées, et il aperçut M. de Ribeyran qui gravissait le perron.

Le marquis entra.

— "De quoi s'agit-il, monsieur?"

Quoi! la minute était arrivée! Cela allait être dit? Un étonnement singulier remplit Jean; puis un calme inattendu, un abandon à la fatalité, qui parlerait, agirait pour lui. C'était comme une scène de théâtre qu'il eût jouée, après de nombreuses répétitions antérieures. Tout se passerait machinalement, logiquement, suivant un plan prévu.

Il s'entendit répondre, dans l'étourdissement que lui causait cette sensation nouvelle:

— "Mon colonel, j'ai été indignement provoqué. Je viens vous demander la permission de me battre.

— Avec qui?

— Avec le vicomte de Mauclain.

Le vif haut le corps de M. de Ribeyran rappela Jean au sens d'une réalité effroyablement décisive pour lui-même. Mais aussitôt un instinct de combativité et la confiance dans son droit le soulevèrent.

Le marquis faisait deux pas vers lui, les bras croisés, l'air menaçant.

— "Ainsi, voici ce que vous avez maintenant inventé, monsieur? Vos ignobles petites machinations ne réussissent pas à votre gré, vous avez trouvé cela? Vous en serez pour vos frais d'imagination. Vous ne vous battez pas avec le vicomte de Mauclain.

— Mon colonel!...

— Non, vous ne vous battez pas. Car ce duel compromettrait Mlle de Ribeyran. C'était votre but, n'est-ce pas? Mais vous n'avez pas bien mesuré à qui vous aviez affaire. Je vous briserai, monsieur! Ce duel n'aura pas lieu. Je vous le défends!... Vous pouvez sortir."

Il le congédiait du geste dont on chasse.

Jean se haussa vers l'injustice. Sa timidité disparut.

— Mon colonel, M. de Mauclain m'a insulté. Je ne le cherchais pas. Je ne lui ai pas adressé le premier la parole. Il y avait là dix officiers de notre régiment. Ils en témoigneront devant vous.

— Des officiers? Mais... où était-ce?

— A la sous-préfecture, cette nuit, dans le salon de jeu.

— Il y a eu du scandale? demanda vivement le marquis.

— "Non, mon colonel. Personne autour de nous ne s'est aperçu de rien. Mais quelques-uns de nos officiers étaient présents, et tous aujourd'hui le savent."

M. de Ribeyran garda un instant le silence. Puis sa prévention furieuse l'emportant :

— "Cela m'est égal. Je ne veux pas de ce duel. D'ailleurs, je reste persuadé que, si Mauclain vous a insulté,

vous aviez provoqué cette insulte. Or, après votre conduite antérieure, je considère cette action comme tellement blâmable, monsieur, que j'en laisse sans aucun remords toutes les conséquences retomber sur vous.

— C'est ma démission que vous m'imposez, mon colonel.

— Comme vous l'entendrez, monsieur.

Était-ce possible ? Et c'était son père, cet homme qui brisait délibérément sa vie ! Comme ce père devait le haïr ! Jean n'aggraverait-il pas l'étrange haine en révélant qu'il savait... en renversant le mur de mystère dressé entre eux ? Qu'importe ! On ne pouvait pas lui faire plus de mal qu'à cette heure, où on lui arrachait son épée — à lui officier d'avenir, travailleur épris de gloire, passionné pour sa carrière — et pire que cela même, car on le déshonorait.

— "Mon colonel, il faut que vous sachiez tout. Faites-moi la grâce de m'écouter un instant."

Son accent fut d'une tristesse si résignée, si grave, mais empreint d'une sécurité si évidente, qu'une sourde anxiété étreignait M. de Ribeyran. Sa fille ?... Qu'est-ce que ce garçon allait lui dire de sa fille ? Car les préoccupations de ces deux hommes s'éloignaient à de singulières distances. Le marquis, debout jusqu'alors, prit un siège, dans l'oppression d'un brusque trouble.

— "Mon colonel, l'injure que m'a lancée le vicomte de Mauclain est de nature telle que vous seul, qui connaissez ma naissance et qui m'avez élevé comme votre filleul, pouvez m'en laver aux yeux du régiment. Si vous gardez le silence, un soupçon terrible pèsera toujours sur moi, même après un duel. Si vous m'interdisez de me battre, vous me déshonorez. En ce cas, je serai forcé de vous remettre ma démission, non pas seulement pour obtenir malgré vous une réparation par les armes, mais parce qu'aucun de mes camarades ne me considérerait plus comme un des leurs, et que mon séjour dans l'armée deviendrait impossible"

Il se tut. Le visage de son chef paraissait de pierre. Mais dans ce visage tendu et exsangue, les redoutables yeux d'acier flamboyaient.

— "Quelle était donc," demanda M. de Ribeyran d'une voix tragiquement assourdie, "l'injure de Mauclain ?"

D'un accent sombre également, le corps penché en avant, les yeux dans les yeux du marquis, Jean prononça :

— "Il a dit que j'étais le fils d'un Prussien."

— "Il a dit cela !..."

M. de Ribeyran s'était levé, dans un tel sursaut que le lieutenant, par une surprise toute physique, recula. Tous deux, debout, restaient face à face. Et le jeune homme pensait :

"Ah ! enfin, j'ai donc atteint ce cœur inaccessible."

Il put le croire. Car à l'expression inaccoutumée d'angoisse qui transformait la physionomie naguère impassible, une douceur de pitié se mêlait. Et ces mots, en contraste avec tant de dures paroles, jaillirent des lèvres où frémissait une sympathie :

— "Mon pauvre enfant !"

Quelle magie dans certaines syllabes, émises à certaines minutes solennelles ! Ce mot "enfant" fit, en effet, surgir, dans le fier jeune officier, l'âme enfantine, encore toute imprégnée de fraîcheur, de naïveté, de tendresse, que sa martiale volonté tenait enclose depuis si peu sous le linceul des années récentes. Cet appel, qu'il supposait échappé à la conscience paternelle, le pénétra d'une émotion si aiguë que des larmes lui vinrent aux yeux. Il attendait, sûr qu'il allait entendre la phrase : "Cet homme a menti, tu es mon fils," et dans l'oubli de l'injustice antérieure, prêt à s'effondrer d'adoration et de reconnaissance devant ce père admiré, qui lui ouvrait les bras,

Mais M. de Ribeyran ne dit pas : "Cet homme a menti, tu es mon fils." Il se perdit dans des réflexions soucieuses, sur lesquelles, peu à peu, son visage se reefforma, se dit de nouveau impénétrable. Puis, devant l'ardent, le sincère regard du jeune homme, — ce regard mouillé de deux larmes ma-

les et émouvantes, — il répéta seulement, avec un accent déjà refroidi :

— "Pauvre enfant!"

— Ah ! gémit l'autre, dont l'âme se souvrit, déborda, "je suis en effet à plaindre, puisque le plus noble des pères refuse de m'appeler son fils. Mais du moins, j'ai cette fierté infinie de savoir que son sang coule dans mes veines. Cela me met au-dessus de toutes les épreuves, de toutes les injures. Peut-être, un jour, me rendrai-je tellement digne d'un lien semblable que ce père daignera le reconnaître, fût-ce un instant, fût-ce dans le secret que si mon honneur lui garantit. Et maintenant, mon colonel, me croyez-vous toujours coupable envers vous ? Me refuserez-vous encore la permission de me battre avec le vicomte de Maulain?"

M. de Ribeyran se faisait, regardait son jeune officier d'une façon soutenue et profonde. Il avait compris. Un abîme se creusait dans sa pensée. La perspective des années disparues s'ouvrait, le passé ressuscitait. En même temps, les conséquences probables surgissaient, confuses, impossibles à prévoir sur-le-champ, et pourtant toutes suspendues au premier mot qu'il ne prononcerait. Il gardait donc un silence plein d'anxieuse circonspection. Mais un autre sentiment aussi le maintenait dans un muet saisissement. Il considérait ce garçon de vingt-trois ans, qu'il avait vu grandir, jouer, étudier, se développer, puis porter militairement l'uniforme, et qu'il n'avait jamais connu. A peine, dans l'appréhension de sa prévention, lui avait-il accordé les mérites d'un bon écolier, puis d'un bon officier. Mais, pour le caractère secret, pour l'homme qui se formait en cet enfant, il avait toujours conservé la méfiance et le doute. Des récentes apparences l'avaient même induit au mépris. Et voici que quelque chose d'indéniablement élevé se dégageait de cette personnalité qu'il ignorait. Une magnificence morale resplendissait hors de cette conscience. Les paroles que Jean venait de prononcer manifestaient une rare noblesse d'âme. Et toute la conduite du jeu-

ne homme, s'éclairant à la lueur du escret qu'il avait eu la force de céler, devenait, sinon immédiatement explicable, du moins purifiée des vils motifs et des intrigues dont le soupçon avait indigné M. de Ribeyran.

Les premiers mots qu'énonça le marquis, dans la solennité du silence où palpitaient ces deux coeurs d'hommes, ne furent pas une réponse aux questions de Jean. Ils paraissaient même étrangement distincts du sujet à peine évoqué, mais formidable en son mystère, qui planait dans cette immense et muette bibliothèque, semblait emplir le château, rendre plus poignante au dehors la grise désolation du matin d'hiver sur la torpeur du parc mort. Non, encore une fois, ce fut une lourde, une accablante déception pour le jeune officier que d'entendre, au lieu du cri paternel espéré d'un tel espoir, cette phrase dont il ne pouvait deviner la filiation antérieure :

— "Mais qu'est-ce donc, Jean, que cette femme, cette Mme Valdret, que vous affichez à Hyères?"

— C'est ma cousine germaine, la fille du frère de ma mère...

Il hésita, puis ajouta, la voix tremblante :

— "...Le frère de cette Charlotte Valdret, qui a risqué sa vie pour vous suivre jusque sur les champs de bataille."

Il n'y avait ni reproche ni bravade dans cette tragique allusion : rien qu'une évocation infiniment douloureuse et comme une hérédité d'irrésistible dévouement, comme un besoin de se donner dans la souffrance à cet être de prestige, à cet altier Robert de Ribeyran dont l'âme impérieuse exerçait une magie fascinatrice, un magnétisme de séduction.

Au nom de Charlotte Valdret, à ce souvenir d'amour héroïque soudain surgi, et d'une telle bouche, M. de Ribeyran frémit. Ses paupières battirent, puis s'abaissèrent sur une vision intérieure ou sur des réflexions dont, malgré sa domination sur lui-même, il aurait craint de laisser deviner le sens. Quand il les releva, son regard

n'était ni troublé, ni attendri. Pourtant une bienveillance—où quelque un de moins agité que Jean eût discerné un peu d'ironique tristesse—en atténuait le clair acier. Il parla, et le jeune homme éprouva un enchantement, après les âpres sensations récentes, de s'entendre appeler comme dans son enfance, avec le tutoiement familier.

—“Jean, je vois que tu sais beaucoup de choses. Mais tu ne sais pas tout. Je te promets de te dire le reste. Tu jugeras alors si tu as bien ou mal fait de provoquer des révélations que tu rends inévitables.”

L'énigme de la dernière phrase fit se contracter le cœur de Jean. Comment! l'entretien finissait ainsi, dans le doute, le calme, sans violence de colère, mais sans étreinte d'affection! Le marquis se reconnaissait son père, puisqu'il ne tentait pas de le détromper... Pourquoi donc, à ce moment même une incrédulité singulière formulait-elle tout bas, dans l'esprit du jeune homme, des mots de négation : “Non, ce n'est pas possible...” Il se taisait, anéanti, confus de ce qu'il avait osé, accablé par une soudaine et immense tristesse. Et aucune révolte ne le souleva contre ce mystère dont M. de Ribeyran trouvait moyen de s'envelopper encore jusqu'à l'heure imprécise dont lui seul se réservait le choix. L'âme dominatrice et fermée demeurait plus impénétrable que jamais. La volonté supérieure s'imposait avec la même tranquille assurance. C'était à croire qu'un rêve de démence avait égaré Jean, si le hautain aveu ne fût demeuré dans son oreille : “Je te dirai le reste.”

Le jeune officier s'inclina.

—“Mon colonel, m'accordez-vous l'autorisation de me battre avec le vicomte de Mauclair?”

—Certes, je te la donne.

Cette fois enfin l'émotion monta, apparut, passa comme une vague. Un mouvement de sympathie, un éclat des yeux, un gonflement de cette poitrine de soldat au rappel de l'insulte sous laquelle saignait l'honneur de l'enfant martial debout devant lui. — debout dans la souffrance, la fierté, le respect.

M. de Ribeyran tendit la main à son subordonné :

—“Et bonne chance, mon cher enfant !

—Merci, mon colonel. Je compte que le duel sera sévère. Si je meurs, voulez-vous leur dire, au régiment, qu'on en a menti et que j'étais bien Français?”

Une hésitation.—oh ! presque imperceptible.—et de nouveau, l'inquiétante palpitation des paupières sur l'acier soudain embu des prunelles. Puis le marquis eut un charmant sourire :

—“Est-ce qu'on meurt? comme disait l'autre. Va, mon enfant, c'est ta vie tout entière qui prouvera que tu es Français. Mais je te le jure, s'il t'arrive malheur, ton honneur deviendra le mien.” Et il ajouta, avec une impressionnante simplicité d'accent : “On n'y touchera pas.”

Jean osa dire :

—“Merci et adieu... mon père.”

Le marquis ne répondit pas. Il le regarda s'éloigner.

Quand le jeune homme eut quitté la pièce, M. de Ribeyran s'approcha d'une fenêtre, et suivit encore le lieutenant des yeux, tandis que celui-ci, devant le perron, prenait son cheval des mains de l'ordonnance, sautait en selle et partait.

Le colonel demeura longtemps immobile. Puis il se détourna, fit quelques pas, s'assit. Et lui, l'homme aux paroles rares, si maître de soi que, même dans la solitude, il ne laissait échapper ni exclamation, ni geste, il dit presque tout bas :

“Ferais-je cela? pauvre Charlotte... Ah! quel repos pour ta tombe! Et ainsi je sauverais ma fille...”

Sa tête tomba entre ses mains, et il ne bougea plus jusqu'à ce qu'on lui annonçât les invités qui venaient suivre sa chasse.

X

François de Mauclair et Jean Valdret se battirent le lendemain. Il faisait un froid vif. Le duel eut lieu dans un manège. Ce fut un beau combat,

bien réglé, où se déploya une perfection de tenue, de science, d'élégance, et, chez les adversaires, de courtoisie dans la haine. Tous deux tireurs de premier ordre et par conséquent de force à peu près égale, ils cherchaient réciproquement à se tuer et le savaient. Ils évitaient de se toucher aux mains, de se faire les piqûres insignifiantes qui, généralement, suffisent à la satisfaction conventionnelle de l'honneur, mais qui pour eux, ne devait pas compter. Plusieurs reprises se succédèrent. La fatigue semblait ne pas intervenir. Parfois, les combattants, fer contre fer, ne bougeaient plus, n'avaient pas un cillement, pas un frisson de vie durant de longues secondes. C'était la domination absolue des nerfs et des muscles par la pensée, la prodigieuse fixité du fauve au guet. Les témoins, malgré leur habitude des jeux sérieux ou simulés de l'escrime suspendaient leur respiration. Puis, à la foudroyante attaque, à la non moins foudroyante parade qui rompaient le tragique charme, un souffle muet entr'ouvrait les bouches.

Mais, tout à coup, Mauclain chancela, il avait l'épaule traversée. Les médecins affirmèrent qu'à moins de complications imprévues la blessure ne serait pas mortelle. Trois jours plus tard, en effet, ils devaient déclarer le vicomte hors de danger. Ainsi ce combat farouche eut le résultat bénin d'une rencontre entre journalistes.

Au régiment, tous les officiers, sympathiques à leur camarade, et surtout par esprit de corps, regrettèrent que l'insulteur, ce "poseur de Mauclain," se tirât d'affaire à si bon compte. Les quelques jaloux qui, peut-être, et très secrètement, souhaitaient une humiliation au lieutenant modèle, trop supérieur, en passe de leur marcher sur la tête à tous, ne s'avouèrent plus, même dans le for intérieur, après l'allocution du colonel.

M. de Ribeyran parla.

Il rassembla les jeunes officiers, les sous-lieutenants, les lieutenants: aussi le capitaine de Jean Valdret et un autre, celui qui assistait à la partie de cartes. Un outrage avait atteint l'un

d'eux. Il avait, lui, colonel, autorisé l'offensé à se battre. Mais, qu'on le sache, il n'approuvait pas les duels entre ses subordonnés et les civils. Il serait toujours avare de permissions semblables. Toutefois, en l'occasion présente, un doute trop grave aurait pu subsister. Ce doute il le considérait dissipé moins par un combat, qui, après tout, ne pouvait rien, que par sa parole.

— "Cette parole, je vous la donne, messieurs. Votre camarade est aussi bon Français que le plus français d'entre vous. Et quand je dis 'le plus français', je ne fais allusion qu'aux nuances de sang et de race; je n'imagine pas de nuances dans votre patriotisme. Jean Valdret porte un nom français, bien à lui, et, si par hasard il vous fallait davantage, n'oubliez pas qu'il est mon filleul, mon fils adoptif. Le moindre soupçon sur sa loyauté toucherait à l'honneur du colonel de Ribeyran."

Les officiers applaudirent et s'approchèrent de leur camarade pour lui serrer la main, M. de Ribeyran ajouta:

— "Un instant, messieurs. Par un acte immédiat, j'appuie la déclaration que je viens de vous faire. Apprenez que ma maison est fermée désormais à François de Mauclain. Je romps par ce fait avec l'un de mes plus anciens amis, son père, le comte de Mauclain. Il m'en coûte. Mais il en sera toujours ainsi lorsqu'on attaquera l'un de mes officiers. l'un de mes enfants, surtout celui qui, dans l'occurrence, est doublement mon enfant."

Il mit sa main sur l'épaule de Valdret.

Le jeune homme rougit, puis pâlit, comme si tous les assistants eussent pu deviner qu'il était le fils de leur chef. Mais en même temps une infinie désespérance lui alourdit le cœur. Car depuis quelques jours, des perspectives inattendues se déployaient devant lui. Le doute où l'avait laissé son entretien avec le marquis n'était-il pas une porte rouverte à son amour, une écluse soudain levée, par où le flot bouillonnant revenait tumultueusement l'envahir? Si M. de Ribeyran n'était pas son père, aucun invincible

obstacle ne le séparait plus d'Odette. Odette!... Dès qu'il cessait de se dire formellement, impérieusement: "Elle est ma soeur," il sombrait, à son nom murmuré, à son souvenir évoqué, dans tous les gouffres de la passion.

Il devait se l'avouer depuis que l'énigmatique attitude du marquis avait ressuscité en lui, il ne savait quel vague mais délirant espoir. De quel sursaut n'avait-il pas tressailli quand, la nuit dernière, sur son lit sans sommeil, il avait au fond de lui-même distingué cette rampante, sournoise et affreuse pensée: à savoir qu'une faute qui lui donnerait, à lui, un autre père, lui arracherait un cri de joie!

Ah! de ses deux mains tendues, dans un geste absurde et réel, il avait repoussé la vile suggestion. Et cependant!...

Maintenant, devant les officiers, ses camarades, la main du colonel de Ribeyran posée sur son épaule, et sous les paternelles paroles, il sentait un chagrin plus puissant que l'orgueil lui noyer le coeur.

"Oui, je suis son fils. Il n'en dirait pas plus s'il voulait en donner à tous l'idée, et à moi-même la certitude. Après ce qui s'est passé entre nous, s'il doutait de cette paternité, il mettrait à s'exprimer ainsi de l'imprudencce, et pire encore, de la cruauté. Mais jamais une imprudence de langage ne put être imputée au colonel de Ribeyran. Et pour la cruauté, il est très éloigné désormais de vouloir en exercer à mon égard. Hélas! ce n'est que trop vrai, je suis son fils. Quant à ce mystère, qu'il garde encore par devers lui, ce mystère dont il m'a presque menacé, ah! qu'il me l'apprenne ou le taise, combien cela m'importe peu!"

Malgré son trouble, Jean touchait juste. Le marquis en parlant devant ses officiers, était tout près de l'heure où il avait déterminé de dire au fils de Charlotte: "Je suis ton père." Il ne craignait pas de le lui laisser pressentir. Mais avant une affirmation plus nette, il voulait se confier à la marquise Pauline.

Singulier projet de la part de cet homme si sûr de soi! Il pouvait ne

s'ouvrir qu'à Jean et lui imposer le secret. Reconnaître sa paternité réelle ou feinte vis-à-vis de ce garçon d'honneur suffisait. C'était le silence, la sécurité. Odette se trouvait préservée du mariage haïssable. Et la tendresse confiante de la marquise pour son mari n'en restait pas ébranlée.

Car M. de Ribeyran ne soupçonnait guère qu'une certitude cruelle rongeaît cette tendresse même. Il ne savait rien ni de la lettre écrite à Hyères et apportée à Carqueiranne, ni de l'effet produit sur sa femme par cette lettre où elle avait lu que Jean se croyait le fils du marquis.

S'il avait connu ces choses, il aurait eu plus de hâte encore de s'expliquer. Mais d'autres scrupules inspiraient sa franchise. Il ne se croyait pas le droit de dire à quelqu'un "mon fils" sans que celle qu'il avait faite marquise de Ribeyran l'y eût autorisé. En outre, dans le redoutable alternative où il se trouvait, le hautain soldat pensa qu'un coeur de femme délicat et loyal, si simple que fût ce coeur, et à cause de cette simplicité peut-être, pouvait devenir un guide digne d'inspirer son orgueilleuse raison.

"Je vais tout dire à Pauline."

Sut-il lui-même ou s'avoua-t-il, quelle fraîcheur de soulagement, d'abandon prévu, de naïveté confiante, cette phrase ainsi formulée fit glisser dans la rigide armature de sa conscience, parmi l'amertume de ses souvenirs et sur l'âpre métal de sa volonté? "Oui, je vais tout dire à Pauline." Quelle âme si durement trempée, ne murmura un jour quelque projet de ce genre, ne rêva l'apaisement sous des mains douces, n'eût la superstition du mot ingénieux qui balancera le poids des rudes vouloirs n'aspira au ruissellement des puérils pleurs jaillissant des yeux indulgents d'une femme?

M. de Ribeyran, ayant prétexte une urgente affaire de famille, partit pour Carqueiranne.

Quand il dit à la marquise Pauline qu'il avait fait le voyage exprès pour s'entretenir avec elle, lui dévoiler le secret du passé et lui demander conseil, sa femme fut bouleversée. Elle

craignit pour lui-même autant que pour elle qu'il ne se diminuât par une trop tardive confiance. Elle s'épouvanta qu'il eût à revenir sur une parole plusieurs fois et solennellement donnée. Elle préféra douter et souffrir que d'avoir à lui accorder un pardon. Elle le conjura de se taire, affirmant que tout était bien dans le passé, que tout serait bien dans l'avenir, mais suppliant qu'il lui épargnât la responsabilité d'un jugement et d'un avis.

—“Comment puis-je vous conseiller, Robert? Je n'ai jamais su que vous aimer,” dit-elle.

Lui, n'imaginant guère de quelle source troublée montait cette résistance, s'étonna :

—“Il faut que vous sachiez tout, Pauline. C'est votre devoir de m'écouter comme c'est le mien de parler. Vous n'entendrez rien qui puisse vous être pénible. J'ai une résolution à prendre que je ne puis prendre sans vous. D'ailleurs, un seul mot vous montrera la gravité de notre situation: Jean se croit mon fils.”

Elle ne put répondre. Elle n'osa dire: “Ne l'est-il donc pas?” Les serments anciens résonnèrent à son oreille. Puis toutes les apparences, tous les éléments de soupçon se ruèrent dans sa pensée. Son mari, l'homme de vérité et d'honneur, avait-il pu mentir? Était-il accouru de si loin pour lui mentir encore? Oh! la difficulté de croire! Les serpents sifflants qui rampent autour des coeurs les plus droits, qui souillent les plus fermes confiances!

—“Ne comprenez-vous pas. Pauline, Jean Valdret se croit mon fils.”

Elle balbutia:

—“C'est donc pour cela qu'il m'a écrit, à propos d'Odette... comme s'il avait peur de son amour.”

—Il vous a écrit?

—Oui.

—Il refusait l'amour d'Odette?

—Oui.

—Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

La marquise murmura :

—“Parce qu'il parlait d'un obstacle... J'ai senti là un secret... un se-

cret qui vous serait pénible... J'aurais eu l'air de vous contraindre à une explication.”

Il la regarda ironique:

—“Vous avez douté de moi, Pauline?”

Puis, l'ironie s'effaçant, l'orgueil les sauva. L'une de sa confusion, l'autre de la blessure qu'il eût ressentie si ce doute n'eût pas été voulu par lui comme le reste.

—“Ne vous en défendez pas, ma chère amie. Un instant, j'ai presque souhaité que ma parole ne vous convainquît pas. Je l'ai rendue équivoque à cette intention. L'ombre qui subsistait en vous relativement à la naissance de Jean suffisait à vous interdire d'appuyer la folie d'Odette.”

Elle eut un cri :

—“Ah! mais... cette ombre... j'en ai tant souffert!...”

—Vous aviez tort. Il vaudrait mieux pour nous tous que Jean fût mon fils.

—Oui, mais vous me l'auriez dit. C'était votre manque de confiance qui me tuait.

—Cette confiance, aujourd'hui je vous l'apporte entière. Reculez-vous encore devant elle, comme tout à l'heure?

Elle s'écria :

—Oh! non, sans ajouter: “Parce que maintenant je sens que je puis vous croire.” Mais son geste le dit. Elle s'approcha de ce Robert qu'elle était si heureuse de retrouver dans la droiture à laquelle il n'avait pas failli; elle lui mit ses deux mains sur la poitrine:

—“Je ne puis souffrir de rien”, murmura-t-elle, “que de ce qui m'empêcherait de t'admirer, de t'adorer...”

Il sourit, avec un regard de haut, un regard adouci, fondu, où s'affilait une pointe de pénétration un peu railleuse. Dans le coeur de Pauline, un vol frémissant de souvenirs se leva. Oh! ce regard-là, ce même regard aigu et caressant, d'une expression si particulière combien de fois jadis, dans la jeunesse de sa vie et de son amour, il s'était posé sur elle! De quelle intense frisson il la pénétrait! Elle savait alors qu'elle avait plu; quelque grâce de se

personne ou quelque heureuse inspiration de sa parole avait traversé la cuirasse, touché la fibre profonde. A dix ans, vingt ans de distance, elle se rappelait des heures, des circonstances, des nuances de jour, des décors d'intérieur ou de paysages, dans lesquels ce regard, tout à coup, l'avait enivrée délicieusement. Et maintenant, des lachères prunelles un peu moins vives, entre les longues paupières qui se fripaient légèrement, il tombait encore, le regard des émotions heureuses, sur son front moins lisse, à elle-même, et sur sa chevelure où couraient des fils d'argent. Oh ! les minutes qui semblaient intarissables et qui ont glissé dans la nuit avec les vivants rayons d'amour ! N'être plus jeune ! N'être plus jeune !... Oh ! le cher regard, qui se fanera peu à peu, qui descendra sur son front, à elle, plus ridé, sur sa chevelure toujours plus blanche !...

Un emportement de tendresse et d'indicible mélancolie ouvrit les bras de la marquise Pauline, les fit se crispent autour du buste fort dont les cruelles années useraient la force. Et, contre le drap de la jaquette, ses lèvres tremblantes, ses yeux gonflés de larmes se posèrent. M. de Ribeyran la retint sur son cœur en murmurant :

— "Chère femme !..."

Mais il ne crut qu'à l'émotion de leur séricieuse causerie. Il ne sut pas que la douce créature venait d'être traversée par un éclair d'une douleur plus profonde, de la seule invincible et inguérissable douleur.

— "Ce que j'ai à vous dire est long, ma chère amie", prononça-t-il. "Si vous voulez, nous attendrons à demain matin, pendant qu'Odette fera sa promenade à cheval."

Le lendemain, la jeune fille fut désappointée de partir seule avec son vieux groom.

— "Pour un jour que vous passez près de nous, père... vous ne me priveriez pas de cette joie. Vous consentez à m'accompagner, dites ?"

— Non, j'ai affaire ici.

— Alors, je reste.

— "C'est inutile, mon enfant. Tu ne me verrais pas. Je vais m'enfermer avec ta mère, que j'ai à consulter sur ce qui me préoccupe."

Odette partit, dans cet état d'âme anxieux et curieux des jeunes filles dont les parents sont en conférence. Evidemment on parlerait de Jean et d'elle-même. Pour que le colonel fût arrivé si précipitamment, quelque chose de nouveau et d'important avait dû survenir. Peut-être M. de Ribeyran avait-il éclairci la conduite de son filleul, découvert ce que cette conduite prouvait de désintéressement, de délicatesse, d'héroïque sacrifice, — car de telles vertus dans ce qu'elles ont de plus exalté, la jeune fille les attribuait tout naturellement à l'homme qu'elle aimait. Nulle inquiétude ne lui restait quant à la Mme Valdret d'Hyères. L'interprétation adoptée spontanément devant son père, demeurait pour Odette article de foi. Cette femme se prêtait à une estimable comédie, jouait un rôle. Comment en être jalouse ? Jean l'avait installée à cent cinquante lieues de lui. Le noble garçon, qui avait écrit à Mme de Ribeyran : "Je ferai tous mes efforts pour qu'Odette me repousse", avait imaginé ce subterfuge qui devait le perdre aux yeux de toute fiancée moins absolument sûre de lui. Mais ces fils embrouillés devaient se démêler un jour ou l'autre. M. de Ribeyran avait un cœur trop généreux pour ne s'être pas laissé toucher. Il venait exposer la vérité à la marquise et lui dire : "Ce brave enfant est digne de notre fille. Faisons leur bonheur à tous les deux."

Au bord de la mer, entre les champs d'oliviers, parmi les plantations de violettes et de roses ; au flanc des collines, dans les sentiers ombragés par les yeuses, et où la verdure des arbuscules se tachait de fruits écarlates, Mlle de Ribeyran promenait ce rêve. Elle ne pressait pas son cheval. A quoi bon rentrer trop tôt pour s'énerver dans l'attente ? Au dehors tout était grâce, lumière, parfums, et tant de beauté triomphante semblait annoncer confusément la félicité prochaine.

aspirer la joie éparse. Ses lèvres s'entrouvraient dans un vague sourire. Son jeune corps souple suivait avec une ivresse de mouvement l'allure nerveuse de sa monture. Elle goûtait une de ces extases sans cause précise qui n'ont leur plénitude qu'au début de la vie.

La jeunesse respire dans une atmosphère de félicité qui imprègne jusqu'à ses chagrins, tandis que les années tardives s'écoulent dans une brume de mélancolie qui en ternit même les bonheurs.

Pendant que les vingt ans de leur fille rayonnaient sur des chemins d'enchantement parmi la splendeur des choses, le marquis et la marquise de Ribeyran, dans le cabinet de travail, devant le bureau chargé de plans et de brochures militaires, s'entretenaient des causes anciennes, évoquaient les passions et les fautes passées, dont les souvenirs, les conséquences, tout le lointain enchaînement créaient ou modifiaient leur vie actuelle.

Robert de Ribeyran disait à sa femme :

— "Il y a vingt-cinq ans, j'ai aimé. Ce n'était pas vous. Je ne vous connaissais pas. Dans la mesure où votre susceptibilité d'épouse peut se froisser de cet aveu, je vous en demande pardon. Je ne vous l'ai jamais fait, et mon respect pour vous m'interdisait de vous le faire tant qu'un puissant intérêt, ou plutôt un impérieux devoir ne m'y contraignit pas. J'étais épris d'une jeune fille qui n'était pas de notre monde, épris jusqu'à vouloir l'épouser. Ce fut elle qui m'empêcha d'entrer en révolte ouverte contre mon père. Mais elle m'aimait autant que je l'aimais. Elle abandonna sa famille pour me suivre. J'étais alors sous-lieutenant dans une garnison de province. Elle demeura près de moi et je l'épousai secrètement.

— Qu'était-ce que cette fille? demanda la marquise, avec le dédain corrosif comme du vitriol que les meilleures des femmes jettent à la face des rivales. — cette face fût-elle sous

la pierre des tombes, les yeux clos depuis longtemps.

— Cette jeune fille, corrigea le marquis, était une artiste charmante, et, jusqu'à ce qu'elle m'eût rencontré, de l'honnêteté la plus inattaquable. Sa famille professait une fierté bourgeoise plutôt rigide, et refusa de la revoir. Le pardon ne vint que trop tard, à son lit de mort. Elle s'appelait Charlotte Valdret.

— Valdret !... s'écria Pauline de Ribeyran.

Ce nom fut répété comme un cri de souffrance. Puis la marquise murmura :

— C'était sa mère?

— Oui, mais croyez-moi... Je vous le répète, et vous allez en avoir la preuve: Je ne suis pas le père.

— Je vous crois.

— Le père fut l'homme qu'elle épousa en secondes noces, — me croyant mort à la guerre — un Allemand.

Heureuse de ces explications, Pauline se lança dans l'éloge de Jean. A mesure qu'elle parlait, Pauline commençait à mieux discerner sa pensée; elle s'expliquait devant elle-même. Tout à coup le but se dessina.

— "Où voulez-vous en venir?" répéta le marquis.

Elle ne le savait pas tout à l'heure. Soudain, elle le distingua nettement. Elle tremblait un peu lorsqu'elle osa dire:

— "Oubliez le passé... Pardonnez aux morts. Vous n'arrangerez rien par un subterfuge..."

Elle hésitait, cherchait une phrase. Il la pressa :

— Parlez donc, Pauline!...

— En mariant Odette avec Jean, vous feriez de lui mieux encore votre fils."

M. de Ribeyran demeura stupéfait. Il crut d'abord que l'émoi de ses confidences troublait l'esprit de sa femme. C'était elle, la jalouse Pauline, qui demandait pour gendre le fils d'une femme jadis aimée par lui, Robert! Il avait si peu prévu cela, tellement, au contraire, attendu quelque décision impitoyable, qu'il ne songea pas à se révolter pour son propre compte.

—“Comment! C'est vous, Pauline? Moi qui craignais qu'une reconnaissance, même secrète, ne vous semblât!...”

Elle l'interrompit :

—Qu'entendez-vous par une reconnaissance secrète?

—Je n'avouerai Jean pour mon fils qu'à lui seul, à vous et à notre fille, qui devra se contenter d'une explication sommaire. Peu importe que cette explication soit vraisemblable. Odette sentira que de moi à elle certaines confidences ne peuvent être complètes. Quant à une reconnaissance officielle, je n'y consentirai jamais; pas plus, ma chère amie, qu'au mariage avec Odette. Non, non!... je n'introduirai, ni par des actes civils, ni par une alliance, du sang prussien dans notre race.

—Mais alors, dit la marquise, “en imposant votre paternité à Jean, vous dénaturez le secret à votre seul profit.”

Elle vit son mari tressaillir ; elle ajouta vivement :

—“Pardonnez-moi de vous parler ainsi, Robert. La générosité de votre intention est hors de doute. Mais avez-vous tout pesé? Vous êtes-vous rendu compte de ce qui vous guidait? Vous appellerez Jean votre fils pour qu'il n'épouse pas Odette. Vous le sauvez ainsi d'une révélation cruelle, celui de sa véritable origine. Mais oseriez-vous présumer ce qu'il choisirait? Avez-vous le droit de façonner sa destinée suivant votre propre désir?”

C'était avec simplicité, d'un ton anxieux, nullement péremptoire, que Mme de Ribeyran s'exprimait. Elle, donner une leçon à l'homme dont la raison et le vouloir la surpassaient de si haut!... elle n'y songeait pas. Sa conscience troublée gémissait, voilà tout. Même elle se reprochait l'audace de croire que des points de vue pussent par hasard lui apparaître qui eussent échappé à son mari. Et, se taisant elle posait sur lui ses yeux timides, brillants des larmes récentes.

Il baissait la tête. Elle frissonna devant son silence. Mais, tout à coup, il la regarda. C'était le regard fondu,

adouci, des minutes heureuses, sans la pointe souriante de raillerie qui, d'habitude, en corrigeait l'attendrissement; un long regard plein, profond, sous lequel, dans un ravissement, le coeur de Pauline se mit à battre. Et elle crut rêver quand elle entendit M. de Ribeyran lui dire :

—“Vous avez l'âme la plus lumineusement droite que je connaisse. J'ai bien fait de vous consulter.”

Elle rougit comme une petite fille.

“Mais je ne sais pas... je ne puis pas juger...” balbutia-t-elle. “Seulement je me disais encore: il y a Cadier. Cadier obéira à votre mot d'ordre en vrai chien, fidèle. Pourtant songez-y: vous demanderiez une complicité à ce brave, qui ne vous a jamais entendu altérer la vérité.”

Le marquis sourit, haussa légèrement les épaules.

—Oh! fit-il, “pour des hommes de sa trempe, il y a mieux que la vérité: il y a la raison d'Etat, la volonté du chef. Le païen ne discute pas les oracles.”

Cette boutade d'ironique philosophie dépassa l'honnête conscience de Pauline. D'ailleurs, elle fut immédiatement rejetée dans l'angoisse des incertitudes par le changement de ton de son mari. Ce fut d'une façon dure et caressante qu'il reprit:

—“Résumons-nous. Vous n'êtes pas d'avis que je fasse de Jean mon fils. Je réfléchirai. J'examinerai les objections très justes que vous m'avez présentées. Mais vous avez, sans vous en rendre compte, nui à la cause que vous plaidez. Vous m'avez montré comme toujours possible le mariage de Jean avec Odette. Vous avez trahi votre obstinée inclination pour ce projet. Vous m'avez fait prévoir la lutte que j'aurai à soutenir quand, tout soupçon de ma paternité étant écarté, je vous aurai tous les trois contre moi. Je ne suis donc plus un arbitre qui plane. Je suis un homme attaqué qui se défend, qui défend son nom, son repos, son honneur, sa race. Dans ce cas on ne prend pas des balances de juge, on saisit des armes, et les plus invincibles. Donc, je vous en

préviens, je ne renonce pas à suivre l'intention que je vous ai communiquée. Cependant, Pauline, vous êtes aussi forte que moi. Car je n'oublie pas que vous êtes ma femme, et marquise de Ribeyran. Je ne nommerai pas cet enfant le mien si vous ne m'y autorisez. Remarquez que je ne parle pas ici de vos droits légaux, car, encore un coup, il ne s'agit pas d'une reconnaissance officielle. Me donnerez-vous cette autorisation si je vous la demande?

—Vous savez que je ne vous refuserai rien, Robert... quand vous exigeriez de marcher sur mon corps et sur les cendres de mes parents."

Elle cacha son visage dans ses mains. Et lui, resta plus troublé, plus ébranlé par cette soumission qu'il ne l'eût été par de la résistance.

Au dehors, sur le gravier du jardin, des pas de chevaux sonnèrent. M. de Ribeyran s'approcha d'une croisée. Odette rentrait. Elle dégagea ses pieds des élastiques de sa jupe, mit la main droite à la fourche et sauta légèrement. Elle leva la tête. Ses joues étaient roses, ses yeux brillaient. D'un signe et d'un sourire elle demanda la permission de monter. Son père, avec un geste, l'y invita. Puis il revint vers sa femme, lui toucha l'épaule.

—Ma chère amie, contenez-vous. Voici notre fille. Ne démentez rien de ce que je dirai, n'avez aucun mouvement de surprise. C'est une expérience que je veux tenter, un éclaircissement suprême que je cherche..."

Il n'acheva pas. La porte s'ouvrit.

Devant les physionomies graves de ses parents, Odette sentit sa joie défaillir. Son beau visage pâlit. L'azur de ses yeux s'assombrit de résolutions.

—"Mon enfant," dit son père, "assieds-toi, écoute. Nous ne t'avons jamais dit, ta mère et moi, que tu as peut-être un frère."

Elle le regarda, sans un mouvement étonné, défiante. Et elle plissait, comme des voiles de soie fine, ses longues paupières, ainsi qu'elle faisait, toute fillette quand on voulait la détourner d'un projet par quelque histoire de

—Oui, reprit M. de Ribeyran, plus déconcerté devant cette enfantine pénétration qu'il ne se souciait de le laisser voir, "ce frère, nous ne t'en parlions pas, parce qu'un mystère que nous-mêmes n'avions pu éclaircir entourait sa naissance. D'ailleurs, c'était un fils à moi seulement, un fils que j'avais eu avant mon mariage avec ta mère."

Une rapide rougeur s'alluma et s'éteignit sur les joues de la jeune fille.

Elle se taisait toujours.

M. de Ribeyran ajouta:

—"Nous avons retrouvé des pièces, presque des preuves, qui changent en fortes présomptions une probabilité jusqu'à présent très vague... Enfin, rien n'est établi encore. Mais il importe que tu connaisses au plus tôt ces indices, car... il s'agit de Jean Valdret."

Odette blémit et porta les yeux vers sa mère, qui abaissa les siens, pour ne pas la voir souffrir.

—"Tu regardes ta mère, Odette. Mais rappelle-toi la lettre qu'elle a reçue de Jean, où il parle d'un obstacle insurmontable à l'accomplissement de votre rêve insensé. Les preuves auxquelles je faisais allusion, il les possède. Il nourrit même une conviction plus entière que la mienne, car j'hésite encore... Mais il me suffisait d'une seule apparence pour m'opposer, comme je l'ai fait, à toute idée de mariage entre vous."

A la convulsion douloureuse qui défigura le charmant visage, M. de Ribeyran vit que sa fille le croyait. Cette mention qu'il avait faite de la lettre était accablante. Tout s'expliquait. Comment douter? Elle se rappela l'angoisse de sa mère quand elle l'avait retrouvée assise sous les sapins, ce papier déplié sur les genoux. Et de quel accent la marquise suppliait ce jour-là de renoncer à Jean! Puis les mystérieuses phrases qu'Odette savait par coeur, la fatalité dont parlait le malheureux garçon!

Mlle de Ribeyran se dressa. Elle parla d'une voix très calme. Mais pâle comme si elle allait mourir, elle prononça:

—Mon père, puisque vous avez un fils, il remplacera votre fille.

—Que veux-tu dire?

—Que vous avez pour héritier de votre nom et de vos biens le comte Jean de Ribeyran, mais que moi, sa soeur, qui l'aime... qui l'aime d'amour... je n'ai plus qu'à disparaître. Je veux me faire religieuse.

—Il n'y a pas, il n'y aura jamais de Jean, comte de Ribeyran ! s'écria le marquis. "Tu es ma fille... tu resteras ma seule enfant bien aimée. Puisque tu ne peux le considérer comme un frère, nous l'éloignerons, lui.

—Il n'est donc pas votre fils, demanda-t-elle.

La marquise, haletante, écoutait. Pour ne pas crier d'angoisse, elle déchiquetait son mouchoir entre ses dents. Par instants, elle reprenait courage : son mari avait parlé d'une épreuve. Peut-être n'irait-il pas jusqu'au bout de sa terrible volonté.

Robert et Odette de Ribeyran se dressaient de nouveau face à face. Mais aujourd'hui la jeune fille était résolue à ne pas s'évanouir. Elle saurait la vérité. Elle sonderait le fond de son destin. Et l'indignation qu'elle éprouvait contre les choses obscures qu'on ne lui disait pas la soulevait comme une force.

—"Il n'est donc pas votre fils, puisque vous ne lui donnez pas votre nom?"

L'homme de puissance et de prestige qu'était M. de Ribeyran hésitait, désarmé. Cette enfant lui était trop chère ! Il tremblait à la fois de troubler son innocence et de lui meurtrir le coeur.

—"Je puis l'avouer comme mon fils, mais je ne lui donnerai pas mon nom.

—Pourquoi s'appelle-t-il Valdret?

—C'est le nom de sa mère.

—Sa mère est morte?

—Oui, avant que j'aie connu la tienne.

Odette eut encore une de ses vives et fugaces rougeurs. Puis elle demanda par un lien naïf avec sa précédente question :

—Cette Mme Valdret qui se trouve à Hyères, qui est-ce?

—C'est une cousine germaine de Jean, celle qui lui a fourni les documents sur sa naissance. Nous avons été induits en erreur. Jamais il ne l'a fait passer pour sa femme. Elle séjourne ici pour sa canté. Elle est très malade.

Odette réfléchit un instant, puis reprit :

—"Ainsi, mon père, Jean n'est pas coupable de la faute dont on l'accusait. Il est irréprochable, digne de vous. Vous le croyez votre fils... Et vous refusez de lui donner votre nom?"

—Oui, et c'est inutile d'insister, tu ne peux pas comprendre.

—Je comprends ceci, mon père, c'est que vous n'êtes pas sûr que Jean soit votre fils. Autrement l'homme de justice et d'honneur que vous êtes ne reconnaîtrait pas son enfant en secret pour le renier ouvertement. Non, mon père, vous ne feriez pas une chose pareille. Eh bien, ce dont vous n'êtes pas sûr, moi, je ne puis pas le croire. Je ne puis regarder Jean comme un frère puisque vous ne le faites pas héritier de votre nom, de votre rang, de vos biens.

—Comment le regarderas-tu donc ? Oseras-tu songer encore à lui comme à un fiancé, quand lui-même recule devant l'hypothèse?

—Je vous l'ai dit : j'entrerai au couvent.

—Mais c'était ton premier mot, quand tu gratifiais Jean du titre de comte ! Voyons, mon enfant, mets un peu de clarté dans ta tête. D'ailleurs, laissons cela pour aujourd'hui. Tu causeras avec ta mère, tu réfléchiras."

Au fond c'était lui, le marquis de Ribeyran, qui reculait. Odette le comprit.

—"Pardon, mon père. J'ai eu tort de prononcer ce mot de couvent trop vite. J'étais si bouleversée, si saisie ! Non, je vous le jure, je n'y entrerai pas si vous faites de Jean mon frère aux yeux de tous, avec le même nom, les mêmes droits. Pourquoi le couvent alors ? Je ne serai que trop séparée de lui. Aucune loi divine ou humaine ne

consacrerait notre mariage. Mais, tant qu'il restera Jean Valdret, je serai partagée entre deux alternatives: douter de votre parole ou de votre équité paternelle. J'aurai peur de moi, défiance de vous... Ah! vous ne sauriez m'imposer une telle vie! Mille fois plutôt les murs d'un cloître!"

M. de Ribeyran la sentit sincère. Il connaissait maintenant cette volonté, issue de la sienne. Depuis des mois il se heurtait, impuissant, à la tranquille résistance de cette petite fille. Sur le terrain particulier de leur lutte actuelle, il céda donc. Mais il céda comme il pouvait seulement le faire, avec plus de dureté, de rigueur que s'il eût triomphé. Son attitude, jusque-là un peu amollie, plus hésitante que de coutume, se raidit comme par une armature de fer son ton, presque conciliant, devint sec; son visage se glaça. Et, avec une hauteur si souveraine il convint de son subterfuge, que nulle diminution de son autorité, nulle défaillance de son autorité, nulle défaillance de son caractère ne s'en pouvait déduire. Au contraire, il apparut comme le maître des contingences, comme l'intelligence supérieure à l'enchaînement aveugle des effets et des causes et ayant le droit de le modifier, lorsqu'il dit avec une force froide:

— "Eh bien, mon enfant, tu l'auras voulu. Les tristesses que j'ai tenté de nous épargner à tous seront ton oeuvre. Quant à Jean, tu viens de prononcer sa condamnation. Non, il n'est pas ton frère. Mais il se croit tel. Et si je pensais lui laisser le bienfait de cette illusion, c'est que je ne la lui ôterai que par une révélation équivalente à un coup de mort. Il te fuira d'ailleurs plus résolument que jamais, parce qu'il mesurera l'abîme qui le sépare de toi. Tu as douté de ton père. N'en doute plus à cette minute: car je te dis la vérité, sur mon honneur de soldat. Tu m'as entendu. Va maintenant."

Odette sortit, gagna sa chambre, s'assit. Elle tremblait comme sous une bise de glace; ses dents se heurtaient entre ses lèvres blanches qu'agitait un

frémissement. Pourtant elle se disait: "Il n'est pas mon frère!" et cette phrase la délivrait d'un cauchemar pire que sa terreur présente.

Une femme de chambre parut sur le seuil du cabinet de toilette. A voir Mademoiselle si pâle, les yeux fixes, les doigts enfoncés dans ses cheveux qu'elle tordait et arrachait sans le savoir, cette fille s'exclama, s'empressa. Avec un prompt empire sur elle-même Odette se mit debout. Les beaux traits reprirent l'harmonie de leurs lignes: les paupières battirent pour corriger l'égarément du regard, et, d'une voix qui chevrotait à peine, Mlle de Ribeyran prononça:

— "Ce n'est rien. Allez. Je vous sonnerai si j'ai besoin de vous."

La femme de chambre se retira. Alors Odette secoua ses cheveux trop lourds, dont ses mains crispées avaient tout à l'heure fait sauter les épingles d'écaïlle. La torsade entière se déroula jusqu'à sa taille comme un gros serpent sombre aux reflets de cuivre. Et la jeune fille, ainsi qu'un poulain trop nerveux, continuait à agiter la tête, ce qui fit voltiger les longues mèches. Ce mouvement la soulageait. Un paravent de glace, déplié dans un angle, lui montrait sa silhouette svelte et sauvage dans la grande chevelure éparpillée.

Elle adressa la parole à cette image:

— "Ah! si tu avais su, mieux eût valu te taire. Mais tu aurais trop souffert de le voir traiter en enfant paria, qu'on n'avoue pas. Maintenant, qu'est-ce qu'on va lui dire?... Oh! le rencontrer, le prévenir... le supplier de vivre et d'espérer, quoi qu'on lui apprenne!"

Elle répéta le mot de son père: "Un abîme..." Elle frappa dans ses mains: "Un abîme entre nous... ah! cela fait rire..." Elle rit en effet; puis, tout à coup, elle sanglota.

Et elle continuait à se regarder dans la glace, avec une pitié mêlée d'épouvante en voyant des larmes sur sa figure si blanche entre l'obscur effarement de ses cheveux.

XI

Madame Valdret, s'il vous plaît?

—Madame est souffrante, je ne sais pas si elle reçoit.

—Voulez-vous lui dire que c'est Mlle de Ribeyran qui désire lui parler.

—Si Mademoiselle veut bien s'asseoir.

Tandis que la petite bonne naïve—qui d'ailleurs commençait à se dégoûter dans el Midi—s'éclipsait derrière une portière, Odette regarda autour d'elle. Mais son examen ne s'arrêta pas à la pièce où elle se trouvait, une pièce d'entrée, tenant de la salle à manger et du vestibule, et sauvée de la banalité de son ameublement d'acajou par la profusion d'éventails, de parasols et de masques japonais, que Marguerite y avait disposés en des groupements bizarres. Ce qui attira la visiteuse, ce fut un mimosa gigantesque, dont les branches fleuries d'or et baignées de parfum pénétraient par la fenêtre ouverte. Odette, charmée, s'en approcha, et ses yeux plongèrent dans un jardin mal cultivé, mais ravissant dans son désordre. Des orangers laissaient tomber leurs fruits parmi l'herbe qui couvrait les allées; des camélias en fleurs cachaient le mur; des faux poivriers s'échevelaient comme des saules; et, tout au milieu de la pelouse, envahis d'iris mauves, de gueules de loup et de lavande, un énorme camœrops étalait magnifiquement des palmes larges et frangées comme des ombrelles de soie verte.

Odette sourit à ce tableau de grâce et de silence. Elle tâcha de se représenter la jeune femme qui choisissait un logis modeste, mais où les caresses des fleurs entraient à pleine croisée, et elle augura bien de sa visite.

Depuis son unique lettre à Jean, c'était la première fois que la jeune fille risquait en secret une démarche hasardeuse. Mais puisque à présent elle savait que cette personne était une cousine de son fiancé, et, de plus, une malade, une mourante, pourquoi n'irait-elle pas la voir? Cette inconnue avait des obligations à Jean. Refuserait-elle de s'employer pour lui,

de lui transmettre un message, de le protéger contre le coup mystérieux qui le menaçait, de l'encourager à espérer, surtout à vivre?

Mlle de Ribeyran, un après-midi où sa mère ne sortait pas, était donc montée dans le panier, attelé d'un poney qu'elle conduisait elle-même, et était partie pour Hyères. Elle n'avait pas eu à invoquer quelque prétexte d'empêchement. Car on lui laissait la direction et la responsabilité de ses actes. Une largeur presque anglo-saxonne ne avait inspiré son éducation. La liberté que la marquise Pauline lui eût accordée par faiblesse, M. de Ribeyran la lui accordait par système. Cet autoritaire—chose rare—aimait à développer la personnalité chez les autres. Et maintenant même que des circonstances particulières auraient pu le lui faire regretter, il continuait à s'en applaudir. M. de Ribeyran croyait avec raison, sa fille incapable de certaines fautes; l'eût-il soupçonnée d'y pouvoir tomber, il n'aurait pas pensé qu'aucune discipline eût assez d'efficacité pour relever une nature basse ou l'empêcher de faillir. En repartant pour Paris, il n'avait recommandé à la marquise nul redoublement de surveillance.

Odette n'éprouvait donc pas, et n'avait jamais éprouvé, cette couardise spéciale et tant soit peu avilissante des enfants qui, ne sachant pas employer leur conscience à distinguer la valeur de leurs actes, l'utilisent à supputer la rigueur du châtement qu'ils pourraient bien subir s'ils étaient découverts. Le léger trouble qui l'agitait, naissait de son incertitude sur sa démarche, de la prudence qu'elle devrait mettre à la conduire jusqu'au bout, et de ce que le résultat en pouvait offrir d'aléatoire. Elle ne se cachait pas en gardant pour elle seules les émotions et les responsabilités de cette visite; elle n'avait même pas pris l'humiliante précaution d'arrêter sa voiture au tournant de la prochaine rue pour empêcher le groom de voir où elle allait. Le petit équipage, avec son petit cheval et son petit domestique, attendait devant la porte.

—“Si Mademoiselle veut entrer”, dit tout à coup derrière elle la voix de la servante.

Odette pénétra dans un étroit boudoir, arrangé d'une façon simple et délicieuse, avec des nattes claires et des étoffes Liberty. Ce boudoir semblait suspendu dans le jardin sauvage et embaumé, car une de ses parois s'ouvrait en large baie sur un balcon, et les balustrades de ce balcon disparaissaient sous le prolongement des tentures souples et l'envahissement des plantes grimpantes. Un grand voile de verdure sombre, étoilé par les délicates corolles pâles des anémones de Jérusalem, s'étirait, les rameaux retenus par un ruban, jusque dans l'angle intérieur du bow-window au-dessus de la chaise longue. Sur l'ossier de cette chaise se creusait un nid de coussins à volants légers, faits de mousselines claires ramagées de fantastiques floraisons.

Marguerite le quitta pour accueillir la visiteuse.

Quel contraste que celui de ces deux créatures, jeunes, charmantes et amoureuses du même homme, qui se trouvaient en présence! La débilité morale et physique de l'une, son mol abandon aux circonstances, se devinaient à sa taille pliante, à l'excessive délicatesse de son teint, à la langueur de ses prunelles; des deux côtés le son mince visage descendaient ses bandeaux soyeux et fins, d'un or lavé; et ses mains fluettes, où couraient des veines à peine bienues, ramenaient autour de ses épaules un châle des Pyrénées aux longs poils blancs: car elle avait froid sous ce climat de soleil. La maladie avait fait des progrès dans cet organisme sans résistance. Odette sentit une pitié dans son propre regard. Et tout de suite, elle sourit pour en dissimuler l'expression.

Elle, chez qui le sang et les nerfs, l'imagination et la volonté s'équilibraient si admirablement, eut vaguement conscience de sa force devant tant de fragilité. Et, bien que la plus jeune, la plus ignorante des tristes secrets de l'existence, elle prit involon-

tairement dans leur causerie une autorité de soeur aînée.

—“Madame”, dit-elle avec sa brusque franchise, “vous me croyez la soeur de Jean Valdret. Lui aussi le croit, et il doit en souffrir infiniment, car, avant qu'il fût arrivé à cette persuasion, nous nous étions fiancés et il m'aimait autant que je l'aime encore. Mais j'ai, depuis quelques jours, la certitude, la certitude absolue qu'il y a dans sa naissance un autre mystère et qu'aucune parenté n'existe entre nous. En même temps j'ai appris que le danger peut-être mortel d'une cruelle révélation le menace. Et je suis venue à vous, madame, parce que je sais que vous lui êtes dévouée... Vous m'aidez, n'est-ce pas à le préserver d'une catastrophe morale, à l'empêcher d'accomplir quelque acte de désespoir à lui rendre la confiance en l'avenir?”

Les yeux de Marguerite s'élargissaient, ses lèvres s'écartaient comme devant la soudaine apparition de quelque spectacle d'effroi. Odette ne s'étonna pas que cette jeune femme s'alarmât de la sorte pour son ami, son cousin, son bienfaiteur. D'ailleurs, c'était sans doute aussi la surprise de découvrir qu'il n'était pas, comme elle le supposait, le fils du marquis de Ribeyran.

Elle essaya de la rassurer, pour se rassurer elle-même. Que pouvait-il y avoir de si grave dans la naissance de Jean? Fût-il le fils d'un criminel ou du pire ennemi de son père à elle-même, ce ne serait pas une raison pour prendre un parti désespéré. L'important était qu'au moment où il aurait la révélation de ce fatal secret, périlleux, comme une blessure mortelle, il eût près de lui quelqu'un qui le consolât, qui l'encourageât, qui lui fit envisager les choses avec calme, et surtout qui lui parlât d'elle, Odette qui pût témoigner qu'elle n'avait pas changé, qu'elle ne changerait jamais en dépit de toutes les combinaisons mauvaises et imprévues des circonstances.

—“Vous pourriez lui écrire tout cela.” termina Mlle de Ribeyran, “car j'ai peur... non... n'est-ce pas?” ajou-

ta-t-elle avec hésitation, "vous n'êtes pas assez bien en ce moment pour faire le voyage?"

Voilà pourquoi elle était venue et ce qu'elle avait espéré. Mais, malgré la cruauté naturelle aux amoureux, elle se rendait compte que, de ce voyage de vingt heures dans le Nord glacial, la frileuse malade dont les mains se crispaient fiévreusement dans le châle, aurait des chances de ne jamais revenir.

— "Comment êtes-vous si sûre de n'être pas sa soeur?" demanda Marguerite.

Sa voix passait comme un souffle entre ses lèvres à peine plus blanches que tout à l'heure. Elle n'avait pas pu pâlir, son visage étant depuis quelque temps si décoloré! C'était même pour cela qu'elle avait adopté la coiffure en bandeaux, parce qu'elle trouvait trop laides ses petites oreilles de cire.

— "J'en suis sûre," déclara Odette avec l'accent et le regard du marquis de Ribeyran, "parce que mon père m'en a donné sa parole d'honneur de soldat."

Un imperceptible sourire accueillit cette réponse. Naturellement ce gentilhomme n'allait pas avouer à sa fille. Oh! certes, ils étaient frère et soeur, Marguerite aurait souffert à mourir sur-le-champ si elle en avait douté. Elle souffrait assez comme cela, mon Dieu! Car Jean l'aimait, cette belle créature si vivante, si ardente, si fière! Elle comprenait maintenant pourquoi il avait défailli comme sous un coup de poignard en découvrant qu'il était le fils du marquis de Ribeyran. Et elle s'expliquait sa mélancolie, ses regards attendris ou obsents, cette atmosphère de passion dans laquelle il vivait près d'elle, si loin d'elle!... atmosphère dont l'ardeur l'avait elle-même enveloppée, brûlée.

"Il pensait à elle quand je le croyais occupé de moi," songea Marguerite. "Oh! comme son aspect s'est glacé quand il a deviné mon amour!"

Une désolation sans bornes l'accabla. Elle dégagea ses mains de la neige soyeuse du châle, s'en cacha le visage et fondit en pleurs.

Mlle de Ribeyran resta déconcertée. Un éclair d'intuition lui traversa l'esprit. Mais elle manquait de perspicacité comme les natures extrêmement franches, qui, n'ayant guère de dessous, n'en conçoivent pas chez les autres. Elle pouvait contenir ses sentiments, non les dissimuler. A la place de Marguerite, elle n'eût pas eu la faiblesse des larmes, mais, s'étant par hasard trahie aussi ouvertement, elle n'aurait pas eu, non plus, la finesse de celle-ci, qui releva la tête pour dire avec l'intonation la plus naturelle:

— "Pardonnez-moi... J'ai tant de chagrin en pensant que Jean m'a tirée de peine et que je ne puis pas en faire autant pour lui! Car je suis inutile en ce monde... Je suis une mourante... Je ne puis même pas entreprendre ce voyage, et courir à lui quand il souffre. Voilà l'idée qui me désole."

— Ah! s'écria Odette, "vous êtes bonne, madame. J'ai bien fait de m'adresser à vous. Mais ne vous affligez pas. Nous découvrirons un autre moyen. Si vous lui écriviez?... Voulez-vous que nous convenions de ce que vous pourriez lui écrire?"

Puis, s'apercevant de l'égoïsme de son amour, qui négligeait la mélancolie de cette pauvre malade, elle ajouta chaleureusement:

— "D'ailleurs, il ne faut pas vous dire mourante. Vous êtes si exquisement sympathique et jolie!... La vie doit vous être douce. Quand vous nous aurez aidés à organiser notre bonheur, il faudra vivre pour le partager. Jean et moi nous vous guérirons."

Marguerite Valdret eut un énigmatique sourire.

— "Que voulez-vous de moi, mademoiselle? J'ai assez de reconnaissance et d'affection envers Jean pour travailler à son bonheur, même sans compter y avoir jamais une part."

Odette la pria d'écrire au jeune homme le résumé de leur conversation. Evidemment le marquis n'avait pas encore détrompé Jean sur sa naissance, puisque, la veille, Marguerite avait reçu de lui une lettre qui ne trahissait aucun changement de projets ou d'idées. S'il était prévenu, à quel-

que moment que l'atteignit le choc d'une pénible révélation, il aurait pour le soutenir cette pensée qu'Odette lui demeurerait fidèle malgré tout. Au fond ce dont la jeune fille souhaitait qu'il fût instruit le plus tôt possible, c'est qu'elle n'était pas sa soeur.

— "Mais pourquoi ne le lui écrivez-vous pas vous-même ?" interrogea subitement Marguerite après cette longue conversation.

— Oh! madame, dit Odette, "auriez-vous écrit directement à un homme que vous aimiez contre le gré de vos parents? Je l'ai fait une fois, en me donnant pour excuse que ma ferme résolution de ne jamais renouveler une telle démarche. Songez que vous êtes sa seule parente, sa vraie soeur, vous. Il me semblait si simple et si bon d'aller à lui à travers votre coeur! D'ailleurs si mon imprudence lui en révélait trop ou trop peu, vous seriez refusée à la transmettre. Ainsi j'avais vos scrupules pour appuyer la faiblesse des miens."

Marguerite la regarda longtemps, avec une expression singulière et très douce. Puis elle demanda la permission de l'embrasser.

Quand Mlle de Ribeyran l'eût quittée, elle écrivit à Jean. Sa lettre rendait un compte exact et sans commentaires de tout ce qui avait été dit.

Tandis que Marguerite traçait les pages de cette épître, la petite bonne mal dressée était venue s'informer à plusieurs reprises si "Madame ne voulait pas dîner." Madame avait seulement réclamé une lampe. Il était huit heures quand la sonnette appela la domestique dans le boudoir.

— Allez mettre immédiatement cette lettre à la poste.

— Quand Madame dînera-t-elle donc? dit la rustique personne avec humeur.

— Je ne dînerai pas. En revenant vous pourrez manger et vous coucher. Vous ne rentrerez plus ici dans ma chambre. Je n'ai plus besoin de vous.

Cette perspective de liberté attendrit la petite servante. Elle daigna s'apercevoir que la baie qui tenait tout le

côté de l'étroit boudoir était encore ouverte.

— "Mais, madame, vous devez être gelée! vous attraperez du mal!" s'exclama-t-elle, abandonnant l'usage laborieux de la troisième personne. Et le médecin qui vous a tant défendu de respirer l'air une fois la nuit tombée!

— Oui, je vais fermer. Ne vous inquiétez pas. Partez, cette lettre est pressée," dit Marguerite.

Quand la bonne eut disparu, la jeune femme éteignit sa lampe, mais elle ne ferma pas la fenêtre. Au contraire elle avança la chaise longue sur le balcon.

La nuit, la splendide nuit sereine du Midi, ruisselait d'étoiles. Marguerite renversa la tête en arrière sur les coussins et regarda les étoiles. Elle ne les voyait pas toutes, parce que les branches du mimosa, maintenant noires comme de grandes plumes funèbres, lui cachaient tout un pan du ciel. Des profondeurs constellées tombait un étonnant silence. Marguerite, au-dessous d'elle, devinait la solitude muette et parfumée du jardin sauvage. Les aromes des plantes s'exaspéraient dans la fraîcheur du soir. Elle sentit son coeur s'amollir et comme se dissoudre parmi l'haleine trop suave des fleurs. Les effluves des orangers montaient avec tant de force qu'en les aspirant ses lèvres croyaient percevoir l'effleurement d'une caresse douce à défaillir. Les sauges, le romarin, la lavande, dévorant les pelouses, l'enveloppaient de leurs exhalations âcres comme le souffle des solitudes brûlées et désertes. Une odeur légère de térébenthine flottait autour des géraniums arborescents. Des roses invisibles s'éffouillaient, pétale à pétale, parmi l'obscurité des massifs. Et, tout près de la jeune femme, le mimosa touffu évapora dans l'espace le miel et l'encens de ses grappes d'or.

Elle grisait son immense tristesse avec tous ces parfums, elle l'aggravait par toute la désolation de cet infini silence, elle l'enchantait d'une promesse d'éternité lue dans les étoiles amies. Un appel venait dans la nuit.

Descendait-il de ces soleils lointains, en un rêve de renaissance, de splendeur, d'immortelle compensation? Ou s'élevait-il de la terre odorante, des fleurs fragiles, en une tentation de sommeil et de néant?...

Tout à coup, Marguerite fut ébranlée d'un frisson. Le froid de cette claire et glaciale soirée—presque encore une soirée d'hiver—la pénétra. Elle eut un mouvement instinctif pour serrer autour d'elle le châle qu'elle gardait encore sur les épaules. Mais elle se ravisa, sourit. D'un geste rapide, elle écarta ce châle; puis elle ouvrit le jabot en dentelles de son peignoir.

Autour de son cou mince, sur sa frêle poitrine secouée par la toux, glissa l'air vif, embaumé, mortel.

Elle resta ainsi plus d'une heure.

Quand elle rentra et ferma enfin les larges battants vitrés, ses dents claquaient, ses membres tremblaient. Elle eut à peine la force de se traîner jusqu'à son lit.

XII

Mon colonel m'a fait demander? disait Cadier, debout sur le seuil du vaste et somptueux cabinet de travail, au château de Ribeyran.

—«Oui, mon ami, entre... Et ferme bien la porte surtout!»

Le premier piqueux s'assura par une poussée que le pêne était entré à fond dans la gâche. Puis il s'avança vers le bureau, un massif bureau ministre en ébène à incrustations d'étain. Et il s'étonna de rencontrer le regard de son maître chargé d'une gravité particulière. Ce n'était donc pas pour l'organisation d'une chasse, ou pour des achats de chevaux et de chiens qu'on l'avait fait venir? Il s'immobilisa, raide comme au port d'armes, dans une attitude respectueuse.

—«Avance, Cadier. Ce que j'ai à te dire est très confidentiel. As-tu des pieds?»

L'ancien soldat obéit, vaguement troublé.

M. de Ribeyran le considéra un instant, avec une pénétration intense, comme pour retrouver dans cet homme en veston et casquette de velours, avec lequel, depuis des années, il ne

s'était entretenu que de la santé ou de l'entraînement de ses bêtes de chasse, de l'état de la forêt et des ruses des cerfs, l'homme frère d'armes de jadis, l'être de vaillance et de dévouement qui avait partagé ses dangers et gardé à travers la vie, sous le silence du serviteur, son secret de sang et d'angoisse.

Sous cet examen, le visage bronzé de Cadier se fonda d'une rougeur. C'était là un signe d'émotion, non d'embarras. Le marquis reconnut, sous ces traits que le respect tâchait de maintenir inexpressifs, toute l'ancienne et inaltérable loyauté.

—Cadier, dit-il, sais-tu que Jean Valdret s'est battu en duel? Et en sais-tu la cause?

—Oui, mon colonel.

La rougeur de Cadier s'accentua jusqu'au ton de la brique. Cette fois, M. de Ribeyran éprouva une inquiétude. L'homme avait tressailli comme sous un élancement de conscience.

Le marquis n'en fit pas à haute voix la remarque, mais fronça les sourcils et aiguïsa d'une interrogation le regard dont il transperçait le piqueux.

—Mon colonel... commença Cadier.

—Achève, voyons... C'est donc toi, maintenant, qui as quelque chose à me dire? fit assez rudement son maître, en voyant qu'il hésitait.

—J'ai seulement à vous dire, mon colonel, que M. le vicomte de Mauclain avait essayé de me faire parler à propos de la naissance de M. Jean.

—Toi?

—Oui, mon colonel.

—Il savait donc que tu pouvais connaître?...

—Son père, M. le comte, lui en avait appris beaucoup, mon colonel, et, entre autres, ceci, que je ne vous avais pas quitté pendant... (il cherchait ses mots) enfin pendant les mois avant.

Qu'as-tu dit?... Ou plutôt, pardonne-moi, mon brave; se reprit M. de Ribeyran, qu'a-t-il pu interpréter de ton silence? Car il est inutile de protester de ta discrétion: je ne la mets pas en doute.

—Merci, mon colonel, s'écria Cadier, dont la poitrine se dégonfla comme si on lui ôtait un poids de dessus le coeur. "Si vous saviez quel moment j'ai passé! Un monsieur savant comme M. le vicomte, qui s'avise d'entreprendre un pauvre diable pas malin tel que vous me connaissez, mon colonel, lui ferait renier sa part de paradis. "Cadier, vous ne me donnerez pas le change, car je sais tout," qu'il me disait. Et là-dessus de me raconter des histoires, auxquelles je ne pouvais dire ni oui ni non sans compromettre le secret de mon colonel.

—Oui, je vois. Mais pourquoi ne m'as-tu pas averti de cette tentative?

Cadier fourna entre ses doigts sa casquette de velours.

—Mon colonel, il y a si longtemps que vous ne m'aviez plus dit un mot de... de... C'était comme enterré en vous. Jamais je n'aurais osé..."

Il ne pouvait pas exprimer ce qu'il éprouvait d'habitude devant le visage impérieusement fermé de son maître. Depuis des années aucune allusion n'avait entre eux ressuscité le souvenir. L'ancien ordonnance en arrivait à se demander s'il avait réellement vu les scènes qu'il retrouvait dans sa mémoire, ou encore si l'étrange pouvoir moral de son chef n'allait pas jusqu'à supprimer, comme n'ayant jamais eu lieu, les choses terribles d'autrefois.

—Enfin, reprit M. de Ribeyran, que s'est-il passé entre toi et le vicomte de Mauclain? Sois franc. Je ne puis t'en vouloir si ta simplicité a été surprise. Il te suffit que je ne doute pas de ta fidélité."

Cadier résuma leur conversation. Il n'omit qu'un détail: les promesses indéterminées mais positives avec lesquelles M. de Mauclain avait essayé de tenter sa discrétion.

—Ainsi, dit le marquis, tu lui as donné à entendre que Jean n'est pas mon fils?

—Pouvais-je faire autrement, mon colonel? Il menaçait d'aller dire au lieutenant..."

—Ce que le lieutenant croit lui-même; et ce que j'ai failli lui laisser

croire, prononça le marquis en étudiant la figure de Cadier.

L'homme, tout d'abord, ne comprit pas. Puis, comme si les prunelles magnétiques de son chef eussent déterminé l'évolution de sa pensée, il saisit brusquement.

—Mon colonel! Oh! mais alors...

—Poursuis.

—Je n'ai rien à dire, mon colonel.

—Il ne fallait pas, mon ami, prendre cet air bouleversé. Qu'est-ce qui te trouble? Réponds. Je te l'ordonne.

Cadier balbutia:

—Mlle Odette..."

—Comment, toi aussi? fit le marquis avec un recul de buste et une expression de visage qui glaça le piqueux. "Toi, un soldat!... Toi qui t'es battu en brave... toi qui as vu!... Tu peux imaginer la fille de ton colonel mariée avec le fils d'un... ennemi, du plus lâche de tous nos ennemis!..."

Cadier ne répondit pas.

—Mais parle donc! Crois-tu me manquer de respect en t'expliquant? Sois tranquille: je ne t'attribuerai pas la présomption de vouloir me contredire ou me conseiller, ajouta le marquis avec sa facile hauteur. Je suis curieux de ton impression, parce que c'est celle d'un honnête homme et d'un coeur dévoué. N'aie pas peur. Dis-moi ce que tu penses.

—Mon Dieu, mon colonel... Je ne sais pas bien vous dire comment je comprends les choses. Pour moi, le lieutenant Jean Valdret, c'est un français, et un bon. Son père était Prussien ça... c'est un accident."

Un irrépressible sourire courba la lèvre du marquis.

—Mais sa mère, poursuivit Cadier, était-elle bien française, celle-là?... Une mère, est-ce que ce n'est pas elle qui met les enfants au monde? Est-ce qu'elle ne leur donne pas son sang, son coeur? Alors quoi? Une belle demoiselle allemande ne voudrait donc pas non plus épouser M. Jean? Il serait donc comme une espèce de maudit entre deux peuples, parce que ces deux peuples se sont fait la guerre? Pourquoi n'appartiendrait-il pas au pays qui l'a élevé, qu'il aime, qu'il sert

loyalement et dont il porte l'uniforme? Crédit, mon colonel, sauf respect, moi je considère la mère de cet enfant-là comme une sainte et une victime, et lui comme un officier qui marchera sur vos traces, et l'être que je respecte le plus sur la terre, après mon colonel et Mlle Odette."

M. de Ribeyran avait d'abord songé, en prolongeant son ironique sourire, que le pauvre Cadier ne possédait que des notions extrêmement vagues sur l'hérédité et la race. Mais ce dédain de sa supérieure raison s'effaça devant quelque chose de profond et d'ému qui se souleva en lui. Un étonnement le prit de découvrir, dans le domaine inconscient de son âme, comme un obscur acquiescement. Il demeura pensif.

Sa voix, en effet, se brisa. Il passa le revers de sa main sur ses paupières. Cette émotion mâle et sobre remua le marquis plus que les attendrissements féminins devant lesquels il s'était raidi. Et quels souvenirs évoquait l'ancien compagnon de ses dangers et de ses douleurs! C'était la puissance émouvante du passé, où la vision de nous-mêmes tels que nous ne serons plus prête une si poignante magie même aux pires tortures de jadis.

Sur les prunelles d'acier les cils battirent. Puis, d'une voix qui se faisait confiante dans ses intonations basses et alenties, M. de Ribeyran prononça:

— "La pauvre morte!... J'ai fait tout ce que j'ai pu pour elle. Mais de quel le vivante veux-tu parler?"

Cadier répondit bravement:

— De Mlle Odette.

— Enfin, s'écria le marquis redressé, elle ne t'a pas fait de confiance, je suppose!

— Oh! non, mon colonel. Mais, justement, parce que je ne suis qu'un pauvre homme bien simple, un domestique que les jeunes maîtres tutoient quand ils sont petits, je me trouve plus près des enfants qu'un chef comme mon colonel. Et je les ai vu grandir, M. Jean et Mlle Odette. Je jouais avec eux, ils bavardaient devant

moi... Comment vous dire? J'ai su qu'ils s'aimeraient avant seulement qu'ils s'en soient aperçus eux-mêmes. Et ça me faisait plaisir, parce que deux coeurs comme ça, il n'y en a pas souvent la paire en ce monde, et si ces coeurs-là s'entendaient pas à travers des beaux et jeunes visages!... Mais, pardon, mon colonel... je ne dois peut-être pas... Vous m'aviez commandé de parler... Pourtant, j'ai idée que je passe la permission..."

Pour ce cerveau fruste, une telle conversation semblait incompatible avec le respect qu'il professait envers son maître. Cadier avait certes plus souci de la distance entre eux que le marquis lui-même. D'ailleurs, la difficulté de s'exprimer le paralysait. N'ayant pas dans son vocabulaire des nuances correspondantes à ses sentiments, il éprouvait la gêne qui contraint les gens timides appelés à discourir dans une langue qu'ils connaissent imparfaitement. L'injonction formelle du marquis et sa propre émotion avaient seules pu lui suggérer une manière d'éloquence.

Il avait hâte de rentrer dans le mutisme un peu farouche d'où il ne sortait guère que pour s'entretenir des choses de sa profession. Ce sujet-là, il le connaissait bien; les mots alors ne lui manquaient pas. Mais ce qu'il appelait les paroles de romance, n'étaient pas dans ses cordes. Jamais il n'avait voulu se marier, jamais même il n'avait, comme on dit dans sa classe, "fréquenté" aucune jeune personne. Le roman de son maître avait absorbé ses facultés sentimentales, le secret qu'il portait lui scellait le coeur. Peut-être la défiance de ce qu'il pourrait révéler sous les caresses d'une femme ne lui inspirait-elle cette réserve un peu sauvage. Il n'en savait rien. Il ne raisonnait pas l'influence qu'avait pu exercer sur son caractère et sur sa vie le drame où il avait joué un rôle.

Depuis les heures lointaines et si soigneusement ensevelies, jamais Cadier n'avait été secoué par une émotion aussi puissante que celle de cet entretien dont le but lui échappait.

Comment aurait-il pu croire que ses phrases incorrectes, hésitantes et gauches touchaient jusque dans les plus secrets replis du cœur ce chef dont l'intelligence et la fierté le dominaient de si haut? Comment se fût-il douté que sa naïveté même était une force? Comment eût-il entrevu les sources bienfaisantes qu'il faisait jaillir, ni mesuré les rocs d'orgueil qu'il ébranlait?...

XIII

Devant les mêmes objets, presque dans la même attitude, parmi les teintes sombres et les lignes sévères de son cabinet de travail, M. de Ribeyran se tenait de nouveau le lendemain. Son regard, qui, par furtifs éclairs, se dirigeait vers l'une des hautes portes en bois oncé comme les lambris et sans portière, trahissait l'attente. Mais cette fois ce n'était pas Cadier qu'il avait fait mander auprès de lui. Malgré sa maîtrise de lui-même, l'anxiété perçait dans la contraction de ses sourcils, les tressaillements légers de son corps et, par instants, le pianotement impatient de ses doigts.

On frappa. Le moment était arrivé. L'agitation inaccoutumée de ses nerfs cessa. Il retrouva l'impossibilité extérieure et même l'impénétrable tranquillité de ses yeux.

Il cria :

—Entrez!

Jean Valdret parut.

Quoique ces deux hommes eussent à entendre ou à se dire, la scène serait brève et calme. Un tel sentiment du tragique était en eux et une telle volonté de maintenir leur fierté supérieure à tout, que rien ne pouvait les ébranler ni les surprendre. Leurs paroles furent rapides et simples.

—Jean, prononça M. de Ribeyran, "tu n'es pas pas mon fils. J'ai songé à t'appeler de ce nom, à ensevelir ainsi ce qu'il y a de douloureux pour toi et pour moi dans le passé, à le sceller par un mot irrévocable. Je ne m'en suis pas reconnu le droit."

Jean était préparé à cette déclaration. Il avait reçu la lettre de Margue-

rite. La joie immense de pouvoir aimer Odette n'éclata donc pas brusquement en lui pour le terrasser. Toutefois, il sentit comme des chaînes qui lui tombaient du cœur. Tant que le marquis n'avait pas parlé, il doutait. Maintenant son âme se dilatait aux mots de délivrance. Mais son visage ne changea pas. Que dire, en effet? Il se tut.

M. de Ribeyran souleva le médaillon posé devant lui sur son bureau. Le bout d'une chaîne fine et brisée pendait. Par une intuition singulière, Jean remarqua d'abord cette trace de violence. M. de Ribeyran, qui observait ses yeux, vit ce qui le frappait. Lui-même jusque-là n'y avait pas fait attention: Cadier, dans sa hâte, le soir fatal, avait dû arracher le bijou. Quel détail à évoquer en ce moment!

—Regarde ce portrait... (Le marquis crut entendre une autre voix que la sienne; pourtant l'intonation n'était seulement grave et basse.) "C'est la mère de ton père. Au revers, lis la dédicace; tu connaîtras celui dont tu es le fils."

La main de Jean tremblait un peu sur le fermoir. Il ouvrit. La crainte d'une honte lui contractait la poitrine. Sa respiration s'arrêta. Puis soudain le souffle revint, ample et profond. Ce nom sonore, aux syllabes vaillantes, cette écriture délicate, ces mots de confiante tendresse... Cela respirait l'élégance et l'honneur. Il dit à mi-voix: "Henri de Cantri..." Puis il retourna la miniature et contempla les traits de cette femme... sa grand-mère!

Mais ces gens l'ignoraient, ne voulaient rien être pour lui. Il s'endurcit comme eux, releva la tête. Et froidement :

—Vit-il encore?

M. de Ribeyran dit:

—Non.

Le jeune homme songea qu'alors il n'était pas lui-même dédaigné volontairement. Mais, tandis qu'un tourbillon de pensées l'oppressait, il vit entre ses doigts une lettre. D'un geste machinal il venait de la prendre.

—Lis-la, disait le marquis. Tu comprendras.

Jean examina la suscription, puis la rapprocha de la dédicace du portrait. Ses yeux allaient de l'un à l'autre. Les mots allemands, le titre de capitaine, la direction de la lettre, les timbres à date peu à peu prirent une signification. Ce fut comme quelque chose d'effroyable flottant sous un nuage, puis se dégageant, surgissant, devenant distinct. Mais non... ce n'était pas possible!... Comment croire? Il se tourna vers le marquis.

M. de Ribeyran se tenait accoudé sur son bureau, le visage dans ses mains.

Attitude plus significative que toutes les révélations. Ainsi donc cet homme d'un orgueil si haut ménageait son orgueil à lui, se voilait les yeux pour ne pas le voir pâlir et souffrir... Une ivresse d'énergie souleva Jean. "Qu'il me regarde! se dit-il. "Après tout, je suis moi-même. Je ne faiblirai pas plus que lui."

Puis d'une voix nette:

—Mon colonel...

Le marquis redressa le front.

—Ce que François de Mauclain m'a jeté à la face, c'était donc vrai?

—"Non, mille fois non. N'as-tu pas lu?"

—Je n'ai pas besoin de lire... Je vous demande à vous, marquis de Ribeyran, la vérité. Suis-je le fils d'un officier allemand?

—Tu es le fils d'un officier allemand mais de descendance française et portant un nom français, Henri de Cantri n'était pas de race prussienne. Il était né dans le grand duché de Bade, d'une mère qui lui parlait français et lui apprenait à aimer la France. C'est ce que tu devais voir dans cette lettre.

—Mauclain que sait-il?

—Rien. C'était une reconstitution ne reposant sur aucun indice précis, sur aucune preuve. Il n'y croyait sans doute qu'à peine, il n'y croit plus aujourd'hui, après les démentis que lui ont infligés mes décisions et mes démarches.

—Ma naissance est donc vraiment un secret?

—C'est un secret tel, que je pouvais—que j'ai voulu un moment—te faire passer pour mon fils."

Ce mot évoqua pour Jean l'image d'Odette. Qu'elle était loin de lui maintenant!... Il comprenait l'opposition du marquis, la lutte, les duretés inexplicables. Et il ne savait pas tout. Car cet homme qui lui dévoilait sa funeste origine, cet homme avait aimé sa mère! A cette idée une horreur le saisit. Il n'osa plus questionner, resta muet.

Alors M. de Ribeyran parla.

—Ecoute-moi Jean. Ton patriotisme est sauf. Il est bien faibie le filet de sang allemand qui coule dans tes veines. Rien ne peut atteindre ton honneur d'officier français, car personne au monde, tu m'entends bien, ne contestera jamais ta nationalité. Mais, entre nous, il y a autre chose. Ta mère et moi nous nous sommes aimés de la façon la plus absolue, la plus haute. Mais ton père est venu et me l'a prise. Il me l'a prise par violence. Elle mérite ton respect comme le mien... mieux encore: ton admiration. Elle a bravé les pires dangers; elle a été victime. Elle en est morte de douleur.

—Ah! murmura Jean, je suis donc le fils d'un lâche!...

—Tu es le fils de la plus noble des femmes et le descendant d'une lignée de soldats. Les Cantri furent toujours braves.

—Merci, mon colonel, dit le lieutenant avec un amer sourire.

Une immense tristesse se peignit sur les jeunes traits mâles du lieutenant. Quel effort devait coûter au marquis cette phrase de bienveillance envers lui, le fils de l'Allemand, le fils du rival exécré, du brutal larron d'amour! De quelle pitié dédaigneuse elle surgissait sans doute et à quelle distance elle le maintenait, cette phrase de lointaine protection! Son avenir? Quel avenir envisagerait-il en dehors de ce qui avait rempli sa vie, enthousiasmé sa jeunesse: son dévouement fanatique pour le chef prestigieux, sa tendresse filiale pour la marquise Pauline, et son amour... ah! son ingué-

rissable amour pour Odette!... Aujourd'hui tout s'écroulait, s'effondrait sous un vent de désastre, sous le souffle d'abomination qui montait du passé!

Et comment Jean Valdret eût-il pu concevoir autre chose, pressentir le sourd travail qui s'opérait dans l'esprit du marquis? Qui donc lui eût dit que ce nom de Cantri n'était connu que depuis la veille par son colonel et que celui-ci l'avait accueilli comme le rayon qui dissipe un cauchemar? Ainsi cet enfant considéré si longtemps comme le fils d'un Prussien, avait dans les veines une large dose du plus pur sang français! Il descendait d'un compagnon d'armes et du sauveur même d'un Ribeyran! Cette découverte, faite après tant d'assauts sous lesquels pliait sans le savoir son âme ébranlée, avait produit un effet extraordinaire sur le marquis. Si inflexible qu'il se croyait, ne gardait-il pas, comme une rosée dissolvante au fond du coeur, tant de larmes discrètes, de paroles douces, de suggestions humbles? Ne craignait-il pas pour sa fille? Maintenant il la savait capable d'une résolution désespérée. D'ailleurs, à chaque expérience nouvelle, son estime pour Jean grandissait. Et, plus que de tous ces mobiles secrets, dont il subissait l'action, M. de Ribeyran s'étonnait encore du singulier émoi ressenti la veille aux paroles de Cadier. Ces phrases sans artifice, cet accent rude et brisé, cette générosité simple de soldat, pourquoi donc tout cela vibrerait-il au fond de lui-même en une répercussion qui ne s'éteignait pas?

Jean ne pouvait avoir aucune idée d'un pareil état d'âme. Il ne mesurait que l'abîme creusé entre eux par la redoutable confiance. Sa main replia sur le médaillon la lettre qu'il tenait toujours et qu'il n'avait pas lue. Son regard tomba sur le porte-cartes d'où elle avait été tirée.

—C'est tout ce que vous aviez à me remettre, mon colonel?

— Prends aussi ce porte-cartes... Mais tu n'y découvriras rien de plus.

D'une lèvre glacée le jeune homme demanda :

—Puis-je me retirer, mon colonel?

—Va, dit le marquis avec un léger sursaut.

M. de Ribeyran suivit des yeux ce grand garçon droit sous son dolman, et dont le calme commençait à déconcerter sa propre force d'âme. Où allait-il ainsi avec le mystère de son chagrin? Pourquoi donc ne s'était-il ni ému, ni affligé, ni indigné? Était-ce possible qu'il eût pris en soudain dégoût une existence issue d'un désespoir et d'un crime? Savait-on quelles conclusions violentes et fatales pouvaient s'imposer à un coeur de vingt-trois ans trop subtilement délicat et fier, et d'ailleurs saignant d'une cruelle plaie d'amour?

—Jean!...

C'était la voix du marquis résonnant dans la vaste pièce. Mais l'inflexion en était singulière. La syllabe se fondit avec douceur.

—Mon colonel?

—Où vas-tu, mon ami?

—Au quartier, mon colonel.

—Ce n'est pas ce que je veux dire. Viens ici... Parle-moi... Que comptes-tu faire?

Le jeune homme retourna de deux pas. Il vit une expression changée sur le visage de son chef. Ou donc était cette haine contre laquelle son orgueil s'était âprement raidi? Où donc cette impassibilité devant laquelle sa propre impassibilité se dressait?

Troublé, il balbutia :

—Ce que je compte faire, mon colonel?...

—Oui... Tout à l'heure je te parlais de ta carrière... J'ai cru que tu me comprenais. Mais je ne t'en ai pas dit assez. Écoute, Jean : le vie avait élevé des barrières entre l'enfant que tu étais et moi-même. Ce que j'ai fait pour toi, je ne l'ai fait que par devoir. Tu n'as senti que ma dureté. Mais maintenant tu es un homme; tu as créé ta personnalité; ce ne sont plus les autres que je vois en toi, c'est toi-même. Eh bien, mon ami, l'homme, le soldat que tu es, a toute mon estime, et — je veux que tu le croies — mon affection."

La voix expressive du marquis appuyait sur certains mots; ses prunelles à présent se laissaient pénétrer; un charme émanait de lui. Et il continua avec une nuance revenue de commandement:

—“Je désire savoir ce que tu penses. Je m'intéresse à tes projets.”

Une buée embruma les yeux de Jean; ils prirent la splendeur mouillée et attendrie des yeux de femme. Et leur contraste avec la masculine énergie des paroles toucha M. de Ribeyran.

—“Mon colonel, votre estime et votre affection me sont plus précieuses que je ne saurais vous dire. Vous êtes mon maître, mon modèle. J'espère être toujours digne des sentiments que vous venez de m'exprimer.”

M. de Ribeyran le regarda un instant avec pénétration. Puis il prononça d'une voix lente, de cet air souverain qu'il adoptait inconsciemment, et comme s'il eût disposé de royales faveurs:

—“As-tu quelque chose à me demander?”

Jean devint pourpre, puis, brusquement, tout à fait pâle. Et il rendait regard pour regard, avec la même intensité. Certes, cet homme avait sur sa destinée plus de pouvoir qu'un roi; il lui dispenserait s'il le voulait la plus grande somme de bonheur concevable. Était-ce possible qu'il ouvrit à son espoir? Mais quelle pensée de démence! Le jeune homme recula devant le piège de son imagination.

—“Mon colonel, vous pouvez obtenir ma permutation dans le corps expéditionnaire de Madagascar.”

M. de Ribeyran eut une respiration profonde. Il avait craint une plus présumptueuse prière. Il dit vivement:

—“Ainsi tu veux partir?... C'est toujours ton intention?”

—“Plus que jamais, mon colonel. J'ai hâte de servir ma patrie, ma seule patrie bien-aimée. Je veux remplir le vœu de ma mère. Là-bas, si mon sang coule, on verra qu'il est français.”

La jeune emphase des mots, la vibrante ardeur plurent à M. de Ribeyran. Mais ce qui le frappa plus

favorablement encore, ce qui lui sembla d'une rare, d'une admirable valeur morale, ce fut l'acceptation haute et simple du destin. Jean, d'un coup d'œil, avait jugé nettement, avec les causes révélées, l'enchaînement des conséquences. Le passé fermait l'avenir à son amour. Il ne récriminait pas. Il prenait le parti héroïque: il s'éloignait, et s'éloignait sans parler.

“Il a, en vérité du discernement et de la hauteur d'âme,” songea M. de Ribeyran.

Et, dans le secret de lui-même, il ajouta cette phrase, énorme pour cet esprit que séduisaient les seules vertus séculaires et les fiertés héréditaires du sang:

“Ah! il est des nôtres.”

Alors son sourire plongea très doucement dans les beaux jeunes yeux où il voyait étinceler la fougue, l'intrépidité, la fortitude altière de ces vieux Cantri du seizième siècle dont l'un sauva son aïeul.

—“C'est bien, mon enfant,” dit-il. Je t'approuve pleinement. Compte sur moi. On envoie à Madagascar un escadron de cavalerie, un seul, et de chasseurs précisément. Je prends sur moi de te promettre que tu en feras partie. Tu n'auras pas de peine à y remplir brillamment ton devoir. Tu es vaillant devant la vie: c'est plus difficile que d'être vaillant devant la mort.

XIV

Un matin, comme la petite servante de Marguerite Valdret venait d'ouvrir les volets dans la chambre de sa maîtresse elle regarda vers le lit et s'écria:

—“Jésus! madame... Est-ce que vous êtes plus mal?”

Marguerite était assise, mais elle ne s'appuyait pas contre les oreillers. On les plaçait tout droits et soulevés par un coussin parce qu'étendue sur le dos elle ne respirait plus. Pourtant ils s'enfonçaient trop encore, et maintenant, courbée en avant, ses genoux ramenés vers le buste, elle haletait. Sous la batiste de la chemise, plaquée par la sueur, sa délicate épine dorsale dessinait les fines vertèbres. Ses bras

pendaient, comme brisés, les mains si blanches qu'elles se distinguaient à peine du drap. Les cheveux dénoués coulaient jusqu'à ses reins, en un grêle et plat ruisselet d'or. Dans le silence de la chambre hoquetait son souffle court.

— "Madame... souffrez-vous? Parlez-moi. Faut-il aller chercher le médecin?"

La malade leva la tête. Ses yeux s'ouvrirent, démesurément élargis entre le double enfoncement des tempes, de part et d'autre du nez aminci et au-dessus des blêmes joues creuses. Ils saillaient un peu hors des orbites. Le gris tendre des prunelles était voilé comme de l'eau sous une imperceptible couche de glace.

La malade murmura:

— "Allez tout de suite au télégraphe. Il faut qu'il vienne. Je veux le voir."

— "Le médecin, madame? Je vais courir chez lui."

— "Non... non... pas le médecin."

— "Mais qui donc?"

— "Monsieur Jean."

— "Oui, madame, j'y vais. Mais je chercherai aussi le médecin."

La bonne savait l'adresse du lieutenant Valdret. Elle avait mis à la poste assez de lettres dont elle renonçait à étudier la suscription, parce que c'était toujours la même. Elle rédigea la dépêche. C'était inutile, car la veille Madame en avait fait porter une. Elle pensa bien faire d'écrire dans les mêmes termes:

"Suis très mal, venez.— Marguerite."

Probablement le lieutenant était déjà en route.

Quand elle rentra, la bonne trouva le médecin auprès de Madame. Une voisine l'avait introduite dans l'appartement. Il dosait un liquide dans une petite seringue dont le cylindre était gradué. Ensuite il y vissa une canule fine et pointue comme une aiguille et qui trempait dans un bain antiseptique. Marguerite réclamait les piqûres. Aussitôt après, elle recouvrait un peu de force. Elle ne vivait plus qu'avec ce soutien.

— "Ah! docteur," soupira-t-elle en hochant la tête, "vous ne m'en ferez plus beaucoup. C'est fini, n'est-ce pas?"

— "Je ne vous en ferai plus quand vous serez guérie."

— "Oh! guérie..."

Le navrement d'un sourire glissa, s'effaça, sans qu'eût changé la tristesse fixe des yeux.

— "Mais, chère madame, vous n'êtes pas raisonnable. Pourquoi voir les choses en noir? Il n'y a pas deux semaines que vous avez pris le lit. Un peu de patience..."

Dans la pièce japonaise qui servait d'entrée, parmi le parfum mourant du grand mimosa presque défleuri, le médecin, d'une voix basse, dit à la bonne:

— "A-t-elle des parents, votre maîtresse?"

— "Elle a son cousin, M. Jean Valdret."

— "Il faudrait le prévenir."

— "Le prévenir de quoi? dit la jeune fille effarée. Vous assurez à Madame qu'elle guérirait."

— "Eh! certes! fit le médecin avec un geste d'ennui. Mais appelez ce monsieur le plus tôt possible, ou donnez-moi son adresse."

— "Oh! quant à ça, monsieur, il viendra. Je lui ai encore télégraphié ce matin. Mais dites... n'est-ce pas? Madame ne va pas mourir!"

Cette dernière phrase monta en un cri aigu, puis se brisa dans une explosion de sanglots. Le médecin saisit le bras de la bonne et l'entraîna sur le palier.

— "Taisez-vous, malheureuse!"

Il le calma. Elle frotta ses yeux avec le coin de son tablier.

— "Allez la soigner, votre maîtresse. Ne lui montrez pas d'émotion. Et si quelque chose vous inquiète, venez me chercher, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Mais il faut avoir l'air gai si vous voulez que Mme Valdret guérisse."

Le temps de retraverser les deux pièces, la petite bonne avait repris son insouciance. Tout en ayant une peur terrible de la mort, elle n'y croyait

pas. Jamais elle n'avait vu mourir. Ça ne devait pas arriver comme ça tout à coup, à une personne qui vous parlait il y a cinq minutes. Et elle vint de nouveau faire rayonner dans la chambre sa fraîche santé de paysanne, sans que son regard, allant du miroir où brillait son teint de pêche mure au frêle ivoire de la pauvre face mourante, lui révélât dans un frisson le sens lugubre du contraste.

—Écoutez, petite, lui dit sa maîtresse quelques heures plus tard, "je me sens mieux. Aidez-moi à passer un peignoir; puis vous m'installerez à côté, sur la chaise longue, près de la fenêtre, je regarderai le jardin, je verrai les fleurs."

Il y eut une faible protestation. N'était-ce pas une imprudence ? Si Madame allait avoir une syncope ? En tout cas, il faudrait fermer la croisée.

—Au contraire, haleta Marguerite, j'étouffe... j'ai besoin d'air.

Elle se traîna jusqu'au boudoir. Et elle sourit de joie en revoyant le cadre si frais d'étoffes claires sous la lumière verdie que filtraient les plantes grimpanes. On put laisser le bow-window à demi ouvert: l'atmosphère était plus chaude au dehors. Une splendeur de soleil ruisselait sur le désordre embaumé du jardin. Le silence y paraissait plus profond dans cette lourdeur de clarté. Même sous la fine chevelure des poivriers, sous les éventails des camærops, sous la verdure immobile et métallique des orangers, l'ombre ne parvenait pas à être noire; on y voyait scintiller des paillettes d'or. Et dans cette gloire de lumière, le vertige des parfums montait.

—Apportez mon miroir, demanda Marguerite, après être restée quelques minutes sans un geste, accablée d'épuisement, sur la chaise longue.

La bonne soutint devant elle une glace étroite à cadre de vieil argent.

Alors commença une opération longue et laborieuse. Marguerite voulut arranger elle-même ses bandeaux, velouter d'un nuage de poudre rosée son visage meurt de fièvre, mettre une teinte de rouge à ses lèvres sèches. Après chaque geste de ses bras, elle

devait prendre un instant de repos. Ah! quel travail d'Hercule ! Jamais elle n'irait jusqu'au bout sans défaillir. Mais elle savait que le train de Marseille arrivait à quatre heures. Si Jean venait aujourd'hui il serait bientôt là. Et elle trouva l'énergie d'achever sa suprême tâche.

—"Oh! que madame est jolie ainsi recoiffée, dans son beau peignoir de dentelles, et contre les feuillages de la croisée! On dirait un tableau", s'exclama la servante. "Madame a tout à fait bonne mine."

C'était presque vrai. La volonté qu'ont les femmes d'être belles pour l'homme qu'elles aiment les transfigure. Et celle-ci ne craignait dans la mort que la déchéance de sa grâce.

—Oh! songeait-elle, "pourvu qu'il vienne aujourd'hui. Demain, je n'aurai sans doute plus la force."

Un instant après il était devant elle.

—Me voilà. Chère mignonne amie, que se passe-t-il? Vous m'avez fait grand'peur.

Elle lui en fit plus encore, car l'émotion la secoua trop violemment. Elle s'évanouit.

Jean se désolait. Et, tout en aidant à la faire revenir, il posait des questions à la bonne. Quelle était la cause de cette rechute brusque ? Pourquoi ne l'avait-on pas averti plus tôt. Car, jusqu'au télégramme de la veille, Marguerite lui avait caché son état.

La jeune fille ne donna guère d'explications. Madame s'était enrhumée un soir, à la fenêtre. Alors elle s'était mise à tousser. Le médecin venait tous les jours. Ce matin il avait dit qu'elle guérirait bientôt.

Jean contemplait avec une tristesse infinie ce visage ravagé, où l'évanouissement ressemblait à la mort, et dont le désastre l'épouvantait malgré les touchants artifices de coquetterie. Enfin Marguerite revint à elle, eut un sourire d'extase. Une flamme singulière ressuscita sa beauté. Et le jeune officier reprit espoir, crut qu'il s'était effrayé à tort. D'ailleurs, elle ne voulut pas qu'on parlât de sa santé. D'autres sujets la préoccupaient.

—“Dites-moi tout,” fit-elle. “Vos lettres m’ont renseignée bien vaguement. Vous avez, m’écriviez-vous, la preuve que vous n’êtes pas le fils du marquis de Ribeyran. Quel est donc votre père?”

—“Je n’ai pas de père, il est mort,” répliqua Jean, dont la voix, involontairement, se durcit.

—“Vous ne voulez pas me dire?... Pourtant, il n’irait pas loin, votre secret. Et il serait bien gardé,” ajouta-t-elle avec mélancolie, car elle songeait: “Oh! oui, dans le tombeau.”

—“Je n’ai pas de secret pour vous, chère fidèle amie. Mais mon père fut coupable. Je n’ai pas le droit de parler de lui.”

Il y eut un long silence. Marguerite avait appuyé sa tête et fermait les yeux. Jean s’inquiétait. Puis il l’entendit murmurer:

—“Alors vous n’êtes pas son frère?...” Et plus bas encore, dans un souffle à peine perceptible: “Comme elle sera heureuse!...”

—Hélas! dit Jean, “il m’est interdit de l’aimer.”

Marguerite rouvrit les yeux, les fixa sur lui avec stupéfaction. Puis elle eut un léger rire, un peu lugubre.

“Ah!” reprit-elle, “est-ce que c’est possible? Si vous l’aviez entendue!... Et vous-même! Je comprends tout maintenant... Vous étiez comme possédé d’amour. Oh! l’amour semblait votre respiration même. Vous brûliez les coeurs qui vous approchaient.”

Elle mit dans cette phrase quelque chose d’ardent, de farouche et de chaste. Comment avouer mieux et le plus délicatement son supplice? Jean frémit de sympathie et de regret. Mais ne souffrait-il pas autant qu’elle-même? Ah! le fatal pouvoir, le cercle magique, l’Invincible Charme!... D’où vient cette sélection impérieuse qui parmi tous les êtres désirables nous en fait élire un seul, puis le rend indispensable, à notre coeur, à nos regards, à nos baisers,— indispensable au point que si nous ne le possédons pas, nous préférons mourir? Et cette torture d’amour est ce qu’il y a de plus noble dans l’amour. C’est la

meurtrière puissance, c’est le piédestal formé par tant de tombeaux qui du besoin a fait un dieu.

Jean avait pris la main de Marguerite, qui trembla dans la sienne comme un grêle oiselet tombé du nid. Il y mit un baiser. La malade sourit, divinement. Puis, le voyant triste, elle dit avec un éclair d’animation et d’un ton presque enjoué :

—“Allons, égayez-vous, bel amoureux... Car, je vous le prédis, vous serez le mari d’Odette de Ribeyran. Vous et elle êtes de ceux que le destin ne sépare pas. Une force vous entraîne l’un vers l’autre. Tenez, savez-vous ce qui m’étonne!... C’est que, puisque vous voilà ici, elle, qui vient souvent depuis notre première entrevue, n’ait pas eu le pressentiment de votre présence... Oh! mais rassurez-vous... Elle ne tardera pas... Elle me sait bien mal. Elle voudra prendre de mes nouvelles.”

—Marguerite, balbutia Jean, “vous ne m’aviez pas dit... Je ne me doutais pas...”

La malade hocha la tête. Sur sa bouche pâle où le sourire devenait tremblant et convulsif, dans ses larges prunelles troubles, se refléta toute l’abnégation du sacrifice. Le jeune homme courba le front sur la main fluette qu’il tenait toujours... Et tous deux gardèrent le silence.

Dans l’air odorant et léger qui montait du jardin, un coup de sonnette tinta. On entendit des portes s’ouvrir. Jean sentit son coeur s’arrêter de battre. Il suffoquait d’une joie indicible, délicieusement douloureuse.

Mlle de Ribeyran parut. La sensation de sa présence éclata foudroyante, et comme irréalisable. Mais c’étaient bien les lignes adorées de sa personne, mouvante sous les délicates étoffes, l’ovale suave de sa face, sa bouche, ses yeux, l’ombre brune de sa chevelure. Sur le seuil de la chambre sa beauté resplendissait. Et elle restait interdite, car la servante ne l’avait pas avertie que M. Valdret se trouvait là.

Enfin leurs doux noms s’exhalèrent

ans l'élan de leurs coeurs l'un vers l'autre :

— Jean!...

— Odette!...

Ils se rapprochèrent, se dirent de banales phrases, car toute leur pensée était dans leurs yeux, qui se contemplaient ardemment. Ils oubliaient la mourante. Mais Odette, avec un surcôt y pensa la première. Tous deux tournèrent vers Marguerite.

Elle les regardait à travers d'intraisissables larmes. Quand elle se vit surprise, elle cacha son visage sous ses doigts amaigris.

Ils s'agenouillèrent de chaque côté de la chaise longue. Et chacun saisissant une de ces mains qui tentaient vainement de résister, ils la caressèrent avec de douces paroles. A un moment Odette, comme Jean lui-même avait fait tout à l'heure, posa ses lèvres contre les délicates phalanges.

— "Oh! pas cela..." balbutia Marguerite avec une noble angoisse. "Mademoiselle, vous ne devez pas m'embrasser la main. Si vous saviez!"

Et la malade leva sur Jean l'humilié de son regard, assombri par le souvenir des déchéances anciennes.

— "Pourquoi?" dit l'officier. Et comme Odette, un peu gênée, laissait échapper les doigts rebelles: "Mademoiselle de Ribeyran", ajouta-t-il avec une légère emphase, "prenez cette main, elle est digne de votre baiser."

Une expression d'extase illumina le visage de la malade.

— "Ah! soupira-t-elle, le relèvement est donc possible!..."

Elle fut redressée comme par une secousse, puis retomba sur ses coussins. Ses yeux se fermèrent. Un murmure sortit de ses lèvres. Jean et Odette se penchèrent. Elle disait:

— "Soyez bénis... oui... tous les deux... soyez bénis..."

Alors elle s'immobilisa. Mais sa bouche demeurait entr'ouverte. Et, de sa citrine, un son rauque et irrégulier s'échappait.

— Mon Dieu! murmura Odette.

— Je vais, dit Jean, envoyer la chercher chez le médecin.

— Non, répliqua la jeune fille. "envoyez-y mon domestique, qui est en bas avec le poney. Qu'il cherche le docteur et le ramène d'où qu'il soit. Quant à la bonne, elle va m'aider à recoucher sa maîtresse."

Tandis que Mlle de Ribeyran s'activait avec la servante autour du frêle corps, si léger qu'elles le soulevèrent sans peine, Jean attendit dans la pièce décorée de japoneries. Une mélancolie amère l'oppressait. Portait-il donc le malheur avec lui? De ces deux créatures charmantes qui l'aimaient, l'une allait mourir, et l'autre lui présenterait inutilement l'offrande de sa merveilleuse jeunesse... Puis, soudain son cœur élastique bondissait de triomphe. Odette était près de lui! Il l'avait vue! il allait la revoir!... Quelques minutes sans doute seulement, mais des minutes plus précieuses qu'une vie entière. Qu'elle était belle, énergique et bonne! Chacun de ses gestes traçait un sillon de grâce qu'il gardait dans sa mémoire pour s'extasier à l'infini. Oh! quel souvenir d'adoration il emporterait sur l'immensité des mers et dans les fiévreuses profondeurs de l'île noire!

Une porte s'ouvrit. Mlle de Ribeyran jeta d'une voix altérée :

— "Jean, je vous en supplie, venez vite."

Il s'élança.

Etendue dans le lit, le buste soutenu par les oreillers. Marguerite, les yeux entr'ouverts et noyés d'ombre, le visage incroyablement transformé et vieilli depuis tout à l'heure, ne respirait plus que par saccades. Un hoquet toujours plus rare agitait son corps qui, autrement, eût paru inanimé. La petite bonne à genoux sur la carpette, se lamentait à grands cris.

— "Faites-la partir," réclama Odette avec un regard vers la mourante, qui, peut être entendait encore...

L'officier emmena doucement la servante. Puis il rentra, ferma la porte.

Et tous deux, debout près de ce lit, étreints par la plus solennelle angoisse, ils contemplèrent l'oeuvre abominable de la mort.

Cela dura un long moment. Tout à coup l'horreur d'un cri jaillit de la bouche tordue, haletante. Une convulsion fit onduler les draps. Puis tout se fixa dans une immobilité terrifiante.

Jean étreignit la main d'Odette. La jeune fille s'abattit contre lui en tremblant et tous deux demeurèrent ainsi quelques secondes, le cœur bouleversé par l'angoisse de la mort, tandis que malgré eux, dans leurs corps pour la première fois si proches, leur sang impétueux chantait l'hymne de la vie.

Bientôt, l'un après l'autre, ils baisèrent le front de la morte. Puis Mlle de Ribeyran descendit au jardin chercher quelques fleurs. Quand elle remonta, un saisissement l'arrêta dès la porte. La transfiguration des premières heures de la mort déjà embellissait Marguerite. L'affreuse vieillesse de l'agonie avait disparu. La chair des joues, légèrement gonflée, s'arrondissait en une figure gracieuse. Les lèvres détirées se joignaient, presque souriantes. Les longs cils blonds soulignaient les paupières soyeuses. Et, des deux côtés du visage, les bandeaux si coquettement lissés et que la courte lutte suprême n'avait pas défaits, s'abaissaient comme deux ailes caressantes.

Mlle de Ribeyran plaça une grappe de boules-de-neige sur l'oreiller, près de cette tête charmante, et dans les mains des iris blancs et mauves, Jean la regardait faire. Le médecin entra.

Il ne fut pas étonné. Mais quelle satisfaction de songer que son intéressante malade avait eu des parents près d'elle à son dernier moment! Le matin même, il s'en préoccupait, il craignait bien qu'elle ne passât pas la journée. Il offrit ses services pour les renseignements relatifs aux funérailles, et il se retira avec de profonds saluts, car il avait reconnu la fille du marquis de Ribeyran.

Quand il fut parti, Odette dit à Jean :

—“Mon ami, je dois vous laisser seul près de votre pauvre cousine. Ma mère serait inquiète. Mais je vais lui dire votre deuil, et je reviendrai demain avec son autorisation. Je suis sûre qu'elle ne me la refusera pas.

—Veuillez lui présenter tous mes respects, répondit le jeune homme. “Dès que j'aurai rendu les derniers devoirs à cette seule parente que je possédasse, à cette nièce de mon infortunée mère, j'irai voir la marquise à Carqueiranne. Mon colonel m'avait lui-même engagé à lui porter mes adieux, ainsi qu'à vous, Odette. Cette marque de sa confiance me rendait, je l'avoue, très fier, après ses récentes rigueurs.

—Vos adieux? répéta la jeune fille troublée.

—Ne le savez-vous pas? Je quitte momentanément la France. Mon colonel a obtenu ma permutation dans l'escadron des chasseurs d'Afrique qu'on envoie à Madagascar.

—Oh! Jean...

Elle, si volontaire, si ferme, fut ébranlée par le choc. Son beau visage se décolora jusqu'aux lèvres; des larmes perlèrent à ses cils.

—Ma bien-aimée, murmura Jean c'était la seule solution possible.

—Une solution!... fit-elle impétueusement.

D'un regard triste, il lui désigna la face muette de Marguerite.

—Oh! pardon... s'écria Odette en faisant deux pas vers le lit.

Mais les émotions de cette journée eurent enfin raison de cette nature mesurée et énergique. Mlle de Ribeyran s'abandonna à une passagère exaltation.

—Pardon! répéta-t-elle en s'agenouillant devant la morte. “Mais ce qui intéresse notre amour ne saura troubler votre repos, n'est-ce pas, chère, adorable amie? Vous souhaitez notre bonheur... Vous vouliez que nous fussions l'un à l'autre. Eh bien, je le jure sur votre visage d'ange: si lui arrive malheur là-bas, je mourrai comme vous... Si l'on me sépare de lui, j'entrerai dans un couvent pour jamais appartenir à un autre.”

Elle se releva saisit la main de Jean et l'étendant au-dessus du lit :

—“Jure aussi, toi,” dit-elle, “jur moi, mon fiancé, devant Dieu, que tu ne vas pas chercher volontairement

mort, mais que tu vivras pour me conquérir malgré tout."

Il le jura. Tous deux étaient bouleversés. Des larmes ruisselaient sur leurs visages. Alors, l'antique foi de sa race lui domptant le coeur, Mlle de Ribeyran ajouta :

— "Prions... prions pour elle et pour nous."

Le silence descendit sur leurs jeunes épaules inclinées, sur leurs fronts respectueux, leurs yeux baissés, leurs mains jointes.

Mais on frappa timidement à la porte. La petite bonne avait pris sur elle de chercher un rameau bénit et un crucifix chez des voisines.

Elle dit à Jean :

— "Ma pauvre maîtresse est en paradis. Le curé était venu hier soir."

Odette l'aïda à disposer les objets sacrés. Elles allumèrent des bougies, fermèrent les volets.

Puis Mlle de Ribeyran posa encore ses lèvres sur le front glacé, serra la main de Jean et, sans ajouter un seul mot, quitta la chambre.

XV

C'était un soir de septembre 1895, à Madagascar.

Un officier de chasseurs d'Afrique se promenait à cheval sur un chemin s'éloignant d'Ankaboka dans la direction du sud-est. Il allait lentement, pour goûter la relative fraîcheur nocturne et la sauvage magnificence du tableau.

A sa droite, le terrain se bossuait de faibles ondulations qui recouvraient les profondeurs sombres de la brousse. A sa gauche, s'étendait l'estuaire de Betsiboka. Le lit des eaux, rétréci par le commencement de la saison de la sécheresse, laissait à découvert une double et large bande d'alluvions. Au delà se dressait la montagneuse rive droite avec le massif de Marovoay, indistinct à cette heure. Un peu en arrière et en contre-bas de la route, l'officier en se retournant, eût aperçu les ois de charpente et de toile de l'hôpital militaire.

Une admirable lune des tropiques, au contour net et aigu comme la fine

circonférence d'un disque d'argent, se suspendait dans la limpidité ténébreuse du ciel. Sa clarté effaçait les étoiles. Cependant quelques-unes palpaient, larges et pures, vers l'horizon opposé, là où l'azur noir s'inclinait pour s'appuyer sur la crête plus noire encore des forêts.

La surface du fleuve présentait le scintillement d'un vaste miroir. Ses eaux que leur lit d'argile rouge rend sanglantes en plein jour, brillaient en ce moment d'un reflet uni et métallique. Une très grande île les coupait de sa proue comme un vaisseau à l'ancre; tandis qu'en aval tout un minuscule archipel couvert de palétuviers semait cette nappe étincelante de taches touffues et obscures.

Un calme infini planait, un calme qui pourtant n'était pas le silence. Car une trépidation éparse, un sifflement continu, un bourdonnement pareil à celui de la vapeur dans une chaudière emplissait l'espace. C'était le concert des insectes, où dominait la note perçante et saccadée de milliers de cigales.

Parfois un long hurlement déchirait l'air, d'autres y répondaient; d'affreuses clameurs éclataient, toutes proches; et, de distance en distance, jusque dans les lointains où elles mouraient, des clameurs semblables se répétaient, comme réveillées. Lugubre lamentation des chiens sauvages, qui lançaient à la lune de mystérieuses imprécations. Brusquement ils se taisaient; et, sur les eaux, sur les îles, sur les berges vaseuses ou s'engourdisaient le sommeil des crocodiles, sur l'immense étendue de la brousse où les zébus dormaient sur leurs genoux pliés, la paix retombait, insondable.

Après l'écrasante chaleur de la journée, la nature fiévreuse reprenait haleine. Pourtant l'étouffement de la buée tiède pesait encore. Et, dans cette atmosphère épaisse, les acres sèves exhalaient leurs effluves. Le monde innombrable des plantes, sans cesse renaissant et pourrissant, alourdissait encore l'air par l'odeur formidable de sa fermentation.

Jean Valdret laissait osciller ses épaules au balancement de son cheval. Jamais l'étrangeté de telles impressions sur ses sens ne lui avait paru plus hostile. Que ne pouvait-il ébranler de son énergie cette solitude farouche! Le désespoir de son impuissance l'accablait.

Détaché au service des étapes dès le début de la campagne, il avait été nommé commandant du gîte et de l'hôpital d'Ankaboka. Distinction maudite qui le retenait depuis quatre mois, inactif, à ce poste. Devant lui avait passé toute l'armée d'attaque, les futurs héros de la Colonne Volante, le général Duchesne et son état-major, la brigade Metzinger, tous les autres. Et lui restait là, défenseur d'un village obscur que rien ne menaçait, ayant à maintenir une route ouverte sur laquelle les piteux ennemis ne se hasardaient plus, et recevant de temps à autre les lamentables convois de fiévreux qui tâchaient de se traîner jusqu'à la mer. Le plus grand nombre ne poussait pas plus loin sur le chemin de l'espérance et du retour. Ils s'abattaient là pour mourir, dans les sinistres baraquements de l'hôpital. Jean Valdret suivait leur bière—ou plutôt, hélas! le léger cadre de bois sur lequel on fixait les morts, enveloppés dans une toile et recouverts par un verdoyant linceul de fougères et de roseaux. Il plantait sur le monticule de terre deux branches liées en forme de croix, rendait hommage à l'humble soldat qui s'endormait toujours si loin de la patrie, le remerciait au nom de la France, faisait présenter les armes et regagnait sa case, le visage impassible, mais le cœur défaillant de chagrin.

Oh! comme il en avait salué de l'épée de ces pauvres morts! salué de son inutile épée, qu'il ne tirerait pas du fourreau pour un autre usage. La campagne s'achevait. D'un instant à l'autre Tananarive tomberait aux mains de nos troupes. Et il n'y serait pas! Il ne se serait pas battu, distingué comme il avait rêvé. Il reviendrait sans gloire, sans blessure, sans rien de **ce qui pouvait avancer la cause de son**

amour. Le colonel de Ribeyran aurait peut-être un sourire ironique lorsqu'il apprendrait de si médiocres exploits. Ce n'était pas eux qui changeraient son inflexible détermination. Et Odette elle-même, si tendrement éprise qu'elle fût, Odette, avec son énergie ardente, son goût des actions hardies, quel désappointement secret n'éprouverait-elle pas si l'homme qu'elle aimait ne lui causait ni l'aiguillon d'une inquiétude ni la griserie d'une fierté!

—“Malédiction !” murmura Jean qui, tout à coup, fit retourner son cheval dans la direction d'Ankaboka.

S'il se fût écouté, sa désolation et son énervement se fussent exhalés en cris frénétiques. Cela l'aurait soulagé de hurler, lui aussi, sous l'immensité du ciel, comme ces chiens stupides qui troublaient la nuit magnifique des angoisses de leur faim ou de leur épouvante.

Tout à coup il tressaillit. Les brutes furieuses s'étaient tues. Le galop précipité d'un cheval retentissait sur la route.

Jean porta la main à ses fontes, saisit son revolver. Ce ne pouvait être qu'un des siens, car l'équitation est un art inconnu des Hovas. Mais, en pays ennemi, nulle précaution n'est superflue.

Le cavalier arrivait d'Ankaboka. Bientôt il devint visible sur la route blanche de lune, Jean cria :

—Qui va là?...

—Français, mon lieutenant!”

C'était un de ses hommes. Encore quelques foulées et il s'arrêta devant son chef.

—“Mon lieutenant, c'est une estafette...” (Il haletait.) “Le colonel Bailloud l'envoie par une canonnière qui vous attend. On vous rappelle à Majunga.

—A Majunga!

Ce fut une exclamation de désespoir. Le destin s'acharnait donc après lui? Quoi, non seulement on ne lui permettait pas de marcher en avant, mais maintenant on le faisait revenir en arrière! Des larmes de rage humectèrent ses yeux. Il dit au soldat:

—C'est bien.

Il pressa son cheval jusqu'à ce que le nerveux animal s'emballât, et il regagna le campement à un train vertigineux. Cette violence d'allure le détendit, lui permit de retrouver son calme.

Dans sa case, il trouva l'estafette. L'homme lui tendit la lettre du colonel Bailloud.

Il lut. Ses yeux brillèrent; sa poitrine se dilata. Le colonel le mandait en toute hâte pour lui confier une mission confidentielle, urgente et dangereuse. C'étaient les termes. On n'avait pas douté que le dernier ne l'aiguillonnât. Il l'eût porté à ses lèvres, ce mot qui le ravissait.

Un capitaine d'infanterie, qui devait le remplacer, venait d'arriver par la canonnière. Jean lui donna quelques brèves indications et se rendit à bord. La descente de Betsiboka, sous la magie de ce clair de lune, eût été pour un poète une excursion d'enchantement. Mais l'officier ne songeait plus au paysage. A chaque instant il réclamait plus de vitesse du commandant de la canonnière. Le fin et rapide bateau franchit les soixante kilomètres en trois heures.

Avant minuit, Jean débarquait à Majunga.

Le colonel Bailloud piétinait d'impatience. Rien que par l'accueil nerveux et bref de ce crâne petit homme dont le soldat disait: "Un chic type ! N'a qu'à vous regarder, il vous fiche le feu au ventre." Jean comprit qu'on attendait de lui quelque chose de peu ordinaire.

—Monsieur, dit le colonel, "voici. Je m'adresse à vous parce que, dans tout le rayon de mon commandement, vous me paraissez être le mieux l'homme qu'il me faut. Le général Duchesne va entrer à Tananarive; c'est une affaire de jours, peut-être d'heures. Il a en poche un traité qu'il doit imposer à la reine et qu'il a emporté de Paris. Mais, au dernier moment, le Gouvernement français, se ravise. Je reçois par câble le texte chiffré d'un autre traité, plus avantageux, et que

la situation nous met en mesure de faire accepter. Il faut que le général en chef l'ait avant la prise de la capitale. Vous saisissez l'importance. Je n'insiste pas. Vous allez vous charger d'une copie de ce traité. Si vous la remettez au général en chef avant les premières négociations avec la reine, la France vous devra beaucoup. Etes-vous prêt, monsieur?"

—Ah ! mon colonel, s'écria Jean, quelle reconnaissance ne vous dois-je pas pour l'honneur que vous me faites!

— Phrases inutiles, jeune homme. Vous avez devant vous cent lieues à faire à franc étrier, dans un pays ennemi, plein de surprises et d'embûches. Vous ne pouvez emmener que très peu d'hommes, cinq ou six au plus, mais résolus, et avec des hêtres solides. Ceux qui ralentiraient le train, vous les lâcherez en route. Voici des pouvoirs pour réquisitionner ce qu'il faudra aux gîtes d'étape. Mais ces gîtes sont rares; ils n'existent plus à partir d'Andriba; chacun d'eux n'a guère qu'un cheval, celui du chef de poste, si encore c'est un chef monté. Si vous avez des préférences quant à vos compagnons et à vos montures, je vous laisse libre; sinon prenez un maréchal des logis et quatre chasseurs de ma garnison que j'ai fait tenir prêts. On vous montrera aussi un cheval d'une vitesse et d'un fond extraordinaires. Je vous le donne. Si vous ne le montez pas tout de suite, faites-le conduire en main derrière vous. Il vous fournira le premier relais. Soyez en route avant une heure."

Jean répondit simplement:

—Bien, mon colonel.

—Voici le traité, reprit le commandant de Majunga. "Il est écrit avec un chiffre que ces sauvages auraient du mal à débrouiller. Malgré cela j'espère que vous ne les y laisserez pas mettre les pattes. Aucune témérité inutile, n'est-ce pas? On tentera de vous barrer la route. N'essayez pas de jouer au plus fort quand vous pourrez jouer au plus malin."

—Comptez sur moi, mon colonel, et si je meurs...

—Faut pas mourir, monsieur, faut passer, dit le colonel Bailloud d'une voix rude. C'est pour cela que je vous ai choisi. Donnez-moi la main et... bonne chance!

Une heure après commençait pour Jean une période unique, vertigineuse, rêve tel que la fièvre ou l'ivresse n'en inventent pas de plus ardents.

Le premier jour fut joie, gonflement d'orgueil, griserie de vitesse, volonté impérieuse du succès, miraculeux espoir.

Un mois auparavant, le plus court eût été de remonter en bateau la Betsiboka jusqu'à Marololo et de ne prendre que là le chemin de terre. Mais depuis la fin d'août, le fleuve n'était plus navigable que de Majunga à Ankaboka, et encore pour les seules canonnières. Gagner Ankaboka par cette voie n'eut avancé à rien, car ensuite il eût fallu traverser perpendiculairement l'estuaire pour retrouver la route militaire à Marovoay, et les vases profondes des rives, la perfidie des plaines d'alluvions rendaient en ce cas le retard certain et les enlisements probables.

Jean prit donc dès le départ la voie de terre, qui, tout d'abord, s'écarte beaucoup de la vallée pour éviter précisément la région des marécages.

Il dut à la nécessité de cet itinéraire l'impression la plus saisissante de cette fantasmagorie de paysages, franchit presque sans les voir en l'hypnotisation du but devant soi.

Ce fut au sommet de la hauteur qui domine Ambodinabarékély.

Partis en pleine nuit, les cavaliers couraient depuis trois ou quatre heures à peine. Hommes et chevaux dépensaient à pleins muscles leur jeune vigueur et leurs forces toutes fraîches. Leur somptueux ennemi le soleil s'annonçait déjà, au fond de cet orient vers lequel on s'élançait. Il fallait mettre les foulées doubles avant qu'il fût assez élevé pour les ralentir par l'effrayante pesanteur de ses rayons.

Brusquement, au fond de la brousse, il émergea rose et radieux, presque inoffensif encore dans son attendrissante splendeur.

On se trouvait alors dans un âpre désert de verdure. La vue s'étendait de tous côtés sans obstacle, ne rencontrant que la houle basse, immobile, les herbes dures et des grasses plantes épineuses.

Depuis Majunga, la route montait, d'une pente presque insensible. Jean ne s'en doutait pas, ou du moins il calculait mal le niveau atteint. Tout à coup, en avant de lui, se dessina une ligne droite, nette et cassée comme un crête de falaise.

On eût dit la fin de la terre ferme, un enfoncement dans le clair infini d'où le soleil surgissait par une ascension glissante et douce. Jean s'étonna, poussa son cheval jusqu'au bord, et s'immobilisa dans un saisissement émerveillé.

A ses pieds descendait à pic un escarpement de plusieurs centaines de mètres. En bas, une vallée riante s'élargissait en une région de miracle, aux nuances vaporeuses, invraisemblables, et coupée par un étonnant fleuve rose.

Des hameaux y nichaient parmi les touffes de bananiers; les rivières fauchées, sèches à cette saison, la bordaient d'un feston d'or mat; et l'abondance des eaux sinueuses étincelait entre des îles envahies par l'opaque verdure des palétuviers.

Vers la gauche, dans la distance, un groupe de collines crénelées de murailles, dessinait une silhouette de forteresse géante et participait au caractère un peu fantastique de ce surprenant paysage.

Le songe reprit les proportions de la réalité lorsque Jean tira une carte de sa poche.

Cet admirable fleuve rose c'était la Betsiboka. Les alluvions ferrugineuses abandonnées sur les rives par ses eaux décroissantes et dont elle roulait des parcelles, donnaient à ses flots et à une partie du paysage cette teinte dincarnat, adoucie par la distance et plus tendre encore sous la lumière du matin.

La route militaire, qui s'en était éloignée d'abord, était revenue vers la rivière comme un arc vers la corde

qui le sous-tend. Mais cette colline fortifiée au loin? Jean maintenant la reconnaissant: c'était celle de Marovoay, si souvent aperçue de l'autre rive, là-bas, de l'extrémité de la plaine rose, dans ses éternelles et décourageantes promenades autour d'Ankaboka.

Marovoay... On y serait bientôt, après avoir descendu les lacets que les soldats du génie, par un travail considérable, ont taillé sur le flanc de la falaise. Là on trouverait au poste important, des chevaux frais, des vivres. On s'arrêterait quelques minutes pour respirer. En avant donc! La petite troupe repartit gaiement. C'était presque du plaisir encore. L'épreuve n'avait pas commencé.

Elle commença le soir même de ce premier jour dont l'aube était apparue si merveilleuse.

Il faisait nuit depuis deux heures; on approchait de Marololo, Jean voulait atteindre ce gîte d'étape avant d'ordonner une halte. Mais la lune n'était pas encore levée. On avançait difficilement sur un sol friable, défoncé par le passage de l'artillerie. La lassitude et le sommeil se faisaient lourdement sentir. L'officier n'avait pas ménagé les chevaux, puisqu'il pouvait encore compter sur les relais, devant lui. Il serait temps de ralentir quand, sur la terrible voie de la Colonne Volante, on n'aurait plus à espérer de nouvelles ressources. Là l'économie des forces deviendrait le premier mot de la sagesse. Pour le moment, il importait de les épuiser et de les remplacer le plus rapidement possible.

Elles n'étaient pas égales. La résistance n'était pas la même chez ces six hommes, non plus que chez leurs montures. Comme on quittait les terres sablonneuses pour rentrer dans la brousse, un des chevaux s'abattit. Le cavalier tomba si malheureusement que son front s'ouvrit sur une pierre. Il demeura sans mouvement. Tandis que ses camarades lavaient sa blessure, à la lueur d'un falot, avec l'eau de vie d'une gourde, Jean étudia un instant sa carte.

— "Nous devons être tout près d'un village sakalave," dit-il au maréchal des logis. "Ces gens-là ne nous sont pas hostiles. Si je trouve, comme je le crois, ce village à peu de distance sur notre droite, nous y laisserons ce pauvre garçon. Je ne peux me résoudre à l'abandonner ici. Attachez-le sur le cheval libre qui nous reste, et emportons-le. Quant à sa bête, ajouta-t-il, en s'adressant à deux des hommes qui faisaient de vains efforts pour la relever, "laissez-la."

Environ une lieue plus loin, ils aperçurent, en effet, des indices d'habitation. Des éclaircies s'ouvraient dans la brousse, des zébus dormaient dans un parc fermé. Près de la route, l'ombre se troua d'un reflet rougeâtre, puis on perçut comme des clameurs de foudre. Jean se tourna vers sa suite:

— "Arrêtez," dit-il. "Quand il sera temps je vous appellerai. S'ils vous voyaient à l'improviste, ces sauvages croiraient à une attaque. Je veux d'abord m'expliquer avec leur chef."

Il sauta de cheval et s'avança seul, à pied.

Le bruit de voix devenait plus distinct, mêlant des timbres nombreux, mais tous rudes et gutturaux.

"Que diable font ces singes-là?" se dit Jean. "Célébrent-ils quelque rite en l'honneur de la lune qui se lève?"

Cependant il débouchait de la brousse. Une surprise l'immobilisa.

Au milieu d'un espace découvert, un grand feu rougeoyait. Autour de ce feu, des êtres accroupis en cercle parlaient et gesticulaient, des êtres dont les noires silhouettes se fondaient presque dans la nuit, tandis que leurs visages, éclairés par les flammes, se détachaient, masques blanchâtres, effrayants, où brillaient des yeux de éricité et de fureur. A côté de chacun une sagaie était posée sur le sol, la pointe dirigée vers le brasier.

Jean avait entendu parler de ces "kabar" de guerre, de ces conseils où se décident les expéditions, et auxquels les chefs sakalaves n'assistent qu'en tenue de combat et à figure peinte en jaune pâle. Il comprit aus-

sitôt le sens du sauvage spectacle qu'il avait sous les yeux. Mais jamais il ne l'aurait imaginé si saisissant, avec cette profonde obscurité tout autour, qui faisait effroyablement saillir l'horreur des faces plâtres, trouées par le farouche étincellement des prunelles.

Malgré le tapage des contradictions et des cris, l'arrivée de Jean fut entendue ou aperçue. Quelques têtes se tournèrent, puis toutes les autres. Un silence poignant s'établit. Comment jamais oublier ce cercle de visages de pierre dans ce rutillement de flamme, la haineuse méfiance de tous ces yeux?

Deux ou trois des guerriers se levèrent, sans oublier de saisir leurs sagaies. Ils s'approchèrent de l'intrus en hurlant et en agitant les bras. L'officier braqua son revolver.

Ils parurent un peu intimidés par l'arme à feu. L'un d'eux qui estropiait quelques mots de français, sembla vouloir parlementer.

Les autres se turent. Maintenant toute l'assemblée était debout, une trentaine d'hommes armés et menaçants.

Le porte parole, tant bien que mal, fit comprendre qu'ils avaient d'abord été amis des Français, car ils détestaient les Hovas. Mais les soldats français de Marololo avaient pillé leur village. On avait pris leurs volailles, leurs bestiaux. Pourtant ils ne refusaient pas de vendre à des prix justes, et même ils ne demandaient pas cher pour les femmes. A présent, puisqu'on les avait dépouillés, ils se vengeraient.

Jean, qui jugeait la prudence indispensable, montra une poignée de monnaie et fit signe qu'ils en auraient beaucoup plus s'ils posaient leurs armes.

Puis il éleva son revolver en touchant la sagaie du plus proche, pour donner à entendre qu'on les exterminerait s'ils attaquaient les blancs.

La vue de l'argent changea l'expression des hideux visages. Une convoitise y parut. Les chefs inclinaient à la conciliation. L'interprète répétait : "Amis... Français bons... Monnaie, monnaie..." On allait s'entendre. Jean songeait à laisser son blessé comme

gage de l'argent promis, qu'il ferait envoyer le lendemain de Marololo, avec des boutjanes et des soldats pour emmener le chasseur. Mais tout à coup hors du silence de la brousse éclata un son inattendu. Un cheval hennit...

Ce fut sinistre. Une seconde de stupeur suivit. Puis les guerriers, avec des clameurs affreuses, se précipitèrent sur Jean.

Naturellement ils crurent à un piège. Ils s'attendaient à voir une armée sortir de la brousse. Avant tout ils voulaient massacrer le traître.

Jean en abattit deux avant qu'ils l'eussent touché. Ensuite il ne se hâta pas de tirer les autres balles de son revolver, ce qui l'eût désarmé. Il braquait l'arme d'un air si tranquille, n'ayant pas rompu d'un pas, que les sauvages hésitaient, imaginant qu'il avait le pouvoir de les tuer tous, lui attribuant d'après son attitude quelque talisman qui le rendait invulnérable.

Cependant, aux détonations, les soldats acoururent. Alors les guerriers sakalaves se ruèrent. La rage du guet-apens supposé exaltait leur bravoure.

Jean tira encore, mais il reçut un si rude coup de sagaie en pleine poitrine qu'il chancela. Ses hommes, poussant leurs chevaux, faisaient tous les efforts possibles pour le dégager, pourtant ils n'osaient trop décharger leurs revolvers, car, dans ce groupe obscur, ils eussent pu atteindre leur chef. Pendant quelques minutes la situation fut critique. Puis tout à coup, le lieutenant apparut isolé, sous la lueur tournoyante de son sabre, auquel il faisait décrire un formidable moulinet.

Aussitôt deux cavaliers rompirent le cercle des sauvages, furent à ses côtés, et les détonations se succédèrent si foudroyantes que les adversaires lâchèrent pied. Ce fut un évanouissement d'ombres dans la nuit. Ils s'enfoncèrent au sein de la brousse. Une douzaine des leurs restaient sur la place. A la lueur du foyer, qui éclatait intermittente, on voyait quelques

faces peintes se soulever hideusement, la bouche tordue par l'agonie.

Un des quatre chasseurs était mort. Le cheval d'un autre gisait, le flanc ouvert. Le maréchal des logis avait une main traversée par un coup de sagaie. Quant à Jean, il ressentait une douleur à la poitrine et comme une brûlure au bras gauche. Pourtant, il déclara que ce n'était rien et demanda son cheval. Le chasseur qui en avait la garde ne l'avait pas lâché pour se battre, l'entraînant avec le sien pour charger les sauvages. Mais celui qui portait, attaché à la selle, le soldat blessé, ne se retrouva pas. Effrayé par les coups de revolver, et d'ailleurs plus frais que les autres, l'animal, se dégageant d'un écart, s'était enfui avec son fardeau inanimé.

— "Il le ramènera à l'étape," déclara Jean. "Allons, mes amis, nous avons perdu une demi-heure. Nous la regagnerons sur notre sommeil, à Marololo. Partons."

Se penchant vers le chasseur mort:

— "Adieu, ami, et merci..." murmura-t-il.

Les autres, d'un geste grave, portèrent militairement la main à leur casque de toile.

A Marololo, les blessures furent pansées. Le coup de sagaie dont la violence avait ébranlé Jean l'aurait certainement tué sans la quadruple épaisseur du parchemin cousu dans ses vêtements contre sa poitrine. Le pli scellé était percé de part en part. Mais au-dessous ne paraissait qu'une entaille peu profonde. La plaie du bras, une lanière de peau enlevée, était plus douloureuse. Le major déclarait Jean incapable de poursuivre sa dangereuse mission. Celui-ci répliqua par un haussement d'épaules et par un sourire.

Le maréchal des logis, dévoré de fièvre, demeura à l'hôpital. Jean hésitait à emmener à sa place un des artilleurs, seuls cavaliers qui se trouvaient à Marololo. "Ils n'ont pas assez l'habitude du cheval," songeait le lieutenant. Pourtant l'entraîn hardi de l'un d'eux le tenta. Il l'adjoignit aux trois chasseurs qui lui restaient.

A partir de Marololo la petite troupe connût les véritables souffrances et les périls incessants.

L'attaque des Sakalava n'avait presque été qu'un passif hors d'oeuvre auprès de la fatigue sournoise et exaspérante des Hoyas. Ceux-ci, on ne les voyait guère: impossible de les charger et de se soulager en fendant quelques-uns de ces fronts jaunes à cheveux plats sous lesquels luisent les yeux obliques, fourbes et cruels des Malais. Du plus loin qu'ils apercevaient les cavaliers français, ils se sauvaient à toutes jambes et l'on ne pouvait gaspiller le temps à les poursuivre. Mais, grâce à la vitesse de leurs coureurs professionnels, de ces bourjanes qui tiennent lieu de bêtes de somme, ils donnaient l'alarme en avant, et alors, sur le passage des chasseurs, de tous les taillis des forêts, de tous les buissons de la brousse, une grêle de balles partait de fusils invisibles. Par bonheur les Hoyas ignorent absolument l'art de visir. Presque tous les coups portaient trop haut. Parmi ce sifflement devenu habituel des projectiles, les soldats avaient fini par éprouver plus de colère que d'inquiétude. Pourtant une balle traversa le casque de Jean. Une autre tua un cheval. On en avait encore un en main, qui le remplaça. Mais au matin du troisième jour, comme on longeait un parc de zébu, tout à coup, entre les nopaais de la haie, un éclair brilla. Un des chasseurs s'affaissa sur sa selle, puis tomba à terre comme une masse. Il était mort. Les autres saisirent son cheval par la bride, et, sous le feu d'une nouvelle décharge, tous s'élançèrent en avant.

La fureur leur faisait quelque peu oublier la fatigue. Dans les vastes plaines nues et mornes, où l'excitation de ces fusillades manquait, les heures semblaient plus longues.

Jamais Jean n'avait imaginé pareille souffrance. Les pansements non renouvelés se collaient à ses plaies en rudes tampons où séchaient la sueur et le sang. Pour que ses hommes eussent leur maigre compte de sommeil, il prenait la faction comme eux, à tour

de rôle. Le problème était de trouver de la nourriture pour eux et leurs bêtes. Ils firent des razzias dans les villages. Cela leur coûta encore un homme, l'artilleur de Marololo, tué dans une bagarre. Et ensuite ils n'osaient guère s'aventurer, préférant rester à jeun que de risquer des luttes où ils hasardaient ainsi le succès final de leur mission.

Jean pensait arriver à Tananarive au matin du quatrième jour. Une forêt embrasée lui barra le chemin. Les Hovas y avaient mis le feu pour arrêter nos troupes. Elle brûlait depuis deux semaines. Il fallut la tourner. Mais, de l'autre côté, ce fut un désastre: on ne retrouvait plus le chemin.

L'officier finit par se lancer au hasard sur la foi de sa boussole. Après avoir erré plusieurs heures, tout à coup, à quelque distance sur sa gauche, il aperçut une voiture Lefèvre culbutée; il poussa un cri de joie. Il marchait depuis un moment parallèlement à la route. Bientôt il en vit se dérouler l'étroit ruban rougeâtre.

Cette poussière rouge constituait un de leurs supplices. D'une ténuité extrême elle pénétrait dans leurs yeux, dans leurs oreilles, sous le linge noirci qui se raidissait contre leur chair; elle imprégnait leur peau. C'était une intolérable irritation.

Cependant ils avaient dépassé Andriba. Ils suivaient maintenant le douloureux et glorieux chemin de la Colonne Volante. Une oppression morale s'ajoutait à leurs tortures physiques. Devant eux, sous les pas de leurs chevaux, d'énormes et hideux oiseaux de proie, de ceux que nos petits "marsouins", dans toutes les colonies, appellent du nom ignoblement pittoresque de "charognards", s'élevaient en battant lourdement des ailes; et, sous leur vol effaré, apparaissaient des corps à demi déchiquetés, des lambeaux d'uniforme ou des ossements déjà blanchis.

A mesure qu'on approchait de la capitale, les traces de la marche meurtrière se multipliaient. La terre, foulée et couverte de débris, criait l'héroïsme et le martyre. Des cadavres

montraient des faces d'enfant, réduites et fondues par la fièvre, sous les fronts rasés, bruns ou blonds. Des voitures Lefèvre demeuraient enchaînées jusqu'à l'essieu dans les ornières. Des carcasses de mulets se décomposaient avec des exhalaisons infectes. Des ceintures pleines de cartouches, des sacs, des fusils jetés par les malades jonchaient le sol. Plus loin encore, ils commencèrent à rencontrer des malheureux qui respiraient encore. Une forme vivante s'agitait faiblement. Près d'eux monta ce cri d'infini détresse, toujours le même sur la lèvre du petit soldat qui meurt: "Maman... ah! maman..."

Un des chasseurs se signa; l'autre détourna les yeux.

Celui-ci, l'après-midi du quatrième jour, cria tout à coup: "Je ne puis plus... ah! c'est fini!..." Il vacillait sur sa selie, comme ivre. Mais la terreur d'être abandonné le redressa. Il parcourut encore quelques kilomètres; puis il glissa et roula sur le sol. Son cheval épuisé s'affaissa près de lui sur la route déserte.

Jean et son dernier compagnon n'avançaient plus qu'avec lenteur. Maintenant ils marchaient côte à côte. Jusque-là, le lieutenant avait gardé sa place, en avant de ses hommes; non par une étroite idée de hiérarchie, mais pour l'exemple, l'entraînement et surtout l'autorité, sans laquelle il n'eût pas obtenu la constance disciplinée d'un pareil effort. Désormais, dans l'agonie de la dernière étape, il pouvait effacer les distances. D'ailleurs, qui eût reconnu l'officier du soldat? Tous deux étaient en lambeaux; tous deux avaient de maigres visages noirs, ardents et poudreux, dans lesquels d'effrayants yeux d'angoisse luisaient. Et ces yeux, sans ciller, se fixaient en avant, au fond de l'horizon, sur une masse bleuâtre, colossale comme une montagne et découpée de lignes nettes comme une forteresse; ils savaient que c'était le "Rova", le groupe des palais royaux, accroupi lourdement sur le plus élevé des trois sommets qui porte Tananarive. Depuis le matin ils l'apercevaient. Une force renouve-

lée les entraînait vers le but si proche. Mais une magie le reculait. Au soir ils désespérèrent.

—“Qui vive?

—Amis!”

Oh! l'indescriptible joie de ce double cri!... Enfin!

C'était le premier poste de l'armée française.

—Où est votre chef? Sait-il où campe le général Duchesne. Je suis le lieutenant Valdret. J'arrive de Majunga en mission urgente.

—Le général Duchesne campe à la résidence, mon lieutenant, répondit joyeusement le soldat. “Tanananarive est pris.”

Le juron énergique lancé par l'officier étonna les hommes du poste, sortis pour voir. Il avait d'ailleurs si piètre mine à la lueur des falots que peu s'en fallut qu'on ne l'arrêtât. Mais son ton de commandement en imposa au sous-officier; et il se disposait à poursuivre sa route vers la ville, quand une supplication l'arrêta.

—“Mon lieutenant...” murmurait son dernier compagnon de route.

—Qu'y a-t-il? Tu veux rester ici, mon pauvre garçon?

Le chasseur balbutia:

—Si vous le permettez, mon lieutenant.

—Prenez soin de lui, il le mérite, dit Jean aux soldats.

En s'éloignant, il songeait: “Pauvre diable! il n'a pas l'espoir qui m'a soutenu.” Alors pour la première fois depuis six jours, il prononça tout haut le nom que, sans cesse, il s'était redit en secret: “Odette... chère Odette!”

Cependant il était à bout de forces. Quand il descendit de cheval, il chancela. Il se fit porter en filanzane au palais de la résidence.

Introduit immédiatement auprès du général Duchesne, il s'appuya au bras d'un soldat jusqu'à la porte du cabinet. Là, il rassembla une dernière fois son énergie, entra droit comme à la parade.

—“Comment!” s'écria le général qui le connaissait de vue. “C'est vous,

Valdret! Et dans quel état! Vous venez d'Ankaboka?”

—Je viens de Majunga, mon général.

Il fit part de sa mission, remit le traité. L'enveloppe et son contenu apparurent, traversés d'un coup de sagaie et tachés de sang.

Le général en chef posa un long regard sur le jeune officier.

—Ah! s'écria-t-il en découvrant le contenu, quel dommage qu'un si héroïque effort ait été accompli inutilement! La reine a apposé, hier, sa signature sur le traité que j'avais emporté de Paris.

—Que voulez-vous, mon général? répliqua Valdret. Ce n'est pas moi qui suis en retard, c'est votre victoire qui était en avance.

Le général sourit.

—Mais, reprit-il après un instant de réflexion, vous auriez pu l'apprendre en route. N'avez-vous pas rencontré le courrier que j'envoyais à Majunga sous bonne escorte, pour prévenir Bailloud, qui télégraphiera la nouvelle au Gouvernement?

—Non, mon général.

—Comment est-ce possible? Il n'y a pas deux chemins.

Jean Valdret gardait un silence d'étonnement. Tout à coup il comprit. Il avait dû croiser le courrier dans la région de la forêt incendiée. Il la contourna d'un côté pendant que l'envoyé du général et son escorte la contournaient de l'autre.

—Ah! ne put-il s'empêcher de dire avec un sourire amer, “c'est toujours la fatalité qui me poursuit!”

—Peste! vous appelez cela de la fatalité, riposta avec bonhomie le général en chef. “Vous avez encore votre peau sur les os, après l'avoir risquée plus que pas un de nous dans toute la campagne. Mais votre avenir est fait, jeune homme! On racontera votre belle prouesse dans les anecdotes sur les héros célèbres. Maintenant, ajouta-t-il en lui tendant la main, allez vous reposer pour qu'on n'y ajoute pas en épilogue le récit de vos derniers moments.”

Jean put à peine sourire: “Merci, mon général.” Il sortit en s'appuyant

au mur, un planton le reçut dans ses bras, au seuil du cabinet.

Le général Duchesne, qui vit l'affaïssement soudain, s'élança, appelant un de ses officiers d'ordonnance.

— "Qu'on installe le lieutenant Valdret dans la chambre voisine de la mienne. Qu'on prévienne le major."

Il était alors dix heures du soir. Deux fois dans la nuit le général fit prendre des nouvelles. Le matin, dès l'aube, il se rendit près du malade.

Jean délirait. La mâle et jeune tête, toujours belle malgré la maigreur et le hâle, s'agitait sur l'oreiller. Le cou qui émergeait de la chemise ouverte, contrastait par sa couleur de brique avec la blancheur de la poitrine. Ce ton de la peau et la barbe de six jours donnaient un air sauvage à la physionomie. Mais l'ensemble était saisissant de grâce robuste et de vitale énergie.

— Quel superbe gaillard, fit le général. Il s'en tirera, n'est-ce pas, major ?

— J'en suis presque sûr, mon général.

— Tant mieux ! Nous n'avons pas beaucoup d'officiers de son intelligence et de sa trempe dans la nouvelle génération. Mais... que dit-il ?

Des mots sans suite agitaient les lèvres de Jean.

Le major eut un sourire.

— Ecoutez, mon général.

Le général en chef se pencha. D'abord il n'entendit que des syllabes incohérentes. Puis il distingua des paroles. Un nom revenait toujours : "Odette." Enfin le malade murmura tout d'une haleine :

— "Odette, vous êtes contente de moi ? Votre père, maintenant, voudra-t-il ?"

Le général Duchesne se redressa en riant :

— Allons, dit-il, "tout va bien. Et si Odette, n'est pas sa blanchisseuse, on la lui donnera, nom de nom ! J'irai moi-même la demander à ce père récalcitrant."

XVI

Sur une terrasse du château de Ribeyran, Odette se tenait assise et son-

geait. Elle regardait la beauté royale de l'automne resplendir sous ses réseaux de rouille et d'or au front des séculaires futaies.

Où donc l'automne est-il aussi divinement mélancolique et d'une grâce plus pénétrante que dans un vieux parc à la française—un de ces parcs dont l'âme poignante flotte sur les toiles de Vatteau et dans les vers de Verlaine ? Les jardiniers français des derniers siècles ont ajouté une province spéciale et exquise aux domaines divers mais limités de l'idéal ; ils ont créé du rêve. C'étaient d'humbles et anonymes génies, comme ceux qui suspendaient des élans, des douleurs et des extases aux façades palpitantes des cathédrales. Un seul survit : Lenôtre,—le plus froid peut-être, celui qui par trop d'amplitude et de magnificence effaroucha un peu le charme frissonnant tapi à l'angle des parterres et parmi les labyrinthes si délicieusement maniérés de ses prédécesseurs.

La rêverie de Mlle de Ribeyran était triste. Elle savait que Tananarive venait de tomber aux mains de notre armée et que Jean ne s'y trouvait pas. Elle avait eu régulièrement de ses nouvelles par son père. Chaque fois que M. de Ribeyran recevait une lettre, il la résumait à la marquise et à leur fille. Dans les dernières il avait pressenti un profond découragement. Et il y avait ajouté ce commentaire :

— "Jean s'énerve de rester à Ankaboka. Il a tort. Un soldat fait son devoir quand il accepte joyeusement le poste qu'on lui confie, quel qu'il soit. Il a fait souvent plus de bravoure pour la patience que pour l'action."

Malgré cette réflexion généreuse, qui relevait le rôle de Jean au lieu d'en considérer ironiquement la relative sécurité, Odette souffrait dans son orgueil d'amoureuse. D'ailleurs, son inquiétude n'en était pas moins vive, car elle voyait avec raison plus de péril dans la fièvre sournoise que dans la tactique maladroitte des Hovas. Quel humiliant désespoir si le bien-aimé succombait dans un lit moite, sans avoir tiré l'épée, au lieu de

périr glorieusement sur un champ de bataille! Ce serait le perdre deux fois. Et s'il revenait sain et sauf, mais sans être allé plus avant que cette misérable bourgade presque au seuil de la conquête. Comment accomplirait-elle son projet de se dresser bravement devant son père et de lui dire: "Jean est un héros, un vainqueur. Vous ne pouvez plus lui refuser ma main." Car, dans ses vaillantes chimères, elle avait rêvé un dénouement de ce genre, et elle commençait à douter qu'il s'accomplît.

Dans l'après-midi d'automne où Odette, du haut de la terrasse, contemplait les tons mordorés des feuillages, les pelouses qui se veloutaient sous un soleil déjà pâle et les flocons des petits nuages voguant dans un ciel léger, elle éprouvait donc un peu de l'amertume qui remplissait le cœur de celui qu'elle aimait lors de la lente promenade nocturne au bord de la Betsiboka.

Elle entendit des pas de chevaux et vit un cavalier qui se dirigeait vers les écuries tenant en main la monture habituelle du marquis.

—Tiens, pensa-t-elle, mon père est arrivé d'Etampes. C'est une surprise. Nous ne comptions pas sur lui pour ce soir.

Elle demeura encore un peu, ne se pressant pas d'aller au-devant de lui, mettant une coquetterie filiale à l'attendre là. Car certainement il la chercherait, viendrait en flânant la surprendre. Et elle se préparait, dans une innocente rouerie, à ne pas l'apercevoir trop vite, pour qu'il eût le loisir d'observer sa tristesse.

Mais M. de Ribeyran ne parut pas. La marquise ne se pencha pas à une fenêtre pour appeler sa fille. Nulle bruit, nulle voix ne s'échappaient des baies entr'ouvertes. Une brusque anxiété saisit Odette. Elle se leva, rentra d'un pas vif.

Personne ne se rencontra dans les pièces où elle croyait trouver ses parents. Elle monta jusqu'au cabinet du colonel. Devant la porte elle s'arrêta, hésitante. Quand on conférait là-dedans c'était toujours grave, et, tacite-

ment, il lui était interdit de s'y mêler. Mais l'inquiétude fut la plus forte. Elle frappa.

La voix du marquis s'éleva:

—Entrez!

Odette pénétra dans la pièce. Son père marchait de long en large, le visage sombre; sa mère pleurait. Tous deux la regardèrent avec une pitié qui la bouleversa:

Elle jeta un cri:

—"Il est arrivé malheur à Jean!"

Le silence qui suivit était une réponse.

—Mon Dieu! gémit-elle, "Il est mort!"

Puis d'un ton changé, sans larmes, les yeux farouches:

—"Eh bien, j'en mourrai aussi. J'en ai fait le serment.

—Odette! sanglota sa mère en ouvrant les bras.

Là jeune fille se jeta sur sa poitrine. Toutes deux pleurèrent ainsi un moment. M. de Ribeyran les contemplait; et les griffes d'une terreur inconnue lui entraient dans le cœur. Car—et c'était la première fois—il tremblait véritablement pour sa fille.

Soudain elle se dégagea, presque calme. Elle voulait tout entendre. D'abord on ne savait rien. Tant d'erreurs se commettaient. La nouvelle pouvait être fautive. N'avait-on pas renvoyé à une de leurs amies des lettres qu'elle écrivait à son fils, avec la mention qu'il était mort? Par bonheur dans le courrier qui rapportait ces lettres, il y en avait une du fils lui-même.

—"C'était un simple troupié," prononça M. de Ribeyran. "Des erreurs semblables ne se produiraient pas au sujet d'un officier. D'ailleurs, ma pauvre enfant, lis ceci. Mais viens près de moi, aie du courage. N'oublie pas que tu es la fille d'un soldat!"

La voie impérieuse prit des inflexions si tendres, si vibrantes d'une intense sympathie qu'Odette leva les yeux de saisissement.

—Mon père, murmura-t-elle, c'est vous qui me consolez?... ou du moins, qui admettez ma douleur?... Mais...

ne m'interdisez-vous de penser à... l'aimer... ?

Sa phrase se hacha, sombra dans un sanglot.

—Hélas! tu l'aimais, ma pauvre petite... En ce moment, je n'envisage plus autre chose.

—Ah! père... père!...

Maintenant c'était dans ses bras, à lui, qu'elle était, le front contre son épaule. Quel soulagement, mais en même temps quel déchirement que la victoire de son affreux deuil sur les préjugés, les résistances, la détermination obstinée de ce cœur volontaire! Ah! il cédait donc enfin... mais c'était devant un cercueil! Un vertige d'attendrissement et de regret, à cette pensée, emportait la force et la raison d'Odete. Pourtant, malgré l'angoisse intraduisible, son triomphe lui fut cher, l'orgueil de son amour la souleva.

—Père, dis-le... dis-le... que mon choix était juste... que Jean était digne de moi!

—Si je ne l'avais pressenti déjà, je le saurais, dit M. de Ribeyran, par la façon dont il est mort.

—Oh! père que tu me fais du bien! Sois béni pour cette parole!... A présent tu peux tout me dire... Parle... Regarde-moi... Tu vois bien que j'ai du courage.

Elle redressa un front de guerrière, cette fille et cette fiancée de soldats. M. de Ribeyran prit devant lui une lettre dépliée.

—“Voici ce que j'ai reçu,” dit-il, “par estafette du ministre de la guerre.”

C'était—avec des condoléances officielles sur la triste et glorieuse fin de ce fils adoptif du marquis de Ribeyran—une copie de la dernière dépêche câblée de Majunga.

Le colonel Bailloud communiquait au Gouvernement la signature du traité,—du premier traité, celui que le général Duchesne avait emporté de Paris. Le gouverneur de Majunga avait reçu le second avant de connaître la prise de Tananarive. Aussitôt, il en avait chargé un des jeunes officiers les plus intelligents, les plus énergi-

ques et les plus sûrs, avec mission de les porter à franc étrier au général en chef. Le lieutenant Jean Valdret était parti avec cinq hommes résolus. L'entreprise paraissait bien hasardeuse, presque désespérée. Aussi le colonel Bailloud avait-il fait suivre ce premier message d'un courrier ordinaire, fortement escorté, qui marcherait par étapes rapides mais raisonnables, et qui avait chance d'arriver encore au moment opportun, pour peu que le siège se prolongeât.

Or dix jours après le départ du lieutenant Valdret, le colonel Bailloud avait reçu un exprès du général Duchesne, apportant la nouvelle de la prise de Tananarive et de la signature du premier traité. En rapprochant les dates, il était facile de constater que ce double événement correspondait au deuxième jour de la mission du lieutenant. Donc cette mission n'avait pu aboutir en temps utile. Mais ce qui ressortait non moins évidemment, c'est que le courrier venu de Tananarive aurait dû rencontrer l'officier ainsi qu'il avait rencontré le détachement parti en second de Majunga. Le fait de ne pas l'avoir croisé en route eût à lui seul donné tout à craindre. Malheureusement des indices plus précis ne laissaient aucun espoir de revoir jamais vivant le courageux messenger. Un maréchal des logis de sa suite, resté à Marololo, racontait une rencontre avec les Sakalaves où le lieutenant Valdret s'était battu comme un lion. Il avait poursuivi sa route, malgré des blessures qui ne pouvaient guère lui permettre d'aller loin. Et la dépêche du colonel Bailloud faisait encore entendre que d'autres circonstances, trop longues à indiquer, prouvaient abondamment qu'il avait dû périr victime de son héroïque obstination.

Tel était le bref et poignant compte rendu que le marquis de Ribeyran plaçait sous les yeux de sa fille. Quelle lecture pour ces yeux de charme et d'amour, faite pour refléter toutes les flammes de la passion heureuse! Et rien n'était trop noir dans le tableau esquissé par le colonel Bailloud. Les

circonstances auxquelles il faisait allusion sans les indiquer offraient bien le caractère de preuves.

En effet, le courrier et son escorte, partis de Tananarive avaient, à cinq journées de marche de la capitale, trouvé le cadavre d'un chasseur d'Afrique, tué d'un coup de feu. Cette mort qui semblait récente, survenue dans un endroit dépassé par l'armée depuis longtemps, parut si singulière que le commandant de la petite troupe recueillit les papiers du malheureux soldat pour établir son identité. Ces papiers, le colonel Bailloud devait les reconnaître pour ceux d'un des compagnons de Jean Valdret.

À Marololo, le major qui avait pensé les blessures du lieutenant certifiait que, sans être graves, ces blessures devaient déterminer la fièvre et un affaiblissement absolument incompatible avec l'effort que se proposait l'officier. Enfin, à quelques heures de là, au poste d'Ambato, la garnison restait encore stupéfaite de l'arrivée d'un chasseur à demi-mort, lié sur son cheval, ce qui indiquait un raffinement de cruauté de la part des sauvages. Cet homme avait rendu le dernier soupir sans reprendre connaissance. Le maréchal des logis ayant négligé de parler de ce camarade malchanceux, cause de leur échauffourée avec les Sakalaves les envoyés du général Duchesne, traversant ensuite le village d'Ambato, se crurent en face d'un troisième épisode tragique après lequel il leur était impossible de ne pas conclure à la disparition définitive de l'infortuné lieutenant.

Si quelque faible espoir pouvait encore subsister, ce n'était que dans le cœur d'une femme amoureuse.

Odette s'écria en pleurant :

— Je ne veux pas me considérer comme sa veuve. O père, donnez-moi cette satisfaction suprême de me dire sa fiancée !

La marquise Pauline intervint, de sa voix timide, pénétrée d'émotion :

— "Robert, accordez-lui ce qu'elle demande ! Votre fille se meurt de douleur, ne le voyez-vous pas ? Et l'au-

tre... cet admirable enfant... ne mérite-t-il pas?..."

Le marquis de Ribeyran demeura un moment indécis, puis il prononça avec fermeté :

— "Oui, je serais fier de Jean s'il était né de moi. Sa vie d'enfant et de jeune homme est pleine d'honneur, de loyauté, d'intelligence et de devoir. J'ai jugé dernièrement de la délicatesse de son cœur. Sa mort est celle d'un héros : car l'énergie avec laquelle il avait entrepris cette mission, la hardiesse de sa lutte, sa volonté de poursuivre malgré ses blessures prouvent une indomptable intrépidité."

Odette écoutait avidement les paroles de son père. Sa douleur en était suspendue. Un tel éloge de celui qu'elle aimait, et sorti d'une telle bouche, suscitait en elle un enthousiasme qui emportait tout. Un rayonnement éclatant dans ses magnifiques yeux, sous le cristal des larmes. Un sourire de douloureux orgueil flottait sur ses lèvres. Elle murmura :

— J'ai lu tout cela en lui... Je ne me trompais pas...

— Je puis ajouter, reprit le marquis, moi qui connais sa naissance, que son sang le rattache à une ancienne et noble famille, aussi ancienne, aussi noble que la nôtre."

Ce détail n'ajouta rien à l'émotion d'Odette. L'impétuosité de sa juvénile prédilection faisait bon marché des lois de l'atavisme. Jean était lui-même ; il n'avait pas besoin d'aïeux. En cela seulement elle ne ressemblait pas à son père, qui poussait jusqu'au penchant excessif, trop partial même, l'estime des grandes races.

Cependant, après quelques secondes de silence, M. de Ribeyran reprit :

— "Malgré ce que je viens de dire, ma fille, en faveur de l'homme que tu aimes, malgré la sincérité absolue de cette appréciation, j'affirme qu'il m'en coûte infiniment... que c'est pour moi un incalculable sacrifice... de te nommer sa fiancée... même devant son tombeau."

Il articulait avec lenteur, comme si chaque syllabe lui eût causé un arrachement. Puis d'un ton plus rapide :

—D'autant plus que je ne triche pas avec la mort. La parole que je te donnerais en ce moment je ne la reprendrais pas si un de ces hasards prodigieux, comme il en survient à la guerre, ramenait celui que nous ne comptons plus revoir.

—Ah! soupira Odette, abaissant ses paupières devant une vision de suprême espérance.

Tous trois se turent. La solennité du moment leur étreignait le cœur.

Mais la marquise Pauline se leva. Elle saisit la main de sa fille, la plaça dans celle de son mari, et fondant en pleurs :

—Fiance-la, murmura-t-elle, "à notre autre enfant... qui dort là-bas... pour jamais... Nous l'aimons tous... Tu l'aimais, Robert... tu l'aimais, toi aussi..."

Deux larmes jaillirent des yeux du marquis de Ribeyran... Vivement, dans la surprise de ces larmes, il se cacha le visage, et l'on vit une ondulation convulsive ébranler ses nerveuses épaules. Puis il se redressa, contempla sa fille, et, d'une voix ferme :

—Odette de Ribeyran, j'accorde ta main à Jean Valdret."

La jeune fille éperdue se jeta dans ses bras. Et elle songeait, secouée d'un frisson affreux :

—"Malheureux père!... Moi qui ai juré de la porter, cette main, à mon époux, dans le tombeau!"

XVII

Elles furent longues les semaines des fiançailles de deuil, du virginal veuvage.

Odette de Ribeyran connut les journées de lente détresse, les élancements aigus des souvenirs, le navrement des soirs et les songes décevants des nuits, suivis au réveil par un sursaut plus atroce du chagrin.

La maladie de Jean s'était prolongée, ayant pris le caractère d'une fièvre cérébrale, un second courrier du général Duchesne, parmi des communications, annonçait au colonel Bailoud l'arrivée tardive de son messenger, mais en ajoutant que le malheureux

officier ne survivrait sans doute pas à ses effroyables fatigues. Le commandant de Majunga qui, d'ailleurs, n'avait parlé du lieutenant dans les dépêches officielles que pour expliquer l'insuccès de la mission, ne rectifia donc pas l'hypothèse de sa mort.

Ce fut quelques semaines plus tard, par une lettre détaillée du général Duchesne, que le ministre de la guerre eut connaissance à la fois des dangers courus par Jean Valdret et de sa guérison, désormais presque assurée. Le général en chef réclamait pour lui une éclatante récompense.

Au moment où le ministre manda par télégramme le colonel de Ribeyran, pour lui remettre en personne cette bonne nouvelle, aucun message de Jean n'était encore arrivé à Etampes. Ce fut donc avec l'étourdissante soudaineté d'un coup de théâtre que le marquis apprit ceci: et que Jean Valdret allait revenir en congé de convalescence, et qu'à son retour il recevrait le brevet de capitaine avec la croix de la Légion d'honneur.

Si robuste d'âme et de corps que fût M. de Ribeyran, il jugea par l'émotion ressentie qu'il devait en ménager pour sa fille la trop foudroyante secousse. La nature énergique de cette enfant s'atténuait dans les larmes secrètes. Elle ne supporterait pas en un seul choc cet accablement de bonheur. Il lui en ferait part peu à peu. Cette prudence lui vaudrait à lui-même la gradation exquise de la joie qu'il dispenserait. Oh! les lueurs d'enchantement qui, doucement comme une hésitante aurore, s'épanouiraient dans les beaux yeux!... Oh! la sève fleurie de la jeunesse, remontant, flot après flot, vers les transparentes joues de nacre!... Oh! la résurrection, la vie impérieuse reprenant sa course! Et les bras autour de son cou à lui-même, le corps frêle et chéri sur sa poitrine, les balbutiantes bénédictions!

Regrettait-il sa parole engagée, le colonel-marquis de Ribeyran?

Non, car cet homme d'acier, dans le compartiment solitaire du train qui le ramenait à Etampes, avait des tressaillements d'impatience, des sourires

nerveux, et, sur les prunelles, des brumes furtives, dans l'oppression trop délicieuse du merveilleux salut qu'il apportait à sa fille.

Et, lorsqu'il la vit, parmi le crépuscule d'hiver, descendre au-devant de lui le perron.—pauvre petite ombre, frissonnante dans l'effroi de cette communication pour laquelle on avait mandé le colonel au ministère de la guerre.—il oublia sa tactique, il ne put, lui, si maître pourtant de ses sensations, se contenir, et il dit aussitôt, l'enlaçant dans la crainte qu'elle ne chance!ât :

—“Il vit... Odette!... Il vit ! Tu seras sa femme!”

Elle crispa ses doigts dans les lourds vêtements militaires, son buste se raidit, sa respiration s'arrêta, ses yeux se révélsèrent sous les paupières palpitantes. Mais ce ne fut qu'un instant.

— “N'aie pas peur, cher papa... n'aie pas peur. Emmène-moi vers maman.”

Au seuil du salon, elle écarta le bras qui la soutenait.

—“Voyons, il me faut être assez forte pour entrer seule...”

Quand la marquise aperçut Odette, transfigurée malgré sa pâleur accrue, le visage illuminé d'une expression ineffable, elle se dressa en s'écriant :

—Est-ce possible?...

La jeune fille inclinait la tête, suffoquée, sans paroles.

Alors le marquis de Ribeyran s'avança, et, avec un beau sourire mâle et heureux :

—“Madame, félicitez votre fille...”

Elle vous présentera bientôt son fiancé, le capitaine Jean Valdret, chevalier de la Légion d'honneur.”

Trois mois plus tard le rêve d'amour se réalisait, le mariage était célébré. Une fois de plus, sous les cieus éternels et changeants, la frêle étoile de bonheur se levait, palpait pour un couple humain. Une fois de plus, l'Invincible Charme opérait son miracle, et la plus magnifique illusion terrestre éblouissait deux êtres, afin que, dans l'abîme des choses triomphât toujours du néant, la splendeur merveilleuse et incompréhensible de la Vie.

FIN

DANS LE PROCHAIN NUMERO DE
 “ LA REVUE POPULAIRE ”

nous publierons un roman complet

QUI AURA POUR TITRE :

“ LE MAL D'AIMER ”

PAR HENRI ARDEL

RETENEZ D'AVANCE VOTRE PROCHAIN NUMERO



DECOUVERTE DU CANADA EN L'AN 1000 !

Nous reproduisons du Bulletin de la Société de Géographie de Québec ce très intéressant et curieux article, signé de Francis J. Audet.

La découverte du Canada en l'an 1000 ! Voilà, certes, de quoi faire sourire les gens versés dans l'histoire et la géographie du pays. Enfoncés, alors Cabot, Cortéreal, Verazzani et Jacques Cartier, qui n'auraient fait que redécouvrir le pays ! Ce serait, en effet, renversant, cette nouvelle ; mais combien d'idées, jusqu'à ces derniers temps reçues comme paroles d'Évangile, ont été mises au rancart par la découverte de documents inconnus à nos devanciers, ou plus ou moins bien interprétés par ceux qui les ont connus ? La découverte du Canada en l'an de grâce 1000, voilà pourtant ce que prétend révéler un savant professeur de géographie de Copenhague. Selon lui, le Canada (y compris le Labrador qui en fait géographiquement partie) serait la première partie de l'Amérique qui aurait reçu la visite des Européens, et la province de Québec aurait été le premier pays occupé et habité par eux. Si la version que nous donne M. Steensby du récit de voyage de Karlsefni est fidèle, et son interprétation juste, l'île aux Lièvres dans le Saint-Laurent, aurait eu l'honneur de

voir naître le premier enfant blanc de toute l'Amérique. On raconte, en effet, que l'épouse de Karlsefni y aurait donné le jour à un fils qui fut nommé Snorri.

Qu'y a-t-il de vrai dans cette découverte ? C'est une question à laquelle je ne prétends pas répondre, mais sur laquelle je désire attirer l'attention.

Si l'on ne doit point avoir la foi du charbonnier, il est néanmoins préférable de ne pas agir avec trop de précipitation dans une question de ce genre, et rejeter, sans l'avoir lue, la version nouvelle, tout étonnante qu'elle soit. Elle vaut, croyons-nous, d'être examinée sans parti pris, et étudiée avec tout le soin que mérite son extrême importance géographique et historique. Ce n'est que de cette façon que l'on pourra porter un jugement sûr et impartial.

Mais, hache en bois, abordons le sujet sans plus tarder.

Un des plus intéressants travaux géographiques qui aient vu le jour récemment au sujet des découvertes des Scandinaves en Amérique, dans la dernière année du Xe siècle et dans les premières du XIe est, sans contredit, celui intitulé "The Norsemen's Route from Greenland to Wineland". Ce vo-

lume est de la plume de M. P. Steensby, professeur de géographie à l'Université de Copenhague. Il a paru en cette ville (chez Henrick Koppels), en 1918, et il contient une carte montrant le parcours supposé de l'expédition.

On a depuis longtemps essayé de localiser les divers endroits visités par ces hardis marins du nord de l'Europe. Un grand nombre de théories ont été émises sur le sujet, plusieurs discussions se sont élevées, et l'on n'a que l'embarras du choix. Dans cette nouvelle étude sur la saga d'Eric le Rouge qui décrit le voyage en Amérique, durant les années 1003 à 1006, de Thorfin Karlsefni, M. Steensby donne une version nouvelle au sujet des pays visités durant ce voyage. D'après lui, le pays de Vinland ne serait autre que la région sud du fleuve Saint-Laurent, aux environs de Montmagny.

"Le hasard, dit Garneau, peut les (les Scandinaves) avoir conduits dans le Groënland et jusque sur les côtes de ce continent; il peut y avoir jeté des barques isolées de peuples même plus anciens qu'eux; mais, malgré la découverte du Groënland par les Danois ou les Norvégiens, à une époque reculée (en 770), tous ces voyages restaient inconnus du reste de l'Europe, où les contrées qui étaient visitées passaient pour des îles répandues au loin dans l'Océan".

Ce serait, il me semble, accorder une prime à l'ignorance et à la mauvaise foi que de ne pas vouloir accepter ces découvertes. Parce qu'elles sont restées inconnues de certains peuples, elles n'en sont pas moins réelles. Il ne s'agit plus que de localiser d'une manière définitive les endroits visités par ces découvreurs. Ces expéditions répétées des Scandinaves

en Amérique ne sont pas l'effet d'un simple hasard, mais bien celui d'une volonté réfléchie et du désir de planter dans ce nouveau monde des colonies agricoles. C'est là, du moins, ce qui ressort de la lecture de ces récits de voyages.

Voici, en résumé, la route suivie par l'expédition partie du sud du Groënland, telle qu'interprétée par M. Steensby. Elle aurait tout d'abord remonté à une assez grande distance la côte occidentale du Groënland, afin de profiter des bons vents pour traverser le détroit de Davis, puis elle aurait côtoyé le Labrador jusqu'au détroit de Belle-Isle par où elle serait entrée dans le golfe Saint-Laurent. Les navires auraient continué de longer la côte du Labrador et ils auraient enfin atteint l'embouchure du Saguenay, c'est-à-dire Tadoussac. La partie du Labrador qui est sur l'Atlantique reçut le nom de Helluland; celle qui s'étend du détroit de Belle-Isle au cap Whittle, fut désignée sous le nom de Markland. La partie nord de Terre-Neuve fut baptisée Bjarney, c'est-à-dire l'île de l'Ours, et le nom de Furdustrands aurait été appliqué à la partie de la côte du Labrador qui s'étend du Cap Whittle à la Pointe-des-Monts, et même jusqu'à la Pointe-aux-Vaches, près de Tadoussac, que Karlsefni désigna sous le nom de Kjalarnes. De ce dernier endroit l'on remonta le fleuve et l'on atteignit l'île aux Lièvres ou l'on hiverna. Cette île reçut le nom de Stroumey, et le fleuve celui de Straumfjord. En continuant de remonter le Saint-Laurent, l'on aurait enfin atteint Montmagny et le nom de Hop désignerait le petit bassin à l'embouchure de la rivière du Sud. Le nom de Vinland aurait été appliqué à la région

environnante qui produisait des vignes sauvages.

Voici les passages extraits de la saga qui décrivent la route suivie par l'expédition à partir de Helluland. Je traduis de l'anglais aussi littéralement que possible. "De là l'on fit voile durant deux jours vers le sud puis le sud-ouest, et l'on vit un pays couvert de forêts, et contenant de nombreux animaux. Au sud-est de ce pays, se trouve une île; l'on tua un ours sur cette île que l'on nomma l'île de l'Ours; mais la terre ferme reçut le nom de Markland.

"Ensuite, l'on navigua longtemps vers le sud, côtoyant la terre, et l'on arriva à un promontoire. La terre se trouvait à tribord; sur une longue distance l'on ne vit qu'un rivage sablonneux. Ayant atterri, les voyageurs trouvèrent sur le promontoire la carène d'un navire et ils nommèrent cet endroit Kjalarnes (en anglais Keelness) et le pays fut nommé Furdustrands, à cause de la longueur du trajet le long de cette côte.

"Plus loin le pays est entrecoupé par des fjords, et les navires entrèrent dans l'une de ces baies."

M. Steensby s'arrête longuement à discuter la situation géographique de ce Markland. C'est là le point essentiel de sa thèse. Il prétend que l'expédition côtoya constamment la terre ferme et ne prit jamais le large. La description de la côte correspond exactement, affirme-t-il, à cette partie du Labrador qui est située sur le golfe. Il entre dans des détails qu'il serait trop long d'énumérer ici, et il les appuie par des citations d'auteurs qui semblent confirmer ses dires. C'est là, croyons-nous, que se trouve le noeud gordien. S'il est vrai que l'expédition ait constamment côtoyé la terre ferme, sa

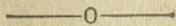
prétention serait bien établie, et le reste du voyage dans le fleuve n'est plus qu'une question de détail. Retournons maintenant au récit.

De l'embouchure du Saguenay, l'expédition se rend à l'île aux Lièvres. La saga continue: "L'on entra dans un fjord au large duquel se trouvait une île; un courant rapide l'environnait, c'est pourquoi elle reçut le nom de Straumey (île au courant). Les canards eiders étaient si nombreux sur l'île que l'on pouvait à peine marcher entre les oeufs. L'on nomma cet endroit Straumfjord et l'on y déchargea la cargaison, se préparant à rester. L'on avait amené toutes sortes de bestiaux. L'endroit est très beau, et l'on se mit à explorer le pays. Les voyageurs passèrent l'hiver 1003-1004 ici, sans s'être munis d'avance de provisions. La pêche ayant diminué durant l'été, il devint difficile de se procurer de la nourriture."

Plus loin le récit continue ainsi: "L'on rapporte que Karlsefni avec Snorri et Bjarni et leurs gens firent voile vers le sud le long de la côte." Ils naviguèrent longtemps et atteignirent l'embouchure d'une rivière venant de l'intérieur et se jetant à la mer à travers un lac. Des hauts bancs les empêchèrent d'entrer dans cette rivière et il fallut attendre la marée. Karlsefni et ses gens y entrèrent et l'on nomma cet endroit Hop.

"On trouva ici des champs de blé dans les endroits bas et marécageux, et des vignes où le terrain s'élevait. Tous les ruisseaux étaient poissonneux. On creusa des fossés sur le bord de l'eau, à l'endroit où atteignait la marée, et lorsque l'eau se fut retirée, il y avait des flétans dans les fossés. La forêt contenait toutes sortes d'animaux."

Ce pâle résumé ne peut donner qu'une idée bien imparfaite de l'ouvrage de M. Steensby auquel je renvoie le lecteur que la chose peut intéresser. Je n'ai pas la qualité voulue pour faire une étude critique de cet ouvrage, ne connaissant pas le pays décrit par le savant professeur. Cette théorie nouvelle pourra faire sourire ceux qui ont étudié les ouvrages parus précédemment sur ce sujet; je leur laisse la tâche de prouver que M. Steensby a fait fousse route, si cela leur plaît. En tout cas, voilà un problème nouveau que les géographes autant que les historiens devront s'efforcer de résoudre. Ma tâche, qui consistait à attirer leur attention, est accomplie.



LES GRANDS INVENTEURS

Marconi

On attribue presque partout, à l'étranger, l'invention de la télégraphie sans fil à Marconi. Il ne faut pas se lasser de répéter que le professeur Branly, un Français, "a découvert" la T. S. F., et que la première dépêche "sans fil" a été envoyée par lui d'un bout à l'autre de son laboratoire.

Le principe étant trouvé, il s'agissait de perfectionner les appareils et de lancer l'idée. C'est à ce moment qu'est intervenu l'Italien Marconi. Son oeuvre, à lui aussi, est colossale. Mais il ne fut qu'un disciple. Et il ne l'oublia point; à telle enseigne que le premier message qu'il lança à son tour à travers l'espace fut adressé à Branly, en témoignage d'admiration.

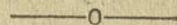
Marconi s'honorait lui-même en agissant ainsi. En fait, il est un parfait

galant homme. Et, voyons maintenant, comment il arrive au sommet de la gloire et de la fortune.

Guglielmo Marconi est né à Bologne, en Italie, il y a quarante-quatre ans. C'est à l'âge de dix-neuf ans qu'il commença les études qui devaient le rendre célèbre. A vingt et un ans, avec une foi superbe en son étoile, il quitta son pays natal et vint à Londres. Il avait apporté ses appareils. Quinze jours après son arrivée, il avait convaincu l'administration anglaise des P. T. T. de la possibilité d'établir un service de télégraphie sans fil.— A vingt-trois ans, a-t-il dit lui-même, je m'étais déjà fait un nom.

En 1908, on voulut donner une démonstration retentissante de la grande découverte. Marconi fut invité à installer ses appareils sur le yacht royal "Osborne" et à communiquer avec "Osborne House", dans l'île de Wight. Défunte la reine Victoria avait en effet, témoigné le désir de rester en communication constante avec le prince de Galles pendant un long voyage en mer qu'il entreprenait. Les "marconigrammes" furent reçus avec une exactitude parfaite.

Aujourd'hui, la T.S.F. a conquis droit de cité partout. Les appareils "sans fil" sont installés sur terre, sur eau (à bord des navires) et dans l'air (de nombreux aéroplanes en sont pourvus). A la télégraphie sans fil, Marconi vient d'ajouter la "téléphonie" sans fil. Ses inventions lui ont déjà rapporté une vingtaine de millions.



Si toutes les vieilles femmes qui ont la manie de faire des mariages, étaient traduites devant les tribunaux pour constater les malheurs qu'ils ont créés.



Eve se servait d'une simple feuille de vigne pour toute toilette. La femme moderne se sert également d'une feuille, mais c'est une feuille de carnet de chèque.

* * *

Lorsqu'une jeune fille demande à un jeune homme pourquoi il l'aime, elle doit se méfier si le jeune homme répond d'une façon intelligente, c'est qu'elle n'a pas affaire à un amateur.

* * *

Ce qu'une jeune fille apprécie le plus, c'est ce qu'elle n'a pas.

* * *

Chaque aventure amoureuse laisse une marque indélébile sur le coeur.

* * *

Il vaut quelquefois mieux pour une femme avoir un mari menteur qu'un mari trop franc.

* * *

La femme vieillit plus rapidement que l'homme. On trouve même des hommes qui sont toujours le "bébé" de leur femme.

CARNET DE FEMMES

La caresse est le passe-partout qui ouvre toutes les portes du coeur d'un célibataire.

* * *

Une femme mariée s'occupe davantage des anciennes conquêtes de son mari que des conquêtes présentes qu'il peut avoir.

* * *

Trois choses incitent à l'amour: un présent, une déclaration, un baiser.

* * *

La femme intelligente réalise toujours le pouvoir de sa beauté sur un homme.

* * *

Pour savoir si un homme est marié, regardez-le porter un bébé dans ses bras, voyez s'il le porte comme une lampe allumée ou comme un sac de voyage.

* * *

La raison nous pousse au silence, mais le coeur nous pousse au bavardage.

* * *

Aucune femme n'aimerait à se voir telle que la voit sa meilleure amie.

* * *

La femme est souvent ridiculisée par l'homme, mais l'homme se rend ridicule lui-même.

* * *

La langue d'une femme n'a que 3 pouces de longueur, mais elle peut tuer un homme à six pieds.

CELIBATAIRES

HOMMES

Ce n'est pas un bas de soie qui intéresse un célibataire comme ce qu'il y a dedans.

* * *

Un célibataire est un monsieur qui n'a personne pour lui dire d'enlever le savon qu'il a dans les oreilles après qu'il s'est fait la barbe.

* * *

Une femme n'est intéressante qu'en autant qu'elle nous intéresse.

* * *

Le célibataire n'a pas à se demander qui est le maître dans son intérieur.

* * *

L'homme a le plus besoin d'une femme lorsqu'il est malade, lorsqu'il est enfant et lorsqu'il a faim, c'est-à-dire dans tous les moments où il n'est pas dans son état normal.

* * *

Adam a été le premier homme à ne pas comprendre la femme.

* * *

Les célibataires sont les esclaves de leur liberté; les hommes mariés sont les esclaves de leur femme.

* * *

Aucun homme ne peut vivre seul, il lui faut une femme pour lui rappeler comme on est bien lorsqu'on est seul.

* * *

Un homme ne pardonnera jamais à une femme de lui être supérieure.



La plus belle chose, lorsqu'on est en amour, c'est d'en parler aux amis.

* * *

L'homme qui reste célibataire peut être idiot, mais il s'en rend moins souvent compte qu'un homme marié.

* * *

Tous les amoureux tiennent les clefs du ciel et de l'enfer et ils ne sont heureux que lorsqu'ils ont ouvert les deux portes.

* * *

A seize ans un jeune homme choisit une amoureuse de trente ans; à trente ans, il en choisit une de seize.

* * *

Lorsqu'un célibataire s'approche très près des lèvres d'une jeune fille pour voir si elle emploie du rouge carmin, il ne voit plus le rouge.

* * *

Il existe des hommes qui mentent même lorsqu'ils disent la vérité.



CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

UN ANTIQUE VELOCIPEDE

Vous avez là sous les yeux un antique vélocipède italien, vieux de trois siècles, qui se trouve au musée du Palais Davanzati, à Furenzuola. Il est assez curieux de noter que dans son ensemble ce vélocipède ressemble étrangement à divers véhicules à une



seule roue, ou à deux roues, placées l'une devant l'autre, dont se glorifient des inventeurs modernes. Comme on le voit, il n'y a pas de quoi en tirer beaucoup d'orgueil, puisque ces inventeurs n'ont fait que reprendre une vieille idée. Il en est ainsi de nombreuses inventions renouvelées en quelque sorte. Le plus grand génie de

la Renaissance italienne, Léonard de Vinci, dans tous les domaines, avait pressenti les progrès du vingtième siècle. Ne fut-il pas le premier, après Icare, à vouloir donner des ailes à l'homme? N'est-il pas l'inventeur de l'avion?

LES CHIENS QUI PARLENT

Il ne faut s'étonner de rien; nous vous présentons des chiens qui parlent. En plus, nous pourrions vous en-

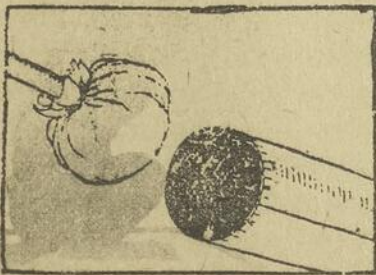


seigner comment faire parler les chiens, mais vous n'ajouteriez pas foi à notre méthode pourtant infallible.

C'est le docteur Alexander Graham Bell, l'inventeur du téléphone, qui, le premier, voulut faire parler les chiens. Sa méthode ne nous est pas parvenue. Nous ignorons aussi si ses efforts eurent du succès; nous savons seulement que deux éleveurs de chiens au courant de sa méthode, prétendirent dans le temps avoir réussi à faire prononcer quelques mots à des chiens. Un éleveur de Toronto, dans sa lettre au docteur Bell, raconte que son caniche français, en parlant, roule les "r", comme un Québécois, en demandant "just a crumb", c'est-à-dire "juste une miette". Il dit aussi, dans un mauvais anglais: "I want it now", je le veux tout de suite". Ce caniche, par des aboiements, prononce distinctement ces mots : Qu'en pensez-vous, lecteur?

COMMENT NETTOYER DES TUYAUX

Les tuyaux de cheminée, de fournaise et de chaleur défectueux sont des causes ordinaires d'incendie. A l'automne, passez vos tuyaux en revue avant de chauffer votre fournaise. Toutes les fissures doivent en être bou-



chées avec de l'argile ou du mortier que n'importe quel entrepreneur ou quincaillier vous vendra en vous indiquant comment mêler la poudre avec l'eau. Les petits tuyaux se nettoient

en passant simplement au travers un bâton muni à l'extrémité d'un gros capuchon fait de guenilles.

LES CANAUX DE MARS

Mars est, de toutes les planètes, celle qui préoccupe le plus les astronomes. Cependant, la seule chose que nous en connaissons sont ses canaux. Mais encore sur ce point, les savants ne sont pas d'accord. Ainsi, un célèbre savant suédois vient de trouver (a-t-il raison?) que ces canaux ne sont simplement que des fissures pratiquées dans la croûte de la planète par des tremblements de Mars...

LE TELEPHONE EST RARE EN FRANCE

Bien que la France compte une population de 40.000.000 d'habitants, le téléphone y est si peu employé et les abonnés du téléphone y sont si peu nombreux que deux index suffisent à en contenir tous les noms. Le gouvernement qui détient le contrôle des services téléphoniques, le téléphone étant un monopole d'Etat, émet chaque année deux adresses, l'un pour Paris et le second pour le reste du pays. Il faut avoir de forts revenus en France pour se servir du téléphone!

L'amour a des réserves de sentiment et de passion qu'il emploie jusqu'à ce que le coeur capitule sans conditions.



LE CHENIL



CHIENS POLICIERS

Nous aurons sous peu un dresseur belge, d'une compétence indiscutable, dans la personne de Monsieur Huet, que M. Geo. Domus vient de s'adjoindre comme associé, au Belgium Kennel, pour le dressage des chiens Policiers, c'est une aubaine pour les vrais amateurs.

* * *

Le concours de chiens Policiers, pour les membres du Club de Chiens Bergers du Canada, aura lieu à Saint-Vincent de Paul, le 12 août. Pour tous renseignements, s'adresser au secrétaire, R. Goyette, 8a rue Boucher, Montréal.

* * *

Nous allons nous trouver, de nouveau, à la veille des concours pour chiens policiers.

Déjà beaucoup d'amateurs de ce beau sport mettent leurs chiens à l'entraînement afin d'être prêts à temps, et ceci dans l'espoir de nouveaux lauriers. D'autres, par contre, à qui la chance n'a pas daigné sourire ou qui n'ont pas été contents des résultats obtenus pendant l'année 1922, ne seront plus de la partie, cette saison. Ils jurent même (on jure si vite) que c'est fini, et pour toujours.

En ma qualité d'amateur et de juge, combien n'ai-je pas reçu de plaintes de ces malchanceux? "Ceci n'était pas juste". "Cette manière d'agir n'est pas correcte!" "On ne tient pas compte de ceci!", etc., etc. Il ne me fut pas très

facile de leur faire comprendre que ce n'est pas toujours le meilleur chien qui arrive premier dans un concours; beaucoup de très bons chiens se servent de si près par leurs qualités et leurs aptitudes que c'est celui du propriétaire le plus chanceux qui est gagnant pour cette compétition-là.

Presque toutes les réclamations que j'ai entendues avaient trait au mode de classement. Je ne veux nullement critiquer les juges, pour lesquels j'ai tout le respect, sachant, pour l'avoir été maintes fois moi-même, que leur tâche est fort fatigante et surtout fort ingrate. Je tiens cependant à faire remarquer que nous ne sommes pas toujours d'accord sur l'attribution du pointage. En effet, deux juges, ayant fourni maintes fois des preuves de leurs capacités et dont l'honorabilité ne peut être mise en doute, ont à juger le travail d'un chien dans un concours. Auraient-ils la même manière de voir? Non, je pense. Pourquoi? me demanderez-vous. Parce que, tous, nous avons une préférence, l'un pour les chiens fort mordants, l'autre pour les chiens fort obéissants, un troisième pour les bons sauteurs, etc. C'est un penchant instinctif et nous aurions peut-être raison chacun si ces points devraient venir en discussion.

On m'objectera: "Pour obvier à cet inconvénient, faites le jugement à deux ou trois". C'est déjà une amélioration, mais ce n'est pas encore l'idéal. A toute proposition, il y aura toujours des mécontents et des grincheux à

l'esprit étroit, c'est vrai. Tâchons de mettre de côté ces petites différences de voir, ayons de plus larges idées et trouvons quelque chose pour améliorer le système des classements et contenter les amateurs qui ont fait le renom de notre "berger" et qui, journalièrement, n'épargnent ni leur temps, ni leur argent pour tenir ce beau renom à la hauteur et le porter plus haut même.

Aux amateurs de concours du chien policier, je donnerai ce conseil: "Ne



MALINOIS

vous laissez pas aller au découragement parce que les résultats obtenus n'ont pas été en rapport avec vos efforts; réunissez-vous autant que possible, vous rappelant notre belle devise nationale: "L'Union fait la Force." Ce n'est pas parce que M. X. fait partie d'un autre club, qu'il n'est pas digne d'intérêt, parfois bien du contraire. Il est très compréhensible que l'amour du club existe, mais cela ne doit pas dépasser les bornes des bon-

nes relations, nous devons tous être solidaires et aimant le même sport.

Que l'on se réunisse, que l'on discute amicalement, que celui ayant une idée pour remédier à la situation l'émette. C'est son droit et, en bon sportman, c'est son devoir même. N'oublions pas que c'est de la discussion que jaillira la lumière.

Un des points qui doit spécialement attirer notre attention est le mode de classement. J'ai déjà maintes fois constaté qu'un bon chien arrivant dans les places de troisième, quatrième, cinquième, n'était plus considéré parmi les amateurs novices ou par des gens ne pratiquant pas notre sport comme chien de premier ordre: ils ignorent que ce chien arrivant cinquième peut battre le chien no 1 parfois le lendemain; même si un autre juge avait eu à estimer son travail, serait-il peut-être arrivé le premier du classement. Insensiblement, de par les petites préférences des juges, un chien de valeur générale excellente est battu par un autre, mais dont une des particularités est légèrement plus saillante. La faute initiale? Nos chiens se serrent de trop près.

Rendons nos programmes de dressage plus difficiles et surtout plus pratiques. Supprimons le système de pointage par places: 1, 2, 3, 4, ... etc. Innovons le mode de classement: "Excellent chien dressé", "Très bon chien dressé", "Bon chien dressé", etc. La qualification "Excellent" serait à décerner à tout chien ayant obtenu les "n" p. c. des points, les "Très bons" avec les "m" p. c. des points, et ainsi de suite. (Je laisse à d'autres le soin d'établir les cotes.)

Le chien qui parviendrait à gagner trois fois la mention "Excellent" sous deux ou trois juges différents dans des

concours ouverts à tous les chiens et qui serait reconnu apte à la reproduction par un autre juge compétent en cette matière, aurait droit au titre de "Champion".

Une autre manière de faire consisterait à juger par deux ou trois parties séparées qui apprécieraient à leur manière et puis délibérément pour prendre une décision moyenne, ce qui serait déjà un avantage sensible.

Je ne souhaite qu'une chose, c'est que mes idées aient contribué à trouver quelque formule susceptible de satisfaire un plus grand nombre d'amateurs et de remédier à la situation actuelle.

Réunissons-nous, comprenons-nous, que chacun fasse montre de tolérance et de pondération et nous parviendrons à faire quelque chose de fort et de grand pour l'amélioration du sport canin belge et du dressage des chiens policiers.

Henri NOE.

LE POMERANIEN

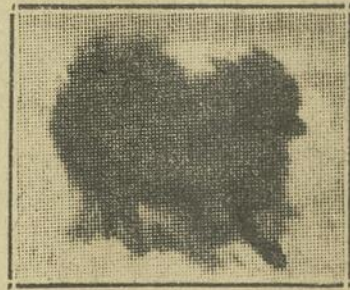
(Miniature du Spitz Dog)

Cette race, comme son nom l'indique, est originaire de la Poméranie, au nord de l'Allemagne. Ce chien est une miniature du Spitz Dog, il en a toutes les qualités, c'est un petit chien de maison très populaire. Son apparence est exactement la même que celle de son grand frère, moins toutefois sa taille qui ne doit pas dépasser 9 pouces. Sa pesanteur varie de 4 à 10 livres.

Standard

Apparence compacte, bien charpentée; doit montrer beaucoup d'intelligence dans son expression; actif et

bruyant. La tête et le museau doivent ressembler à celle du renard; le crâne modérément plat, large en proportion du museau qui se termine plutôt pointu et sans babines; les dents bien nivelées, s'adaptant bien ensemble. Le poil sur la tête et la face doit être court et doux; le nez noir pour les couleurs blanche, orange et ombré sable; pour les autres couleurs il doit être d'une même couleur. Oreilles petites, plantées pas trop bas ni trop éloignées l'une de l'autre, portées haut comme celles du renard et doivent être garnies d'un poil court et doux comme sur la tête. Yeux de grandeur moyenne, placés pas trop loin l'un de



*Impérial Vagabond, Noir. — C.K.C. 25896.
Pesanteur, 4 livres. Du chenil de
Mme J. A. Provost, 218 rue
Maisonneuve, Montréal*

l'autre, brillants et de couleur foncé, le contour de l'oeil noir; le cou est plutôt court et fort; le dos doit être court et le corps compact; les côtes bien arrondies; la poitrine modérément descendue, pas trop large mais en proportion de la taille du chien; l'avant-train de longueur moyenne et bien panaché; les épaules doivent être bien saillantes; l'arrière-train bien panaché jusqu'au jarret qui doit être droit et bien proportionné; les pieds petits et compacts; la queue est le point caractéristique de la race et doit être portée à plat sur le dos et doit être

garnie de longs poils hirsutes et épars. Poils : il doit y avoir un sous-poil soyeux et duveté; l'autre poil long, serré et rude couvrant tout le corps, bien fourni autour du cou, de la poitrine et des époules où il doit former une collerette (frill) de poils hérissés et profus, s'étendant au-dessus des épaules. L'arrière-train doit être bien frangé de la croupe au jarret. Couleur : toutes les couleurs uniformes sont admises mais elles doivent être exemptes de blanc. Les couleurs uniformes sont : blanc, noir, brun, bleu (aussi pâle que possible), orange foncée. Dans les couleurs ombrées les nuances doivent être bien réparties sur tout le corps ; dans les nuances sables ils doivent avoir plusieurs nuances bien définies.

Valeur des Points

Apparence, 10; tête et museau, 10; oreilles, 5; yeux, 5; corps et cou, 15; avant et arrière-trains, 10; queue, 5; poil, 25; couleur, 15. Total, 100.

Le même Standard s'applique au grand et au petit Poméranien.

Vient de paraître, "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix : \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, 1066 rue Saint-Hubert, Montréal.

COMMENT ON CHANGE LES CLIMATS

L'Amérique a-t-elle changé le climat de l'Angleterre? Les récents étés chauds de ce pays sont-ils dus à un changement de direction du Gulf Stream? Ce changement a-t-il été

causé par le voie maritime qui va du bout de la Floride jusqu'à Key West?

M. John Harrison, de l'Observatoire de Clapham, répond catégoriquement: "Oui."

Il dit que la direction du Gulf Stream a été changée au cours des dernières années par la construction d'une voie ferrée de 70 milles de longueur, de Homestead, sur la côte de Floride, à Key West. Quoiqu'une partie de cette ligne soit construite sur des piliers, une autre partie, considérable, forme une digue solide dont l'effet est de diminuer sensiblement la largeur du Florida Channel par lequel le Gulf Stream s'écoule, de concentrer les eaux de ce courant et de les diriger un peu plus à l'Est.

Le centre du courant nord du Gulf Stream venait autrefois toucher la côte ouest de l'Irlande et faisait ensuite le tour de la côte ouest de l'Ecosse, mais maintenant il passe au sud de l'Irlande et remonte par l'English Channel et le Bristol Channel. Là est probablement l'explication des étés récents et des vagues de chaleur dans le sud de l'Angleterre, alors qu'il gèle à Glasgow. Cela explique aussi les températures parfois extraordinairement basses dans les Shetlands et la présence de requins dans le Bristol Channel.

Le changement subi par le climat de l'Angleterre deviendra sans doute plus marqué à mesure que la partie sur piliers du viaduc de Key West sera remplacée par un remblai, ou que les intervalles entre des piliers auront été obstrués.

La ligne de Key West passe le long des îles connues sous le nom de "Clefs de la Floride". Le Gulf Stream, après avoir contourné ces îles, se dirige vers la côte est de la Floride, puis de là vers le nord-est à travers l'Atlantique.



Drame inédit en un acte écrit spécialement pour
les lecteurs de "La Revue Populaire"

(Cette pièce n'a jamais été publiée ni jouée au Canada. Nous en offrons la primeur aux lecteurs et lectrices de "La Revue Populaire".)

scène complète pour les amateurs qui seraient tentés de monter cette pièce. La mise en scène est prise de gauche à droite des spectateurs.

PERSONNAGES

Yvan Petrovitch 60 ans
Marcia Petrovitch, sa femme . 55 ans
Fédor 35 ans
Tanya, une voisine 20 ans

La scène se passe dans une hutte, située non loin d'un petit village de la frontière sibérienne.

Le décor représente une hutte de pauvres paysans. Portes au fond et à gauche. En scène: un misérable grabat recouvert de vieilles guénilles qui servent de draps. Au centre de la pièce on trouve une vieille table et quelques chaises. Au fond, à gauche, une vieille armoire rustique. A droite, une cheminée, avec du bois mort auprès. Tout le décor doit représenter une extrême pauvreté. Aucune décoration aux murs. Lorsque la porte du fond s'ouvre, on voit la neige qui s'engouffre dans la pièce.

N. B.—On trouvera à la fin de ce petit drame en un acte, la mise en

SCENE I

YVAN PETROVITCH, MARCIA

Au lever du rideau Marcia met quelques fagots dans la cheminée. Yvan qui se trouve au fond descend en scène. (1)

YVAN.—Depuis trois jours que la neige tombe sans arrêt. La tempête fait rage dans les steppes. Il n'y a pas à mettre un chien dehors. Il y a trois pieds de neige sur la route et les champs. Il n'y a aucun espoir de se rendre à la ville pour plusieurs jours encore.

MARCIA.—Ah! la ville. Nous n'aurions jamais dû la quitter pour venir nous enterrer ici ou nous mourrons sûrement de froid et de froid.

YVAN.—Femme, tais-toi. Tu sais la raison qui nous a fait nous établir ici au milieu de cette plaine déserte où nous n'avons pas à craindre les espions. Ici, aucune langue pour nous

trahir, aucune oreille indiscrette, aucun être suspect. Nous sommes tranquilles; nous sommes seuls. (2)

MARCIA.— Comment pourrait-on nous vendre? Toi et moi, nous sommes trop finots. Mais rien ni personne ne sont venus vers nous depuis trois et même quatre semaines. Et avec cette tempête aucun voyageur n'osera s'aventurer dans nos parages. Nous crèverons de faim, et si la faim nous fait grâce, alors, ce sera le froid...

YVAN.— Tiens ta langue, femme, tout cela ce sont des mots et les mots ne nourrissent pas l'estomac.

MARCIA.— Si encore nous avions notre enfant avec nous.

YVAN.— Fédor?

MARCIA.— Oui, en Amérique, ou il est, il mène une vie de tous les diables, pendant que son père et sa mère crèvent dans notre malheureuse Russie.

YVAN.— On dit qu'il n'y a pas de pauvres en Amérique, que tout le monde est riche comme notre Fédor. Misérable chien, de nous laisser ici manquant de tout pendant qu'il s'amuse là-bas, qu'il se vautre dans les plaisirs et qu'il dépense un argent fou pour satisfaire tous ses caprices. Voilà déjà deux ans qu'il nous a promis de nous envoyer de l'argent pour notre traversée en Amérique.

MARCIA.— Mais depuis, pas un mot. Peut-être est-il mort? Pauvre enfant. C'est triste: n'avoir qu'un fils, un seul, et le savoir errant dans des pays lointains, à l'aventure. Rien de bon ne nous est venu depuis vingt ans qu'il est parti. Dans ses lettres, il nous parlait sans cesse de l'argent qu'il faisait là-bas et la vie brillante dans laquelle il vivait. Mais il n'a jamais songé à envoyer un seul kopec à son



Beauté insurpassée

Cette crème communique au teint une merveilleuse finesse d'un blanc de perle ayant tout l'éclat de la jeunesse. Les résultats sont instantanés. Est hautement antiseptique. Rend la peau douce et veloutée. En usage depuis plus de 75 ans.

Echantillon envoyé franco contre 15 cents

FERD. T. HOPKINS & SON
Montreal

Crème Orientale
de Gouraud

Retouche et Vente de TABLEAUX

Si vous avez besoin de faire *retoucher* des peintures que vous tenez à conserver en bon état, parce qu'elles ornent votre maison ou représentent de précieux souvenirs —

Si, pour votre boudoir, vous rêvez de quelques jolis tableaux:— *paysages, marines, aquarelles, etc.*,

ADRESSEZ-VOUS PAR LETTRE
OU VISITE A

A. de MASSY,
167, AVENUE LAVAL, MONTREAL.

père et à sa mère, pas un seul. Ah! l'ingrat.

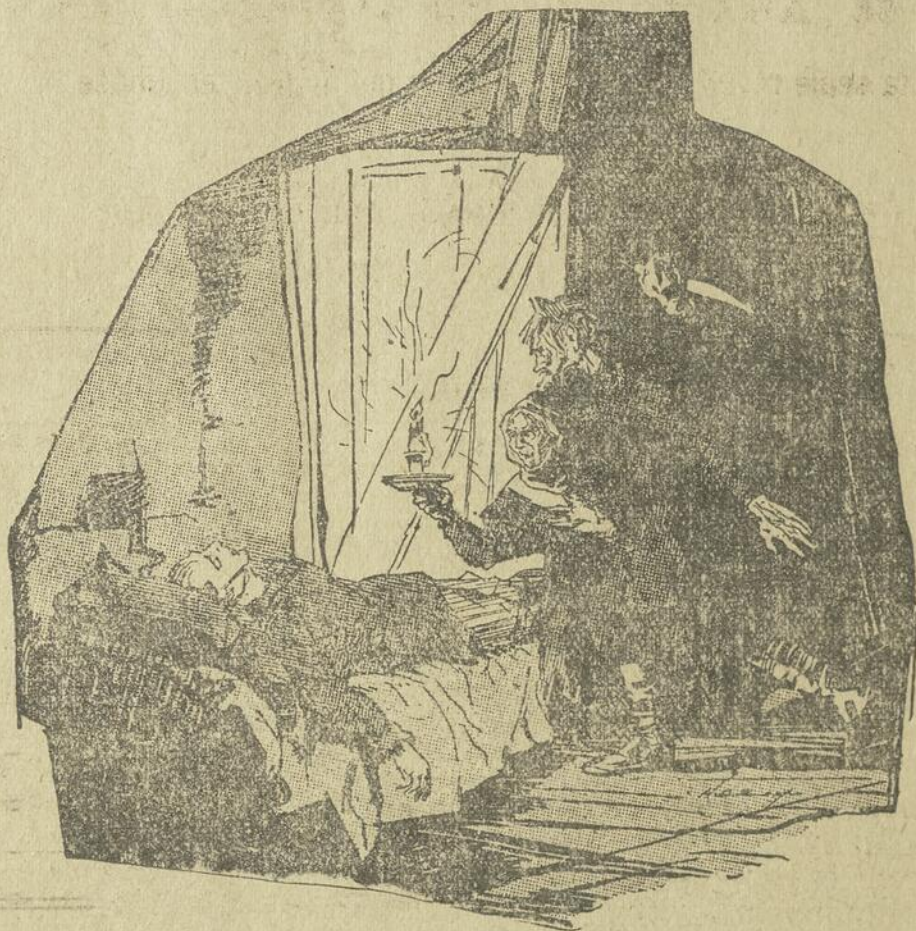
YVAN.—Femme, assez. Vas au lit, tu oublieras tes misères. Qui sait ce que l'avenir nous réserve.

MARCIA.—Un trou, un grand trou dans la terre, voilà ce que nous réserve l'avenir à nous les déshérités de la misère humaine.

MARCIA.—Vous ne trouverez pas à manger ici et le feu s'éteint dans la cheminée.

LE VOYAGEUR.— Donnez-moi un abri contre la tempête pour la nuit. Je vous paierai bien.

(L'homme et la femme se regardent. Un signe. Yvan va ouvrir au voyageur.)



YVAN.— Ne parle pas ainsi, femme, tais-toi.

(On frappe à la porte.)

MARCIA.—Hein, qu'est-ce que cela? (3)

YVAN (allant à la porte).— Qui vient ici à cette heure de la nuit?

LA VOIX D'UN VOYAGEUR.— Un voyageur qui cherche un abri, un homme qui a faim et froid.

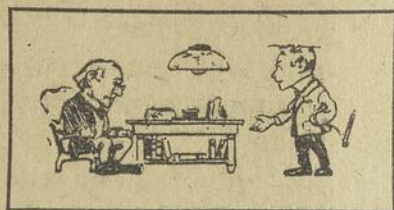
SCENE II

LE VOYAGEUR, YVAN, MARCIA (4)

YVAN.—Salut à vous.

MARCIA.—Quel vent, quelle neige, quel froid.

LE VOYAGEUR.—Salut à vous, qui m'offrez l'hospitalité, qui me procurez un abri contre la tempête.



CE JEUNE HOMME OBTIENDRA TOUT DE SUITE LA POSITION QU'IL DEMANDE PARCE QU'IL LIT

La Revue Populaire

la seule revue mensuelle illustrée qui instruit et amuse en même temps.

UN ROMAN COMPLET DANS CHAQUE NUMERO
15 cents l'exemplaire

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour un an ou 75 cents pour six mois d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, rue Cadieux, MONTREAL



Prix du Gros!

Lunetteries!

BEAUMIER, l'Opticien



FABRIQUE, REPARE ET AJUSTE A ORDRE

266-EST, RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Résidence: 492-Est, rue Sainte-Catherine.

OUVERT LE SOIR.

EXAMEN DE LA VUE GRATIS

Voir Téléphone et Directory.

YVAN.—Vous êtes le très bienvenu parmi nous, tout ce que nous possédons est à vous.

LE VOYAGEUR (après avoir secoué ses habits pour y enlever la neige).—Merci. (Se dirigeant vers la cheminée.) Du feu, enfin (5)

MARCIA.—Mon bon monsieur, nous sommes très pauvres, mais le peu que nous avons est à vous. Asseyez-vous.

LE VOYAGEUR.—Merci. J'ai une faim de loup.

MARCIA.—Je vais vous faire cuire quelque chose pendant qu'il reste encore un peu de feu dans la cheminée. (6)

LE VOYAGEUR.—Ma troikà s'est brisée sur la route à trois milles avant le pont. Comme je dois me rendre à Uladoff, j'ai continué ma route à pieds. Mais la tempête et la nuit ont fait que j'ai perdu mon chemin.

YVAN.—Vous êtes étranger au pays?

LE VOYAGEUR.—Oui, voilà très longtemps que je ne suis venu à Uladoff.

YVAN.—Vous y trouverez alors du changement. L'hiver est une bien mauvaise saison. On ne voit personne errer dans ces parages durant ces mois-ci, il faut y être obligé.

LE VOYAGEUR.—Oui, peut-être. C'est mon cas, je n'avais pas le temps d'attendre au printemps, j'ai une somme d'argent importante à remettre à quelqu'un.

(L'homme et la femme se regardent.)

MARCIA.—Votre goûter est prêt, monsieur. (7) Malheureusement, nous sommes si pauvres que nous n'avons ni vin, ni thé à vous offrir.

LE VOYAGEUR.—J'ai ici un flacon de Vodka qui fera l'affaire. (Il sort de sa poche un flacon de Vodka. On voit

à sa taille une ceinture bourrée d'argent.)

YVAN.—A la bonne heure.

MARCIA (apportant un verre).—Voilà longtemps que mes yeux ont vu un flacon de Vodka.

Le voyageur.—Alors, nous allons trinquer ensemble. (Marcia va chercher deux autres verres.) Vous fournissez la nourriture, il n'est que juste que je fournisse la boisson. Asseyez-vous tous les deux.

(On boit pendant que le voyageur mange avidement.)

LE VOYAGEUR.—Connaissez-vous par hasard, Yvan Petrovitch. (L'homme et la femme se regardent.) Il demeure à Uladoff.

YVAN (troublé).—Que lui voulez-vous à Yvan Petrovitch?

LE VOYAGEUR.—J'ai un message pour lui.

MARCIA (plus troublée encore que son mari).—Un message?

LE VOYAGEUR.—Oui, un message important.

YVAN.—Qui envoie ce message?

LE VOYAGEUR.—Je ne puis le dire. Il ne concerne que lui. Il ne se doute de rien, il ne m'attend même pas. Où demeure-t-il à Uladoff?

YVAN (prudent).—Je ne sais.

LE VOYAGEUR.—Vous le connaissez?

YVAN.—Je le connais.

MARCIA.—Il vient souvent ici, quoique depuis quelque temps...

LE VOYAGEUR.—Enfin, peu importe, je le trouverai. Avez-vous un lit à m'offrir pour la nuit?

YVAN.—Un lit, non. Nous n'avons que ce grabat.

LE VOYAGEUR.—On ne craint pas les voleurs ici?

MARCIA.—Oh personne ne vient

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS.

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature constructive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de revitaliser les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans la but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir.

Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour

fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

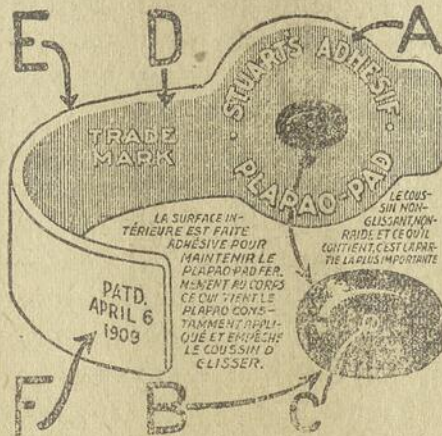
N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie—et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fermement d'accepter

maintenant le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.



COUPON

PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
2667 Stuart Bldg., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis.

Nom

Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.

de ce côté surtout par ce temps de tempête.

LE VOYAGEUR.—Le gouvernement de Moscou (mouvement des deux vieux) ne protège guère les voyageurs qui s'aventurent sur les routes désertes des steppes russes.

(Le voyageur sort un revolver qu'il dépose sur le grabat.) (8)

YVAN.—Nous ne savons pas, monsieur. Nous sommes d'honnêtes gens qui gagnons notre vie tant bien que mal des fruits et légumes de la terre durant la belle saison.

MARCIA.—Couchez-vous, monsieur et dormez bien.

YVAN.—Vous êtes le très bienvenu dans notre humble demeure. (Le ton sur lequel sont dits ces mots font que le voyageur se relève sur son grabat.)

YVAN (continue).—Le grabat n'est pas douillet mais c'est le seul que nous avons et nous vous l'offrons. Nous sommes si pauvres, monsieur, si pauvres.

LE VOYAGEUR.— Peut-être des temps meilleurs luiiront-ils pour vous sous peu. Nous ne savons jamais ce que l'avenir nous réserve.

YVAN.—Ce que j'ai toujours dit à ma chère Marcia, monsieur. Maintenant, bonne nuit et que Dieu vous protège.

LE VOYAGEUR.—Bonne nuit. (9)

(Yvan et Marcia sortent en emportant la bougie. Obscurité complète.)

SCENE III

Le voyageur ne tarde pas à s'endormir après avoir vérifié son revolver. Un temps. La lumière joue par la porte où sont sortis les deux vieux.

Yvan et Marcia entrent de nouveau.

SCENE IV

MARCIA.—Entre, il dort. (10)

YVAN.—Non. pas maintenant.

MARCIA.—Le premier sommeil est le plus lourd. (Elle prend sur la table le couteau à pain et le tend à son mari.)

YVAN.—Apporte la lumière près de moi. Plus près. (La femme approche la lumière. Les deux sont au-dessus du lit de l'étranger.) Approche que je vois l'endroit où je dois frapper. (D'un seul coup l'homme a frappé l'étranger en plein coeur. Le sang giclé. Le grabat est rougi. Un seul cri du mourant. Un long silence. Yvan retourne le corps sur le grabat.)

MARCIA.—Est-il... ?

YVAN.—Oui. (La femme va déposer la lumière sur la table pendant que l'homme enlève la ceinture du voyageur.) (11)

(On étend l'argent sur la table et Yvan se met à empiler l'argent en tas)

YVAN.—On a toujours trouvé de fortes sommes sur ces voyageurs. Ils ont toujours de l'argent sur eux. Mais il faut se débarrasser du corps. On ne sait jamais. C'est peut-être un émissaire du gouvernement. Peut-être venait-il pour nous dénoncer ou nous arrêter. Tu l'as entendu... il s'est informé de moi sans deviner heureusement que j'étais la personne qu'il cherchait.

(On frappe à la porte du fond.)

(Mouvement des deux.)

YVAN.—Ne bouge pas.

MARCIA.—Dieu nous sauve.

YVAN.—Qui peut venir? Le diable! (Il cache vivement son argent sous un linge sur la table. Qui frappe?)

UNE VOIX.—Ouvrez, c'est moi.

MARCIA.—C'est Tanya. Ouvrez, ouvrez vite. (12)

JE REGAGNAI 65 LIVRES

“Dans les premiers temps de mon mariage il y a cinq ans, j'avais une énergie merveilleuse. Je pouvais aller toute la journée sans ressentir la moindre fatigue. J'avais un bon appétit et je pouvais manger n'importe quoi. Je pesais 147 livres. J'étais très occupée toute la journée et lorsque le soir arrivait je me mettais au lit et je ne me réveillais pas une seule fois dans la nuit. Il y a treize mois mon premier bébé naquit et aussitôt après, mon énergie sembla m'abandonner. J'étais continuellement fatiguée et j'étais obligée de me forcer pour exécuter les travaux du ménage. Au lieu d'être un plaisir comme avant, ces travaux étaient pour moi une corvée. Je perdais tout appétit et rien ne me tentait, j'étais obligée de me forcer pour manger. Le soir je me mettais au lit et me tournais et me retournais pendant des heures. Enfin je finissais par m'endormir mais pour me réveiller dix ou quinze minutes après. Naturellement lorsque le jour arrivait, n'ayant pas dormi, je commençais la journée avec une fatigue complète. J'étais agitée et nerveuse. Le moindre bruit m'effrayait et me faisait battre le coeur. Je voyais que mon mari était très anxieux. Je perdais du poids toutes les semaines et déjà j'avais perdu 54 livres. J'essayai toutes sortes de toniques, mais ils ne me firent aucun effet. Un soir que je n'oublierai jamais, parce que c'est à ce moment que je retrouvai le chemin de la santé et du bonheur — mon mari m'apporta une bouteille de Carnol. Un ami lui avait dit que le Carnol avait sauvé sa femme, et il insista pour que j'en fasse l'essai. Au bout de six semaines mon poids augmentait et de 93 livres passait à 158, une augmentation de 65 livres. Aujourd'hui je suis très bien, je saute allègrement du lit prête à faire n'importe quel travail et aujourd'hui chaque minute de la journée est pour moi une minute de bonheur.”

Le Carnol est en vente chez votre pharmacien. Si après en avoir fait l'essai vous pouvez affirmer en toute conscience qu'il ne vous a fait aucun bien, renvoyez la bouteille vide à votre pharmacien et il vous remettra votre argent.

8-622



SCENE V

TANYA, (entrant dans une rafale de neige qui pénètre à l'intérieur.)— Bonjour, Yvan Pétrovitch, bonjour Marcia.

YVAN.—Bonjour, Tanya.

MARCIA, (montrant le grabat).— Chut, un voyageur qui sommeille.

TANYA (gaiement).—Un voyageur. (Allant vers le grabat.) Alors il est arrivé?

YVAN.—Oui, il dort. Il s'est perdu sur la route et est venu demander un abri pour la nuit.

TANYA.—Alors vous ne savez pas?

YVAN.—Quoi donc?

TANYA.— Vous ne savez pas qui dort sur ce grabat?

MARCIA.—Tu le connais, Tanya ?

TANYA.— Ah ! comme vos deux coeurs vont bondir lorsqu'il se réveillera. Je l'ai rencontré sur la route. C'est moi qui vous l'ai envoyé. Je ne lui ai pas dit votre nom pour lui causer une surprise. J'avais cru que vous vous reconnaîtriez. (L'homme et la femme se regardent avec terreur.) J'ai couru chez moi chercher quelque chose à manger et à boire, j'ai cru que vous n'auriez pas grand chose ici. Regardez. (Elle ouvre son grand panier.) J'ai apporté de la viande, du thé, des oignons, du vin blanc pour fêter son retour au foyer...

YVAN.—Fêter son retour au foyer?

MARCIA.—Son retour?

TANYA.—Mais, c'est Fédor. C'est votre enfant. Ne l'avez-vous pas reconnu?

MARCIA (se jetant sur le corps de Fédor).—Fédor, Fédor. (13)

YVAN (s'écroulant sur la table au milieu des pièces d'or).—Mon fils, mon fils.

TANYA (regardant le corps de Fédor).—Mais il ne remue pas. Il est mort. Regardez-le... Regardez ses yeux...

MARCIA.— Oui, mon enfant est mort.

YVAN.—Nous l'avons tué pour lui voler son or.

TANYA.—Ah, misérables, misérables.

(Elle se sauve en laissant la porte ouverte. La neige entre dans la pièce pendant que le père et la mère pleurent et gémissent.)

La toile tombe lentement.

ACCESSOIRES

1 grabat, un buffet, 4 chaises, une table, du bois, un panier, du linge, des couvertures, une bougie, un morceau de viande, des sacs contenant des victuailles, une bouteille de vin, une ceinture, des pièces d'or, couteau à pain, etc., etc.

POUR DE L'OR

Mise en scène

(1) Yvan est au buffet et Marcia à droite, à la cheminée.

(2) Yvan est descendu à la table et Marcia est revenu au centre. Positions: Yvan, 1; Marcia, 2.

(3) Yvan va à la porte du fond, Marcia reste sur place.

(4) Le voyageur entre. Positions: le voyageur, 1; Yvan, 2; Marcia, 3.

(5) Le voyageur passe à la cheminée. Positions: Yvan, 1; Marcia, 2; voyageur, 3.



“ JE SUIS SI FATIGUÉE ”

IL arrive parfois qu'on se sente temporairement fatigué par suite d'un travail pénible. Cet état de fatigue est soulagé par une bonne nuit de repos.

Mais quand le moindre effort vous épuise et que vous trouvez que la tâche quotidienne est trop forte pour vous, c'est le temps de s'occuper de la condition du système nerveux.

Vous êtes facilement irritable et vous vous inquiétez pour un rien, vous n'avez pas l'énergie et la force de faire votre labeur quotidien, vous ne dormez pas bien, et vous vous levez fatiguée le matin, vous avez des migraines, vous vous sentez découragée et abattue.

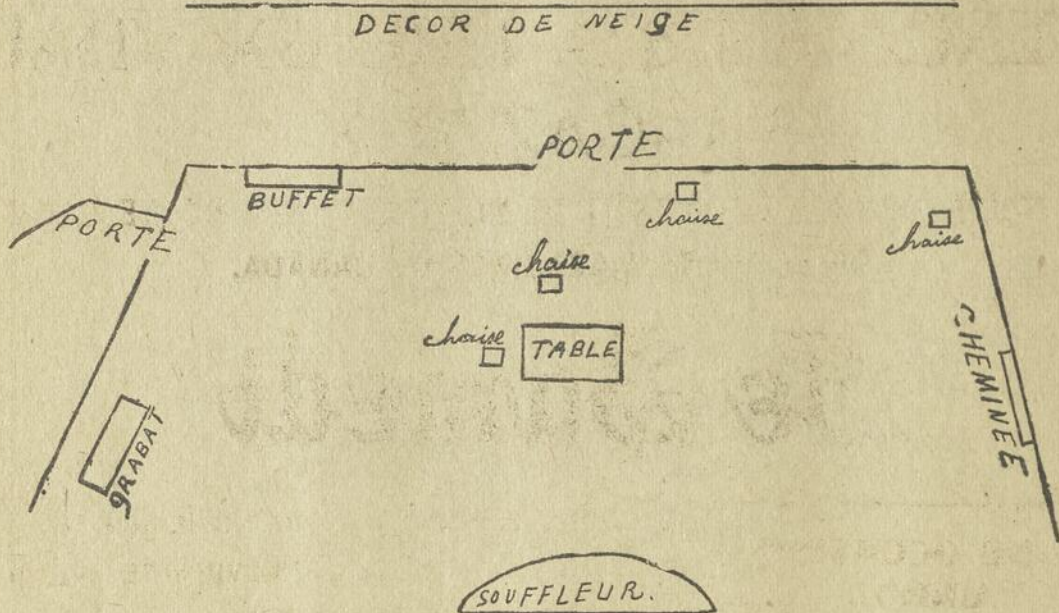
Vos nerfs sont fatigués, épuisés et affaiblis, et vous avez besoin du secours, lequel est très bien donné par la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs.

Mlle Amy L. Metcalf, R.R. No 3, Arthur, Ont., écrit:

“J'ai employé avec le meilleur résultat la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. Un printemps j'étais très faible et épuisée, et ne dormais point. J'étais très nerveuse et je criais pour un rien. Mon coeur était faible et j'avais presque constamment mal à la tête. Les remèdes du médecin ne me firent aucun bien, et finalement je commençai à prendre la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. Après avoir pris six boîtes de ce remède je me sentis bien. Je n'avais jamais employé quelque chose qui me fit tant de bien que la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, et j'ai aussi trouvé que les Pilules du Dr Chase pour le Foie et les Reins étaient un excellent remède.”

(“Ceci est pour certifier que je connais Mlle Amy Metcalf, et que je crois sa déclaration touchant les remèdes du Dr Chase être vraie et conforme.” — A. R. Springer, ministre méthodiste, Arthur, Ont.)

La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, 50 cents la boîte, chez tous les marchands ou chez Edmanson, Bates & Cie, Limitée, Toronto.



Décor

(6) Marcia va au buffet, puis à la cheminée sans que les autres personnages changent de place en scène.

(7) Le voyageur s'assied à la table, à gauche, puis, Yvan, au centre, puis Marcia à droite.

(8) Le voyageur s'est levé, puis dirigé vers le grabat. Mêmes numéros pour tous.

(9) Yvan et Marcia sortent à gauche.

(10) Positions: Voyageur, 1; Yvan, 2; Marcia, 3.

(11) Yvan et Marcia reviennent au centre de la pièce. Positions: voyageur, 1; Yvan, 2; Marcia, 3.

(12) Tanya entre. Positions: Voyageur, 1; Tanya, 2; Yvan, 3; Marcia, 4.

(13) Positions: Voyageur, 1; Marcia, 2; Tanya, 3; Yvan, 4.

UNE CURIEUSE HORLOGE

C'est un Viennois qui vient de la construire. Il y a mis vingt-trois ans. Cette horloge, en bois, haute de 3 mètres, large de 2, pesant 5 quintaux, comprend 18 autres horloges, 22 personnages mobiles, 16 cloches, 2 canons, une boîte à musique.

Comme dans les horloges des cathédrales de Strasbourg et de Beauvais, sa marche déclanche la marche

des personnages, le son des cloches, sans doute le détonateur des canons, et fait, ainsi que dans ces petits tableaux que l'on voyait encore, il y a quelques années, dans quelques vieilles demeures, marcher un petit train automatique.

Le constructeur de l'horloge viennoise, M. Jacob Jaivrell, a l'intention de la promener un peu partout en Europe.

TENEZ-VOUS A LIRE UN VRAI MAGAZINE ?

SI OUI, PROCUREZ-VOUS TOUT DE SUITE LE PLUS INTERESSANT
DE TOUS LES MAGAZINES DU CANADA,

Le Samedi

UNE OCCASION UNIQUE

Un dollar de lecture
PAR SEMAINE pour
quatre dollars par année.

qui chaque semaine, apportera la joie dans
votre maison. — Cinquante pages de lecture
gaie, sentimentale et instructive. — Un ma-
gnifique roman. Maintenant que nous avons
réduit d'un dollar le prix de l'abonnement,
personne n'est excusable de ne pas recevoir
"LE SAMEDI". Abonnez-vous tout de suite,

si vous voulez bénéficier de notre OFFRE SPECIALE —

CANADA—Abonnement d'un an, \$4.00; 6 mois, \$2.00; 3 mois, \$1.25

ETATS-UNIS—Abonnement: 1 an \$5.00; 6 mois \$2.50; 3 mois \$1.50

EMPLOYEZ LE COUPON CI-DESSOUS

DECOUPEZ CE COUPON ET EXPEDIEZ-LE PAR LA POSTE DES
AUJOURD'HUI

"LE SAMEDI", 131, rue Cadieux, Montréal, Qué., Canada

Ci-inclus \$4.00 pour un abonnement d'un an au magazine "LE SAMEDI";
\$2.00 pour six mois; \$1.25 pour trois mois. — ETATS-UNIS: Un an \$5.00;
six mois, \$2.50; trois mois, \$1.50.

Nom

Adresse

ÊTES-VOUS UN FERVENT DES VUES ?

DEUX MAGNIFIQUES PHOTOGRAPHIES
D'ART DE
RODOLPH VALENTINO ET MARY PICKFORD
GRATIS

DEUX PHOTOGRAPHIES
D'ART DE

Rod. VALENTINO
ET
MARY PICKFORD

sur papier de luxe seront
données GRATUITEMENT
contre tout abonnement
d'un an au magazine

"LE FILM"

"LE FILM" est le seul magazine COMPLET de vues animées publié en langue française tant au Canada qu'aux Etats-Unis. Il vous entretient de tout ce qui intéresse vos artistes favoris — étoiles populaires ou étoiles de moindre grandeur. Des articles attrayants, des histoires passionnantes, de la première à la dernière page. — Abondamment illustré. Pour quelque temps seulement, moyennant la somme ridicule de \$1.00 nous vous enverrons "LE FILM" pendant toute une année — 12 numéros complets et deux magnifiques photographies d'art de RODOLPH VALENTINO et MARY PICKFORD, faites pour être encadrées. Employez ce coupon.

DECOUPEZ CE COUPON ET EXPEDIEZ-LE PAR LA POSTE DES
AUJOURD'HUI

"LE FILM", 131, rue Cadieux, Montréal, Qué., Canada

Envoyez-moi GRATUITEMENT vos deux magnifiques photographies d'art de Rodolph Valentino et de Mary Pickford, imprimées sur papier de luxe. Ci-inclus \$1.00 pour un abonnement d'une année au magazine "LE FILM".

Nom

Adresse